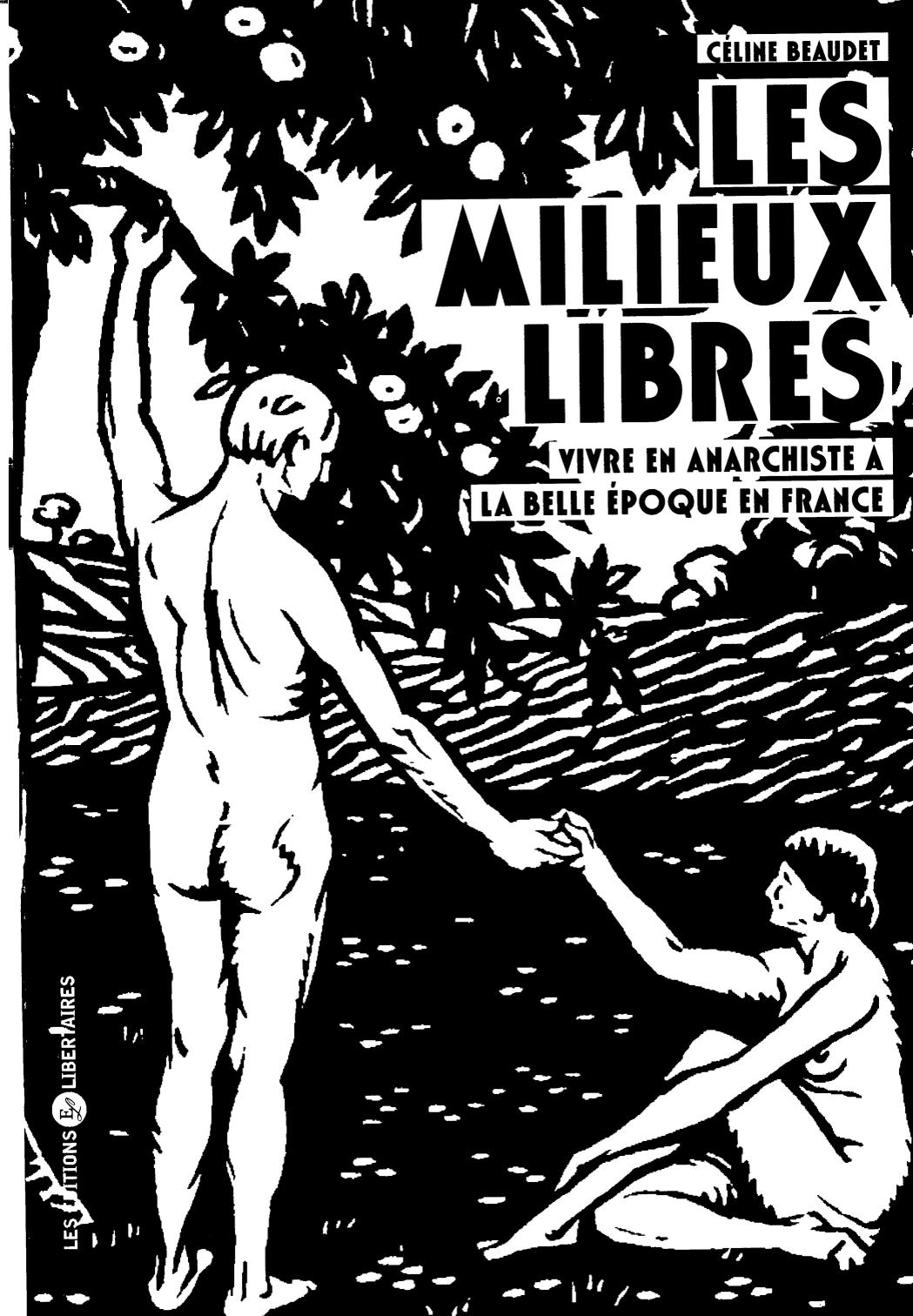


CÉLINE BEAUDET

LES MILIEUX LIBRES

VIVRE EN ANARCHISTE À LA BELLE ÉPOQUE EN FRANCE

LES ÉDITIONS LIBÉRAIRES



A LA FIN DU XIX^E SIÈCLE, les anarchistes se lancèrent à l'assaut du Vieux Monde. Poignard, revolver, bombe..., tout était bon pour zigouiller les rois, les patrons, les militaires, les juges, les flics, les curés... L'objectif était de «terroriser» les puissants et d'insuffler l'esprit de révolte aux petites gens. Ce fut un fiasco total!

Comprenant que la révolution sociale c'était aussi une longue marche d'organisation et d'exemplarité, les anarchistes se retroussèrent alors les manches.

La plupart mirent sur pied des Bourses du Travail et construisirent un syndicalisme révolutionnaire (via la CGT) prônant le sabotage (à mauvaise paye, mauvais travail) et la grève générale insurrectionnelle et gestionnaire (les ouvriers s'emparent des usines et les font tourner au profit du peuple).

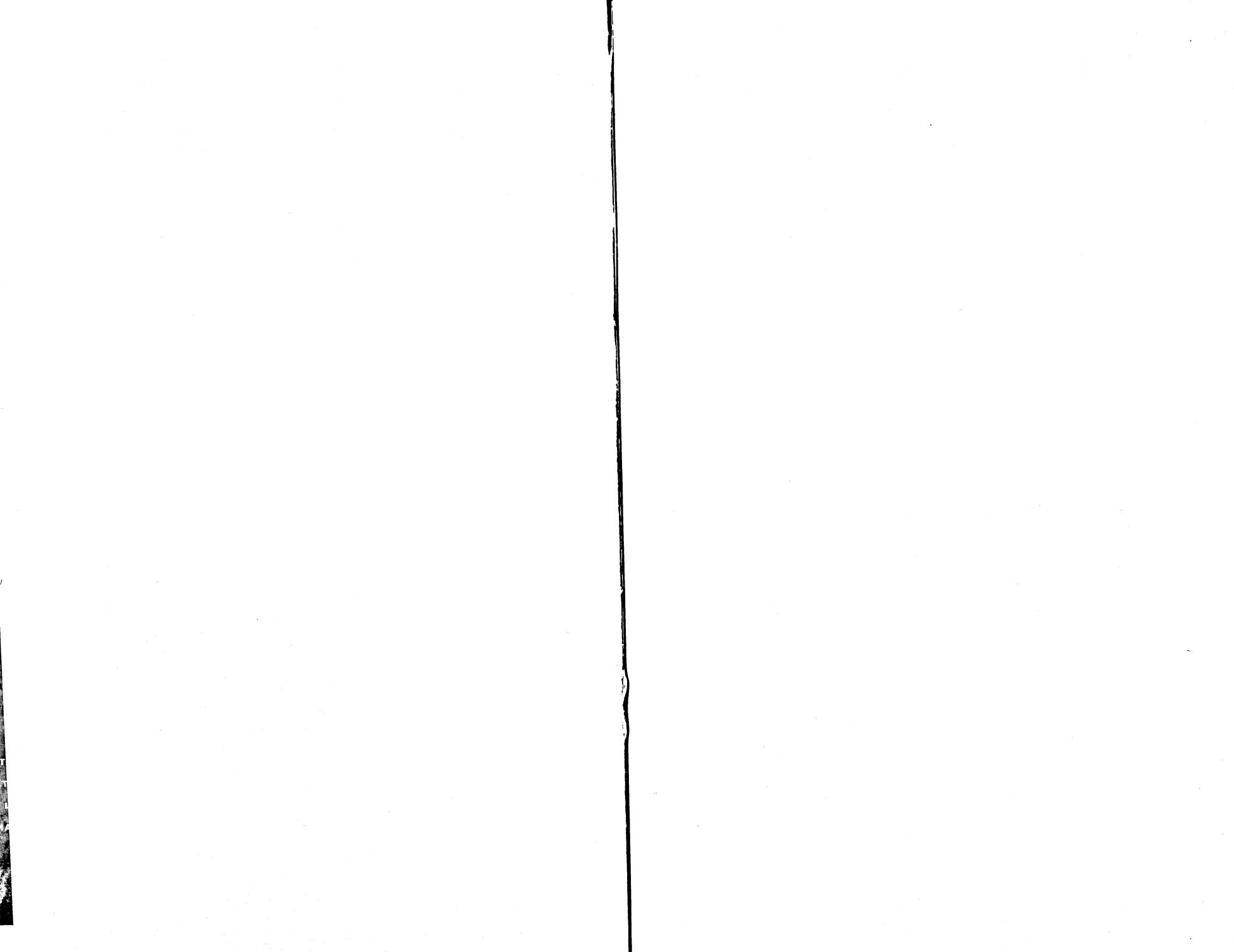
D'autres, parfois les mêmes, afin de démontrer ce qu'il pouvait en être de la société future, enfilèrent le bleu de chauffe d'expériences en tous genres, en espérant en sortir drapés des habits de lumière de l'exemplarité.

Et c'est ainsi, qu'au début du XX^e siècle, en France, à la Belle Epoque, les anarchistes créèrent des centaines de MILIEUX LIBRES.

Ici, il s'agissait de communautés de vie. Là, de coopératives ouvrières de production et de consommation. Ailleurs, d'expériences naturistes, végétariennes, d'amour libre... Ailleurs, encore, d'écoles libertaires, d'éducation intégrale (physique, manuelle, intellectuelle), de contraception...

Ce livre nous brosse un panorama de cette volonté de changer les choses et la vie, tout de suite, ici et maintenant.

Tous ceux et toutes celles qui ne confondent pas la nouvelle jeunesse de la révolte avec l'éternelle révolte de la jeunesse devraient en faire leur miel.



Céline Beudet

**Les milieux libres :
Vivre en anarchiste
à la belle époque en
France**

Les Editions Libertaires

*« Notre vie est une insulte pour les faibles et les menteurs
qui se targuent d'une idée qu'ils ne mettent jamais en
pratique. Ceux qui se marient, qui se syndiquent et qui
votent : ceux qui ont toutes les tares des imbéciles qui les
entourent, qui jouent, fument, se morphinent, s'alcoolisent :
ceux qui suivent les masses incapables de réagir contre les
us et coutumes...tous ces troupeaux nous conspuent et nous
jettent la pierre. Nous n'avons même pas le respect des
morts. »*

**ALBERT LIBERTAD & ANNA MAHE, « AUX ANARCHISTES »,
L'ANARCHIE, 11 AVRIL 1907**

Table des matières

INTRODUCTION	11
--------------------	----

Historique des milieux libres

Chapitre I

Des origines : des modèles à la mise en pratique

L'influence des utopies socialistes.....	17
De l'utopie littéraire à la mise en pratique ?	22
Milieux libres et coopératives.....	26
Précurseurs libertaires : la Cecilia et les Naturiens	28

Chapitre II

Du milieu libre comme but : « démontrer »...

Premier essai : le Milieu Libre de Vaux(1902-1907)	33
« L'Essai » d'Aiglemont (1903-1908)	39
La colonie anarchiste de Ciorfoli (1906).....	44
La colonie de La Rize (1907).....	46

Chapitre III

...au milieu libre comme moyen : vivre et agir

La colonie libertaire de Saint-Germain : entre propagande et camaraderie	49
Vivre à l'anarchie : agir par une vie libre	55
De Bascon à La Pie : agir pour une vie libre.....	62
E. Armand : vivre et diffuser son anarchisme	67

Le milieu libre : vers l'émancipation intégrale

Chapitre I L'éducation intégrale : de l'enfant à l'adulte

Les expériences éducatives libertaires : de Cempuis aux milieux libres.....	75
• La Ruche (1904-1917).....	78
• Ecoles libertaires en milieux libres	80
De l'éducation libertaire en milieu libre.....	84
• Formation de révoltés hors de la société ?.....	84
• Coéducation sexuelle	87
• Le milieu libre, une école libertaire intégrale pour tous.....	91
Le milieu libre comme laboratoire sociologique.....	92
• De la dégénérescence à l'eugénisme	92
• Le milieu libre comme laboratoire.....	96
• De l'expérimentation sociologique.....	98

Chapitre II La « camaraderie effective » : structure du groupe

De l'individu en communisme	101
• L'individu face à l'autorité intériorisée	102
• Réponses aux manifestations autoritaires individuelles.....	109
• L'individu face à l'autorité du groupe	112
De nouveaux rapports « microsociaux » : la fin de la famille traditionnelle ?.....	115
• Le « communisme » des enfants.....	115
• Du mariage à l'amour libre	120
• De l'amour libre à l'union libre	124

Chapitre III Le « communisme expérimental » : fonctionnement économique

Le travail libre	131
• Libération du joug patronal et/ou marital	131
• Travail « papillonnant » et partage des activités.....	136
• Du partage des tâches	138
Autosuffisance et abondance... ..	143
• Les ressources	143
• Le cadre de vie	149
De la « vie simple » par la réduction des besoins.....	153
• Une conception naturienne de la vie	153
• Un nouveau régime alimentaire et vestimentaire	156
• Le néo-malthusianisme	160

Le milieu libre : refuge des « en-dehors »

Chapitre I Le milieu libre et son environnement quotidien

La répression	167
Implantation locale	173
Réhabilitation des anarchistes par l'histoire locale....	177

Chapitre II Le milieu libre et le mouvement anarchiste

Des lieux de vie anarchistes	179
-------------------------------------------	------------

• Publications, conférences et causeries : une propagande « traditionnelle »	179
• Un lieu ouvert à tous les visiteurs	183
Dissidences et dénonciations...	187
• Les individualistes : mouchards, cambrioleurs et dévergondés	187
• Fuite, débrouille et perte pour la propagande.....	192

Chapitre III

L'Anarchie dans l'anarchisme...

Vivre	197
• La vie comme expérience.....	197
• Vivre en anarchiste	200
L'impatience révolutionnaire	203
• La révolution permanente	203
• La révolution du quotidien	206
La quête d'autonomie	209
• Le refus du salariat	209
• Retrouver l'autonomie	213

ANNEXES

France : projets et réalisations(1890-1914)	219
Milieus de vie libre (1900-1914)	221
Chronologie du Milieu libre de Vaux	222
Liste des participants au Milieu Libre de Vaux	223
L'Essai d'Aiglemont - Chronologie	226
Biographies des habitants de l'Essai	228
Les fervents visiteursde la colonie	230
Sources	233

Ce texte est issu d'un mémoire de maîtrise d'histoire/sociologie réalisé sous la direction d'Anne Steiner et Francis Démier à l'Université de Nanterre en 2003.

INTRODUCTION

« ...Et puis, il y a l'histoire (avec un grand H). J'ai causé dernièrement avec un de nos adversaires ; il prétendait qu'en cas d'insuccès ce serait effroyable (?!) pour les suites de l'idéal anarchiste. Que dirait-on ? que penserait-on de l'avortement du projet ? [...]

Voyez-vous l'Histoire future mentionnant ainsi un personnage libertaire:

Arsène LATROUILLE. – Ecrivain, penseur, conférencier anarchiste. A laissé de nombreux écrits ; malheureusement, a trempé dans une aventure malheureuse, en fondant avec d'autres libertaires une colonie (1902) qui échoua huit jours après... »¹

C'est ainsi que les partisans des « milieux libres » se riaient, au début du XX^e siècle, de ce que pourraient bien dire d'eux les historiens de l'avenir, tout comme ils se moquaient bien des réactions de leurs camarades, moqueurs et frileux face à toute nouvelle expérience, initiative dans les milieux anarchistes. En 1902, ils créent donc ce qui sera le premier « milieu libre », la première colonie en France², rassemblant un groupe d'individus qui veulent vivre le communisme,

1) « En marche vers la Colonie libertaire », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 4, novembre 1902

2) Colonie ou milieu libre, les deux termes sont utilisés de façon indifférente. L'utilisation du mot « colonie » est plus ancienne, remontant sans doute aux « colonies sociétaires » fouriéristes actives dans les années 1830. C'est le terme employé pour le phalanstère fondé à Condé-sur-Vesgre en 1833. Mais si la colonie désigne une simple installation, dans le sens de l'anglais « settlement », le « Milieu libre » est un terme spécifique à la Belle Epoque et au mouvement anarchiste.

vivre en anarchistes. Une quinzaine d'expérience nous sont aujourd'hui connues, menées par une centaine d'hommes, femmes et enfants.

Mais les milieux libres – comme d'aucun le pressentait – ont peu suscité l'enthousiasme des historiens... Jean Maitron, dans son important travail sur l'anarchisme³, leur a bien consacré quelques pages. Un aperçu sur quelques unes de ces réalisations et surtout sur leurs déboires financiers et sentimentaux. Rien sur les influences, les idées, les envies, les volontés qui firent naître et vivre ces expériences. Car l'anarchisme est souvent étudié comme un mouvement uniforme, « trop souvent interprété d'une manière réductrice ou orientée »⁴, ouvrant la voie à des lectures partisans et normatives. Ce qui surprendra peut-être également c'est que jusqu'à récemment on étudiait l'anarchisme par le biais de ses organisations plutôt que par ses réalisations... Le syndicalisme est aussi souvent considéré comme l'expression principale – et la plus noble – de l'anarchisme des années 1900. Les conceptions et tentatives autres sont oubliées, erronées ou dénigrées : « *Une mouvance (un marécage ?) faite de multiples tendances frôlant parfois la bizarrerie et soumise à une force centrifuge qui conduira beaucoup de militants à ne plus se préoccuper que d'un aspect limité de la lutte. Cela ira de la manie de création de colonies anarchistes éphémères – sortes de phalanstères – à un pacifisme absolu (...) à une prétendue libération sexuelle conçue comme panacée sociale. On n'en finira pas de dresser la liste de toutes les aberrations « anarchistes » qui vont se donner libre cours jusqu'à l'époque actuelle. (...) Cet anarchisme-repoussoir va presque ruiner la véritable influence des libertaires dans les mouvements de masse* »⁵.

Ce qui importe ici, ce n'est pas de « réhabiliter » ces oubliés

3) MAITRON Jean, *Le Mouvement anarchiste en France*, François Maspero, Paris, 1978, 2 vol.

4) MANFREDONIA Gaetano, « Unité et diversité de l'anarchisme : un essai de bilan historique », *L'anarchisme a-t-il un avenir ?*, Lyon, ACL, 2001, p. 16

5) FONTENIS Georges, *L'Autre communisme : histoire subversive du mouvement libertaire*, cité par MANFREDONIA Gaetano, « Unité et diversité de l'anarchisme », *L'anarchisme a-t-il un avenir ?*, op. cit.

de l'histoire – et même de l'histoire faite par des anarchistes. De toute façon, pourrait-on ajouter, ils n'étaient que quelques poignées... « *Que représentent-ils ? demande l'historien. Que sont-ils par rapport à la masse des anonymes de l'usine ou même des militants du mouvement ouvrier ? (...)* Question de méthode qui veut allier la ruse à sa « naïveté », en identifiant les exigences statistiques de la science aux principes politiques proclamant que les masses seules font l'histoire et enjoignant ceux qui parlent en leur nom de les représenter fidèlement. Ils deviennent suspects (...) dès lors qu'ils veulent exister autrement que comme légions ou légionnaires, revendiquer cette errance individuelle réservée à l'égoïsme du « petit bourgeois » ou à la chimère de l'« idéologue » »⁶. Et pas plus que Libertad, personnage d'un de ces milieux de vie libre en plein Montmartre, je n'ai de goût pour le « culte de la charogne », ce culte des morts, du passé, des martyrs ou des « grands hommes » de la cause. Eux-mêmes se préoccupaient peu de ce que pourrait dire d'eux l'Histoire future, se désintéressaient de faire leur histoire, absorbés qu'ils étaient par leur volonté de vivre leurs idées et de se battre face au capitalisme et à l'Etat – et au mode de vie mortifère qu'ils génèrent. Les quelques traces qu'ils ont laissées sont éparpillées de ci de là. Quelques ouvrages : une thèse de droit de 1907⁷, une brochure⁸, un livre⁹ d'E. Armand, un anarchiste individualiste partisan des milieux libres, et le fonds d'archives¹⁰ de celui-ci : les journaux et les brochures qu'ils écrivaient : *Le Libertaire* bien sûr, mais également

6) RANCIERE J., *La nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Fayard, 1981, p. 8

7) Ecrite par un sympathisant, quoique peu convaincu par l'utilité de ces expériences, et amusé par les tentatives autour de l'amour libre, qui visita plusieurs de ces milieux libres. NARRAT Georges, *Milieux libres, quelques essais contemporains de vie communiste en France*, Alcan, Paris, 1908

8) ARMAND E., *Milieux de vie en commun et « Colonies »*, Paris, Editions de l'en dehors, 1931

9) ARMAND E., *Formas de vida en comun sin estado ni autoridad*, Madrid, 1934

10) Fonds E. Armand déposé à l'Institut Français d'Histoire Sociale (I.F.H.S.) aux Archives Nationales. Composé en partie de brochures, viennent s'y ajouter sa correspondance et ses manuscrits, parmi lesquels des notes d'Armand sur les milieux libres.

des journaux anarchistes-individualistes comme *l'anarchie* ou des feuilles moins connues comme *L'Ere nouvelle* et *La Vie anarchiste* : et les rapports de la police¹¹ et de la justice permettent de connaître un peu mieux ces individus, leurs idées et leurs réalisations... Ce qui frappe c'est que leurs écrits comme leurs actions sont très souvent d'une grande force et d'une étonnante actualité. Il ne paraissait donc pas totalement absurde de faire ressortir tout cela¹², que ce soit pour relativiser ce que l'on a tendance à considérer comme « nouveau » dans le monde qui nous entoure et dans ce que nous tentons de construire, comme pour avoir quelques repères, quelques pistes sur la façon dont nous pourrions vivre et agir maintenant.

Historique des milieux libres

11) Archives de la préfecture de police (PPo) ou de la série F7 aux Archives Nationales.

12) Ce que d'autres ont déjà entrepris : notamment le site <http://endehors.org> et ses brochures comme NARRAT G., *La colonie libertaire d'Aiglemont* ou MANFREDONIA Gaetano, *Libertad et le mouvement des Causeries Populaires*, Bogny/Meuse, Publications périodiques de la « Question Sociale », 1997/1998, n°6 et 8, 67 et 72 p.

Chapitre I

Des origines : des modèles à la mise en pratique

L'influence des utopies socialistes

« Après Owen, Fourier, Cabet, Morus, qui furent les expérimentateurs d'un communisme transitoire entaché d'autorité et de réglementation à outrance ; après le collectivisme régimentaire, copie fidèle de la société moderne avec un seul exploitateur : l'Etat ; la théorie libertaire, l'anarchisme se présente demandant droit de cité. »¹³ Fortuné Henry, en préambule du texte où il expose sa volonté de faire fonctionner un milieu libre à Aiglemont (Ardennes), se rattache à un certain nombre d'expériences préliminaires avec lesquelles il a tôt fait de prendre ses distances. Outre ce texte de 1903, les références directes à des précurseurs se retrouvent dans différents écrits relatifs aux milieux libres : dans le manifeste¹⁴ en vue de la constitution du premier milieu libre en 1902, dans les articles du *Libertaire* de Félix Malterre¹⁵ en 1907, dans l'ouvrage de Georges Narrat de 1908, consacré aux milieux libres¹⁶ et une rubrique de Mauricius sur les « précurseurs » dans *l'anarchie* en 1907. Ces différentes

13) HENRY Fortuné, « L'Essai, Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 29 août au 5 septembre 1903, n° 43

14) Reproduit en annexe in MANFREDONIA Gaetano, *L'Individualisme anarchiste*, *op. cit.*

15) MALTERRE Félix, « Colonies communistes », *Le Libertaire*, 31 mars au 6 avril 1907, n°21

16) NARRAT Georges, *Milieux libres*, *op.cit.*

sources se rejoignent pour placer les communautés religieuses hors de leur champ de réflexions. Au contraire des socialistes utopistes à chaque fois cités. Ces derniers ont non seulement tenté de mettre en pratique leurs théories en réalisant des communautés, mais ils sont aussi les premiers à se préoccuper de la question sociale et ils jouissent tout au long du 19^e siècle d'une renommée que n'atteindra pas Marx, contrairement à ce que l'on pourrait penser. Enfin, Proudhon est généralement placé dans la lignée de ces penseurs. Quoi alors de plus naturel que la référence aux utopistes dans le mouvement anarchiste ? Reste à déceler le lien que l'on peut réellement tisser entre les anarchistes, plus particulièrement les « milieux libristes » et Owen, Fourier ou Cabet.

Robert Owen (1771-1858) est un des pionniers du socialisme britannique et marque sa période par ses projets de réformes sociales. « Il voulait dans l'ordre social, l'égalité la plus complète, l'abolition de la propriété, la suppression du commerce et de la monnaie, l'échange libre des produits, l'éducation universelle, obligatoire et gratuite, la liberté du mariage, la suppression des juges, des avocats, des huissiers, des prisons...etc. »¹⁷. De plus, il souhaitait que les travailleurs s'organisent et s'associent. Il est généralement considéré comme l'inspirateur des coopératives et des syndicats anglais. Et il mit également tout en œuvre pour réaliser ses idéaux. Et c'est ainsi que lui vient, en 1823, l'idée de créer la première colonie communiste, la « New Harmony ». Il installe sa communauté modèle aux Etats-Unis, basée sur l'agriculture et la petite industrie. Mais bien vite, l'expérience périclita par l'inadaptation des participants à la vie commune comme aux travaux agricoles. Owen est connu des libertaires comme réformateur socialiste, pour son rôle dans le développement des associations de travailleurs, ses idées sur l'éducation (il voulait remplacer « la vieille méthode de louange et de sanction par la bienveillance et la raison »¹⁸) et sa colonie dans l'Indiana. De cette expérience pour former une communauté,

17) MAURICIUS, « Les Précurseurs. Robert Owen », *l'anarchie*, 13 juin 1907, n°114

18) *Ibidem*

il est resté qu'il ne su pas choisir les individus qui devaient y participer, soit que ses idées étaient trop en avance pour son temps, soit que ses collaborateurs eux-mêmes n'étaient pas assez « conscients ».

L'« espèce de communauté »¹⁹ saint-simonienne, créée en 1832, dans une phase de déclin de l'école, est également connue des anarchistes, en particulier les idées d'Enfantin, qui voulait l'affranchissement de la femme, la destruction de la famille et l'amour libre. Mais le caractère religieux de l'entreprise, le dédain de la liberté individuelle, réduisent d'autant l'intérêt porté à ces précurseurs.

Vient ensuite Charles Fourier. Il est à la fois le plus critiqué mais le plus apprécié des penseurs socialistes. Pour Mauricius, Fourier est « l'un des plus considérables penseurs du XIX^e siècle »²⁰, son œuvre est « un échelon de plus vers l'anarchisme moderne en même temps qu'une des plus grandes curiosités de l'imagination moderne »²¹. Il n'empêche que les anarchistes le considèrent comme un « sublime maniaque » et critiquent vertement ses idées sur le commerce. Fourier naît en 1772 dans une famille de marchands. S'il est très sévère envers le milieu dont il était issu, il ne prévoit pas pour autant la suppression du capital, du commerce et du bénéfice dans sa société idéale. Il préconise une abolition du régime salarial (chaque travailleur participe au bénéfice), une copropriété et une cogestion de l'entreprise. Chacun a droit à une vie décente mais elle reste proportionnée à son utilité sociale. On n'est donc pas face à un communisme égalitaire. L'autre élément qui rebute les anarchistes, c'est la rigidité des descriptions de son système, « qui eût fait de son phalanstère tout autre chose qu'une cité de liberté »²². Par contre, ses idées sur les passions, dont Fourier fait le ressort de son ordre social, et le travail, qu'il souhaitait « attrayant » et ne

19) MAURICIUS, « Les Précurseurs. Les Saint-Simoniens », *l'anarchie*, 22 août 1907, n°124

20) MAURICIUS, « Les Précurseurs. Fourier », *l'anarchie*, 19 septembre 1907, n°128

21) MAURICIUS, « Les Précurseurs. Le Fourierisme », *l'anarchie*, 3 octobre 1907, n°130

22) MALTERRE Félix, « Colonies communistes », *op.cit.*

contrecarrant pas les penchants des hommes comme c'est le cas en « civilisation », trouvent des points d'ancrage dans les idéaux anarchistes. Malheureusement, Fourier n'eût jamais l'occasion de créer son phalanstère, cellule élémentaire de sa société idéale, élément premier de sa propagande, dont l'exemple devait susciter l'essaimage et la multiplication des essais. Pourtant, c'est lui qui semble être la référence en la matière. Le vocabulaire même montre l'influence des idées fouriéristes puisqu'il est courant que les milieux libres soient appelés « phalanstère » par le voisinage ou les journaux. En 1905, Francis Momméja, présentant l'Essai dans les pages du journal *Le Temps*, intitule son article « Un phalanstère communiste » et fait de Fortuné Henry un « Fourier [qui] ressuscitait sous un autre nom et avec de nouvelles méthodes »²³. En 1908, on a également connaissance de la création du « Phalanstère du Clos-des-Brunes », établi dans la banlieue limogeoise, et créé par Léonard Baile, un socialiste affirmant des tendances libertaires et René Darsouze²⁴, un propagandiste anarchiste. On voit ainsi comment la mise en place de milieux libres a pu se trouver entremêlée avec le souvenir des phalanstères imaginés par Fourier. La question est plus délicate lorsqu'il s'agit de déterminer quel rôle l'œuvre de Fourier a pu réellement jouer en pratique, et dans quelle mesure elle était présente à l'esprit des différents colons. Victor Cabet est généralement une des dernières références en matière de colonies communistes. Mauricius, lui, ne le signale pas dans sa rubrique sur les précurseurs. Les anarchistes ne cessent de relever son aspect autoritaire. Dans son *Voyage en Icarie*, tenté en 1847, abandonné en 1848, il préconise l'égalité du travail pour tous et la nourriture à parts égales et pour tous. Son système a souvent été considéré comme totalitaire, préconisant un nivellement par le bas des niveaux de vie. Il n'en reste pas moins que Cabet avait exprimé l'idée

23) MOMMEJA Francis, « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

24) René Darsouze, (Limoges 1876-1962), typographe, syndicaliste. Adeptes des milieux libres, il fonda avec L. Baile le phalanstère du Clos-des-Brunes établi dans la banlieue limogeoise, qui dura 3 ans (1908-1911). Plus tard, il appartint à l'Association des fédéralistes anarchistes que Sébastien Faure fonda en janvier 1928 et fut rédacteur en chef de *La Voix libertaire* de 1929 à 1932. (Cf. DBMOF)

que « La communauté est le plus *complet* de tous les systèmes socialistes : il résout toutes les questions, tandis que presque tous les autres systèmes ne sont que *partiels*, et ne remédient qu'à une partie du mal »²⁵. Idée que l'on retrouvera dans l'esprit des milieux-libres comme seul moyen de parvenir à une émancipation réelle et intégrale.

Finalement, il semble que ces différents auteurs soient surtout cités, pour mémoire, pour les tentatives de vie communautaire qu'ils ont, eux-mêmes ou par leurs disciples, suscité. Comme l'explique Félix Malterre, « un rapide coup d'œil sur les tentatives anciennes les plus retentissantes ne sera pas inutile, quoiqu'il soit difficile d'en tirer des déductions pratiques »²⁶. Les anarchistes se placent à leur suite en reprenant leur qualité de « sociologues »²⁷. N'oublions pas que Saint-Simon et Fourier se piquaient d'élaborer une science sociale. Fourier se comparaient généralement à Newton, et avait élaboré une théorie de l'attraction passionnelle. Ils sont en tout cas les premiers à mettre en avant des sociétés idéales, présentées comme conséquences de vérités scientifiquement prouvées. Et ils tentent de mettre en application leurs théories. Les adhérents de la « Société de création et de développement d'un Milieu Libre » se disent « partisans résolus de la théorie expérimentale en sociologie »²⁸. Mais, si une « lignée » est affirmée, tout héritage n'en est pas moins violemment contesté, chacun rappelant les prétentions fondamentalement anti-autoritaires, le refus de toute forme de domination, seules « obligations » incontournables présidant à la formation de modes de vie communautaires d'inspiration libertaire.

25) Cité par FELICI Isabelle, *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2001, p.9

26) MALTERRE Félix, « Colonies communistes », *op.cit.*

27) NARRAT G., *Milieux libres*, *op.cit.*

28) Manifeste du milieu libre de Vaux in MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, *op.cit.*

De l'utopie littéraire à la mise en pratique ?

La différence notable est que les anarchistes ne font pas reposer leurs expériences sur un plan de société entièrement circonscrit sur le papier et ne se réfèrent en aucune manière aux écrits des utopistes quels qu'ils soient. Fourier et Cabet, en particulier, avaient imaginé et décrit une société déjà réglée de manière extrêmement rigide, ne laissant plus grand place à toute initiative ou envie individuelle. La différence essentielle se trouve sans doute dans le fait que les anarchistes partisans des milieux libres ne s'en remettent pas à une référence faisant autorité qu'elle soit homme ou écriture. Même si les milieux libristes avaient sans doute en tête certains écrits utopiques anarchistes. On peut penser notamment à l'« utopie anarchique » de Joseph Déjacques, *L'Humanisphère*, où il décrit « un phalanstère, mais sans aucune hiérarchie, sans aucune autorité ; où tout au contraire, réalise égalité et liberté et fonde l'anarchie la plus complète »²⁹. Ecrite en 1857, elle est cependant publiée en 1899 aux *Temps Nouveaux* à Bruxelles. Les années 1890 sont assez riches par le nombre d'utopies libertaires éditées : au côté de Déjacques viennent s'ajouter les idées communalistes de Kropotkine ou l'écologie sociale de Reclus, prônant de petites unités autonomes, diversifiées dans un pluralisme enrichissant. Enfin, Henri Zisly, anarchiste naturien, soutien constant des milieux libres même s'il n'y participe pas, écrit en 1900 *Voyage au beau pays de Naturie*. Quoiqu'il en soit, ces écrits ne sont pas explicitement nommés par les milieux libristes et les références directes sont rares. « Je citerai seulement pour mémoire la littérature dont Thomas More a fourni le type. *Utopie* a servi plus tard à qualifier ces romans d'imagination, variés et intéressants malgré le caractère religieux ou fantastique de la plupart des rêveurs des cités idéales. Ils sont nombreux depuis la *Cité du Soleil*

29) ANTONY Michel, « Quelques œuvres utopiques libertaires ou résolument anarchistes », http://artic.ac-besancon.fr/histoire_géographie/Utopies/utopies.htm, p. 6

du moine Campanella jusqu'aux *Nouvelles de nulle part*, de Williams Morris, en passant par Morelly, Owen, Bellamy, Cabet, Fourier et même Jean Grave, dans les *Aventures de Nono*. »³⁰. La seule référence libertaire se trouve être ici Jean Grave. *Les Aventures de Nono* ou *Terre Libre* sont deux écrits utopiques pour lesquels il a choisi la forme du conte : « cela garde davantage le caractère vague et hypothétique, que doit toujours garder tout aperçu sur la société future »³¹. De plus, par le conte, il s'adresse aux enfants, non aux adultes qu'il laisse libres, malgré les nombreux reproches formulés au sein du mouvement sur son caractère dogmatique, d'imaginer librement ce que sera l'avenir. Et les commentaires eux-mêmes accordent peu de crédits à la description idyllique que fait Grave de la société nouvelle, « société de travail et de bonheur »³² créée par les Terrelibériens sur une île déserte : « les difficultés de la vie sont trop rapidement vaincues ; l'entente s'y fait avec une trop grande harmonie (...) De trop beaux livres d'utopie ont réussi pour que celui-ci réussisse »³³.

Il est pourtant un « livre d'utopie » explicitement cité, mais un seul, et qui n'est pas le fruit d'un anarchiste. Il s'agit de *Travail* d'Emile Zola. Ce roman, méconnu aujourd'hui, reçut un accueil chaleureux à sa sortie, en 1901, date qui correspond très exactement aux premières créations de milieux libres. Troisième des Quatre Evangiles, après *Fécondité*, *Vérité* qui s'attaque à l'obscurantisme de l'Eglise, *Travail* décrit l'élaboration d'une cité et d'une usine nouvelles. Et si les critiques qui redécouvrent l'ouvrage de nos jours y dénotent « l'incapacité de Zola à extirper le mysticisme scientiste de sa pensée et de son messianisme, combinés à un attachement à la théorie des races »³⁴, sa sortie n'en fut pas moins saluée chez les socialistes jusque chez les anarchistes. Zola, dans

30) MALTERRE Félix, « Colonies communistes », *op.cit.*

31) GRAVE Jean, *Terre libre (les pionniers)*, Librairie des Temps nouveaux, Paris, 1908, Préface, p. 17

32) *Ibidem*, p. 16

33) « A travers les livres », *l'anarchie*, 23 janvier 1908, n°146

34) MORICE Alain, « La rédemption de la « race ouvrière » vue par Emile Zola », *L' Monde diplomatique*, octobre 2002

une lettre, écrit : « Un ami m'a prêté Fourier et je le lis en ce moment avec éblouissement ; je ne sais encore ce qu'il adviendra de mes recherches, mais je veux glorifier le travail et, par là, obliger les hommes qui le profanent, l'asservissent, le souillent de laideur et de misère, à le respecter enfin »³⁵. On retrouve donc là, par voie détournée, les idées de Fourier (notamment sur le travail « attrayant » et « papillonnant »). Luc, le héros de l'histoire, y découvre un livre, écrit par un disciple de Fourier, qui va lui donner l'idée de ce qu'il va réaliser : « Il ne s'agissait plus de théories, il s'agissait d'un fait qui se passait là, aux yeux de tous, d'une floraison superbe, dont l'épanouissement s'élargissait sans arrêt »³⁶. De la théorie au fait, voilà ce que les anarchistes proposent également. La question se pose donc de nouveau des inspirations fouriéristes, que Jean Maitron réfutait³⁷ (même si elles sont entre-temps remaniées par Zola). « Fourier, évolutionniste, homme de méthode et de pratique, en apportant l'association entre le capital, le travail et l'intelligence, à titre d'expérience immédiate, aboutissait d'abord à l'organisation sociale des collectivistes, ensuite même au rêve libertaire des anarchistes. Dans l'association, le capital peu à peu se répartissait, s'anéantissait, le travail et l'intelligence devenaient les seuls régulateurs, les fondements d'un nouveau pacte »³⁸. Voilà comment Zola séduit les libertaires et place Fourier dans la lignée de leurs références...

Enfin, il existe une référence littéraire directement liée aux milieux libres, c'est *La Clairière* de Lucien Descaves. Jouée au théâtre Antoine en 1900, cette pièce de théâtre, qui eut visiblement un important succès décrit le fonctionnement, les déboires et les succès d'un milieu libre. L'intérêt, c'est que cette pièce sera reprise en 1909, inspirée cette fois-ci par le vécu du Milieu Libre de Vaux comme de l'Essai d'Aiglemont, que Lucien Descaves et Maurice Donnay (ce dernier aurait d'ailleurs aidé financièrement la colonie) ont fréquenté. Ecrite

35) *Ibidem*

36) ZOLA Emile, *Travail*, Paris, Fasquelle, 1901, p. 380

37) MAITRON J., *Le Mouvement anarchiste, op.cit.*, p. 382

38) ZOLA E., *Travail, op.cit.*, p. 382

initialement dans une période où il n'y a pas encore eu de réalisations concrètes, puis modifiée après la fin de deux des expériences les plus connues des anarchistes, pièce de théâtre et milieux libres semblent s'être mutuellement soutenus sans pour autant pouvoir parler de modèle de société à réaliser.

« Si l'anarchisme est infiniment sensible au rêve, d'un ressaisissement immédiat, d'une mise en absence des oppressions environnantes et d'une disposition aux retrouvailles d'une intégrité sereine conformément à la figure chiliastique ou millénariste de l'utopie, il reste en revanche obstinément discret quant à la teneur des « Promesses de l'île » »³⁹. Ainsi, les milieux libres ne se placent pas réellement dans la lignée des communautés des utopistes : ils s'en rapprochent comme tentative de vivre ensemble autrement mais ils s'en distinguent comme tentative de vivre libre. Il n'y a pas de chef d'école (même si, nous le verrons, certaines personnalités vont particulièrement défendre les milieux libres) ni d'utopie littéraire libertaire utilisée comme modèle. Par contre, il n'est pas à exclure que certaines préoccupations des anarchistes sont, plus qu'on ne pourrait le penser, proches des idées développées par les socialistes utopistes. Comme l'écrit Edward P. Thompson s'expliquant de l'influence d'Owen sur les ouvriers anglais, certains anarchistes avaient appris des socialistes utopiques, en particulier de Fourier, « à voir le capitalisme, non comme une série d'événements épars, mais comme un système. Ils avaient appris à échafauder un projet utopique de substitution fondé sur la mutualité [...]. Ils avaient compris l'importance de l'éducation et la force du conditionnement de l'environnement. Ils avaient appris [...] à affirmer de nouvelles revendications pour le droit des femmes. »⁴⁰.

39) PESSIN Alain, *La Rêverie anarchiste : 1848-1914*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982, 228p.

40) THOMPSON Edward P., *La Formation de la classe ouvrière anglaise*, cité par CINGOLANI Patrick, *La République, les sociologues et la question politique*, Paris, La Dispute, 2003, 169 p.

Milieus libres et coopératives

Les socialistes utopiques ont également inspiré ou organisé des coopératives. En particulier, Robert Owen, chez qui l'on salue la volonté de voir les travailleurs s'organiser mais qui n'en reste pas moins l'inspirateur des coopératives. Or les communautés réalisées par les libertaires réfutent rapidement ces idées. Giovanni Rossi, le premier à imaginer un milieu libre, modifie ses projets en quelques années : d'abord basée sur un système collectiviste, la future Cecilia suit l'évolution du mouvement anarchiste de son époque pour adopter un fonctionnement communiste. C'est en effet en 1879 que Kropotkine propose, lors d'un congrès de la Fédération jurassienne, à ceux qui étaient encore des « collectivistes » face aux « communistes autoritaires », de poser le communisme comme but avec le collectivisme comme forme transitoire⁴¹. Le « à chacun les produits de son travail » se transforme en un « à chacun selon ses besoins ». Evolution qu'aucun anarchiste ne songera à modifier par la suite, la question des coopératives de production devenant un sujet particulièrement débattu.

Dans sa bibliographie de l'anarchisme, Max Nettlau parle de « la Commune anarchiste » de Montreuil comme étant la première colonie libertaire en France⁴². La première mention de celle-ci apparaît dans *La Révolte* en juin 1892 et elle aurait été démantelée par la police en 1894⁴³. Elle se donne pour but, « en attendant la révolution », d'« organiser la mise en pratique des idées communistes anarchiques »⁴⁴. On retrouve l'idée qui est avancée pour la Cecilia et qui sera celle des premiers milieux libres de faire une démonstration de la viabilité d'un système économique anarchiste et même sa « supériorité » sur « l'économie politique et bourgeoise actuelle »⁴⁵. Œuvre

41) MAITRON J., *Le Mouvement anarchiste, op.cit.* pp. 81-82

42) NETTLAU Max, *Bibliographie de l'Anarchie*, Edition de Bruxelles, 1897 (Genève, Mégariotis Reprints, 1978, 204p.)

43) ANTONY Michel, « Essais utopiques libertaires de petite dimension », *op.cit.*, p. 12

44) *La Révolte*, 29 octobre-4 novembre 1892, n° 7

45) *Ibidem*

de « propagande par le fait » en quelque sorte, dont l'idée est alors fort prisée. Dans un premier temps, à Montreuil, on crée dans ladite commune un atelier d'ébénisterie. Le but est de créer du mobilier qui sera ensuite mis à la disposition des anarchistes : « Les meubles seront faits par nous après notre journée de travail salarié (...). Le meuble, une fois fait, sera mis au tas, sans estimation de valeur, et tout anarchiste, qui aura produit personnellement ou dans un groupe, quelque chose d'utile, mis au tas, aura le droit de le prendre s'il en a besoin. »⁴⁶. Se met donc en place une tentative anarchiste de production et d'échange, on supprime l'intermédiaire patrons-commerçants et l'utilisation de la monnaie.⁴⁷ On trouve dans « la Commune anarchiste » de Montreuil les germes des colonies futures : la volonté de faire une démonstration pratique des théories, la défense aux accusations d'une perte de temps pour la propagande, la volonté d'amener les paysans aux idées anarchistes, la proximité de la révolution tant attendue. Toutefois, la Commune libre de Montreuil semble hésiter entre la mise en pratique d'une forme de communisme, « notre production, nos échanges doivent dès le début profiter aux nécessiteux seuls, les mieux favorisés parmi nous doivent faire beaucoup de sacrifice »⁴⁸, ou la restriction au coopératisme seul, « pour avoir le droit de consommer, il faut avoir produit »⁴⁹. L'expérience ressemble de trop près à une coopérative de production et de consommation qui privilégie un certain nombre de compagnons parmi les plus aptes, pour ne pas susciter les critiques.

Fortuné Henry réclame droit de cité « après le collectivisme régimentaire, copie fidèle de la société moderne avec un seul exploitateur : l'Etat »⁵⁰. Ce qui pose problème avec le collectivisme, modèle sur lequel se fixent les coopératives,

46) *Ibidem*

47) Cette tentative fait également penser aux SEL, « Systèmes d'Echanges Locaux », apparus en France depuis 1994 : ces associations locales pratiquent le « multi-troc ».

48) *La Révolte*, 7-14 janvier 1893, n°17

49) *La Révolte*, 21-27 janvier 1893, n° 19

50) HENRY F., « L'Essai », *op.cit.*

c'est que, s'il établit la communauté des instruments de travail, il n'est pas toujours clair sur la répartition des produits de travail, selon les talents, le travail effectué etc⁵¹. Le coopératisme n'est en aucun cas la répartition égalitaire qu'établit la notion de communisme. De plus, « la coopération n'attaque pas le mode de production et d'appropriation capitaliste dans son principe ; elle produit une sorte de nouvelle petite bourgeoisie qui menace de se nicher entre la petite bourgeoisie proprement dite et le prolétariat »⁵². Finalement, au patron, on substitue un conseil d'administration, mais le fonctionnement de l'entreprise reste peu modifié ; les bénéfices sont simplement à partager à plusieurs. Au contraire, « le milieu libre n'a pas pour but la recherche de bénéfices. Il se propose de grouper des individus en dehors des rouages sociaux et de les émanciper par conséquent du joug économique et patronal »⁵³. Le milieu libre ne se limite pas à une perspective d'émancipation économique. Les coopératives, si elles trouvent toujours une place dans les annonces des journaux anarchistes (le coopératisme pouvait être conçu comme phase transitoire), ne sont toutefois pas fortement encouragées. Mais lorsqu'on pense aux milieux libres, l'idée de coopérative n'est jamais bien loin. Même si aucun d'eux ne ressemblera à une expérience coopérative.

Précurseurs libertaires : la Cecilia et les Naturiens

La Cecilia, cette communauté d'origine italienne, peut être considérée comme la première expérience libertaire et elle illustre une certaine continuité entre les expériences socialistes et les premiers milieux libres en France. Elle est fondée en 1890 au Brésil sous l'impulsion de Giovanni Rossi. *La Révolte* va publier à plusieurs reprises des lettres et communi-

51) Comme pour les SEL, qui, face à la dérive marchande, se transforment en SELT, « Système d'Echange Local au Temps », fixant ainsi la durée horaire comme seul critère d'échange.

52) LORULOT André, « Entretiens anarchistes. Coopératives et Milieux libres », *l'anarchie*, 26 octobre 1905, n°29

53) *Ibidem*

cations émanant de cette expérience nouvelle de « démonstration pratique »⁵⁴ des idées anarchistes. Pour Max Nettlau, la Cecilia reste en 1897 la « tentative la plus sérieuse de réalisation des idées anarchistes »⁵⁵. Et il est impossible de ne pas souligner à quel point la légende va s'emparer de cette expérience, au point de frapper les imaginations jusqu'aux périodes les plus récentes : le film de Jean-Pierre Comolli va en retracer l'histoire dans les années 1970, réalisation largement liée à l'engouement pour la vie communautaire.

En 1875, Giovanni Rossi imagine pour la première fois sa communauté socialiste. Mais il rencontre de nombreuses réticences, qui ne changeront pas dans les décennies suivantes : les colonies communistes suscitent la perte de forces utiles à la propagande. C'est ce qu'explique la Fédération jurassienne en 1877 même si elle ne les condamne pas de manière catégorique. Et ce n'est qu'en 1889, après bien des polémiques, que Rossi annonce finalement son départ, suivi quelques temps plus tard par les futurs colons. Cette tentative est à replacer dans le contexte d'une immigration italienne importante qui tente sa chance dans l'autre monde : « le cheminement de Rossi et des pionniers de la Cecilia est identique (...) à celui de tout émigrant, aussi bien en ce qui concerne le voyage et l'hébergement que les démarches administratives »⁵⁶. Ce qui pourrait expliquer le besoin d'installation dans « l'autre monde », perspective qui la rapproche d'autant plus de ses précurseurs socialistes. La Cecilia atteint rapidement 150 à 200 personnes. Une partie des membres travaille sur les routes du gouvernement. La Cecilia s'imagine prospérer rapidement, atteindre l'abondance pour parvenir ainsi à financer la propagande en Europe par l'envoi de fonds. S'annonce déjà une autre caractéristique des milieux libres, qui ne constituent pas, contrairement à ce que l'on a voulu faire penser, un abandon mais bien une poursuite d'une lutte contre la société bourgeoise. Pour l'instant, dans les années 1890, la perspective reste encore celle de la

54) *La Révolte*, 31 mai-6 juin 1890, n°37

55) NETTLAU Max, *Bibliographie de l'Anarchie*, op.cit.

56) FELICI Isabelle, *La Cecilia*, op.cit., p. 60

préparation de la société future, dont on souhaiterait, par tous les moyens, hâter la venue. Mais en 1891, la colonie meurt une première fois pour renaître aussitôt. Les conditions de vie matérielles sont misérables, la vie communautaire se révèle être durement supportable et en avril 1894, la Cecilia vit ses derniers instants.

Toutefois, Rossi en aura profité pour tenter une expérience d'amour libre qui sera « non seulement un moyen de propagande [contre l'institution familiale] mais (...) aussi un remède à l'abstinence sexuelle à laquelle sont contraints ceux qui sont venus sans compagne »⁵⁷. Et globalement, la question sexuelle, si elle est considérée comme une des causes essentielles du démantèlement de la colonie, va être également le moyen de faire parler d'elle. En février 1893, une lettre envoyée à *La Révolte* engendre des répercussions inattendues dans la presse française : « Ce qui nous tourmente le plus c'est que le libre amour n'a pas encore pénétré dans le cœur de nos compagnes, ce qui produit beaucoup d'ennuis à ceux qui sont seuls, et malgré cela, personne n'a manqué de respect aux femmes. Nous serions bien aise que quelques femmes convaincues viennent nous rejoindre bientôt. »⁵⁸. Il n'en faut pas plus à de nombreux journaux pour ramener l'idéal anarchiste à la mise en commun des femmes, un argument régulièrement employé face aux idées communistes, qui effraye et fait facilement sensation. Toujours est-il que l'expérience est relayée par la presse bien plus que ses membres n'auraient pu l'imaginer. Et elle n'en reste pas moins la preuve que l'idée communautaire apparaît de manière précoce dans le courant des idées anarchistes, de manière quasi-simultanée avec leur émergence.

En mars 1893, le journal qui avait jusque là accueilli sans commentaires les lettres des expériences de la Cecilia et de la Commune libre de Montreuil rappelle que « la bourgeoisie, partout, détient le sol, les produits et les moyens de production et pèse de tout son poids même sur ceux qui veulent en sortir. Toute tentative anarchiste ne peut être complètement

57) *Ibidem*, p.113

58) *La Révolte*, 18 février 1893

anarchiste par ce fait que subsiste à côté d'elle l'organisation bourgeoise qui la précède »⁵⁹.

Il faudra alors une dizaine d'années pour voir naître en France les premiers milieux libres effectifs, tentant d'échapper à cette lourde affirmation professée par *La Révolte*, qui, d'ailleurs, ne se fera plus guère l'écho de ce genre d'expérience. *L'Ere nouvelle*, d'inspiration tolstoïenne, qui commence à paraître en 1901, raconte de nombreuses tentatives apparues dans le milieu des années 1890 en Belgique, Hollande, Allemagne, Etats-Unis, Canada, Mexique, Argentine ou Uruguay. En France, il faut attendre 1903 pour voir apparaître réellement le premier milieu libre. Entre temps, épisodiquement, des milieux libres en formation sont signalés dans la presse sans qu'il soit possible d'établir la suite donnée à ces annonces⁶⁰. Des naturiens caressent quelques temps un projet de ce type : au cours de leurs réunions « on discute parfois l'organisation d'un phalanstère que Gravelle rêve de réer en France même et dont les sociétaires seraient tenus de vivre à l'état naturel »⁶¹. Le groupe s'est créé à Montmartre en 1895 à l'appel de l'artiste-peintre et dessinateur Emile Gravelle et est fréquenté par Henri Beaulieu (Beylie) ou Henri Zisly que nous recroiserons par la suite. Ces derniers sont partisans d'un retour à l'état de nature, source d'harmonie, de liberté et d'abondance – rêve campagnard des révolutionnaires des villes mais aussi recherche pratique des moyens d'échapper au monde de l'usine. « Nous voulons échapper à une civilisation qui s'appelle l'usine et l'atelier qui étouffent sans salaire suffisant,

59) *La Révolte*, 4-10 mars 1893, n°25

60) D'après MAITRON J. in *Le mouvement anarchiste, op.cit.*, p. 383-384 :

1896 – Des compagnons lancent un appel pour la création d'une « Société anarchiste expérimentale », *La Sociale*, n° 45

1898 – Des compagnons se réunissent le 3 juillet et décident de créer une « Colonie libre de solidarité fraternelle » à Méry-sur-Oise sur un terrain de 50 hectares appartenant à la Ville de Paris, *Le Père Peinard*, n° 102

1899 – Un étudiant en pharmacie d'Angers développe dans *Les Temps nouveaux*, n° 37, un projet de vie communiste libertaire à réaliser dans deux ans.

61) Dossier sur le groupe des Naturiens à la PPO BA 1508 cité par BAUBEROT Arnaud, *Histoire du Naturisme. Le mythe du retour à la nature*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 348 p.

la guerre, la misère, la prostitution, le capital, le patron, etc. Le retour à la vie naturelle, aux champs clairs et libres, avec le concept d'hommes respectueux de toute vie et de toute liberté, serait la solution »⁶² écrivent-ils. Ils sont bercés par l'exemple de Thoreau, issu du mouvement libertaire américain, qui vécut quelques années dans une cabane en bois, comme par le mythe du « bon sauvage » de Rousseau, de l'homme sortant bon des mains de la nature et perverti par la société⁶³. Ils idéalisent l'homme préhistorique comme le « primitif » d'outre-mer, vivant « à l'Etat Naturel et ne se souciant pas de ce progrès que les Gouvernants cherchent à leur ingurgiter à coups de canon »⁶⁴. Au printemps 1895, une colonie naturienne devrait être fondée de façon imminente dans le Cantal⁶⁵ pour la mise en pratique de ces idées. L'initiative échoue. Mais les milieux libres à venir sont imprégnés de certaines idées naturiennes et les naturiens participent au projet du premier milieu libre effectif, qui commence vraiment à rassembler des militants en 1902.⁶⁶

62) Extrait d'un tract cité par L'AMINOT Tanguy, « Jean-Jacques Rousseau et le rêve naturien », *Etudes J-J Rousseau*, Montmorency, 1996

63) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste, op.cit.*, p. 250

64) BIGOT H. cité par BAUBEROT Arnaud, *Histoire du Naturisme, op. cit.*

65) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste, op.cit.*, p. 261

66) Pour plus de clarté, des chronologies des différentes expériences sont regroupées en annexe.

Chapitre II

Du milieu libre comme but : « démontrer »...

Premier essai : le Milieu Libre de Vaux (1902-1907)

Le « Milieu Libre » de Vaux fait plus de bruit à ses débuts, notamment par le relais opéré par la presse, que n'en feront les suivants. Une « Société Instituée pour la Création et le Développement d'un Milieu Libre en France » voit d'abord le jour au printemps 1902 pour aider aux « difficultés du commencement d'exécution »⁶⁷. Celle-ci organise pendant six mois de nombreuses réunions. Il lui faut réunir un grand nombre de sociétaires pouvant verser des souscriptions financières indispensables à la mise en route de l'expérience. La cotisation s'élève à 30 francs. Il semblerait qu'ils aient été 250 sociétaires en 1902, 400 en 1903⁶⁸. Parmi eux on trouve

67) Manifeste reproduit en annexe.

68) De manière surprenante, ils se groupent en société coopérative, avec statuts, conseil d'administration et conseil de surveillance. Les motivations restent floues. Aucun milieu libre ne se donnera de statut légal par la suite.

Georges Butaud⁶⁹ et Sophia Zaïkowska⁷⁰, qui sont les plus

69) Né en 1868 à Manchienne-au-Pont (Belgique) de parents français. Il fut bon écolier, bon soldat, républicain et libre penseur comme ses parents jusqu'à ses 25 ans. C'est alors qu'il devint socialiste puis anarchiste et quitta la maison et l'usine paternelle. Il arriva à Vienne (Isère) vers 1899 où il aurait travaillé comme tailleur de pierre et aurait été gérant du *Flambeau*, « organe des ennemis de l'autorité ». Journal anti-fauriste, suite au sentiment d'avoir été berné par l'agitation dreyfusienne, *Le Flambeau* regroupe toutes les différentes tendances de l'individualisme anarchiste : communistes, tolstoïens, naturiens, etc.

Dès 1899 Butaud préconise la vie communautaire pour sa force d'exemple et tenta un premier essai à St Symphonien d'Ozon (Isère). C'est à cette période qu'il rencontre Sophia Zaïkowska avec qui il mène tous ses projets jusqu'à sa mort. Ils sont à l'origine avec Zisly et Armand entre autres, de la constitution du Milieu libre de Vaux (Aisne), où ils vécurent quelques temps. Après l'effritement du milieu libre, il continue à vivre sur les lieux à Bascon près de Château-Thierry. Vers 1911, il y fonde un nouveau milieu libre, d'où est édité un moment *La Vie Anarchiste*. En 1913, le siège du journal se déplace à Saint Maur où le milieu libre de La Pie a vu le jour. Jusqu'à la guerre, Butaud mène une propagande très active, présent dans différents groupes anarchistes parisiens notamment « Les Milieux libres de Paris et de sa banlieue » ou les « Mille communistes » qui tentent la multiplication de ce mode d'action. C'est également vers cette période que Butaud devient végétalien. Après la guerre, Bascon est de nouveau milieu libre, colonie végétalienne, animée par Butaud. C'est en 1926 à Ermont (Seine-et-Oise) que survient sa mort à l'âge de 56 ans. Il fonda donc quatre colonies, vécut toujours entouré de nombreux amis et dans la pauvreté, consacrant tout son argent à la propagande. Lucien Descaves l'a présenté comme un garçon intarissable et joyeux, rouge de barbe et de cheveux avec une « figure ardente de bon diable illuminateur », « l'homme qui ne croit pas au miracle –et qui en fait ».

70) Sophia Zaïkowska arriva en 1898 en France, de Genève où elle avait fait des études de sciences physiques et naturelles. La même année, elle écouta avec enthousiasme Butaud développer son projet de colonie anarchiste. Après cette rencontre, elle devint « amie et collaboratrice » de ce dernier pour 28 ans, jusqu'à sa mort. Elle collabora à plusieurs essais: colonie de Vaux en 1902, du quai de la Pie à Saint-Maur en 1912, de Bascon en 1911 et après la guerre et enfin anima le foyer végétarien de la rue Mathis dans le XIXe arrondissement à Paris dans les années 1920. En 1913, ils rencontrent V. Lorenc et mirent en pratique « l'amour plural », « ce qui nous a permis à tous les trois d'être heureux, de nous améliorer et de faire un peu de bien » d'après Sophia elle-même.

Certains rapports de police décrivent, outre son intérêt pour l'enfant, des revendications pour les femmes, comme l'entrée des femmes dans les syndicats pour demander un salaire égal à l'homme, condition de sa force et de son indépendance (conférence du 20 septembre 1913). En fait, elle se disait « féministe anarchiste-individualiste ». Elle fut, aux dires de *l'En Dehors* (avril 1939), « l'une des plus grandes figures et des plus ardentes propagandistes du végétarisme ». Elle rédigea

ferents acteurs de milieux libres, Henri Beylie-Beaulieu et Henri Zisly, du groupe des naturiens, E. Armand⁷¹ et Marie

pour *l'Encyclopédie anarchiste* de S. Faure l'article Végétarisme. Elle mourut au début de 1939.

71) E. Armand (Juin Ernest, Lucien, dit) est né à Paris le 26 mars 1872 et fut élevé laïquement. Son père avait pris part à la Commune et rejoignait un socialisme humanitariste, mêlé de libre-pensée et d'anticléricalisme. Il n'alla pas à l'école, c'est son frère qui se chargea de son instruction, complétée par la lecture des classiques de a bibliothèque paternelle. A l'âge de treize ans, il s'intéressa aux langues modernes et en apprit ainsi six ou sept. Connaissant la sténographie, tapant à la machine, il commença à travailler à 17 ans chez un industriel de Belleville. Entre-temps, il lut le Nouveau Testament et il milita dans les rangs de l'Armée du Salut entre 1889 et 1897. Face aux formules théologiques étroites, à la hiérarchie compliquée, sa foi finit par être ébranlée. Ses premiers contacts avec les idées anarchistes datent des années 1895-96, où il se mit à lire régulièrement les *Temps Nouveaux*. En 1897, il écrit des articles pour *Le Libéraire* signés Franck ou Junius. Et en avril 1901, il fonde avec Marie Kügel le journal *L'Ere Nouvelle*, inspiré par les idées de Tostoï et du christianisme primitif qu'il a découvert un an auparavant et « dont l'évolution normale [lui] semblait devoir aboutir à l'anarchisme tant théoriquement que pratiquement ». Dans la même période, il entre aux Causeries populaires, créées par Libertad et y rencontre également Lorulot et Emilie Lamotte : il rompt son premier mariage et s'installe avec Marie Kügel. *L'Ere Nouvelle* perd petit à petit de sa veine chrétienne et devient « Revue d'émancipation intégrale et de communisme pratique », ouvrant largement ses colonnes aux expériences de milieux libres. En 1904, il écrit alors : « La vérité, c'est que mon être tout entier se révolte contre tout ce qui tend à enserrer l'esprit ou le cœur dans une formule collective. » E. Armand, du socialisme chrétien mystique de sa jeunesse, évolue dans ces années là de la philosophie et la morale libertaire communiste vers l'individualisme anarchiste. Il passe ensuite trois ans en prison, accusé de complicité d'émission de fausse monnaie. *L'Ere Nouvelle* continue pourtant de paraître jusqu'en 1911. Cette année là, il épouse Denise Rougeault, une institutrice, qui subviendra désormais à ses besoins matériels. Il peut donc se consacrer entièrement à ses travaux. ...*Hors du Troupeau* vient alors remplacer *L'Ere Nouvelle* jusqu'à ce qu'Armand ne soit placé à la tête de *l'anarchie*. Puis, en 1912, il fonde le journal *Les Réfractaires*, qu'il situe dans la continuité du « sillon tracé par les Proudhon, les Warren, les Thoreau, les Stirner, les Nietzsche, les Ibsen, les Tolstoï, etc. »

Même durant la guerre, dont il se tirera avec 5 ans de prison pour complicité de désertion (1917-1922), il fait paraître *Pendant la Mêlée* (novembre 1915-Janvier 1916), *Par delà la Mêlée* (janvier 1916-février 1918). En 1922, il lance *L'En Dehors*, titre caractéristique, s'il en est, de l'individualisme anarchiste, déjà employé par Zo d'Axa dans les années 1890. Dans l'entre-deux-guerres, que le journal couvre dans sa quasi-totalité, Armand continue à se consacrer aux deux questions qui lui sont chères : les rapports de l'individualiste anarchiste avec la société et les relations sexuelles. Il prône en effet la mise en pratique de la « camaraderie sexuelle ».

Interné dans différents camps pendant la guerre, il reprend son activité en 1945

Kügel⁷², rédacteurs à *l'Ere Nouvelle* et Prost, Deherme, Paraf-Javal etc.

L'originalité de ce premier milieu libre réside principalement dans la diversité des influences qui vont présider à sa formation, chose que l'on ne retrouvera pas par la suite. Les participants sont choisis par tirage au sort (alors que les autres tentatives prêteront une grande importance au regroupement par affinités) même si l'on distingue parmi eux des tendances très différentes. Le manifeste de la Société l'affirme d'ailleurs : « Des matérialistes, des spiritualistes, des communistes, des individualistes, des scientifiques, des naturiens, c'est-à-dire des individus de philosophies et de conceptions économiques différentes peuvent faire partie de la colonie. Ils sont réunis par une formule commune à tous :

Chacun produira selon ses forces,

Chacun consommera selon ses besoins. »

Se retrouvent surtout les différentes tendances de l'individualisme anarchiste que Butaud était déjà parvenu à rassembler dans son journal *Le Flambeau*, créé à Vienne en 1899, symbole du renouveau de la mouvance individualiste. Et sont alors réunis autour du « communisme pratique » ceux qui défendront, chacun à leur manière et pour plusieurs années, le milieu libre comme mode d'action selon des modalités bien différentes. Ce peut être la vie en camaraderie ou l'association entendue au sens employé par Max Stirner⁷³, la vie libre par une

avec *L'Unique*. Cette fois, la référence est Max Stirner. En 1956, il cesse peu à peu ses activités, se retire à Rouen en 1959 où il meurt trois ans plus tard, le 19 février 1962.

72) (1872 ?-1906) Compagne d'E. Armand avec qui elle fonda *L'Ere nouvelle* en 1901. Ils vécurent ensemble de 1902 à 1906 « en-dehors de la morale ». Elle participa activement à la rédaction du journal auquel elle enjoignait les femmes de participer dès son premier article. Elle fit partie des 250 premiers sociétaires pour la constitution du milieu libre de Vaux et la partie de la circulaire concernant le statut des femmes avait été rédigée par ses soins. Il semble qu'elle se préoccupa principalement de l'émancipation féminine, comme des réalisations pratiques de la « Cité future » (préoccupation essentielle du journal). Marie Kügel meurt le 12 mars 1906, atteinte par la tuberculose, alors qu'elle n'a que 34 ans.

73) Position défendue par André Lorulot puis par E. Armand, notamment après la guerre.

modification des besoins⁷⁴ ou encore par le retour à la nature voire le sauvagisme⁷⁵. La dynamique « unitaire » de Vaux se trouve autour de la réalisation pratique du communisme.

De août 1902 au début de l'année 1903, un grand nombre de réunions sont organisées pour promouvoir ce que l'on considère alors comme un mode d'action tout à fait nouveau en France, ce qui explique, selon Georges Narrat, un certain intérêt du public⁷⁶. Une réunion en septembre, à laquelle participent Prost et Butaud, rassemble 200 personnes, une autre, en novembre, 80. De plus, le *Libertaire* insère à plusieurs reprises la proclamation de la Société. L'expérience bénéficie donc dès le départ de relais pour la diffusion de ses idées. Et cette agitation correspond plutôt bien aux visées recherchées : le but étant de réaliser une « magnifique propagande pour les anarchistes »⁷⁷. De plus, le milieu libre met fin à toutes les interminables discussions théoriques puisqu'il met enfin en pratique les idées anarchistes et démontre par la même occasion la viabilité de ces idées.

C'est en janvier 1903 que la tentative prend réellement forme lorsque le premier colon, Roos, un cultivateur breton, s'installe sur les terres du père Boutin à Vaux, hameau de la commune d'Essômes à côté de Château-Thierry. Ce dernier, gagné par le projet, a accepté de partager sa maison et ses deux hectares de terrain, où vivent également sa belle-fille Marie Pfeiffer et son neveu Joseph. En mars, G. Butaud et S. Zaïkowska les rejoignent. En milieu d'année, la colonie semble florissante. La « grande presse » lui consacre quelques colonnes, comblant ainsi les espoirs de ses partisans. Ce sont 13 colons qui vivent ensemble occupés par des activités agricoles mais aussi par l'élevage, la bonneterie, la cordonnerie ou l'atelier de confection sur mesure. Il est question de créer une bibliothèque, une école libertaire, une imprimerie. Et une coopérative de consommation sur Paris veut joindre ses efforts à ceux de Vaux. Mais, premier conflit, en juillet 1903, Boutin

74) Position de Butaud et Zaïkowska, accentuée par les années.

75) Position des naturiens.

76) NARRAT G., *Milieus libres*, op.cit.

77) Rapport de police du 10 novembre 1902, PPO BA 1498

se retire, récupérant également son apport. Six colons quittent la colonie alors que trois nouveaux venus se présentent. Puis, le *Libertaire*, en octobre, lance une polémique avec Beylie sur les bilans financiers de la colonie. Et le silence se fait sur Vaux dans le journal. Un bulletin du milieu libre paraît en décembre qui va à contre-courant des idées véhiculées dans le *Libertaire* : les dépenses sont équilibrées, le groupe aussi et les différentes activités sont lancées. Toutefois, en février 1904, on apprend dans un rapport de police que « les quelques partisans du Milieu Libre notamment Beaulieu, Mes et Petitjean avouent que la colonie de Vaux est finie et ne se relèvera jamais. La tentative a échoué complètement et les compagnons qui s'en occupent n'agissent plus que par habitude et la nécessité d'aller jusqu'au bout »⁷⁸. Et en mai paraît un nouveau bulletin, nettement moins enthousiaste que le précédent, annonçant les différents apparus entre Beylie, responsable des finances et Butaud, principal animateur de la colonie, ainsi que la désorganisation de la comptabilité. Le milieu libre continue pourtant à vivre. Il reste encore une dizaine de colons. Ils disposent de 1346,50 francs de souscriptions, soit plus que la première année où celles-ci s'élevaient à 1000 francs. En 1905, il sont 7 colons, les recettes couvrent alors les dépenses, les activités se sont diversifiées : travaux de charonnages, maçonnerie, armurerie, peinture, boulangerie. Les camarades peuvent venir faire des séjours payants. Le *Libertaire* annonce encore périodiquement des réunions sur Paris à propos de Vaux et l'organisation de ballades au milieu libre en train ou en vélo.

En fait, Vaux dure jusqu'en 1906 alors que la colonie est considérée par tous comme morte dès 1904. Butaud et Zaïkowska quittent la colonie en avril 1904, mais ils sont de retour quelques mois plus tard. Le Milieu Libre reste un lieu de vie en commun, il accueille régulièrement des camarades de passage, les habitants se succèdent. C'est seulement le 24 février 1907 qu'Henri Zisly annoncera « la colonie de Vaux vient de s'effondrer lamentablement, tuée par l'incohérence,

78) Rapport de Finot du 11 février 1904, PPo BA 1498

le parasitisme, parfois l'imbécillité, aussi par l'estampage de certains camarades »⁷⁹.

Première expérience, engouement de la presse, puis rapide déception... Mais le milieu libre de Vaux survit malgré le désintérêt rapide et les critiques acerbes. Les commentaires se limitent à l'échec qu'elle est sensée représenter pour ce mode de propagande. Malgré tout, le Milieu Libre de Vaux joue un rôle de poids pour les expériences qui vont suivre. Car l'idée n'est pas abandonnée. Chez les individualistes, chacun reconstruit son milieu de vie libre dans les années suivantes (Butaud et Zaïkowska, Lorulot ou Libertad). Chez les communistes, quelques tentatives voient également le jour. D'un côté, Fortuné Henry réussit son expérience sur plusieurs années, de l'autre, le débat sur les milieux libres est relancé dans les colonnes du *Libertaire* dès les années 1906-07. Alors que l'initiative commune semble avoir échoué, cet échec va permettre la diversification des tentatives, et, par là même, des réflexions plus abouties sur les milieux libres et leurs objectifs. En parallèle, une bonne partie du mouvement anarchiste rejette définitivement l'idée des milieux libres, avec, à l'appui, la fin amère de celui de Vaux.

« L'Essai » d'Aiglemont (1903-1908)

Quelques mois après l'installation du Milieu Libre de Vaux, une autre expérience apparaît. Elle se distingue sur plus d'un point de la première et va lui livrer une sorte de concurrence. Celle-ci s'intitulera raisonnablement « l'Essai » parce qu'elle entend surtout faire l'expérience des idées anarchistes. Fortuné Henry, avec le soutien du *Libertaire*, dont il est proche des rédacteurs, parvient à mettre au premier plan son œuvre et à éclipser la tentative de Vaux. Il commence à faire connaître l'Essai par le journal en septembre 1903 et, peu après, la polémique s'engage sur les finances du Milieu Libre. De son côté, la colonie de Vaux n'est pas tendre avec les

79) ZISLY Henri, « Sur le colonie de Vaux. Précisions », *Le Libertaire*, 24 février 1907

rédacteurs, comme avec les anciens colons ou encore avec Fortuné Henry accusé de « rivalité d'épicier malheureux »⁸⁰. En 1905, Fortuné Henry, dans un sourire déclare que « à l'heure actuelle (...) il n'y a qu'un essai sérieux, c'est la colonie ardennaise d'Aiglemont »⁸¹.

Si, dans les autres milieux libres, on va retrouver les mêmes personnes d'une expérience à l'autre ou, au moins, constater une proximité quant aux groupes fréquentés, essentiellement individualistes, ce n'est guère le cas pour Aiglemont⁸². Fortuné Henry est plus proche des communistes que des individualistes. A souligner le fait que jamais E. Armand ne disposera d'informations sur l'Essai, exclusivité du *Libertaire*, pour en discuter dans les colonnes de *L'Ere nouvelle*. Quant aux motivations de Fortuné Henry, il s'agissait sans doute, dans ses rêves les plus fous, de créer la cellule de la société future, mais il comptait également « vivre en marge de cette société et se rendre de plus en plus indépendant »⁸³. Malgré les tentatives de bien différencier expériences communistes et individualistes, les motivations restent sur bien des points tout à fait similaires. La différence se situe sans doute sur les groupes fréquentés et sur la manière de penser sa vie en dehors de ces expériences. Les individualistes cherchent à vivre dès maintenant, recherche qu'ils pensent réaliser de manière plus complète dans les milieux libres, mais qui reste au centre de leurs pratiques au dehors et qui est pour eux un puissant moyen de propagande. Les communistes se préoccupent moins de la vie en elle-même que de l'avancée des idées anarchistes par la propagande traditionnelle. Si l'expérience d'Aiglemont sera toujours du côté du communisme libertaire, la séparation n'est donc jamais bien nette entre individualisme et communisme. L'anarchisme n'est-il pas un savant mélange de communisme et d'individualisme ?

80) Cité par MAITRON J. in *Le mouvement anarchiste, op.cit.*, p.388

81) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *op.cit.*

82) On peut faire la même remarque pour les expériences de Ciorfoli, en Corse et La Rize, près de Lyon. Il est vrai que cela représente donc 3 des 5 milieux libres présentés par Maitron. Mais il me semble qu'il oublie un certain nombre d'éléments en se basant uniquement sur le *Libertaire*.

83) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *op.cit.*

« En résumé, le communisme à atteindre consiste à établir une Société dans laquelle l'homme aura la plus grande somme possible d'individualisme avec le minimum de communisme indispensable »⁸⁴...

Quoi qu'il en soit, « L'Essai » d'Aiglemont (Ardennes) sera l'expérience la plus connue, encore aujourd'hui, et également la plus longue. C'est Fortuné Henry⁸⁵, seul, qui lance la colonie. Sa personnalité, puis la manière dont il mène pendant 5 ans le milieu libre, ont certainement contribué à construire une certaine légende autour de l'Essai. Fils de communard, frère du célèbre Emile Henry, guillotiné après avoir lancé une bombe sur le café terminus en 1894, il est lui-même un anarchiste virulent depuis les années 1890 : il prend la défense de Ravachol, est condamné dès 1893 à Charleville et dans deux autres départements pour ses propos. Un total de condamnations qui s'élève à 13 ans. C'est donc un

84) MOUNIER André, *En communisme*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, Avril 1906, n° 3, p. 31

85) Né le 21 août 1869 à Limeil-Brévannes (Seine-et-Oise), Fortuné Henry est le fils aîné de Rose Caubet et de Fortuné Henry, maroquinier. Son père fut l'un des généraux de la Commune et il est condamné à mort en 1873. Toute la famille s'exile alors en Espagne et ne réapparaît dans les rapports de police qu'en 1880, peu avant l'amnistie, dans les Pyrénées-Orientales. Son premier emploi est celui d'employé à la Pharmacie Centrale de Paris, poste qu'il quitte le 12 décembre 1889. C'est à partir de cette époque que remonte son signalement en tant que militant du parti ouvrier, avec lequel il rompt en 1891, alors qu'il se rapproche du mouvement anarchiste. Son frère, Emile Henry, lance une bombe sur le café Terminus en 1894 et est guillotiné. A cette époque, Fortuné était déjà bien plus connu que son frère, plus silencieux et calme, en tant qu'orateur virulent. C'était un militant anarchiste convaincu auquel ses discours révolutionnaires avaient valu d'être condamné à diverses années de prison : treize années au total. Il connaissait les Ardennes pour les avoir courus en tous sens dans les années 1890 (il est condamné en 1893 par la Cour d'Assises des Ardennes à deux ans de prison et 200 francs d'amende). Il travaillait alors pour le Père Peinard et Pouget l'avait désigné pour organiser une tournée de conférences dans la région. En juin 1903, il vient se retirer sur un terrain un peu à côté d'Aiglemont. De plus, il appartient à la loge de Charleville. Lors de son séjour à Aiglemont, il se mêle aux mouvements de grévistes dans la région et prend la parole dans les réunions publiques. Il est condamné pour contrebande en 1905, pour coups et blessures en 1907. Il quitte Aiglemont en juillet 1908 avec le matériel d'imprimerie. Il s'installe alors à son compte au Parc-Saint-Maur (Seine) comme imprimeur. Il fait paraître La Mère Peinard sous l'inspiration de Pouget qui fournit une partie des fonds.

personnage connu dans le milieu anarchiste qui s'installe à côté d'Aiglemont, dans la clairière du Vieux Gesly, le 13 juin 1903. « Quand vint le soir, il piochait encore, fiévreusement ; et comme les bûcherons, la cognée sous le bras, traversant la clairière pour regagner leur chaumière, le questionnait, il fit cette réponse : « Je suis venu ici, dans ce coin perdu de la forêt pour créer la cellule initiale de l'humanité future. » »⁸⁶ Il se construit une hutte en glaise couverte de branchage pour passer les premiers moments et poursuit ses travaux avec Gualbert et Malicet, deux habitants de la commune de Nouzon toute proche, qui viennent lui prêter main forte.

Fin septembre, une maison en torchis de 10 mètres sur 9 est élevée et l'étang est presque fini. C'est alors qu'arrivent les premiers colons, Adrienne Tarby, la compagne de Fortuné, et sa fille Andrée de 10 ans. Francho est un menuisier et ébéniste piémontais, qui auraient entendu parler de l'Essai à Genève ! La fondation de l'Essai prend dès le début un caractère épique. On raconte aussi qu'une femme âgée, Emilie X serait venue s'y installer, attirée par les descriptions alléchantes, espérant passer agréablement ses vieux jours.

Outre cela, il y a déjà des différences notables avec Vaux : pour commencer, Fortuné achète le terrain⁸⁷, 800 francs pour un hectare. Histoire d'éviter, tant que possible, des déboires avec tout propriétaire. Ensuite, il n'est pas question d'accueillir n'importe qui, le tirage au sort est donc exclu au profit du regroupement par affinités. Le groupe de colons augmente de manière régulière, en fonction des moyens (assurés par la production sur place et les emprunts lancés régulièrement dans la presse libertaire), pour atteindre un maximum de 20 en 1905. A partir de ce moment là, plus personne ne viendra se fixer définitivement à la colonie.

On peut grossièrement distinguer deux moments dans la

86) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, *op.cit.*

87) On raconte ordinairement que c'est Francis Jourdain, en ami de l'expérience qui accepta d'être propriétaire pour surmonter les répugnances des différents membres à se porter propriétaire. En réalité, l'acte de vente s'est fait au nom d'Emile Sabot, qui semble être un faux nom donné par Fortuné lui-même : « Le Petit Sabot » est un bistrot à proximité du terrain acheté.

vie de l'Essai : les trois premières années semblent être consacrées à sa mise sur pied. On construit des bâtiments, jusqu'en 1905, dont la fameuse maison de 10 pièces avec la grande salle à manger et sa véranda, décorée par Steinlen et grandement aménagée. On s'occupe des cultures, de l'élevage. Les visiteurs se font nombreux : Paul Robin, Matha, Maurice Donnay, Francis Jourdain, Lermina... A l'extérieur également, Fortuné se charge de faire connaître l'Essai en faisant des tournées de conférence (septembre-octobre 1903 ; janvier-juillet 1904). Dès 1905, mais surtout en 1906, les choses évoluent et le milieu libre en lui-même ne semble plus être le centre de toutes les attentions. Il devient plutôt un centre de diffusion de presse, avec la parution du *Cubilot*, à partir de juin, la réalisation de diverses brochures et la participation active de F. Henry et A. Mounier⁸⁸ à la vie

88) André Mounier* dit « l'Agronome », né à Joigny (Yonne) en 1878. Son père était maître bottier au 4^e régiment de dragons à Joigny puis à Chambéry. Mounier quitte Chambéry en 1902, après avoir accompli son service militaire au 97^e régiment d'infanterie en qualité de musicien. Aussitôt après, il s'embauche comme apprenti ouvrier agricole au château de Passin (Isère) et y reste 2 ans. Arrivé dans le courant de 1904 à la colonie d'Aiglemont, il se fait passer pour le fils d'un riche propriétaire bourguignon, ayant préparé le concours d'admission à l'institut agronomique dans une pension de Joinville-le-Pont. Ses compétences en agriculture permettent à la colonie, auparavant essentiellement tournée vers le maraîchage et le petit élevage, d'entreprendre la culture sur une plus grande échelle en louant des terres communales attenantes, pour y faire pousser du seigle, des pommes de terre et des betteraves. Mounier se charge d'écouler sur les marchés de Nouzon et Charleville, les légumes et les volailles produits en surplus par la colonie. Le 7 juin 1905 il est condamné par le tribunal de Charleville à trois jours de prison et 500 F d'amende pour contrebande et opposition à l'exercice de la profession de douanier. Le 10 juin 1906, il devint gérant du journal *Le Cubilot*, édité par la colonie et le reste jusqu'à la fin de la publication. A la suite de la parution d'un article intitulé « Pro Patria » paru dans le numéro du 6/10/1907, signé Jean Prolo et d'un autre, « Ce qu'est l'armée » inséré le 24/11/1907, Mounier est inculpé d'injures envers l'armée. Il est interrogé à plusieurs reprises par le juge d'instruction en novembre et décembre 1907. Le 25 janvier 1908, il quitte définitivement la colonie et se réfugie dans le canton de Vaux en Suisse. Le 18 février 1908, il est condamné par défaut à 3 mois, de prison et 500 F d'amende, par la Cour d'assises des Ardennes. Mounier fait opposition à cette condamnation le 23 janvier 1911. La Cour d'assises examine à nouveau son affaire le 14 février 1911 et l'acquitte. Mounier était taillé comme un athlète, doux comme une fille, le visage clair et souriant, encadré d'une chevelure bouclée et d'une barbe fine et soyeuse. A la colonie, il couchait dans une pièce grande comme un

syndicale de la région.

Les accusations lancées contre Fortuné pour son autoritarisme apparaissent dès 1905, mais c'est seulement en 1908 que l'Essai touche à sa fin. Mounier part en janvier, suivi en juillet par F. Henry. En mars 1909, un huissier de Charleville procède à « la débâcle définitive de la chartreuse anarchiste du Vieux-Gesly »⁸⁹. L'Essai est donc plus long, plus riche en documents ou en souvenirs que Vaux et mené par un personnage de caractère. Le *Libertaire*, lui, écrira pour conclure : « La colonie L'Essai [...] n'est plus. Après cinq années d'efforts, de ridicules privations, d'imbéciles froissements, cette tentative vient de s'effondrer lamentablement... Peut-être eut-il mieux valu qu'elle ne fût jamais... »⁹⁰

La colonie anarchiste de Ciorfoli (1906)

À l'été 1905, alors que le Milieu Libre de Vaux ne donne guère plus de nouvelles, que l'Essai d'Aiglemont semble vivre sa vie, 12 camarades à Alger se préparent pour la formation d'un autre milieu libre. Ils se sont déjà réunis dans la même maison tout en continuant à travailler au dehors : chacun a sa chambre mais les repas sont pris en commun. Ce mode de fonctionnement préparatoire permet la création d'une caisse commune pour les frais de la future colonie.

Leurs ambitions rejoignent celles de l'Essai : le rêve est de créer « encore une nouvelle cellule de l'humanité future »⁹¹ mais il s'agit au moins d'être utile en réalisant une véritable propagande par le fait : « Par l'exemple de notre vie, nous montrerons le chemin aux voyageurs égarés dans les ténèbres des préjugés, des lâchetés et de l'autorité »⁹².

mouchoir, sur deux planches, sans matelas ni couverture. Il jouait de la mandoline pour agrémenter les soirées des colons.

89) « Une aventure communiste », *Le Peuple Ardennais*, 12 mars 1909

90) *Le Libertaire*, 25 avril 1909, n°26

91) Lettre d'Escalaïs, 7 février 1906, citée par MAITRON J., *Le mouvement anarchiste, op.cit.*, p. 399

92) Lettre de Ducher, 15 mars 1906, *ibidem*

En novembre, Maurice Fournié débarque à Ajaccio pour se faire soigner, mais aussi chargé par ses amis d'Alger d'étudier les possibilités de création d'un milieu libre en Corse. Il y rencontre un notaire nommé Louis Costa. Ce dernier est alors secrétaire de la Fédération socialiste corse « mais il conservait une tendresse particulière pour le mouvement anarchiste dont il avait été l'adepte dans sa jeunesse »⁹³ et va donc aider à poser les premiers jalons du milieu libre.

Sur le conseil de Fortuné Henry, le statut légal donné à la colonie doit être impersonnel. Toutefois, un bail emphytéotique de 99 ans, qui permet de ne payer que de faibles redevances, est accordé à Marcel Ducher⁹⁴ pour la propriété de Ciorfoli, dans le village de Cognoli. Ce terrain, qui appartient à un des frères de Louis Costa, offre des terres labourables, des châtaigneraies et des maquis.

Les premiers colons, Isodore Escalaïs⁹⁵, sa compagne Louise, sa fille Rosette et Ducher, arrivent le 24 avril 1906 et logent, dans un premier temps, dans l'ancienne maison de la famille Costa à Cognoli. Les premiers temps sont durs, faute de moyens, mais en août, il y a un hectare de potager, 2 cochons, 2 chèvres, une quinzaine de lapins, une cinquantaine de pigeon et de poules et un atelier de menuiserie. Au même moment, Ducher a convaincu son parrain, Louis Griveau de l'aider pour une vaste entreprise d'élevage. Il omet toute référence aux idées anarchistes. C'est ainsi qu'en novembre, 10 050 francs sont avancés à la colonie.

Mais les nouvelles ressources économiques, qui sont très rapidement dilapidées, sont loin d'assurer la survie de l'expérience. Le 12 novembre, Ducher part avec Louise et Rosette à Bastia ; quatre jours plus tard, c'est Borgiali et sa femme, arrivés à la colonie à l'automne, qui en profitent pour disparaître, non sans emporter tout ce qu'ils peuvent trouver. Le 19 novembre, Ducher revient finalement à Ciorfoli, tandis que Escalaïs retrouve Louise et Rosette à Marseille.

93) *Ibidem*, p.398

94) Contremaître sur les quais.

95) Modeleur tourneur.

Après toutes ses péripéties entre les colons qui n'ont jamais été que six, le 30 décembre, *Le Libertaire* publie une annonce discrète signalant la fin de la tentative par « manque de loyauté » de quelques uns des collaborateurs. C'est finalement à Louis Costa qu'incombe toute la charge de la colonie. La brièveté de la colonie sera attribuée d'une part à l'attrait de l'argent. La soudaine abondance a divisé les « cœurs communistes les plus épris »⁹⁶ et fait de cette expérience une exception, les difficultés matérielles et la misère étant généralement de mise. Sont en cause, d'autre part, les problèmes relationnels : « le camarade seul [Ducher] était un frère pour les autres et l'amitié réciproque qui unissait les colons souffrait de cette situation pénible »⁹⁷ et ce jusqu'au départ de celui-ci avec Louise...

La colonie de La Rize (1907)

La dernière expérience à occuper les pages du *Libertaire* et à y afficher ses dissensions reste un peu douteuse quant à ses qualités anarchistes. Le 7 octobre 1906, un certain L. Etienne de Lyon annonce avoir loué 10 hectares d'un terrain d'alluvions en bordure du Rhône, défrichés, propices à toute culture. Il met à disposition du sable et du gravier pour construire des habitations, des ateliers en vue de la fabrication de chaussures et de vêtements et une imprimerie. Les produits seraient vendus dans un magasin loué à Lyon. Tout semble prêt pour faire travailler les camarades ! Ce premier appel n'ayant donné aucun résultat, Louis Vernet relance le projet en avril 1907 en exposant, de plus, les principes et statuts de la colonie, sensés répondre à l'échec de la plupart des colonies communistes.

« Le projet de la Rize apporte une méthode d'élimination rationnelle. Chacun entreprendrait ce qui lui plairait sous sa responsabilité, l'association n'intervient que le jour où le sociétaire est en déficit sur le crédit qui lui a été alloué (...) les

96) NARRAT G., *Milieus libres*, *op.cit.*

97) ESCALAIS Escalaïs, « Bulletin Communiste. L'échec de la colonie communiste de Ciorfoli (Corse) », *Le Libertaire*, octobre 1907, n° 50

bénéfices, au lieu d'être répartis personnellement et au prorata des apports le seront d'une façon égalitaire et communiste. »⁹⁸ La colonie prend donc surtout les allures d'une coopérative. A cela s'ajoute la formation d'un « Conseil des Anciens formé des sociétaires ayant atteint l'âge de 55 ans » qui pourra décider de l'expulsion de certains éléments, qui « aura droit de contrôle sur tout et sur tous » et qui permettra d'« éviter la corruption et les divisions qu'entraîneraient les votes (...) pour la nomination d'une Commission de contrôle ».⁹⁹ L'institution d'un mode de contrôle, d'un groupe d'individus formant autorité du fait de leur âge sur les autres, remet très sérieusement en cause, et dès avant sa pratique, les fondements libertaires de l'expérience. Toutefois, un certain nombre de camarades répondent à l'appel et le 20 mai, quatre hommes, deux femmes et un enfant de deux ans se sont installés à la Rize. Deux mois plus tard, Boneto¹⁰⁰, sa compagne Candide Boneto, et Chabert¹⁰¹ quittent la colonie, en désaccord à la fois avec les principes de Vernet et avec Lévêque¹⁰², l'autre colon. En juillet et en août, les articles se succèdent dans le *Libertaire*, chacun cherchant à se défendre des accusations de l'autre. Après cette « discussion », close par Félix Malterre qui tient depuis mars la rubrique consacrée aux colonies communistes, puis l'article d'Escalaïs qui revient, en octobre 1907 sur la colonie de Ciorfoli, la question des milieux libres disparaît du *Libertaire*. Après 5 ans, toute une partie du mouvement anarchiste semble oublier les milieux libres, dont l'idée avait toujours eu du mal à se faire une place comme un moyen de propagande efficace. Mais à côté de ces expériences « démonstratives », « cellules de la vie future », une autre tendance est apparue : formée par des individus qui veulent vivre en camarades et en anarchistes, faisant de leur vie elle-même le centre des luttes qu'ils mènent face à la société bourgeoise.

98) « Bulletin Communiste », *Le Libertaire*, 28 avril 1907, n° 26

99) *Ibidem*

100) Jardinier.

101) Mécanicien automobile.

102) Charpentier, buveur d'eau et ne fumant plus depuis 1897.

Chapitre III

...au milieu libre comme moyen : vivre et agir

La colonie libertaire de Saint- Germain: entre propagande et camaraderie

« La fin d'une époque. Pour la Renaissance »¹⁰³. C'est sous ce titre qu'André Lorulot¹⁰⁴ présente son plan d'action en mai

103) *Le Libertaire*, 13 mai 1906

104) André Roulot dit Lorulot (1885-1963) était d'origine modeste. Son père, ouvrier lithographe, mourut de saturnisme (intoxication par le plomb). Sa mère, Marie, était ouvrière modiste. De constitution assez chétive, très travailleur, il montra de bonnes aptitudes pour l'étude, mais c'est de la lecture qu'il était avant tout passionné. Il obtint son certificat d'études primaires. A sa sortie de l'école, à 14 ans, il débuta chez un soldeur de la rue Turbigo, passa chez un horloger rue des Archives puis, en 1900, devint commis aux écritures à l'imprimerie Jousset. Le 1^{er} juin 1905, il fut emprisonné pendant 8 jours pour avoir sifflé au passage du roi d'Espagne ; il fut alors renvoyé de l'imprimerie où il travaillait et devint comptable à la maison Hachette. Cette même année, ayant fait la connaissance de Libertad, il fondait avec lui *l'anarchie* dont le premier numéro est daté 13 avril 1905.

Au milieu de l'année 1906, il fonde avec Emilie Lamotte, Ernest Girault et quelques autres la colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye. En juillet, il quitte la maison Hachette et rompt définitivement avec un certain mode de vie. Il sera jusqu'à sa mort propagandiste et c'est avec Girault, au cours de tournées de conférences, qu'il se familiarise avec le « métier ». D'après les rapports de police, c'est un orateur violent. Lors d'une de ses tournées, il est arrêté à Denain pour « excitation au meurtre » puis il est accusé de « provocation de militaires à la désobéissance civile » avec sa brochure *l'Idole patrie et ses conséquences*. Il est libéré conditionnellement en février 1907 pour cause de maladie. Lorsque la colonie disparaît en 1908, il part alors poursuivre ses conférences sur les routes, en roulotte avec E. Lamotte. Après la mort de celle-ci et un an après la mort de Libertad, il prend la direction de *l'anarchie* (19 septembre 1909-13 juillet 1913) tout en continuant ses conférences en France, voire en Algérie et en Suisse. En juillet 1910 l'imprimerie du journal

1906, « au risque de faire hurler certains individualistes extra-purs ». Loin d'être découragé par les exemples précédents, il propose lui aussi de fonder un milieu libre. Celui-ci n'est pas présenté comme le but premier de son programme : il s'agit de former d'abord une imprimerie communiste ensuite un journal quotidien, une librairie, une bibliothèque puis une Ecole Libertaire. La colonie communiste vient en dernier, comme pendant de ces différentes entreprises. Car les éléments de ce programme se complètent : il s'agit de créer un centre de propagande et d'éducation auquel seul un milieu libre peut donner toute son efficacité. Il n'est plus au centre de la réalisation mais considéré comme indispensable pour la propagande. Ainsi l'école libertaire ne peut être œuvre utile qu'en milieu libre. Lorsque Sébastien Faure fonde « La Ruche » à Rambouillet qui se donne comme but premier l'éducation d'un groupe d'enfants, il crée un espace de vie communautaire qui a bien des aspects communs avec les milieux libres¹⁰⁵. En janvier 1907, il participe à une conférence avec les colons de Saint-Germain-en-Laye où il est question de l'éducation à donner aux enfants¹⁰⁶. Il ne se prononce pas sur la question des milieux libres. Mais de fait, à « La Ruche », enfants et adultes vivent en commun, la propagande n'est pas interrompue, une imprimerie y fonctionne. Apparaissent clairement les deux piliers de ces expériences dont le milieu libre ne peut qu'être le support : l'éducation et la propagande.

Lorulot écrit dans le *Libertaire* mais également dans *l'anarchie*, journal auquel il participe depuis les débuts en 1905. Il fréquente les milieux individualistes. Et si ces derniers ont lancé le mouvement de création des milieux libres avec Vaux, ils ne se sont guère montrés dans les expériences suivantes. Bien au contraire, à Aiglemont, à la Rize, on semble vouloir se prémunir contre eux. Fortuné explique que « ce ne sont pas

s'installe à Romainville. C'est en juillet 1911 qu'il en abandonne la direction pour fonder peu après *l'Idée libre*, peu de temps avant que n'éclate l'affaire des « bandits tragiques », l'affaire Bonnot, liée au milieu de *l'anarchie* à Romainville. Après la guerre et longtemps encore, il s'illustrera par son engagement à la « Libre Pensée ».

105) Voir plus bas, chap. II A 1

106) PPO BA 928

les discoureurs et les logomaches, les coupeurs de cheveux en quatre et les grands chevelus qui sont aptes à remplacer dans un milieu communiste ou voulant être tel les richesses dont dispose l'organisation détestée »¹⁰⁷. Sont bien sûr visés les individualistes. Louis Vernet déclare plus directement qu'il faut mettre en place « des moyens de sélection différents de ceux employés jusqu'ici dans les M. L. contre les individualistes »¹⁰⁸. Et après coup, le qualificatif d'individualiste reste l'accusation suprême. Il y a donc des différences entre St-Germain-en-Laye et les expériences précédentes. Le milieu libre n'est plus conçu pour sa vertu démonstrative mais pour réaliser une libération immédiate¹⁰⁹. Georges Narrat écrira que l'expérience ne constituait pas « d'effort sérieux vers la solution d'un problème économique quelconque »¹¹⁰, ce qui n'était effectivement pas l'unique but poursuivi. Le milieu libre est plutôt un moyen qu'une fin.

Mais revenons en à l'expérience. Lorulot est alors un jeune homme de 21 ans. Il travaille comme comptable chez Hachette depuis que, emprisonné 8 jours pour avoir sifflé au passage du roi d'Espagne, il a été renvoyé de l'imprimerie Jousset. C'est au cours d'une tournée de conférence avec Ernest Girault, « compagnon fidèle des dernières années » de Louise Michel, qu'ils ont l'idée de former une colonie communiste, regroupant des compagnons ayant des affinités communes. Après deux mois de conférences dans toute la France, 8 compagnons et leurs 6 enfants s'installent dans une superbe ferme, en septembre 1906. Il s'agit donc de Lorulot et d'Emilie Lamotte¹¹¹, sa compagne. E. Lamotte écrit

107) HENRY F., « Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 13 septembre 1903, n°45

108) « Bulletin Communiste », *Le Libertaire*, 28 avril 1907, n°26

109) LORULOT A., *Ma vie... Mes idées...*, 1943, réédition 1973, p.102

110) NARRAT G., *Milieux libres, op.cit.*

111) Emilie Joséphine Lamotte est née vers 1877 à Paris, 6^{ème} arrondissement. Elle exerçât comme institutrice libre congréganiste avant, sans doute, de découvrir les idées anarchistes. En 1905, elle commence à écrire dans *Le Libertaire*, où elle s'intéresse à La Ruche. Et en 1906, elle participe à la fondation de la colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye, où elle vient vivre avec ses quatre enfants. Elle y réalise deux brochures sur l'éducation et la contraception. Le père de deux

aussi dans *Le Libertaire* et *l'anarchie* et, ancienne institutrice, elle s'intéresse aux questions sur l'éducation. Elle s'installe à Saint-Germain avec ses quatre enfants. Il y a également E. Girault¹¹² et de sa compagne Victorine Triboulet. Ce dernier avait pourtant déclaré lors des débuts du Milieu Libre de Vaux : « la colonie libre ne sera ni plus ni moins que les autres groupes humains, soumise à l'ensemble de toutes les lois, de toutes les iniquités, de toutes les concurrences et de toutes les inégalités économiques »¹¹³. Il fut secrétaire de la CGT mais il quitta cette dernière, jugeant stériles les efforts du côté

de ses enfants, Félix Malterre soutient activement les milieux libres et en particulier celui de Saint-Germain-en-Laye, en rédigeant régulièrement de mars à septembre 1907, dans le *Libertaire*, un « Bulletin communiste » sensé faire le point sur les différentes expériences réalisées. Mais c'est avec Lorulot, son compagnon d'alors, qu'elle s'installe à Saint-Germain-en-Laye tout en poursuivant des tournées de propagande. Elle traite volontiers son sujet favori : « Pourquoi j'ai quitté l'enseignement confessionnel ». Lorulot écrira d'elle bien plus tard : « Emilie Lamotte avait des vues pédagogiques audacieuses. C'était aussi une artiste, peintre et dessinateur, d'un très grand talent ». Notons qu'elle est également auteure d'une pièce de théâtre. Elle meurt à Alais (Alès, Gard) le 6 juin 1909, âgée de 32 ans.

112) E. Girault (Paris 1871- 1933), fils d'un militant blanquiste, était ouvrier typographe. C'est au moment de l'affaire Dreyfus qu'il fit ses premières armes et il collabore à *L'Aurore* de Clémenceau. De 1895 à 1899, il écrit dans le *Libertaire* où il défendait une position hostile au mouvement syndical. Il participa en juin 1904 au congrès antimilitariste d'Amsterdam qui aboutit à la formation de l'Association internationale antimilitariste. Excellent orateur, il fit de nombreuses tournées de conférences avec Prost, Lorulot, Grandidier et Louise Michel. Il participe à la colonie de Saint-Germain en octobre 1906. La même année, il fait une tournée de conférence en Suisse puis à Lorient. En juin 1907, il est dans le midi et rompt ses liens avec la C.G.T. En novembre, il fait des conférences à Alger, Oran, Constantine puis en Tunisie. En janvier 1908, il est arrêté à Limoges pour un discours antimilitariste : il passe huit mois en prison, de février à octobre. A sa sortie, il reprend ses conférences. Après l'expérience de Saint-Germain, il s'installe à Bezons (Seine-et-Oise) en 1910 dans un immeuble lui appartenant et dénommé « Cité communiste de Bezons ». En 1914, dans un discours, il rejette l'individualisme « au nom duquel de graves erreurs ont été commises par des camarades voulant appliquer des principes absurdes comme ceux-ci : il faut vivre sa vie, il faut supprimer l'autorité, il faut appliquer la loi du moindre effort etc. Ces camarades se figuraient trop aisément pouvoir transformer la société avec un browning ». Il affirme ne comprendre que l'anarchisme communiste « qui débarrassera la classe bourgeoise de tous ses parasites et mettra chacun à sa place ». Dès 1920, il se rallie à la Révolution russe et défend la « dictature provisoire ».

113) Cité par NARRAT G., *Milieux libres, op.cit.*

des syndicats, coopératives et bourses de travail. Ensuite, on compte Scajola, un anarchiste venu de Toulon, Goldsky¹¹⁴, qui est alors âgé de 16 ans et qui deviendra plus tard syndicaliste et la famille Augery.

Novembre 1907, Emilie Lamotte rédige un article tout à fait enthousiaste, décrivant la colonie comme un « centre puissant de propagande »¹¹⁵. Pourtant, dès l'hiver, Scajola s'en va, il souffre de son célibat. En parallèle, les duo Girault et Goldsky, Lorulot et Lamotte font des tournées de propagande, des réunions publiques... En mars, c'est Girault qui annonce son départ pour ses mésententes avec les autres compagnons¹¹⁶. Deux mois plus tard, le 2 mai 1907, Lorulot est arrêté pour « excitation au meurtre » au cours d'une tournée de conférence dans le Pas-de-Calais. Il ne sera libéré, sous conditionnelle, qu'en février 1908¹¹⁷. La colonie est « momentanément désorganisée ». Il n'y reste plus que la famille Augery et Goldsky. E. Lamotte termine la tournée qu'elle avait entamée avec son compagnon. Toutefois, la ferme de Saint-Germain reste un lieu propice pour les ballades et les conférences publiques dominicales. Puis Goldsky est arrêté à son tour tandis que s'engage, dans *Le Libertaire*, une controverse entre Felix Malterre, dont les deux enfants ont résidé à la colonie et Augery, accusé de s'être « individualisé »¹¹⁸. Le

114) Jean Goldschild dit Goldsky*(Paris 1890-1969) est né au sein d'une famille de huit enfants. Son père était un vieux militant républicain et socialiste. Frère de Albert et Léon, il adhéra très vite au mouvement libertaire. S'il en fut une figure remarquée au début du siècle, sa personnalité fut par la suite assez mouvante et discutée. Il tente en 1906 l'expérience de la colonie de Saint-Germain-en-Laye. Selon ses dires, après avoir été un farouche antisindicaliste, il change sous l'influence d'Almeryda et Hervé et participe aux Jeunes Gardes. En septembre 1907, première condamnation, la cour d'assises de la Seine lui infligea trois ans de prison pour avoir, avec un certain nombre de compagnons, rédigé et placardé un manifeste antimilitariste. Il fit partie du comité directeur de la fédération révolutionnaire créée en avril 1909. Puis, plusieurs rapports de police de septembre 1913 signalent que Jean Goldsky, alias Jacques Guerrier, rédacteur au *Rappel*, qui effectue son service militaire au 4^e régiment d'artillerie de La Rochelle, est devenu patriote.

115) LAMOTTE E., « Action féconde », *Le Libertaire*, 4 au 11 novembre 1906

116) *Le Libertaire*, du 10 au 17 mars 1907

117) Rapport de police sur les « principaux révolutionnaires », AN F7 13053

118) MALTERRE F., « Bulletin communiste. Colonie de Saint-Germain », *Le*

départ de la famille Augery se prépare. Après l'été, il ne reste plus que Paul Chandieux, « bon camarade, mais rêveur, maladif, sans volonté, qui fut la proie facile des roublards avides de nous dépouiller »¹¹⁹. La colonie libertaire de Saint-Germain fut donc plutôt un centre de propagande, un lieu de rencontres et de passages, qu'une communauté isolée, occupée à mettre en pratique le communisme. En mars 1908, deux couples y résident à nouveau : Lorulot et Lamotte et le camarade Tesnier¹²⁰ et sa compagne. Ils se consacrent à l'impression de brochures. Lorulot rédige alors une brochure, « ni tentative d'apologie mensongère, ni œuvre d'animosité ou de dénigrement », où il explique que les derniers résidents vont quitter, de leur « pleine volonté », la ferme pour s'installer ailleurs. Il conclut en disant « la pratique du communisme expérimental ne sous-entend pas forcément la formation de milieux libres, colonies agricoles ou autres. Il serait à désirer que, dès aujourd'hui, les anarchistes pratiquent entre eux cette camaraderie qui fait l'objet de toutes leur théories »¹²¹. Entre les théoriciens et les syndicalistes, les individualistes proposent de mettre en pratique, au quotidien, dans un milieu nommé « libre » ou non, les idées anarchistes par ce que Lorulot appelle la « camaraderie effective ». « C'est une besogne fructueuse qui porte en elle-même des résultats féconds que celle de la *camaraderie effective*. Les rancoeurs de la lutte, les vilénies de la société actuelle nous l'ont fait sentir plus que jamais, et c'est d'une conscience avertie que

Libertaire, 26 mai au 2 juin 1907, n°30

119) LORULOT A., *Une expérience communiste: la colonie libertaire de Saint Germain*, éditions de la colonie libertaire de Saint Germain en Laye, août 1908, p. 12

120) Dans un rapport de police du 12 mai 1912 (PPo BA 1499), on trouve mention d'un individu se faisant appeler Tenière ou Tanière, connu pour ses idées anarchistes. On le dit d'origine russe. Il habite depuis deux ans, avec deux femmes, une propriété au Pecq (Seine-et-Oise). « Depuis quelques jours, on remarque chez Tenière des figures étranges et, le soir, des sorties et des mouvements discrets et mystérieux, ce qui laisse supposer dans le pays que cet individu cache quelqu'un à son domicile. Avant de louer cette propriété, le susnommé habitait dans les bas fonds de Saint-Germain-en-Laye, d'où il avait été expulsé avec de nombreux anarchistes. Tous ces gens vivaient dans une complète promiscuité »...

121) *Ibidem* p. 21

nous en recherchons ardemment la réalisation continue en dehors des troupes et des dominateurs, loin des bagnes, des casernes et des abrutissoirs. »¹²² La meilleure illustration de cette idée est sans aucun doute la vie menée au local du journal *l'anarchie*.

Vivre à l'anarchie : agir par une vie libre

En 1905, Albert Libertad¹²³ fonde un nouveau journal anarchiste, *l'anarchie*, qui est sensé être alors le prolongement des « Causeries populaires ». Les « causeries » ont été lancées à la suite des Universités Populaires où l'esprit d'école serait remplacé par la franche camaraderie. Libertad va ainsi impulser une nouvelle force au courant individualiste. Il préconise une « doctrine d'action » qui eût « une portée sociale et révolutionnaire indéniable » et surtout, « il prône la nécessité d'un développement très étendu de la camaraderie » pour « remplacer la concurrence des individus entre eux »¹²⁴. On

122) *Ibid.* p.22

123) Joseph Albert dit Libertad est né à Bordeaux le 24 novembre 1875. De parents inconnus, il est confié à l'Assistance Publique. A la suite d'une maladie, il perd l'usage de ses deux jambes et il ne peut plus se déplacer qu'avec des béquilles. En 1896, il est déjà surveillé en Gironde pour ses opinions anarchistes et son engagement militant. Un an plus tard, il vient à Paris, se présente au siège du *Libertaire* et y collabore pendant un an. A partir de 1899, il travaille comme correcteur, à *La Lanterne*, puis au *Journal du Peuple*. Il fait rapidement parler de lui en interrompant un sermon au Sacré-Cœur, se défendant vivement lorsqu'on tente de le faire taire. Cela lui valut une première condamnation de deux mois de prison. En 1900, il rencontre Paraf-Javal, avec qui il fonde deux ans plus tard les Causeries Populaires face au formalisme bourgeois des Universités Populaires. C'est en 1905 qu'il fonde le journal *l'anarchie*. Libertad commence alors à multiplier les interventions publiques, conférences, organisant également des bals, des « balades en musiques », portant la contradiction dans toutes les réunions. Il est rapidement craint pour ses critiques dérangeantes, n'épargnant personne, dénuées de toute pitié même pour les victimes. De plus, il adopta un mode de vie en rupture avec les conventions sociales de son temps, vivant son anarchisme dans l'immédiat, pratiquant la révolution au quotidien. En 1908, il se brouille avec Paraf-Javal, l'ambiance à *l'anarchie* se dégrade, des camarades l'accusent d'être un provocateur. Il meurt la même année, malade et démoralisé.

124) MANFREDONIA G., *L'Individualisme anarchiste, op.cit.* p. 304

retrouve là l'idée développée par Lorulot, la camaraderie, que l'on peut considérer comme un des buts du milieu libre.

« Au début, le siège des « Causeries Populaires » était situé au domicile de Libertad, 30 rue Muller. *En janvier 1905, il fut transféré 22, rue du Chevalier de la Barre. Là se constitua une sorte de colonie anarchiste* qui, après la mort de Libertad, survenue en octobre 1908, s'établit successivement 16, rue Bagnolet, à Romainville, 24 rue Fessart, à Paris, 30 rue des Amandiers et finalement 90 même voie, où se trouve actuellement le siège du journal *l'anarchie*.¹²⁵ » C'est ainsi que le local servant à l'impression du journal fut du début à la fin une sorte de milieu libre. Bien sûr, il ne se présenta jamais comme tel.

Et les camarades de *l'anarchie* n'encouragent pas spécialement les milieux libres déclarés comme tel. On peut ainsi s'apercevoir que Lorulot, s'il va défendre dans ses colonnes les réalisations pratiques, c'est dans *Le Libertaire* qu'il diffuse son projet pour Saint-Germain-en-Laye. La colonie libertaire garde le nom d'« imprimerie anarchiste » dans le journal individualiste de la rue de la Barre. On y reste ouvert à toutes les initiatives mais on charrie les milieux libristes. Notamment dans la rubrique « Chiquenaudes et Croquignoles » :

« Milieux libres !!!

Un homme, deux chats, un rat blanc ont décidé de former un milieu libre, en dehors de toutes les entraves, de toutes les bassesses, de toutes les vilenies, de tous les esclavages, etc., etc. Ils pensent que tous les camarades voudront bien leur indiquer un petit coin de quatre ou cinq cent hectares de terrain où ils se chargeront de vivre en donnant le meilleur exemple.

Une femme et un enfant de trois mois m'annoncent par télégramme qu'ils se mettent en milieu libre. Ils prient simplement les copains de leur trouver une vache n'ayant rien de commun avec Clémenceau, car la mère se voit obligée de labourer le sol.

Trois ou quatre autres lettres m'annoncent des milieux libres en formation, mais la place me manque... »¹²⁶

125) Rapport de police sur « l'Anarchie », 28 avril 1913, AN F7 13053

126) « Chiquenaudes et Croquignoles », *l'anarchie*, 4 avril 1907, n°104

L'anarchie critique les milieux libres, et les naturiens, à qui elle reproche d'oublier le projet libertaire d'émancipation intégrale de l'individu. Mais *l'anarchie* est une association d'anarchistes qui poursuivent dans les faits, les mêmes prétentions que celles mises en visibilité par toute colonie formée d'individualistes : « Tout « libertaire » s'efforcera de vivre le plus possible en dehors des conventions morales établies, démontrant que le mépris qu'il ressent, à leur égard, ne saurait, dans la pratique, amoindrir son activité, son utilité, son amour pour autrui »¹²⁷.

Et personne ne s'y trompe. La police elle-même, les journaux surnomment les locaux de *l'anarchie* le « nid rouge », les lieux de vie en commun des anarchistes des « colonies ». Rue de la Barre, les anarchistes s'occupant de l'impression et des tirages vivent ensemble, organisent des réunions et vivent « en anarchiste » dans une maison de deux étages avec un sous-sol où est installée l'imprimerie. On sait que « Libertad accueillait généralement une dizaine de personnes, hommes et femmes » et qu'il y avait 5 lits¹²⁸. L'existence de ce mode de vie en commun est corroborée par les rapports d'arrestations, où les prévenus déclarent être domiciliés au 22, rue de la Barre. Enfin, lorsque Libertad est arrêté en novembre 1907, tôt dans la matinée, les récits rapportent la présence de deux femmes et sept hommes dans les locaux.

Cette communauté urbaine se double d'une colonie en province, à la fois « villégiature anarchiste »¹²⁹ (sorte de « colonie de vacances » anarchiste) et point de chute pour la propagande. Dès 1903, *Le Libertaire*¹³⁰ signale l'existence d'une « Société de Vacances Populaires » (« Le Rayon de Soleil »), à Châtelailon (Charente-Inférieure) qui se déclare comme faisant « œuvre de socialisme pratique », offrant « aux camarades prolétaires manuels et intellectuels, un peu de bien-être et de la vie de famille que tous les hommes trouveront indistinctement dans la Cité future ». Cette société

127) ARMAND E., *Le problème humain et la solution libertaire*, Paris, Bureaux de *L'Ere nouvelle*, 1905, p. 6

128) PPo BA 2270

129) LIBERTAD, « Villégiature anarchiste », *l'anarchie*, 21 juin 1906, n°63

130) *Le Libertaire*, 21 mai 1903

existe depuis 1902, s'intitulant alors « la nature pour tous »¹³¹ et rencontrant un grand succès. L'initiative ne semble pas encore avoir les caractéristiques qu'elle ne manquera d'avoir sous l'influence des camarades de *l'anarchie*, mais elle se réclame déjà d'une mise en application immédiate de ce que sera la société future. On apprend en effet, trois ans plus tard, dans l'organe individualiste, qu'à Châtelailon s'est créée une « sorte d'association »¹³², formée par un chef cuisinier, Brunia. C'est devenu un « vrai milieu de camarades », où l'on peut, pour deux francs par jours, « se reposer de la vie extérieure ». D'une année sur l'autre, l'appel est lancé aux « amis libres » pour passer quelques temps sur « une plage de sable magnifique que les bourgeois n'envahirons pas car nous faisons bonne garde »¹³³. Cette « Plage libertaire » est révélatrice de ce que signifie la vie en anarchiste au quotidien : ce n'est certes pas s'isoler de la société, mais tenter d'y vivre libre immédiatement, ce qui ne se fait pas sans mal. Et il est parfois nécessaire de s'isoler pour retrouver les forces de cette lutte permanente, de cette révolution au quotidien. Quoique Libertad, qui semble s'y rendre régulièrement durant l'été dès 1905, en profite pour faire des tournées de conférence dans la région, pour se rendre à Bordeaux et récolter des fonds pour aider à la propagande¹³⁴. Il caresse même l'idée de voir naître les « Causeries populaires » de Châtelailon. L'expérience paraît se poursuivre jusqu'à l'été 1908, les sœurs Mahé¹³⁵, Libertad, des camarades des Causeries ou du journal s'y rendant régulièrement. Des anarchistes russes y

131) *Le Libertaire*, 2 juillet 1903

132) LIBERTAD, « Villégiature anarchiste », *op.cit.*

133) MAHÉ Anna, « Les Amis Libres », *l'anarchie*, 11 juillet 1907, n°118

134) Rapport de police, 18 août 1905, AN F7 12723

135) Anna (1881-1960, Bourgneuf-en-Retz) et Armandine Mahé sont des institutrices devenues propagandistes anarchistes. Anna est la compagne de Libertad en octobre 1902 quand il fonde le groupe des « Causeries populaires », un temps codirectrice de *l'anarchie*. Elle se consacrait essentiellement aux questions sur l'éducation, écrivant des articles en orthographe simplifiée dans le journal et avec pour projet d'ouvrir une école libertaire. Armandine, à *l'anarchie*, administre la « Maison », en tant que trésorière du groupe et elle dirige quelques temps le journal après la mort de Libertad. Chacune des deux aurait eu un enfant avec Libertad : Minus et Diamant.

auraient également séjourné, pratiquant également la vie en commun¹³⁶. Puis, les choses se gâtent sans que l'on puisse avoir plus d'indications : « Ca va très mal à Châtelailon... On n'en parle plus dans « l'Anarchie » et on a refusé d'y recevoir Libertad et d'autres. On n'y vit plus en commun. Celui qui s'en occupait est écoeuré de la conduite des compagnons.¹³⁷ » Selon les différentes périodes, les différentes équipes de rédaction, si l'esprit du journal change, l'idée d'une vie en anarchiste semble se perpétuer. En juillet 1910, Lorulot transfère le siège du journal à Romainville, où il loue un pavillon avec des jardins tout autour. On y installe la typographie et on aménage plusieurs chambres à coucher pour les camarades de passage¹³⁸. Lorsque *l'anarchie*, à partir de juillet 1911, est dirigé par Rirette Maîtrejean¹³⁹, tous les compagnons, qui se rendront célèbres un peu plus tard (les « Bandits Tragiques » ou la « Bande à Bonnot »...) s'y retrouvent. « Chacun vit là à l'aise dans un grand pavillon à deux étages entouré d'un jardin et aide à la confection du journal »¹⁴⁰. Encore quelques

136) Rapport de police, 8 juillet 1908, PPO BA 1499

137) Rapport de Foureux, 26 juillet 1908, PPO BA 1499

138) MANFREDONIA G., *L'Individualisme anarchiste, op.cit.*

139) Rirette Maîtrejean (Anna Estorges) est née le 14 août 1887 en Corrèze. C'est à Paris vers 1906 qu'elle découvre l'anarchisme. Elle est d'abord mariée à Louis Maîtrejean, sellier, dont elle a deux filles avant que celui-ci ne soit condamné pour fabrication et émission de fausse monnaie à cinq ans de prison. Ensuite compagne de l'anarchiste Mauricius, elle séjourne en Belgique d'où elle sera expulsée en 1909. Cette même année, elle arrête d'exercer son métier d'institutrice. De retour à Paris, elle fréquente les individualistes qui éditent le journal *l'anarchie* dont elle assumera la direction à la suite de Lorulot. L'anarchiste Victor Serge (Kibaltchiche) devient son nouveau compagnon avant d'être son mari en 1915. En 1911, les membres de la « Bande à Bonnot » se réunissant au siège du journal, à Romainville, près de Paris, le couple est arrêté et jugé le 3 février 1913. Dans le procès des survivants de la bande, Rirette est acquittée mais Victor Serge condamné à la prison. Elle publiera ensuite ses *Souvenirs d'anarchie* (1913), critique amère du milieu individualiste. Après guerre, elle poursuit pourtant sa collaboration à la presse libertaire dans *La Revue Anarchiste, Défense de l'homme* ou encore à *Liberté* fondée par Louis Lecoq en 1959. Elle exerça par ailleurs le métier de correctrice dans différents journaux, *Le Soir*, *Paris Soir* et après la Seconde guerre *Libération*. Elle meurt le 14 juin 1968.

140) MAITRON J., *Le Mouvement anarchiste, op.cit.*, p. 425

années plus tard, en 1914, c'est Mauricius¹⁴¹, Guérin et leurs compagnes qui s'occupent du journal, rue Girardon à Paris. A quatre, ils s'efforcent de faire vivre *l'anarchie*, dont les heures de gloire sont pourtant passées. « Nous étions terriblement pauvres mais nous ne le savions pas, animés que nous étions par l'enthousiasme. (...) à *l'anarchie*, nous étions des révoltés nous efforçant de vivre en anarchistes et prenant une part active à tous les mouvements de masses.¹⁴² » Mauricius va même jusqu'à définir un mouvement « anarchie » qui vécut pendant 9 ans (1905-1914), dans la droite ligne du comportement individualiste, où chacun oeuvrait pour « se libérer de ses tyrans intérieurs [...] comme de ses tyrans extérieurs. »¹⁴³

Libertad avait su impulser une « propagande » originale. Vivre en anarchiste signifiait d'agir à la fois pour son émancipation individuelle et contre la société bourgeoise de manière indissociable. Sophia Zaïkowska, en 1912, raconte que : « sur certains point concernant l'hygiène, le luxe, les mouvements idiots comme la danse ou l'ineptie du culte des morts, ce journal [*l'anarchie*] a fait une besogne sérieuse. Il a à tel point influencé certains lecteurs, que *lorsque je rencontre certains individualistes, je sens que ce sont des gens qui me sont proches, qui se distinguent par leur genre de vie du*

141) Maurice Vandamme, dit Mauricius naît le 24 février 1886 à Paris. Collaborateur à *l'anarchie*, il en assume la direction à la mort de Libertad avec Lorulot. Le 5 juillet 1912, il est condamné (par défaut) à 5 ans de prison pour un article sur la « Bande à Bonnot ». Ayant fait appel, il sera finalement acquitté en janvier 1914. En 1916, il est gérant du journal de Sébastien Faure, *Ce qu'il faut dire*, puis participe à la fin de la guerre à la *Mêlée* d'E. Armand. En 1920, il se rend en Russie pour assister au congrès de l'Internationale Communiste mais, dénoncé comme suspect, il est arrêté et condamné à mort. Il est finalement libéré grâce à l'intervention des syndicalistes libertaires Vergeat et Lepetit. En 1922 il édite un journal ayant pour thème la sexualité révolutionnaire *Cupidon* qui lui vaut d'être condamné pour «outrages aux bonnes moeurs». Après avoir été assistant d'architecte, il obtient un doctorat ès sciences, et se consacre à la recherche médicale et aux propriétés thérapeutiques de l'ozone. Il crée un centre médical spécialisé sur ce sujet. Durant la guerre, il participe à la résistance. Il meurt le 28 juin 1974.

142) Manuscrit du livre consacré à Armand, sous la direction de René Guillot, 1963.

Chapitre rédigé par Mauricius Vandamme, IFHS 14 AS 458

143) *Ibidem*

reste de l'humanité. Par raisonnement sur des questions de vie journalière, ces copains ont pris des habitudes meilleures et cela sans souffrance ni contrainte de leur part. *C'est une philosophie qui a passé dans la vie* »¹⁴⁴.

Après la mort de Libertad, même si le journal survit, et avec lui l'idée de vivre en anarchiste, les choses changent profondément. Un débat s'engage alors sur l'illégalisme, et, le 21 décembre 1912, des individus attaquent un garçon de recettes et lui dérobent 3 000 000 francs de titres. C'est ainsi que les « Bandits tragiques » commencent à faire parler d'eux. Au bilan, 9 personnes sont tuées, et presque autant d'illégalistes trouvent la mort. Dieudonné¹⁴⁵, Soudy, Carouy, Callemin, dit Raymond-la-Science et Vallet fréquentaient *l'anarchie* et y avaient vécu ensemble. Garnier¹⁴⁶, futur auxiliaire de Bonnot avait travaillé dans une expérience de communisme libertaire aux Pavillons-sous-Bois (Seine), fondée par Louis Rimbault qui fut aussi emprisonné dans l'affaire Bonnot. Enfin, Bonnot lui-même, poursuivi, se réfugia chez J. Dubois à Choisy-le-Roi, dans un modeste garage au milieu des champs qui aurait appartenu à la colonie anarchiste de la ville. Construites avec les subsides de Fromentin, un milliardaire rouge, elle

144) ZAIKOVSKAS., « Valeur de la philosophie », *La Vie anarchiste*, 15 août 1912, n°3

145) Eugène Dieudonné (1884-1944) est ouvrier menuisier et il fréquente les individualistes qui se retrouvent à Romainville, autour du journal *l'anarchie*. C'est là qu'il se liera avec les membres de la « Bande ». Arrêté le 27 février 1912 et inculpé pour le braquage de la Société Générale rue Ordener, à Paris, il est condamné à mort le 28 février 1913, malgré les protestations de Garnier, Caillemin et une lettre de Bonnot écrite avant de mourir, qui tentèrent de le disculper. Sa peine fut finalement commuée en travaux forcés à perpétuité. Il essaya plusieurs fois de s'évader du bagne et y parvint à la troisième tentative en décembre 1926. Réfugié au Brésil et menacé d'extradition, c'est le célèbre journaliste Albert Londres qui arrivera à obtenir sa grâce. De retour à Paris, Dieudonné deviendra fabricant de meubles, et participera encore, en 1928, au banquet de la revue libertaire du Dr Pierrot.

146) Octave Garnier (1889 - 1912) est un ouvrier boulanger, fils de cantonnier. Il était bon travailleur, militant dans les milieux syndicalistes jusqu'à ce qu'il déserte au moment d'accomplir son service militaire. Il se rend en Belgique et fréquente les milieux illégalistes. Végétarien, buveur d'eau, il devint, aux côtés de Bonnot, un illégaliste.

était composée de pavillons « libertaires » aux noms des anarchistes les plus connus¹⁴⁷. Les liens sont donc ténus entre les partisans de la reprise individuelle et ceux d'une mise en pratique de la vie libre, la fin rejoignant les moyens. Les illégalistes sont quasi unanimement condamnés par les anarchistes « orthodoxes », par contre, les individualistes les soutiennent et font l'apologie de tout un mode de vie.

De Bascon à La Pie (1911-1914) : agir pour une vie libre.

Après ces événements, face à la répression, l'anarchisme vécu perd la force qui lui avait été impulsée autour du journal. L'action faiblit. Pourtant, d'autres milieux libres, davantage tournés vers l'éducation, voient encore le jour. Ils n'auront plus l'allure combative et corrosive qu'avait su insuffler Libertad. Et jamais ils ne feront parler d'eux comme y était parvenu le Milieu Libre de Vaux ou celui d'Aiglemont, mais ils joueront une place importante dans les groupements individualistes dans la période de Bonnot à la Grande Guerre. Le Milieu Libre de Bascon est la quatrième tentative de Butaud et Zaïkowska, après celle de Saint Symphonien en 1899¹⁴⁸, Vaux en 1902 et un autre essai, qui resta vraisemblablement à l'état de projet, en 1906. Ainsi, en 1911 on entend de nouveau parler de « Milieu Libre », bien que la presse n'en dise pas long. C'est surtout *La Vie anarchiste*, « expression plutôt des militants individualistes de « base » que des ténors du mouvement »¹⁴⁹, revue fondée par Butaud et Zaïkowska et tirée à 1200 exemplaires¹⁵⁰, qui se fait l'écho des nouvelles expériences. Elle sera éditée à partir de juin 1911 à Bascon (près de Château Thierry) où s'est formé le nouveau milieu libre. De cette nouvelle tentative, on ne sait presque rien. Elle se déroule dans le même cadre que le milieu libre de Vaux.

147) CARUCHET William, *Ils ont tué Bonnot*, Paris, Calmann Lévy, Paris, 1991

148) « Georges Butaud », Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français, 1918-1939

149) *Ibidem* p. 376

150) Rapport sur « l'Anarchie », 28 avril 1913, AN F7 13053

En effet, en 1903, le milieu libre est dispersé en deux endroits. Après l'abandon de Boutin, qui avait offert sa maison, les colons se retrouvent partagés entre Vaux et Bascon, distant l'un de l'autre d'environ 800 mètres : il y a deux maisons et deux lots de terre¹⁵¹. La maison de Bascon était un don d'un certain Couesnon, un industriel parisien. Entre deux essais, S. Zaïkowska et G. Butaud continuent à vivre à Bascon. Mais, en mars 1912, *La Vie anarchiste* annonce la fin du milieu libre de Bascon due au manque de travail et à l'absence de nouveaux colons¹⁵².

L'idée communiste ne quitte pourtant pas les esprits et reste régulièrement abordée dans la revue, jusqu'à ce qu'en février 1913, un questionnaire soit émis aux futurs colons pour régler les statuts d'une colonie communiste¹⁵³. Butaud pose encore une fois le problème économique comme central, il s'agit bien sûr de s'élever contre la propriété privée. Pour des questions économiques, le milieu libre devra cette fois-ci s'installer à proximité de Paris, pour permettre à ceux qui ont un emploi de le conserver tout en venant vivre à la colonie. Puis, pour régler la question des affinités, il propose de réaliser un groupement le plus important possible. Cela permet également de réduire les frais de chacun, et de rester ouvert à tous. « J'y voudrais voir évoluer des communistes-anarchistes, des syndicalistes anti-parlementaires, des individualistes »¹⁵⁴. Le 8 avril, 20 colons sont installés dans une grande propriété de 6000 m², située quai de la Pie à Saint-Maur, près de la passerelle de la Marne qui relie la commune de Saint-Maur à celle de Créteil¹⁵⁵. Les bâtiments étaient autrefois employés par une entreprise de déménagements et on y trouve donc des chalets avec étage, de grandes remises en partie surmontées d'un étage, qui permettront de loger jusqu'à 80 personnes. Pour finir, il y un pré garni de pommiers, un bouquet de bois et 200 mètres

151) *L'Ere nouvelle*, 17 septembre 1903, n°25

152) *La Vie anarchiste*, Mars 1912

153) *La Vie anarchiste*, 5 février 1913, n°11

154) BUTAUD G., « La liberté individuelle dans le groupement communiste », *La Vie anarchiste*, n°1, 25 mars 1913

155) Rapport sur l'Anarchie, 28 avril 1913, AN F7 13053

de jardin auxquels s'ajoute un terrain de 2500 mètres¹⁵⁶. L'endroit a été loué par la société dite des « Milieux Libres de Paris et de la Banlieue », fondée par Butaud, Scott¹⁵⁷ et Henriette Tilly¹⁵⁸.

Comme l'indique le nom de la société, l'idée est d'essaimer les milieux libres. En août 1913, il semble qu'elle regroupe 60 membres pour créer un milieu libre à Paris, qui serait une succursale de celui de Saint-Maur. Trimel, qui s'occupe des finances de la Pie, critique un peu le projet, estimant qu'il faudrait d'abord asseoir la première tentative avant de se lancer dans d'autres. Butaud, au contraire, soutient l'idée d'une formation prompte « car les nécessités actuelles et futures, la cherté de la vie, l'augmentation des loyers, la phase nouvelle de l'anarchie font qu'il est nécessaire de constituer à Paris un groupement communiste où des militants pourront vivre selon leur idéal. Il estime que cette idée est appelée à un franc succès »¹⁵⁹. Du coup, les projets se multiplient, à Boulogne, Saint-Ouen ou en plein Paris¹⁶⁰. Cependant, les difficultés sont communes pour tous ces projets : le recueillement des fonds se fait avec difficulté ; petit à petit, les adhérents ou les sympathisants de la première heure se font de moins en moins nombreux aux réunions ne voyant pas arriver de résultats

156) « Actualité », *La Vie anarchiste*, n°2, 20 avril 1913

157) Il appartient au groupe des *Mille Communistes* et à *La Libre Discussion du 20^e* et à l'Union des Mécaniciens. Il est soupçonné d'être un mouchard.

158) Elle est aussi membre du *Comité féminin* qui a pour but « d'éduquer la masse des femmes qui ne s'intéressent pas assez à leur propre sort ».

159) Rapport du 23 août 1913, F7 13055

160) En septembre 1913 : - un projet à Boulogne doit être examiné, - à Saint-Ouen, le camarade Dutheil a trouvé à louer de vastes locaux, à 7 minutes du métropolitain, où 8 familles pourraient s'installer dès maintenant, moyennant une somme de 2000 francs pour le loyer des 6 premiers mois et les premiers frais ; dans le 20^e arrondissement,

- Louis Roger veut fonder une « colonie d'éducation et d'action communistes », appelée « Le Nid » et conçue « comme moyen terme entre Saint-Maur où on pratique un communisme trop intégral et la vie obligée de mener dans la société actuelle ». Cette dernière se distingue des précédentes par le fait qu'elle cherche à acquérir des locaux pour ne pas perdre les bénéfices de plusieurs années d'efforts avec une location.

pratiques. Pourtant, Eugénie Rey-Rochat¹⁶¹ propose de se porter garante, ou même de faire la location en son nom. Mais les propriétaires se montrent « peu soucieux de transformer leurs locaux en refuges de compagnons anarchistes »¹⁶². Toujours est-il qu'aucun de ces projets ne verra le jour, même s'ils ont animé bon nombre de réunions parisiennes.

Et, au détour des discussions, on apprend que la Pie n'est pas précisément dans une brillante situation¹⁶³, quelques mois seulement après sa formation... Les réunions, les causeries de la société se poursuivent pourtant. Le 14 juillet 1914 une grande fête est encore l'occasion d'une grande fête à Saint-

161) Originaire de Paris, 45 ans environ en 1913. Elle se marie en 1889 à Gabriel LONG, un « viveur » qu'elle a rencontré dans la rue. A cause de ces circonstances et comme les sœurs REY étaient connues comme « évaporées », ce mariage fit scandale dans le milieu bourgeois de Marseille dont est issu Gabriel LONG. Ils divorcent en 1891 et elle aurait vécu à Valence. Elle est artiste peintre (élève de Grasset) et a fait plusieurs expositions à Paris et à Berlin. Elle se fait appeler depuis REY-ROCHAT de THEOLLIER. En 1910, elle habite 65 rue Lamarck dans un petit appartement avec sa sœur, REY Alézie, âgée de 40 ans environ. Toutes deux font de fréquents voyages à l'étranger, notamment en Allemagne et en Suisse. Elle fait partie (1911) du Lycéum de France, « Association féminine d'encouragement aux Lettres, aux Arts, aux Sciences et aux œuvres humanitaires de France », du « Syndicat des Artistes Femmes Peintres et Sculpteurs », de l'« Union des Femmes Peintres et Sculpteurs » et de l'« Académie de la Manche », société des jeux floraux de Cherbourg. Bien qu'elle fréquente de nombreuses familles de l'aristocratie, elle est proche des milieux anarchistes, notamment des « Causeries populaires » du 18^e, rue du Chevalier de la Barre, et leur fournit de nombreux subsides : à *L'Espérance*, imprimerie communiste ouverte en 1910 à son nom, au *Libertaire*, rue d'Orsel, dont elle payait le loyer. En 1913-1914, elle assura des réunions dans des groupes féministes et anarchistes, notamment au groupe du 15^e arrondissement et au « Comité féminin contre toutes les iniquités sociales », dont sa sœur est la trésorière. Elle fait des causeries sur la femme, « les Dangers du Travail », l'hygiène de l'alimentation, de l'habillement, etc. Elle est l'auteure d'un ouvrage intitulé *La Révolution Culinaire* avec 24 recettes végétariennes. Elle quitte Paris en juillet 1914 pour Valence (Drôme). Elle s'occupe d'art et du placement de tableaux et elle est soupçonnée d'utiliser ses déplacements pour diffuser, fin 1915, la brochure réalisée par son fils Jacklon, *La Barbarie continue*, notamment à Marseille, Miramas et Arles.

162) Rapport sur le mouvement anarchiste, octobre 1913, AN F7 13055

163) Rapport du 6 septembre 1913, AN F7 13055. « Un assistant propose une avance de La Pie où Butaud explique que Saint-Maur n'est pas précisément dans une brillante situation. »

Maur. Ce n'est qu'avec la guerre, entraînant la dispersion des camarades, que toute mention de la Pie disparaît. Après la guerre, Butaud et Zaïkowska ne s'arrêtent pas là. Mais leur anarchisme s'estompe peu à peu sous leurs convictions végétaliennes, dont ils deviennent de fervents propagandistes. En 1919, ayant perçu l'héritage des parents de Butaud, ils peuvent acheter terrains et habitations. En 1922, Butaud lance un projet en Corse¹⁶⁴. Mais le couple va désormais plutôt se consacrer au développement de foyers végétaliens, dont le premier ouvre ses portes à Paris en 1923¹⁶⁵. En parallèle, le milieu libre de Bascon se remet à fonctionner, devenu colonie naturiste. Louis Rimbault, qui y avait déjà vécu en 1911 et qui y inventa la « Basconnaise », une salade végétarienne, y participe. Puis, Bascon est récupéré par Louis Radix et ne s'éteindra qu'avec la mort de ce dernier en 1951. Quant à Louis Rimbault¹⁶⁶, il crée également après-guerre « Terre

164) BUTAUD G., « La Vie Végétalienne », 1^{er} avril 1922, texte reproduit dans « Communautés, naturiens, végétariens, végétaliens, crudivégétariens dans le mouvement anarchiste français », supplément à *Invariance*, Nexon, n°9, 1994, p. 213

165) « Le Foyer Végétalien », 1^{er} juin 1923, *Ibidem*, p. 227

166) Louis Rimbault naît à Tours en 1877 dans une famille pauvre de huit enfants, dont le père était alcoolique. Il apprend la tôlerie et « trimarda », fut garçon dans un hôtel restaurant et enleva la fille de ses patrons alors qu'elle était enceinte de 4 mois. Il revint ensuite chez ses « beaux-parents » et se maria. Peu après, il monta une quincaillerie à Livry-Gargan (Seine-et-Oise), puis travailla comme serrurier et fut élu, vers 1903, conseiller municipal sur une liste socialiste radicale-socialiste avant de devenir, vers 1908, abstentionniste en matière d'élections sans être à proprement parler anarchiste. C'est à cette époque, que son frère, Marceau Rimbault vécut quelques mois à son domicile. Attiré par les « Milieux libres », il participe à la colonie de Bascon en 1911. Il tente également sa propre expérience aux Pavillons-sous-Bois (Seine), où Garnier, futur auxiliaire de Bonnot, travailla. Rimbault fréquente le milieu de *l'anarchie*. En 1913, il est alors impliqué dans le procès de la « Bande à Bonnot » et est condamné pour complicité. Emprisonné, il simule la folie. Finalement, il comparut, fut acquitté et libéré. En 1919, il milite dans les conseils d'ouvriers syndiqués, embryon de soviets fédérés qui s'opposent au dirigisme des communistes. En 1922, avec Georges Butaud, Sophia Zaïkowska et Henri Zisly, il collabore au journal le *Néo-naturien* qui prône un retour à la nature par le biais de l'alimentation, et est promoteur du végétalisme. Dans le même esprit, il fonde en 1923 la colonie « Terre libérée » à Luynes (Indre et Loire). Durant une dizaine d'années il allait multiplier écrits et réunions pour répandre ses conceptions,

libérée » à Luynes (Indre-et-Loire) en 1923, où il accueille les adeptes de son végétalisme.

Quoi qu'il en soit, Butaud et Zaïkowska ont fondé en tout et pour tout quatre colonies, toutes avant guerre, et même lorsqu'il n'y avait pas de milieu libre, « de nombreux amis vécurent auprès [d'eux] »¹⁶⁷ et ils pratiquaient le mode de vie, à un moindre effectif, qu'ils souhaitaient voir s'étendre par l'intermédiaire des milieux libres. Ils sont les seuls, avec E. Armand, à avoir défendu toute leur vie l'idée que les milieux libres étaient un moyen de propagande par leur action sur l'individu et sur son environnement : émancipation intégrale et révolte au quotidien.

E. Armand : vivre et diffuser son anarchisme

E. Armand, de son vrai nom Ernest Juin, est l'un des grands partisans des expériences de milieux libres et il joue un rôle important dans la diffusion et la réalisation de cette idée. Avec Marie Kügel, il crée *L'Ere nouvelle* en octobre 1901 et dès les débuts, le journal se fait l'écho des tentatives lancées en Angleterre ou en Hollande. En en-tête, il est proclamé :

« Nous attendons une terre nouvelle où la justice habitera. »
A l'époque, Armand est encore très inspiré par l'anarchisme chrétien. Il a en effet un parcours assez original : de père communard et anticlérical, il milite à partir de 17 ans dans les rangs de l'Armée du Salut. Puis, par l'intermédiaire de la sœur d'Elie et Elisée Reclus, il découvre l'anarchisme chrétien, lit les *Temps nouveaux*, commence à écrire des articles pour *Le Libertaire* et découvre Tolstoï. De son passage par le christianisme, il garde sans doute l'idée très forte chez lui de perfectionnement individuel. D'où la nécessité de chercher à vivre son anarchisme ici et maintenant. Par Tolstoï et sa bonne connaissance de 6 ou 7 langues étrangères, il découvre les

tout en accueillant à « Terre libérée » les adeptes de son végétalisme. Victime d'un accident en 1932, il restera invalide jusqu'à sa mort, le 10 novembre 1949.

167) ZAIKOVSKA S., « Vie et mort de G. Butaud (1869-1926) », *Le Végétalien*, avril à novembre 1926, n°3-4-5

expériences communautaires menées à l'étranger dans la veine d'un anarchisme chrétien. Il commence alors à faire lui-même de la propagande pour la « Cité Future », qui, rapidement, devient « milieu libre » ou « colonie » :

« Comment l'établirons nous ?

En rédigeant des programmes ?

Non, mais en VIVANT dans la société actuelle comme nous vivrons dans la société à venir.

Si nous ignorons ce qu'elle sera, nous savons bien ce qu'elle ne sera pas, c'est entendu.

Ne nous conformons pas au siècle présent, comme disait Saint Paul, mais *hâtons le renouvellement de toutes choses en nous renouvelant nous-mêmes.*

Toutes les institutions qui nous régissent sont iniques, nos Codes sont immoraux, les rapports sociaux entre les hommes basés sur la plus effroyable hypocrisie.

Vous dites cela tous les jours.

D'accord.

Le remède, c'est de vivre comme si ces institutions n'existaient pas ; de se passer du code écrit, et de le remplacer par le Code intérieur ; de ne pas s'occuper de ce qu'on dira, ou ne dira pas si nous faisons fi des conventions qui régissent les rapports entre nos semblables.

- Très bien, mais ne croyez vous pas qu'on arrivera à cela par l'évolution lente et graduelle qui amènera fatalement la transformation de l'humanité ?

- Ça ce sont des paroles de théoriciens assis au coin de leur feu et qui attendent la société future dans trois mille ans. »¹⁶⁸

Et à la question, « quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'Etat social que vous préconisez ? »¹⁶⁹, Armand répond qu'il faut vivre en anarchistes et, « au point de vue pratique, montrer ce que peuvent accomplir le travail libre et l'entente en commun pour la formation de groupes d'éducation et de solidarité fraternels,

de coopératives de production et de consommation de tous genres, de « Milieux libres » de toutes sortes, de sociétés ignorant le tien et le mien d'autant plus assurés de la réussite qu'ils se composeront d'éléments décidés et pratiques ». L'anarchisme d'Armand repose sur deux piliers : la formation d'« individualités conscientes » et la poursuite ininterrompue de la propagande, sans laquelle la société ne sera jamais libertaire.

Pour Armand, le milieu libre est donc intéressant pour former des êtres conscients. En aucun cas, il ne doit être un moyen d'adaptation à la société bourgeoise : « Voici que nous touchons à la seule objection sérieuse qu'on ait jamais opposée à notre projet de colonie. Au lieu d'éveiller l'énergie des conscients, des militants, n'endormira-t-il pas leurs efforts ? Non, car si en un lieu donné, des individus peuvent, sans autorité et par libre entente, produire autant qu'ils consomment, en vivant en harmonie parfaite, ceux qui les entourent s'en apercevront bientôt et essayeront de les imiter. Ils se rendront compte alors que le régime économique actuel est le seul obstacle s'opposant à la réalisation immédiate de leurs conceptions. Une tentative de communisme, prospérant normalement, produira infailliblement des révoltés conscients et d'autant moins perdus dans les nuages de la philosophie, qu'ils auront sous les yeux l'exemple de la théorie mise en pratique. »¹⁷⁰

En 1902, dans *Le Libertaire*, Armand présente l'expérience de Blaricum en Hollande et provoque un premier lot de réaction dans le journal, avant que celui-ci ne se lance plus avant dans le soutien des tentatives, dans les années 1905-1907. La même année, il est adhérent à la « Société pour la création et le développement d'un milieu libre en France » mais ne séjournera pas, ou peut-être seulement de manière épisodique, à Vaux. Marie Kügel semble suivre l'affaire de plus près pour pouvoir, à chaque parution de *L'Ere Nouvelle*, donner des nouvelles du Milieu Libre. Jusqu'en 1907, il semble qu'Armand et Butaud aient fait des causeries ensemble pour diffuser l'idée

168) ARMAND E., « La Cité Future », *L'Ere Nouvelle*, 2^{ème} année, février-mars 1902, n°10

169) « Enquête sur les tendances actuelles de l'anarchisme par J. Marestan », *Le Libertaire*, 27 novembre 1903

170) ARMANDE E., « A propos d'une colonie libertaire. Le pour et le contre. Réponse à quelques objections », *Le Libertaire*, Du 28 décembre 1902 au 4 janvier 1903, n°8

de milieu libre, mais lorsqu'en 1911 l'expérience est tentée à Bascon, Armand n'est plus de la partie. Armand, Butaud et Zaïkowska se brouillent définitivement à cette époque. Dans *l'anarchie*, il raconte qu'il a « toujours suivi avec le plus vif intérêt les tentatives de communisme essayées par Butaud et Zophia Zaïkowska, cela en premier lieu parce que je les crois mieux qualifiés que quiconque pour mener semblable tâche à bien – (si jamais travail en commun peut être mené à bien) ; - en second lieu parce que je me suis employé du mieux que j'ai pu à faire connaître *urbi* et *orbi* leur effort. Si une chose me console encore dans l'enrôlement dont j'ai été victime si dégoûtamment, c'est le profit que les camarades en retirent indirectement pour une publicité qu'ils auraient difficilement rencontré autrement.¹⁷¹ »

Leurs conceptions individualistes ont évolué différemment, Butaud et Zaïkowska s'attachant de plus en plus à une émancipation économique, Armand prônant une émancipation individuelle plus vaste, du corps et de l'esprit. Quoiqu'il en soit, et malgré son soutien infaillible jusqu'en 1911, Armand ne vivra dans aucune des colonies fondées par Butaud et Zaïkowska. On sait qu'il lui arrivait de séjourner périodiquement à Saint-Germain, à l'occasion des fêtes organisées tous les dimanches et qu'il fréquentait souvent *l'anarchie*. En octobre 1913, lors du regain d'activité pour les milieux libres, il évoquera lui aussi l'idée de fonder une colonie individualiste qui n'aboutira pas. Après la guerre, il ne perd pas son intérêt pour les expériences communautaires, « même si son expérience l'avait conduit à un certain scepticisme »¹⁷². Dans *l'En dehors* (qui paraît de 1922 à 1939) et même dans *L'Unique* (1945-1956) il écrit des rubriques où il analyse les différentes expériences, rediffusant même des témoignages sur la Pie. En 1931, il fait paraître une brochure *Milieux de Vie en commun et « Colonies »*, qui reprend un texte paru dans *l'Ere nouvelle* et en 1934 il fait paraître un livre en espagnol : *Formas de vida en comun sin estado ni autoridad*. Au bout du compte, il avait accumulé

une bonne documentation sur les tentatives de vie hors des régimes autoritaires, en France ou ailleurs, anarchistes ou non.

Le Milieu libre puise donc ses racines à différentes sources, qu'elles soient inspiration ou rejet. Par jeu de miroir, il est loin de représenter un seul et unique mode d'action, commun à un groupe d'anarchiste unifié. Les influences des socialistes utopistes, quant à l'idée même de former une communauté qui puisse être une réponse complète pour l'individu voire, dans certains cas pour la société toute entière, n'est pas négligeable. Parmi eux, les anarchistes rendent plus facilement hommage à Charles Fourier pour certaines de ses idées et son imagination. Même si son phalanstère fait également office de repoussoir quant à sa rigidité et sa planification dans les moindres détails. Le même reproche adressé aux utopistes quant à l'autorité descriptive de leurs systèmes est porté aux utopies littéraires : la vie en anarchiste ne peut se rapporter à un plan de vie forcément liberticide. L'autre apport controversé aux milieux libres est le coopératisme. Il se pose en volonté d'essayer les idées anarchistes, du moins au point de vue économique, et consiste en un échange entre différents individus. L'idée est plaisante, mais le milieu libre se refuse à recréer une classe d'individus privilégiés par leurs talents dans l'échange marchand.

Avec la Cecilia, proposée dès 1875 par Giovanni Rossi, on constate que l'idée de fonder un milieu libre est présente dès les débuts de l'anarchisme, même si elle est déjà peu encouragée. Ce sont ensuite les Naturiens qui font leur cette proposition en l'empreignant de leur critique de la civilisation et du progrès. Alors que des expériences sont tentées à droite à gauche à l'étranger, que quelques uns projettent de fonder un milieu libre en France, le premier ne voit le jour qu'en janvier 1903, après un an de préparation et de regroupement de partisans. A Vaux, Aiglemont, dans leurs débuts ou encore Ciorfoli et La Rize, l'idée prépondérante reste la démonstration de la viabilité des idées anarchistes du point de vue économique. Le milieu libre est alors un but en soi, puisqu'il est plus ou moins considéré comme la cellule première de la société future.

171) ARMANDE., « Le Milieu libre de « Bascon » », *l'anarchie*, n°348, 6 décembre 1911

172) Témoignage de Pierre-Valentin Berthier, voir annexes

Dans une seconde période, à Saint-Germain, Bascon ou La Pie, le milieu libre n'est plus qu'un moyen de propagande. Il ne se suffit pas à lui-même et c'est surtout un moyen de vivre en anarchiste. Avec l'exemple de la vie à *l'anarchie*, on remarque que le milieu libre n'est que la mise en avant de ce « vivre en anarchiste », pratique globalement mise en application dans les milieux individualistes. Ces tentatives diverses se rejoignent néanmoins autour de leur poursuite volontariste d'une émancipation pour l'individu, sans laquelle la propagande ne peut être efficace.

Le milieu libre : vers l'émancipation intégrale

*Nous vivons sans Dieu,
sans patrie, sans maître,
libres avec la sensation
à chaque instant de vivre
ce que nous souhaiterions
avoir vécu.*

André Mounier,
colonie d'Aiglemont

Chapitre IV

L'éducation intégrale : de l'enfant à l'adulte

Les expériences éducatives libertaires : de Cempuis aux milieux libres

L'éducation a toujours été considérée par les anarchistes comme un facteur révolutionnaire déterminant. On ne peut changer les choses sans changer les hommes. Ils s'opposent tout d'abord à tout dressage du caractère aussi bien par l'Eglise que par l'Etat républicain, par l'école congréganiste comme par la laïque. Ensuite : « l'instruction à tous les degrés doit être égale pour tous, par conséquent elle doit être intégrale, c'est-à-dire qu'elle doit préparer chaque enfant des deux sexes aussi bien à la vie de la pensée qu'à celle du travail, que tous puissent également devenir des hommes complets »¹⁷³.

Toutefois, lorsque Bakounine écrit ces lignes, et pendant les 20 à 30 années qui vont suivre, il n'est pas envisageable de suivre la voie des socialistes réformistes, considérés comme des « endormeurs », qui prétendent attendre pour faire la révolution que les travailleurs aient été instruits. Pour Bakounine, le peuple doit s'émanciper d'abord, s'instruire ensuite. Le seul qui ose alors suivre une optique différente est Paul Robin, qui considère que tout essai sérieux d'éducation est « un moyen d'atteindre plus vite le but désiré »¹⁷⁴.

173) BAKOUNINE Michel, *L'Egalité*, 21 août 1869, cité par BREMAND Nathalie, *Paul Robin, de l'éducation intégrale à l'orphelinat de Cempuis, 1880-1894*, Paris, Editions du Monde Libertaire, 1992, p. 30

174) BREMAND Nathalie, *Paul Robin, op. cit.*, p. 32

L'orphelinat de Cempuis (1880-1894)¹⁷⁵

Paul Robin est le premier à mettre en pratique les conceptions éducatives développées par les théoriciens anarchistes. C'est en 1880 qu'il se voit confier la responsabilité d'un orphelinat par le ministère de l'Instruction publique, sollicité par Ferdinand Buisson. Le donateur de l'orphelinat avait alors posé pour condition que l'établissement serait laïque et mixte. Pendant quinze ans, cette expérience, qui sort de l'empirisme, cherche à allier une théorie éducative et un projet de société et elle va connaître un rayonnement immense, jusqu'à un niveau européen.

Quoiqu'il s'agisse d'un établissement d'Etat, et donc astreint à un programme officiel, ce dernier va être largement arrangé. L'histoire officielle par exemple, qui cherche alors à ancrer l'idéal républicain, l'amour de la patrie par l'exemple de grands personnages, est enseignée dans un esprit critique et pacifiste. Surtout, on supprime tout système de classement, de récompenses ou de punition : l'esprit de compétition est banni. En tentant une expérience d'éducation intégrale, c'est également une tentative d'éducation libertaire qui se met en place. Elle repose sur trois piliers : éducation physique, intellectuelle et morale. L'industrie et l'éducation sont étroitement rapprochées pour former un homme complet dans une perspective plus globale d'égalité, et ce dans la tradition proudhonienne de l'école-atelier. Les travaux manuels sont pratiqués sous la forme d'un travail « attrayant », « joyeux » et « papillonnant » (selon les termes chers à Fourier), c'est-à-dire qu'il y a un roulement permettant de faire, par périodes mensuelles, de l'agriculture, de la cordonnerie, en passant par la couture et le repassage, etc. Le travail intellectuel ne doit pas non plus être enseigné sous une forme autoritaire, dogmatique. Il doit apparaître comme un besoin, une demande de l'enfant lui-même - du moins jusqu'à l'âge de 12/14 ans - pour lui permettre de comprendre ce qu'il observe dans son environnement. Enfin, il y a une préoccupation importante pour

175) Pour le paragraphe qui suit, je me suis servi de l'ouvrage de Nathalie BREMAND, précédemment cité.

l'éducation physique, la santé et l'hygiène. C'est à Cempuis que l'on crée la première fiche sanitaire scolaire.

De ces idées il ressort le postulat que la théorie ne peut sortir que de la pratique chez l'enfant. Il est alors indispensable de chercher le milieu et les pratiques les plus appropriées pour l'aider à constituer sa pensée. Un environnement riche doit solliciter sans cesse l'intérêt de l'enfant. Les milieux libres apparaîtront ainsi immédiatement comme le lieu idéal pour une éducation basée sur le principe de liberté et de développement naturel des capacités manuelles et intellectuelles. De plus, dans l'esprit de Paul Robin, « l'école, elle-même petite société, revêt tous les aspects sociaux que la révolution sociale, qu'il appelle de ses vœux, engendrera »¹⁷⁶. Outre l'épanouissement des facultés humaines, elle doit permettre l'apprentissage de l'économie socialiste et de la vie communautaire. A Cempuis, on tente au maximum d'assurer l'autosubsistance de l'école, ce qui permet également de conserver une certaine indépendance vis-à-vis des financements publics. Comme l'explique Nathalie Brémand, l'idéal de Paul Robin est de créer une « micro-société libertaire »¹⁷⁷. Mais il ne se fait pas d'illusion sur la portée révolutionnaire de l'expérience : elle n'est qu'une « institution transitoire ». Il n'en reste pas moins que « quelques expériences en petit faites d'avance éviteront des tâtonnements et des fautes dans les immenses écoles que le peuple se hâtera de construire le lendemain du jour où il aura reconquis ses droits »¹⁷⁸. La perspective des milieux libres est la même. Paul Robin lui-même a visité des phalanstères et s'est intéressé aux socialistes communautaires. En 1898, il tentera de vivre en communauté en Nouvelle-Zélande et il a également visité des milieux libres en leur temps. Sa conception de l'école libertaire rejoint celle des milieux libres. Seulement ces derniers étendent leur pratique aux adultes eux-mêmes qui se doivent d'apprendre, d'expérimenter les rapports sociaux qui seront ceux de la société de demain, l'autosubsistance permettant d'augmenter l'intensité de l'expérience.

176) *Ibidem*, p. 49

177) *Ibid.*, p. 56

178) *Ibid.*

Tout au long de la période où Robin s'occupera de Cempuis, il est confronté à des réactions acharnées qui finiront par avoir raison de son œuvre. La presse cléricale renouvelle ses attaques régulièrement, les services de police surveillent ce qui pourrait bien être un « foyer d'anarchie ». C'est finalement à l'été 1894, alors que l'ensemble du mouvement anarchiste est touché par la répression, que la presse va se déchaîner contre Paul Robin. Après une enquête administrative, qui pour la première fois lui est défavorable, il est démis de ses fonctions. Dans les années 1900, alors que le problème éducatif prend de l'importance chez les anarchistes, Paul Robin reste plutôt en dehors et se concentre sur le combat eugéniste. L'expression chère à Robin résume bien l'ensemble de ses engagements : « bonne naissance, bonne éducation, bonne organisation sociale ».

● La Ruche (1904-1917)

À la fin du XIX^e siècle, les réflexions sur l'éducation, de l'enfant mais aussi de l'adulte se développent au sein du mouvement anarchiste : on voit apparaître les premières Universités Populaires, Fernand Pelloutier développe les Bourses du Travail dotées de bibliothèques, organisant des cours etc. Cependant l'essai d'éducation libertaire le plus important, de par sa durée mais aussi ses réalisations, et qui nous intéresse le plus en tant qu'essai conjoint de vie communautaire, est celui de la « Ruche » de Sébastien Faure¹⁷⁹.

Pour ce qui est du programme à Rambouillet, il est relativement proche de celui de Cempuis : « Par la vie au grand air, par un régime régulier, l'hygiène, la propreté, la promenade, les sports et le mouvement, nous formons des êtres sains, vigoureux et beaux.

Par un enseignement rationnel, par l'étude attrayante, par l'observation, la discussion et l'esprit critique, nous formons des intelligences cultivées.

Par l'exemple, par la douceur, la persuasion et la tendresse,

179) Sur la Ruche : LEWIN Roland, *Sébastien Faure et "La Ruche" ou l'éducation libertaire*, La Botellerie, 1988

nous formons des consciences droites, des volontés fermes et des cœurs affectueux. »¹⁸⁰

On retrouve l'importance de l'hygiène physique, la rationalité qui naît de l'observation empirique avant de laisser apparaître la théorie et l'éducation morale, qui est inhérente au milieu dans lequel vivent les enfants.

Par contre les motivations et la marge de manœuvre sont différentes, puisque la Ruche est une école libre, créée en dehors de toute tutelle étatique. La critique de l'école laïque peut ainsi rejoindre celle de l'école chrétienne : « L'école chrétienne, c'est l'école du passé, organisée par l'Eglise et pour elle ; l'école laïque, c'est l'école du présent, organisée par l'Etat et pour lui ; « La Ruche », c'est l'école de l'avenir, l'école tout court organisée pour l'enfant, afin que cessant d'être le bien, la chose, la propriété de la Religion ou de l'Etat, il s'appartienne à lui-même »¹⁸¹. L'enfant doit être libéré de toute tutelle, surtout celles de l'Eglise et de l'Etat, mais également de celle de l'adulte, comme on le verra par la suite.

Sébastien Faure, à propos de la Ruche, déclare « prouver » par le fait, que l'individu n'étant que le reflet, l'image, la résultante du milieu, tant vaut le milieu, tant vaut l'individu »¹⁸². Mais il est convaincu que la formation d'un milieu libre d'adultes est impossible. Pour lui, l'éducation et la conversion de l'être humain sont difficiles après 25 ans. C'est dans la tranche d'âge comprise entre six et dix ans que l'individu acquiert un caractère propre, ses qualités et ses défauts. C'est donc avec des enfants de cet âge, et jusqu'à leurs 16 ans qu'il faut créer « un milieu spécial où serait vécue, dans la mesure du possible, d'ores et déjà, bien qu'enclavée dans la société actuelle, la vie libre et fraternelle »¹⁸³. Il mise tout sur l'avenir que les enfants représentent, plutôt que sur les capacités immédiates de l'individu à se transformer.

180) Tract « Grande fête populaire offerte par les enfants de La Ruche », IFHS, 14 AS 294

181) *Ibidem*

182) FAURE Sébastien, « Dans quel but et comment j'ai fondé la Ruche », *Bulletin de « La Ruche »*, 25 mars 1914, n°2

183) *Ibidem*

En 1905, Emilie Lamotte écrit un article dans *Le Libertaire* à propos de La Ruche : « Et au lieu des « gens atroces que rien ne saurait qualifier », un groupe d'amis vivant ensemble parce qu'ils s'estiment et s'apprécient, offrent aux enfants l'exemple de leur vie simple, honnête et fraternelle. Nulle leçon ne peut valoir celle là. C'est le *milieu moralisateur* que Robin souhaite toujours. »¹⁸⁴. On entrevoit comment La Ruche est considérée comme héritière directe de Cempuis et de quelle manière la jonction va être faite entre l'expérience pédagogique et le milieu libre : pour être réellement efficace, l'éducation ne peut se faire qu'au sein d'un environnement transformé.

La fin de La Ruche arrive avec la guerre : les différents collaborateurs s'en vont et les difficultés financières s'étendent. En mars 1917, après être passé une dernière fois à Rambouillet, Sébastien Faure écrit qu'« il en restera cette idée profondément exacte que c'est en révolutionnant l'éducation que l'on révolutionnera le milieu social »¹⁸⁵.

● Ecoles libertaires en milieux libres

Baignés dans cette ambiance éducationniste, prégnante au sein du mouvement anarchiste de cette époque, le milieu libre est l'endroit par excellence pour la formation d'écoles libertaires. Les anarchistes sont généralement d'accord sur le fait qu'éduquer l'enfant est plus facile que de changer l'adulte. L'enfant reste le centre de beaucoup d'espoirs : « Nous savons que le problème social ne pourra être résolu que par l'éducation, seul véritable facteur de transformation et de régénération. Or, on ne change pas les cerveaux en un jour, ni même en vingt ans et la besogne éducatrice peut obtenir des résultats plus fructueux quand elle s'adresse aux jeunes, aux enfants, à ceux qui n'ont pas encore été déformés par les influences abrutissantes du milieu social »¹⁸⁶, explique

184) LAMOTTE E., « Education libertaire. La Ruche », *Le Libertaire*, Du 19 au 26 novembre 1905

185) LEWIN R., *Sébastien Faure et "La Ruche"*, op. cit., p. 195

186) LAMOTTE E., *L'éducation rationnelle de l'enfance*, Paris, Editions de « L'Idée libre », 1912, p. 2

Emilie Lamotte. Chaque milieu libre doit avoir son école, indispensable pour les enfants des colons, mais également pour accueillir les enfants des autres, en un milieu favorable. Avec l'exemple de Cempuis, souvent avec le soutien de Sébastien Faure, chacun des milieux libres tente de créer son école. Pour Vaux, l'école libertaire semble rester à l'état de projet (pour la création de l'école libertaire de Girault et Lorulut à Saint-Germain-en-Laye par exemple). On sait qu'en septembre 1904, alors que tout le monde pense la colonie finie depuis longtemps, trois enfants y vivent, deux enfants de Marie et Lemblet et Albert Méo, un petit garçon de 5 ans qui a été confié au milieu libre au moment de sa formation. En 1905, on apprend pourtant qu'un instituteur démissionnaire de l'Etat se propose d'y tenir une école. La colonie pourrait accueillir des enfants moyennant une pension des parents. A Saint-Germain, on compte ainsi six enfants (*a priori* les quatre enfants d'E. Lamotte, l'enfant de la famille Augery et un dernier dont on ne précise pas qui sont les parents). Et on sait qu'à *l'anarchie*, il était également question d'ouvrir une école. A souligner qu'aux endroits où l'école prend le plus d'importance, on trouve l'influence d'une institutrice, comme E. Lamotte ou Anna Mahé. Autrement, l'enseignement se fait au bon gré des disponibilités et des envies. A Aiglemont, il semble que ce soit Mounier qui se soit acquitté de cette tâche : « le géant bourguignon se repose en faisant la classe au bambins assis à l'ombre »¹⁸⁷.

Le milieu libre doit d'autant plus servir à accueillir des enfants, que comme le soulignent E. Lamotte ou A. Mahé, il est sinon fort difficile pour des parents anarchistes de soustraire son enfant à l'école congréganiste ou surtout à la « laïque ». Quand il n'est pas possible d'« arracher complètement nos enfants à l'abrutissement pédagogique », face au petit nombre de colonies communistes, Emilie Lamotte en vient même à proposer de grouper les enfants le soir après l'école, pour une espèce de rattrapage, « pour commenter et compléter les leçons du programme de bonne manière »¹⁸⁸. Elle-même

187) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », op. cit.

188) LAMOTTE E., *L'éducation rationnelle de l'enfance*, op. cit., p. 22

ex institutrice congréganiste, elle attaque l'une comme l'autre des deux écoles, l'école dirigée par l'Eglise (en plus, « l'eau bénite servant à baptiser l'enfant est antihygiénique, car elle croupit pendant un an dans les fonds baptismaux » !), et l'école laïque, qui déprave l'enfant au niveau de la morale par l'idée de patrie et de l'armée. Il est hors de question de se réjouir du développement de l'école laïque, où les instituteurs sont des « flics intellectuels de la classe capitaliste »¹⁸⁹ formant les « pépinières de soldats fusilleurs d'ouvriers »¹⁹⁰. Cette dernière travaille à éliminer toute rébellion dans les jeunes cerveaux et cherche à les former dans un même moule, le respect et la défense de la patrie comme schème principal, à « rogner les floraisons d'idées hors de la norme »¹⁹¹. Sous couvert de laïcité, l'école reste un instrument de domination, de sélection et de reproduction sociale.

Il est donc nécessaire de donner une éducation sociale communiste, exempte de préjugés. Pour cela, E. Lamotte, rejoignant les autres pédagogues libertaires, préconise de ne s'occuper de l'enfant qu'au point de vue physique jusqu'à 12 ans¹⁹². Paul Robin allait déjà dans le même sens lorsqu'il refuse tout enseignement dogmatique avant cet âge. Dans la seconde version de 1909 de la pièce de théâtre *La Clairière*, Hélène Souricet, l'institutrice qui devient celle de la colonie est un des personnages centraux. Dans une de ses répliques, lorsqu'on lui demande si elle « fait classe », elle répond : « Oh ! non ! je m'applique à ne pas leur faire classe au contraire ; mais c'est bien difficile : quand on a passé des examens pour être institutrice, il vous en reste toujours un peu de pédagogie dont il est malaisé de se défaire d'un coup. Enfin, pour le moment, je leur apprend à regarder ce qui les entoure : les arbres, les plantes, les fleurs, les animaux ; je les encourage à me poser des questions auxquelles je leur réponds de mon mieux »¹⁹³.

189) « Lorulot », DBMOF, 1871-1914

190) *Ibidem*

191) MAHE Anna, « Higiène du cerveau. La Mère, Educatrice », *l'anarchie*, 10 janvier 1907, n°92 (écrit en orthographe simplifiée)

192) Rapport de police du 10 mars 1907, PPo BA 1499

193) DONNAY M., DESCAVES L., *La Clairière*, *op.cit.*, p. 18

L'enfant doit se sentir acteur de sa propre éducation : « L'éducateur libertaire doit être bien pénétré de ce principe que l'enseignement où l'enfant n'est pas le premier artisan de son éducation est plus dangereux que profitable »¹⁹⁴. Notons qu'on retrouve l'idéalisation de la campagne, dont le cadre est propice, plus que la ville, à la démultiplication des sens et des observations qui suscitent la curiosité de l'enfant. Sans oublier les bienfaits d'un environnement sain pour l'hygiène physique. D'après Sébastien Faure, pour toute école, « le meilleur est (...) de les rechercher loin des fumées des grandes villes, au grand air, à la campagne »¹⁹⁵.

A cela s'ajoute que l'éducation des enfants amène par retour à une propre réflexion des adultes sur eux-mêmes : l'exemple oblige à s'éduquer et à se débarrasser des préjugés que l'on ne veut pas inculquer aux enfants. Le milieu libre est un lieu idéal car les enfants sont au contact des adultes au travail : « *La véritable place de l'enfant est dans une colonie de travailleurs*. Je n'insiste pas sur ce qu'il y a d'extrêmement moralisateur pour lui à voir ses grands camarades donner l'exemple du travail manuel, je ne m'occupe, ici que de son développement intellectuel. Or l'enfant aime beaucoup à regarder travailler, à y prendre part, s'il peut, et si ce travail crée des objets intégraux, sa joie est à son comble. (...) c'est là que vous entendrez jaillir les questions, de même que vous pourrez profiter de claires et fraîches remarques. Il n'y a aucun inconvénient à rechercher devant l'enfant, avec l'enfant, la réponse à une question qu'il a posée si celle-ci vous embarrasse. (...) »¹⁹⁶. L'idéal pour éduquer l'enfant est de le placer dans un milieu déjà en dehors de la société bourgeoise, sain pour son développement non seulement moral mais aussi physique, dans un milieu qui se prête au développement de sa curiosité, par un environnement riche, naturellement ou par le travail qui y est effectué par les adultes.

194) LAMOTTE E., *L'éducation rationnelle de l'enfance*, *op.cit.*, p. 6

195) Rapport de police du 7 janvier 1907, PPo BA 1499

196) *Ibidem*, p. 8

De l'éducation libertaire en milieu libre

Les partisans du milieu libre rejoignent les idées pédagogiques des autres libertaires. La pédagogie n'est pas une fin en soi, elle n'est qu'un moyen pour créer des individus libres, exempts des préjugés bourgeois et pourvus d'un esprit autocritique. Cependant, certains aspects de l'éducation libertaire sont exacerbés en milieu libre : la question de la coéducation est inévitable - hommes et femmes, filles et garçons vivent ensemble, dans une promiscuité qui n'est plus seulement celle de la famille - et l'on s'interroge également sur les vertus, ou les inconvénients, d'une éducation hors de la société et de sa capacité à créer des révoltés.

● Formation de révoltés hors de la société ?

Cette mise en pratique d'une éducation libertaire, faisant des enfants des êtres aptes à vivre ensemble de manière libre, pose toutefois une question cruciale aux parents : elle n'est pas celle de l'intégration future dans la société, comme un esprit contemporain pourrait le penser, mais de savoir si ces êtres seront suffisamment révoltés face à une société, dont ils auront été protégés des différents méfaits. Cette question est intéressante puisqu'elle rejoint également une interrogation du point de vue adulte : en cherchant à être en-dehors de la société, ne perd-on pas toute velléité à son encontre ? N'est-ce pas une façon de s'adapter plus que de se révolter ?

La question de savoir s'il faut ou non créer des révolutionnaires, ou au moins des révoltés, préoccupe chacun des réalisateurs des écoles libertaires. Dans ces expériences, il s'agit de former des individus pour transformer la société, de s'opposer de manière efficace à la domination et à la reproduction de la République bourgeoise, qui s'effectue également avec l'école laïque. Mais, généralement, on se refuse à présenter

à l'enfant la critique de la société, les idées anarchistes. Ceux qui s'occupent d'écoles libertaires défendent plutôt la mise en pratique d'un mode d'éducation qui laisse une plus grande liberté à l'enfant et non qui lui inculque, là aussi, des idées toutes faites. « Dire à un marmot : les prêtres sont des gredins, les soldats sont des bandits, la patrie est une marâtre, sublime est la société que nous voulons instaurer, etc., etc., me paraît aussi mauvais et aussi dangereux que de lui dire : *l'esclavage a été aboli dans la nuit du 4 août*, ou bien : *nous sommes civilisés*. Une telle éducation, quelle qu'en soit la tendance, ne peut être que limitative et *moraliste* »¹⁹⁷ s'explique Emilie Lamotte. Seulement, l'éducation libertaire, par essence, n'apprend pas aux enfants à obéir : l'autorité parentale, par exemple, est remise en question. Et l'enfant doit pareillement se montrer critique vis-à-vis de toute autorité. C'est ainsi qu'André Girard, qui a beaucoup écrit sur l'éducation, défend l'idée que leurs enfants doivent être des indociles : « Obéir, encore et toujours obéir, tel est le grand principe fondamental, essentiel de l'éducation, (...) assouplir l'enfant à la docilité, c'est le livrer sans armes à toutes les oppressions... »¹⁹⁸ On n'inculque pas à l'enfant des idées toutes faites, anarchistes ou pas. On lui apprend plutôt à découvrir par lui-même et à ne pas se soumettre aux individus comme aux idées. Emilie Lamotte prône le développement libre du sentiment chez l'enfant. Les enfants ainsi élevés se rendront compte, et sans doute de manière bien plus évidente, par contraste, des affres de la société. L'observation et la valeur de l'exemple doivent servir aux enfants à se forger leurs propres sentiments, et ressentiments.

Eugénie Casteu, l'une des institutrices de La Ruche, analyse ainsi les résultats cette éducation : « Pouvons-nous, je le demande, moraliser à outrance ces petits bonshommes et bonnes femmes de 8 ou 10 ans ? Ils en seront bientôt las. L'instinct atavique supplantera en eux la raison dans la plupart des cas. Cela est si vrai qu'à la Ruche, où systématiquement l'on a vilipendé la violence physique, ce que les enfants ont le

197) LAMOTTE E., « Education anarchiste », *l'anarchie*, 25 avril 1907, n°107

198) *Bulletin de « La Ruche »*, 10 avril 1914, n°3

plus goûté dans *Terre libre* de Jean Grave, ce n'est pas l'idéal d'une société nouvelle (cela est-il à leur portée ?), non, ce sont les combats, par ruse et par force, entre les Terre-libériens et les Aréthusiens, défenseurs de l'antique « ordre » social. (...) C'est un fait : l'enfant, sauf exception porte en lui un besoin de lutte »¹⁹⁹. L'enfant, élevé dans ou hors de la société, sera donc attiré par la lutte sociale. Et les anarchistes sont, dans l'ensemble, convaincus que l'éducation libertaire permettra de former « des individus plus conscients et plus énergiques »²⁰⁰. Pour André Lorulot, « l'Ecole Libertaire (...) c'est la possibilité de former une élite anarchiste, une génération nouvelle et forte, délivrée des préjugés, des mensonges, nourrie d'une saine éducation scientifique et constituant ainsi des matériaux sérieux et solides pour nos actions et nos agitations futures. »²⁰¹

Pour ce qui est des résultats d'une telle éducation, il est difficile de se faire une idée précise. Pour Cempuis, Nathalie Brémand raconte que, d'un côté, Madeleine Rébérioux avait eu connaissance de deux typographes qui étaient passés par Cempuis dans leur enfance et qui étaient, adultes, fort contestataire. Dans les rapports de police, on apprend qu'Auguste Salive, typographe, ancien élève de Cempuis, aide à composer le journal *l'anarchie*²⁰². De l'autre, le témoignage d'Edmée Arma, qui eût sept aîeux élèves de Robin, montre qu'ils retombèrent dans le conformisme.

Roland Lewin est parvenu, sur les 80 enfants accueillis à La Ruche, à obtenir des informations sur une quarantaine d'entre eux²⁰³. L'un d'eux témoigne : « Nous sommes restés des inadaptés au régime social actuel »²⁰⁴. Mais chacun tenta tant bien que mal de s'adapter, et bien peu s'engagèrent dans la lutte sociale.

199) CASTEU Eugénie, « L'Enfance et l' « Apologie de la Violence » », *Bulletin de « la Ruche »*, 25 juillet 1914, n° 10

200) LAMOTTE E., *L'éducation rationnelle de l'enfance*, op.cit., p. 2

201) LORULOT A., « La fin d'une époque. Pour la Renaissance », *Le Libertaire*, op.cit.

202) Rapport de Foureux, 21 avril 1908, PPo BA 928

203) LEWIN R., *Sébastien Faure et "La Ruche"*, op. cit., pp. 212-214

204) *Ibidem*

Même si tous les enfants éduqués à Cempuis, à La Ruche, en milieu libre, ne devinrent pas, *a priori*, des révoltés, il est impossible de connaître les effets des circonstances dans lesquelles ils vécurent leur enfance. Parfois, ils ne firent que passer dans ces milieux, d'autres y vécurent plus longtemps, mais les conditions n'étaient sans doute pas les mêmes. A La Ruche, « les enfants grandirent dans un monde presque clos, autarcique et idéaliste, à l'abri des besoins et des obstacles »²⁰⁵, ce qui n'était certainement pas le cas des enfants en milieu libre, dont l'existence était éphémère, rarement coupé de ses contacts avec le monde. Force est toutefois de constater combien les idées éducatives du début du siècle paraissent moderne et préfigurent les principes de la pédagogie nouvelle. Notamment pour la « coéducation » (la « mixité » actuelle) dont on peut trouver des remises en cause à notre époque...

● Coéducation sexuelle

La coéducation des sexes est une expérience centrale à Cempuis, tentée de nouveau à la Ruche, prônée dans les milieux individualistes et inévitable en milieu libre. Elle est considérée comme indispensable pour quiconque prône l'égalité des sexes. Beaucoup pensent que la coéducation est la panacée aux « difficultés de compréhension » entre les hommes et les femmes à l'âge adulte, et notamment à propos de la question sexuelle. « Nous avons le désir de faire de l'home et de la fame non plus des étrangers, come ils sont aujourd'hui, mais des camarades ayant mêmes intérêts, mêmes idées. (...) Nous voyons combien les fames sont rares qui peuvent devenir pour un home non seulement l'amante, mais l'amie, la camarade. La coéducation est le remède d'un état des choses aussi déplorables. »²⁰⁶

L'éducation sexuelle est également l'un des enjeux pour des meilleures relations entre les sexes. Mais elle est encore une question délicate jusque chez les anarchistes. Paul Robin, de

205) *Ibid.*

206) MAHE A., « Educacion Mixte », *l'anarchie*, 26 décembre 1907, n°142 (orthographe simplifié)

par son engagement dans la propagande néo-malthusienne et sa lutte pour une « maternité consciente », qui ne sont pas interrompus par son activité à Cempuis, aurait sans aucun doute aimé ajouter au programme de son enseignement celui de l'instruction sexuelle. Cela ne sera pas possible face à la vigilance intense de l'environnement clérical et réactionnaire. On constate qu'à la Ruche également, si l'éducation sexuelle existe, elle se limite « à une brève et timide étude des mécanismes de reproduction »²⁰⁷. A Saint-Germain-en-Laye, une anecdote illustre des tensions avec certains parents, loin d'être eux même des êtres « conscients », quoique se disant anarchistes : « Augery avait un fils âgé de onze ans. Ce garçon nous entendit un jour, Goldsky, un autre colon et moi, parler de je ne sais plus quelle question touchant la procréation et les problèmes de génération. L'enfant avait été élevé jusqu'alors dans la plus vicieuse ignorance. Les propos entendus, il questionna, tout naturellement, sa mère, qui s'emporta en nous couvrant d'injures, disant que c'était honteux, immoral, etc. Après avoir fui la société capitaliste pour éviter ses préjugés, il est bouleversant d'entendre dans une colonie communiste des choses de ce genre et d'y rencontrer des gens assez arriérés pour soutenir encore le vieux préjugé chrétien de l'enfant né dans un chou !!! »²⁰⁸ On ne sait pas en réalité si les enfants des milieux libres connurent plus que les autres les principes de la liberté sexuelle que leurs parents se prétendaient d'appliquer. A la différence des communautés des années 1970, où, au contraire, on a pu constater que les enfants étaient au fait de la sexualité de leurs parents et précoces en ce qui concernaient leur propre sexualité, il est probable que, comme la question sexuelle prêtait encore à de vives discussions entre les adultes, partisans d'une plus ou moins grande « camaraderie amoureuse », les enfants restaient éduqués sur ce point de manière assez contrastée, et plutôt moins que plus.

Mais filles et garçons partageaient les mêmes activités. A Aiglemont, il y avait une grande pièce réservée aux enfants. On

207) LEWIN R., *Sébastien Faure et "La Ruche"*, op. cit., p. 108

208) LORULOT A., *Une expérience communiste*, op. cit., p. 17

ne sait toutefois pas si Andrée, Georges et Etienne dormaient ensemble dans cette pièce. Du moins s'occupaient-ils ensemble des bêtes de la ferme. A la Ruche, Sébastien Faure souligne que « la vie commune, les études et les jeux partagés ébauchent (...) une atténuation de certains contrastes que l'éducation, les mœurs, les occupations spéciales à chaque sexes et les préjugés sociaux ont exagérés et esquissent un rapprochement qu'on peut considérer comme très heureux puisqu'il arrache chaque sexe à certains travers qu'ont grossis des siècles de vie non seulement distincte mais opposée et même hostile »²⁰⁹. Dans l'ensemble, on s'applique à ce que, filles comme garçons, aient les mêmes besognes quotidiennes et accès aux mêmes formations. S. Faure a d'ailleurs eu quelques difficultés à faire accepter l'idée qu'une jeune fille accède à un apprentissage en typographie, puis travaille en imprimerie.

Réciproquement, avec la coéducation, commence à apparaître l'idée que l'homme comme la femme participent de l'éducation de l'enfant : le père joue une responsabilité aussi grande que la mère dans la mauvaise éducation de celui-ci. « Si la mère apprend à l'enfant des prières et l'histoire du « petit Jésus », l'homme en revenant le soir n'est-il pas fier de conter à l'enfant les beautés du service militaire, ne lui enseigne-t-il pas l'amour de la patrie, les chansons guérières, le respect au drapeau, etc. »²¹⁰. On retrouve là les travers des deux écoles, congréganiste ou publique. Cette idée que le père doit également surveiller son comportement à cause de l'exemple qu'il donne à l'enfant est toutefois proférée par Armandine Mahé. Or, le discours dominant, chez les anarchistes mâles, considère généralement que c'est la femme qu'il faut changer : des mères « non conscientes » ne peuvent qu'avoir des enfants « résignés ». Selon Sophie Kérignard²¹¹, Sébastien Faure conserve, d'après un discours

209) LEWIN R., *Sébastien Faure et "La Ruche"*, op. cit., p. 100-101

210) MAHE Armandine, « L'homme et la femme », *l'anarchie*, 21 juin 1906, n°63 (écrit en orthographe simplifiée)

211) KERIGNARD Sophie, « Essai d'identification de la femme anarchiste. Le rôle des femmes dans l'anarchisme (XIXe-XXe siècle) », *L'anarchisme a-t-il un*

de 1920, l'idée du rôle primordial de la maternité primant celui de la paternité. L'éducation des enfants doit être confiée aux femmes. Il semble que ce soit également l'avis de Georges Butaud, qui n'avaient pas d'enfants et qui, finalement se préoccupait assez peu d'eux et de la question de leur éducation dans ses écrits. S. Zaiikowka raconte : « Quant à ses idées sur la femme, il désirait la voir indépendante, instruite, saine et éduquant elle-même ses enfants »²¹²... Idée sur laquelle il est totalement en porte-à-faux avec E. Armand, qui pose comme condition que : « Tout milieu de vie en commun, (...) où les mères confient leurs enfants dès le sevrage (au moins pendant la journée) à des éducateurs de vocation, où l'enfant ne rend pas esclave celle qui l'a mis au monde, a de grandes chances de durer plus longtemps »²¹³. Cependant, comme on le verra, le partage des rôles féminin et masculin subsiste, même en milieu libre. Si certaines femmes acquièrent des tâches habituellement réservées aux hommes, gagnent une certaine indépendance, les autres conservent la place qui leur est accordée dans la société traditionnelle.

Les réflexions sur l'enfant entraînent donc un certain nombre de réflexions sur l'adulte lui-même : la coéducation des sexes repose sur l'idée d'une égalité homme-femme, l'éducation de l'enfant sur le mode de l'émancipation invite l'adulte à repenser ses propres comportements. En étendant le sens de la coéducation aux différences d'âge, les relations adultes-enfants sont également transformées : « Je crois que la pratique de la philosophie ne peut s'acquérir qu'à l'école de la vie et dans un milieu libre tous ceux qui le composent doivent se considérer comme des éducateurs. Il est prouvé que l'exemple est le meilleur moyen pour développer une idée : l'on verrait donc à cette école que les élèves seraient des professeurs et les professeurs des élèves... »²¹⁴

avenir ?, *op. cit.*, p. 458

212) ZAIKOVSKA Sophie, « Vie et mort de G. Butaud », *op.cit.*

213) ARMAND E., « Les « Colonies » communistes », *op. cit.*

214) HELLE Maurice, « L'enfant et l'école anarchiste », *La Vie anarchiste*, Saint-Maur, 15 juin 1914, n°25

● Le milieu libre, une école libertaire intégrale pour tous

Les milieux libres se situent dans le même courant de réflexion et d'action que les tentatives pédagogiques. Le milieu libre est un microcosme libertaire, comme se voulait Cempuis, qui veut transformer les individus, et non plus seulement les enfants comme à La Ruche, en modifiant le milieu. L'ensemble du mouvement anarchiste est alors baigné par les idées éducationnistes, nul ne nie plus l'efficacité de l'éducation comme facteur d'affranchissement. Malgré tout, une différence essentielle persiste à ce sujet entre le courant communiste et syndicaliste et le courant individualiste. Comme le montre G. Manfredonia dans sa thèse²¹⁵, le clivage ne se situe pas au niveau de la propriété ou sur la répartition des richesses mais il est « qualitatif ». Dans un cas, l'individu est considéré comme le produit des conditions sociales. L'éducation est utile mais ne fait pas tout, seule la Révolution peut achever la transformation de l'individu. L'émancipation individuelle n'est envisagée qu'à travers le prisme de l'éducation collective. Dans l'autre cas, l'individu est perçu comme « une sorte de monade, un être complet en soi qui peut exister en dehors voire contre la société »²¹⁶.

Les individualistes se sont massivement préoccupés des questions éducatives et ont participé dès les débuts aux Universités Populaires, aux écoles libres. On comprend alors mieux pourquoi ce sont essentiellement les individualistes qui se préoccupent des milieux libres, lieux par excellence de formation d'êtres conscients. Et pourquoi les communistes délaissent, après un premier engouement, ce mode d'action lorsqu'il s'avère, en plus, ne pas être efficace pour l'instruction collective, ne faisant aucune preuve de la vérité portée par l'anarchisme, par leur faible durée de vie et leurs difficultés économiques. Toutefois, comme le montre Aiglemont, le milieu libre pourra être utilisé comme point de chute efficace pour

215) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, *op. cit.*, « Introduction »

216) *Ibidem*

la propagande. Reste finalement l'idée qu'il peut permettre une efficacité plus grande dans la formation d'un individu, qui vit en camaraderie, donc plus apte pour la propagande, plus libre pour lancer la révolution, qui n'est pas bannie de tous les esprits, même individualistes.

Pour les individualistes, les choses sont claires : il faut changer l'individu pour changer la société. Et cela ne saurait se faire que par plusieurs aspects : émancipation économique, corporelle, intellectuelle et morale. F. Henry reprend aussi cette idée : « il faut, par tous les moyens, constituer des milieux harmoniques susceptibles de fournir une génération d'hommes nouveaux²¹⁷ ».

Le milieu libre comme laboratoire sociologique

● De la dégénérescence à l'eugénisme

Cette nécessité de créer un « homme nouveau » est d'autant plus évidente à la fin du 19^e siècle, où l'idée de dégénérescence, « mot de spécialiste sorti du champ clos de la médecine pour tomber à la fin du siècle dans le domaine public »²¹⁸, est partagée par de nombreux discours. C'en est presque devenu un dogme, qui ne sera critiqué qu'après guerre. Les anarchistes n'échappent pas au contexte morose de fin de siècle et leurs angoisses à ce sujet transparaissent d'autant mieux lorsqu'il s'agit de former des microcosmes régénérateurs autour de leur idéal : « Oui ou non, les causes multiples de la dégénérescence, de la déchéance physique et morale que nous avons constatées sont-elles à négliger pour le travail d'émancipation des individus et de transformation sociale ? »²¹⁹. Les anarchistes chez lesquels on retrouve le plus

217) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *op. cit.*

218) CAROL Anne, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1995, « Introduction »

219) HULOT Laure, « Contre la dégénérescence », *l'anarchie*, 24 octobre 1907, n° 133

fréquemment ce genre de discours sont généralement les plus engagés ou influencés par la propagande néo-malthusienne : P. Robin, qui en est le principal représentant en France, S. Faure ou A. Lorulot et E. Lamotte, pour citer des individus déjà rencontrés. Au constat initial de dégénérescence vient s'ajouter l'image d'une procréation aveugle : « Les gens mariés, dont la vilénie morale engendre certes la laideur physique, s'accouplent sans plaisir entre les draps sales de la légalité et du devoir. Ils n'obéissent aux instincts naturels qu'avec répugnance et maladresse et les ruts alcooliques et brutaux de leurs corps crasseux aboutissent sans hésitation à la procréation aveugle et irréfléchie de nouveaux cuistres à la cervelle vide et aux sens endormis »²²⁰. Cette propagande, en ce qu'elle cherche à limiter la procréation d'« esclaves », se double généralement d'un projet eugéniste.

Le terme d'« eugénisme », très peu employé en France avant la guerre, est défini en 1904 par son inventeur, Galton, comme « l'étude des facteurs socialement contrôlables qui peuvent élever ou abaisser les qualités raciales des générations futures, aussi bien physiquement que mentalement »²²¹. L'eugénisme français existe cependant sans le mot, « dans un discours moins spectaculaire mais plus représentatif car mieux partagé »²²². La lutte contre l'alcoolisme, relayé également par les milieux anarchistes, rentre dans la volonté de stopper ce qui entraîne généralement la « dégénérescence d'une lignée ». De manière très répandue à l'époque, on se préoccupe de « faire de beaux enfants ». E. Lamotte explique, peut-être à propos de ses enfants qu'elle eut de pères différents : « physiologiquement, nous voyons être plus beaux les enfants d'unions renouvelées que ceux d'un même couple ».

Cet eugénisme transparaît dans la sélection faite à l'entrée de l'orphelinat de Cempuis, de La Ruche, ou même de certains milieux libres. Paul Robin préférerait ainsi accueillir l'enfant

220) LORULOT André, *Procréation consciente*, Romainville (Seine), Editions de *l'anarchie*, 1910, Publication n° 6, 8 p.

221) CAROL A., *Histoire de l'eugénisme en France, op. cit.*

222) *Ibidem*

très jeune et si possible « doué d'atavisme supérieur »²²³. Une commission administrative se prononce sur l'admission définitive des enfants après un stage de trois à six mois. « Aucun enfant ne sera admis à Cempuis s'il n'est dans les meilleures conditions physiques et intellectuelles, et si l'enquête faite sur les parents eux-mêmes ne présente sous ce rapport de garanties sérieuses »²²⁴. A La Ruche, s'il n'y a pas d'enquête sur les parents, face aux nombreuses demandes, les enfants sont également soigneusement sélectionnés : l'une des conditions est leur bonne santé. Ils ne doivent pas forcément être robustes, la vie au plein air fera son œuvre mais, explique Sébastien Faure, « nous refusons formellement un enfant dont le rachitisme, la scrofule, le syphilitisme, l'alcoolisme, la tuberculose, ou toute autre affection originelle fait un dégénéré ou un anormal. (...) Nous ne pouvons pas introduire dans un groupement d'enfants sains, un foyer de contamination. (...) Outre que la présence d'un anormal ou d'un dégénéré serait un péril constant pour ses camarades, il serait un poids mort que le groupe tout entier serait condamné à porter et qui paralysierait la marche de tous les autres »²²⁵. Pour la bonne marche de l'entreprise, il n'est donc pas possible de s'encombrer d'individus malades et faibles. L'idée est la même dans la bouche d'André Mounier à Aiglemont : « tant à cause de cas à prévoir de contagion que par obligation de fournir un rendement maximum avec le minimum de dépenses et d'énergies moindres (femmes, enfants, malades), un choix judicieux des éléments est indispensable »²²⁶. La femme retrouve là son inscription et sa catégorisation traditionnelle liée à son corps. Le stigmate de l'être faible physiquement, jamais comparé à l'homme – mais à l'enfant ou au « malade » - reparait ici de manière brutale.

Cette sélection individuelle est au cœur du projet eugéniste,

223) BREMAND N., *Cempuis, une expérience d'éducation libertaire*, op. cit., p. 62

224) *Ibidem*, p. 63

225) FAURE S., « La Ruche », *Son but, Son organisation, Sa portée sociale, Monographie complète*, Rambouillet, Imprimerie communiste de « La Ruche », 1914, 61p.

226) MOUNIER A., *En communisme*, op.cit., p. 29

par essence normatif. Il propose d'aller vers un mieux et de favoriser les meilleurs. Fortuné Henry présente le milieu libre comme « la possibilité de jeter bientôt dans les jambes torses de notre mauvaise société une élite de jeunes hommes sains de corps et d'esprit, qui seront les ardents apôtres et les propagateurs de ces bons milieux qui peuvent et doivent exister »²²⁷. Ce scénario de tri ou de formation de ce que l'on pourrait appeler une « élite anarchiste » est toutefois limité : le milieu anarchiste reste assez restreint, ceux qui souhaitent vivre en milieu libre sont encore moins nombreux. Et l'idée centrale est fondamentalement de permettre une vie libre. L'introduction de telles idées montre bien comment les anarchistes sont évidemment imprégnés des représentations de leur temps et en particulier d'un certain scientisme.

Toutefois, leur réponse est différente : l'anarchisme est imprégné de volontarisme. « Accepter aveuglément et sans murmurer les lois de la nature ? Mais en poussant un tel raisonnement dans ses conséquences logiques, on arriverait à la disparition de l'espèce humaine. (...) Même contre les lois de la nature, il est des révoltes permises. »²²⁸ Voilà comment Lorulot prend le contre-pieds de ses discours virulents et inquiets sur la dégénérescence de l'espèce humaine, des discours « économiques » qui préconisent l'élimination du « déchet social »²²⁹. Le milieu et sa transformation sont au cœur de la régénération de l'individu : « c'est en raison de préjugés, soit religieux, soit inexplicables que des conjoints infectés d'un empoisonnement transmissible se croient obligés de créer des enfants difformes, mal venus, voués à toutes les misères physiques »²³⁰. Après la toute puissance de l'hérédité dans la seconde moitié du 19^e siècle, le milieu revient peu à peu dans le discours médical, et avec lui l'hygiène et l'éducation. Voilà sur quoi l'anarchiste fait également reposer les espoirs dans l'« homme nouveau » : l'importance accordée au corps

227) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, n°6, 1903

228) LORULOT A., *Procréation consciente*, op. cit.

229) CAROL A., *Histoire de l'eugénisme en France*, op. cit.

230) LAMOTTE E., *La Limitation des Naissances. Moyens d'éviter les Grandes Familles*, Editions de l'Idée Libre, 1920, 12 p.

par l'éducation physique, la recherche d'un environnement et d'une alimentation saine, jusqu'à un habillement qui n'entrave pas le mouvement.

Le milieu libre dans ce discours « biologique » gagne une nouvelle fonction, scientifique cette fois. Ainsi « les hommes de demain, nés et élevés dans de meilleures conditions, constitueront des individualités éclairées et vigoureuses qui comprendront leurs véritables intérêts et qu'il sera plus difficile de gouverner que les déchets humains d'aujourd'hui »²³¹.

● Le milieu libre comme laboratoire

Le milieu libre devient alors laboratoire, laboratoire pour la formation d'hommes nouveaux, enfants ou adultes mais également de rapports sociaux nouveaux. Le laboratoire devient, après les années 1880, un lieu clé de la pratique scientifique. Claude Bernard et Louis Pasteur vont sortir la maladie du corps pour l'étudier sous microscope et en laboratoire. On pourrait reprendre l'image, en l'inversant pour les milieux libres : on prétend sortir l'individu du corps social pour le débarrasser de certaines de ses tares. On a l'idée qu'en changeant le protocole de départ, notamment en sélectionnant ou non les différents composants (les individus, les ressources économiques, le degré d'individualisme), les résultats changeront. S. Zaïkowska explique ainsi son départ, avec G. Butaud, toujours avant la dislocation des colonies : « A un moment donné, l'expérience donnait un résultat négatif. Pour pouvoir utilement continuer à vivre dans une telle colonie, il aurait fallu pouvoir modifier les conditions de l'expérience »²³². Comme cela n'était pas possible, ils quittaient le milieu libre et s'évertuaient à en fonder un autre. Et le reproche adressé aux chercheurs de transformer le laboratoire en une « tour d'ivoire » qui le déconnecte de la réalité de la maladie ressemble aux reproches fait aux milieux libristes de perdre pied par rapport à la lutte sociale en « s'isolant » dans les milieux libres.

231) LORULOT A., *Procréation consciente*, op. cit.

232) ZAIKOVSKA S., « Vie et mort de G. Butaud », op. cit.



Georges BUTAUD



SOPHIE ZAIKOWSKA



Victor SERGE



Louis Rimbaud
Directeur de la Société
d'Etude technique et
d'enseignement général
et de *Terre libérée*, Ecole de
pratique végétalienne de
Luynes (Indre et Loire),
inventeur et propagateur
à travers le monde de la
célèbre «Basconnaise»

La petite Solange LALLEMAND-RIMBAUD, 8 ans



Végétalienne pure
Fille des fondateurs de *Terre Libérée*
Ecole de pratique végétalienne
de Luynes (Indre-et-Loire) France



Herblay 1929



Le Cubilot

Les Révoltes sont vaines, c'est
pourquoi nous organisons.

Journal international d'Education, d'Organisation et de Lutte Ouvrière

ABONNEMENT

en FRANCE
 par an 5 fr. 50
 par trimestre 1 fr. 50
 par mois 50 c.

5^{fr.}

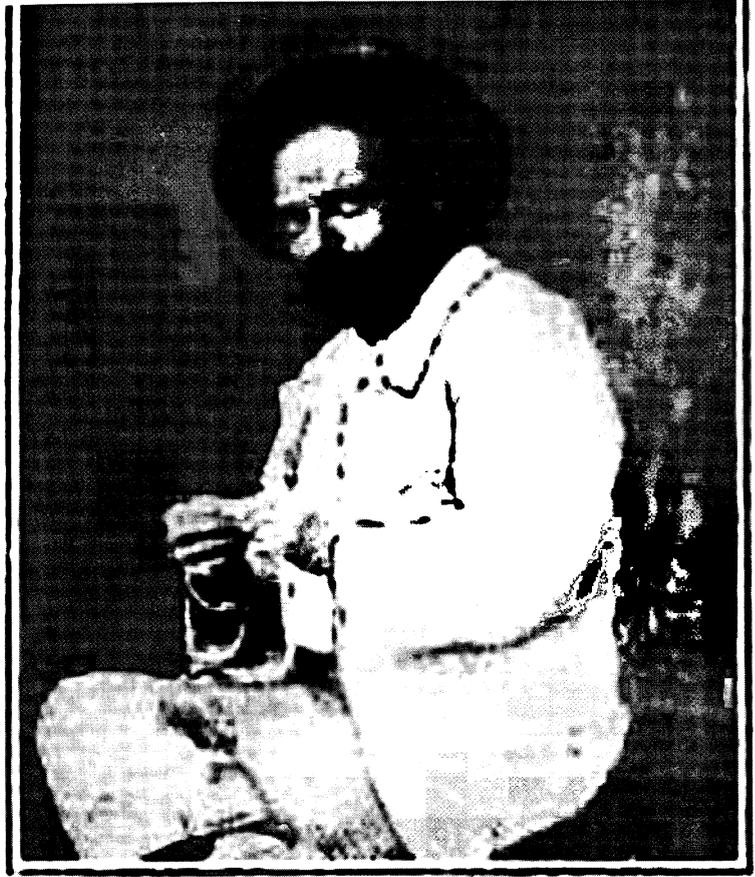
ADMINISTRATION & REDACTION :

COLONIE D'AILEMONT (ARDENNES)
 Agence pour le commerce de détail à Jean Polo

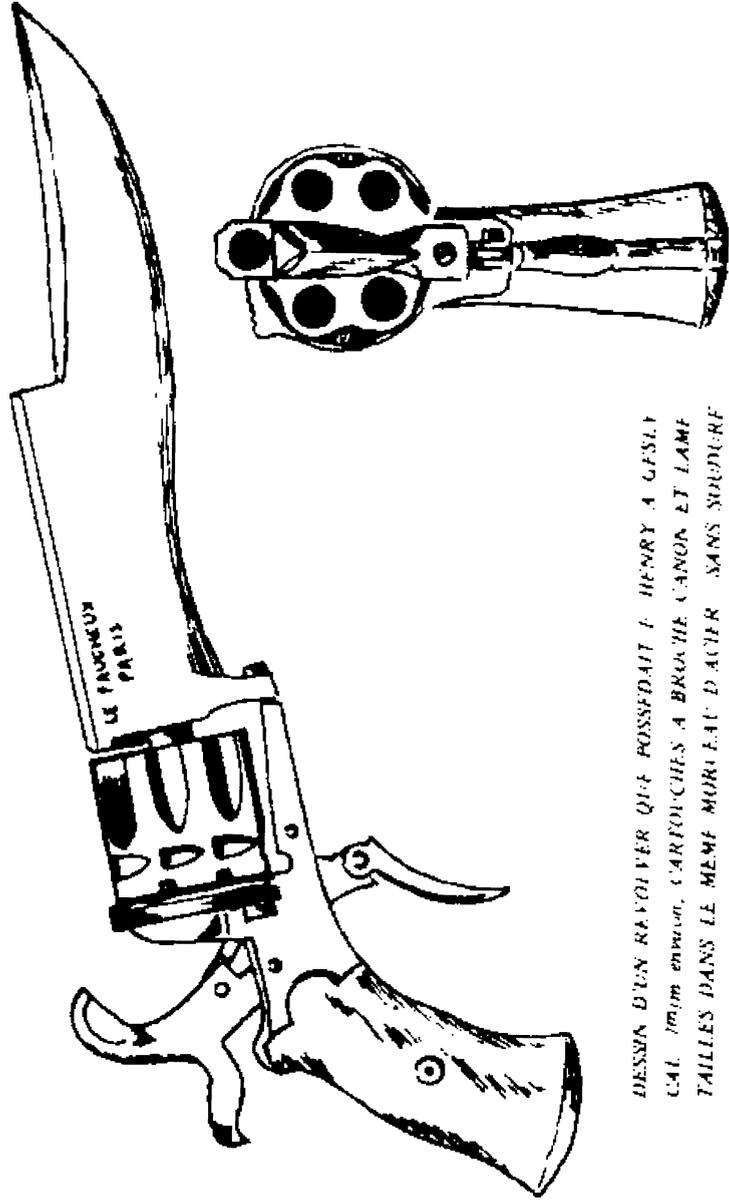
5^{fr.}

ABONNEMENTS en BELGIQUE & ÉTRANGER

par an 5 fr. 50
 par trimestre 1 fr. 50
 par mois 50 c.



Fotuné HENRY, fondateur de la colonie communiste



DESSIN D'UN REVOLVER QUE POSSÉDAIT L'HENRY A GESLY
 CAL. 7mm environ, CARTOUCHES A BROCHIE CANON ET LAME
 TAILLÉES DANS LE MEME MORCEAU D'ACIER SANS SOUDURE

A 27
 Dessin d'un revolver que possédait Fortuné HENRY à Gesly. Calibre 7mm environ, cartouche à
 broche et lame taillés dans le même morceau d'acier et sans soudure.

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

ANDRÉ MOUNIER

EN COMMUNISME

La Colonie libertaire d'Aiglemont

PRIX : 10 CENTIMES

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
 DE LA
 COLONIE COMMUNISTE
 D'AIGLEMONT
 (ARDENNES)

AVRIL 1906

N° 3

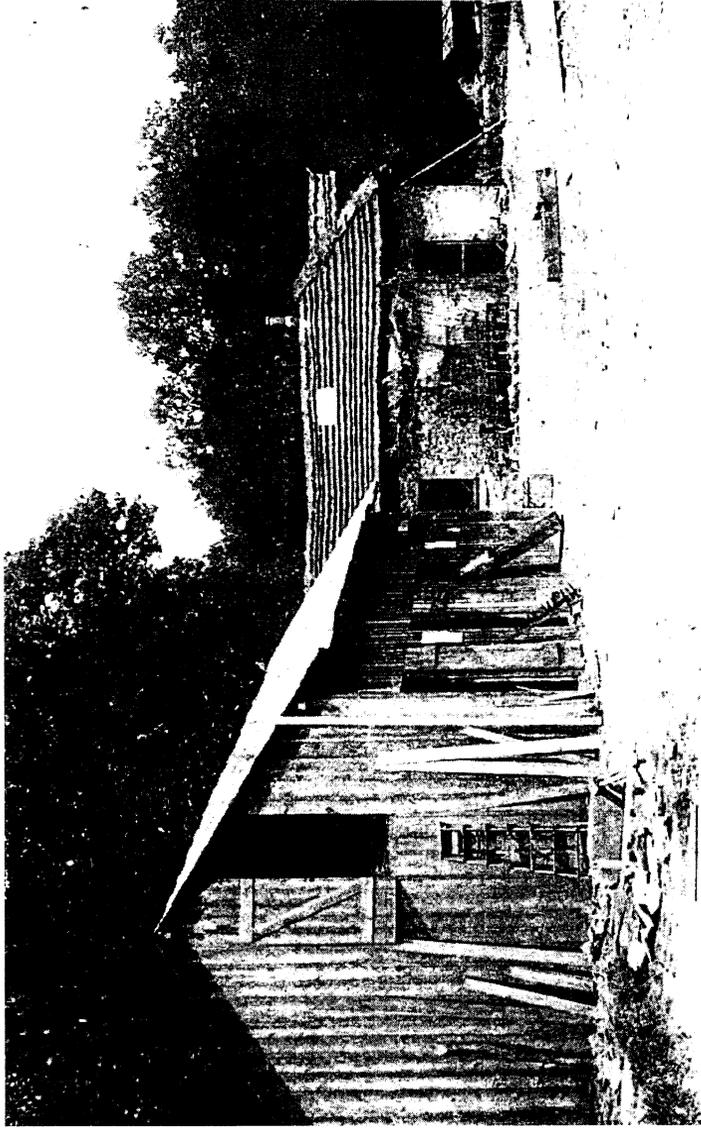
Steinlen



COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N° 1. — *Premier pas.*



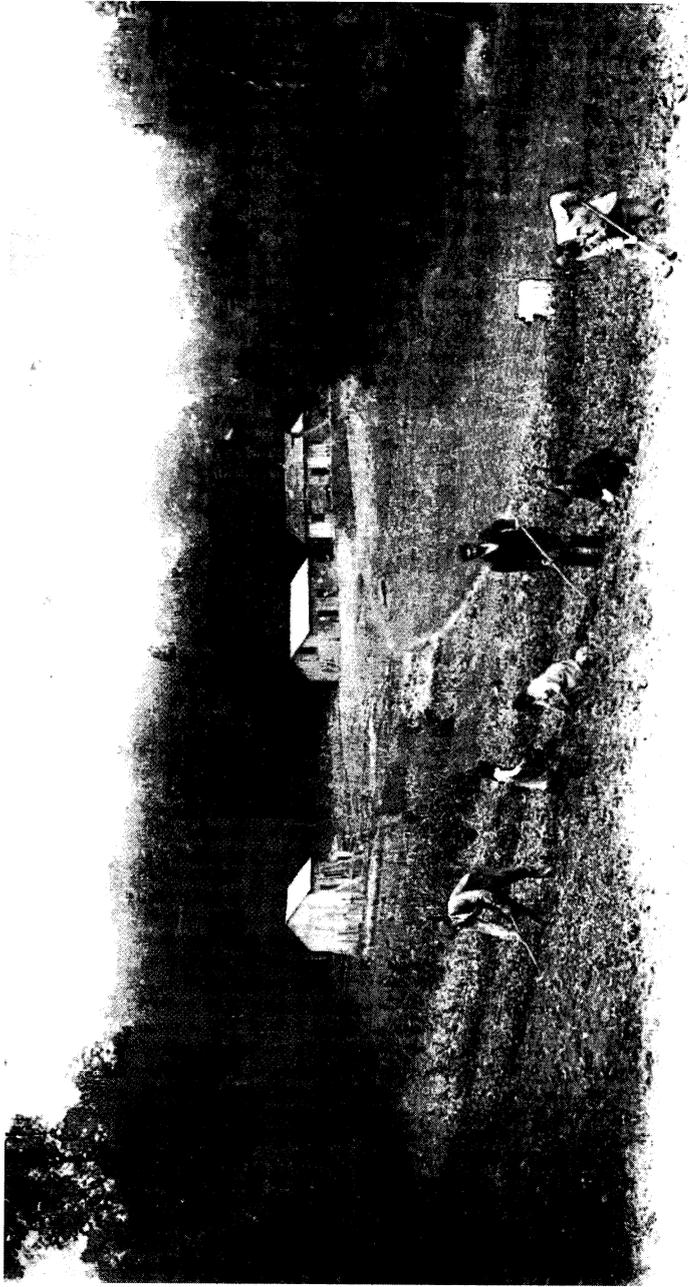
COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N° 2. — *Les premières habitations.*



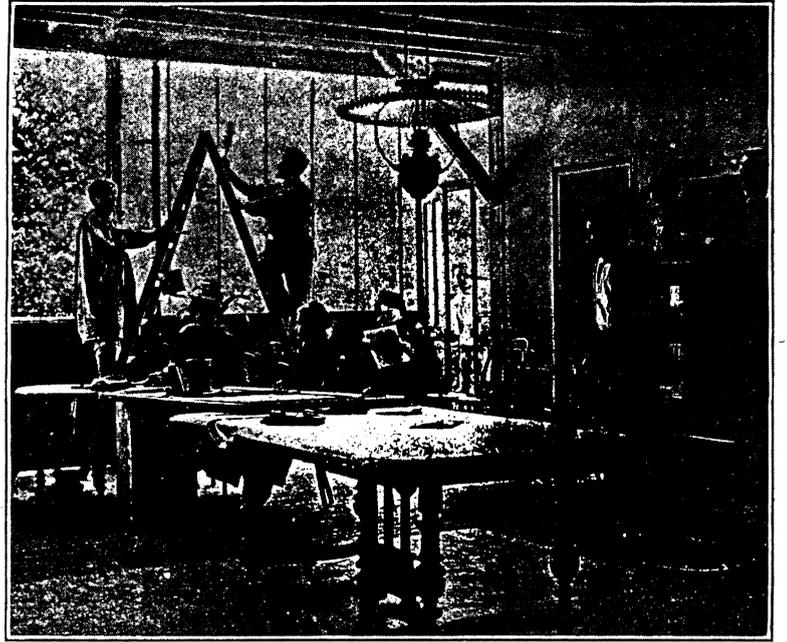
COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N° 4. — Bâtimens d'élevage.



COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N° 6. — Quelques amis de la Colonie.



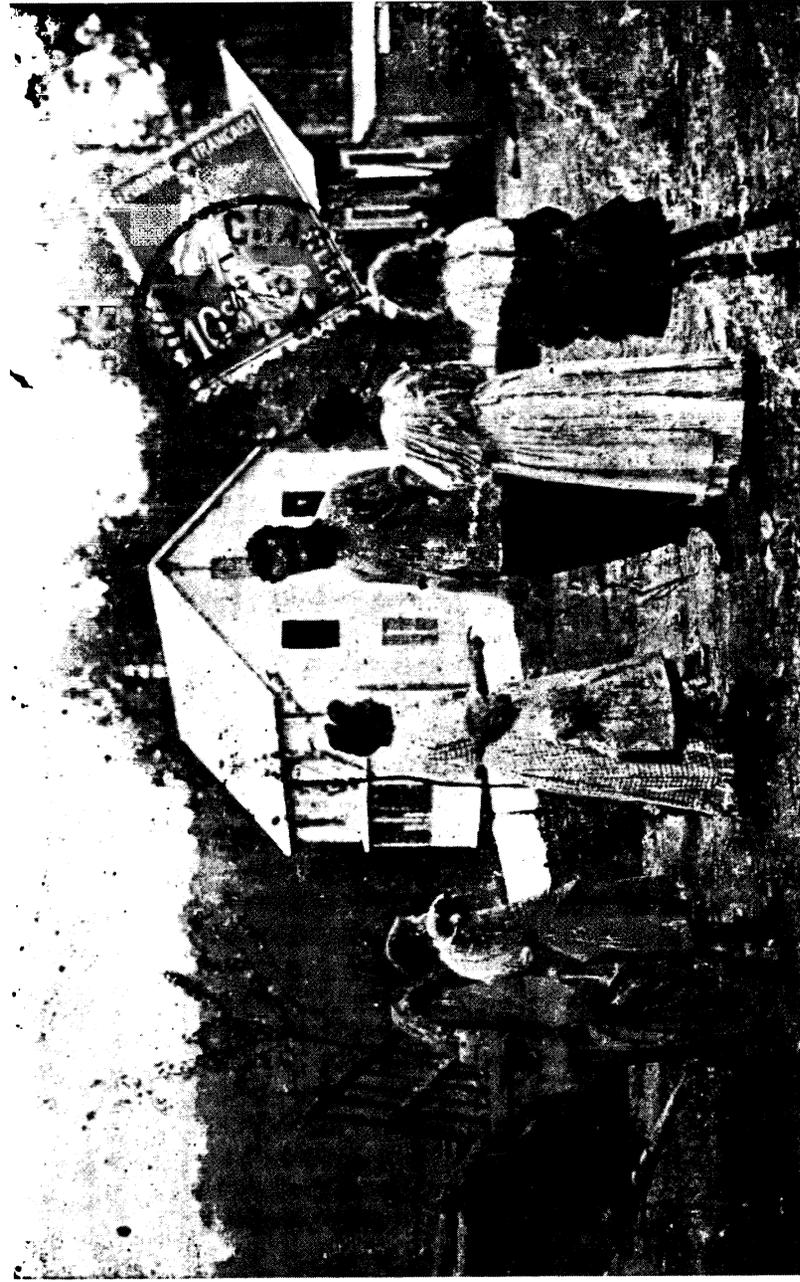
COMMUNISME EXPÉRIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N° 5. — Vue générale.



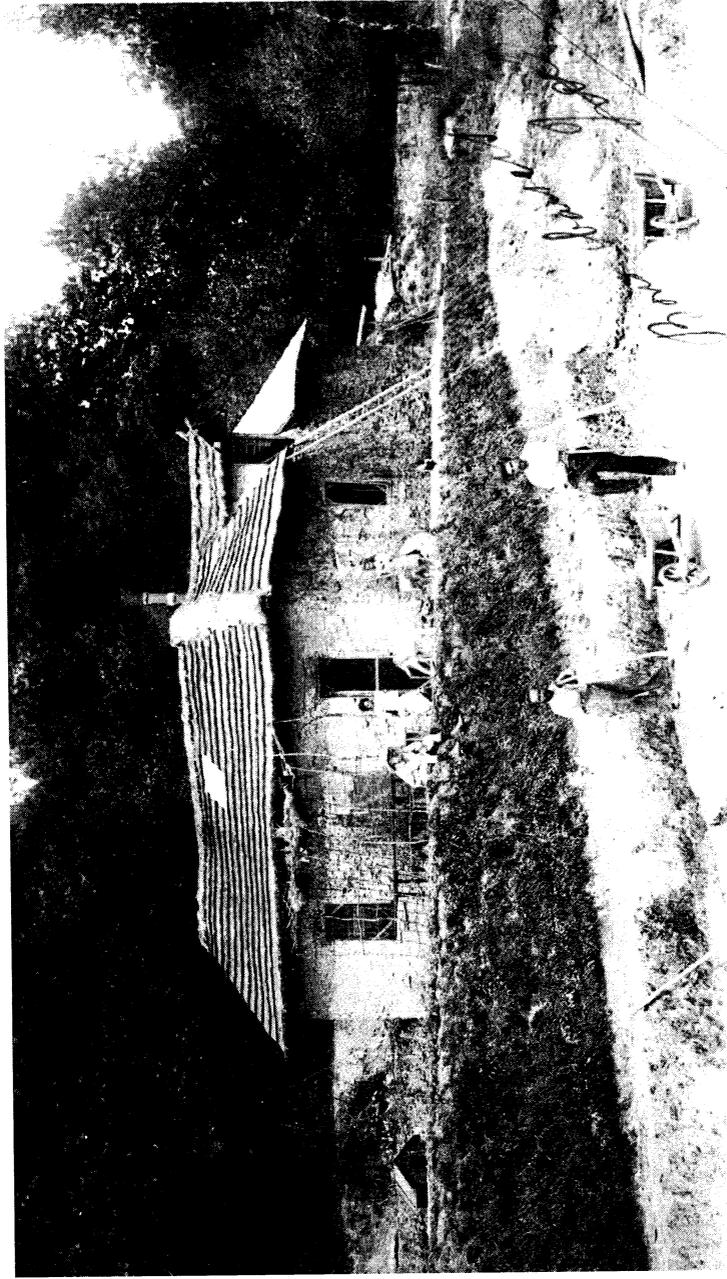
A Aiglemont, grande salle commune ouvrant sur la véranda.



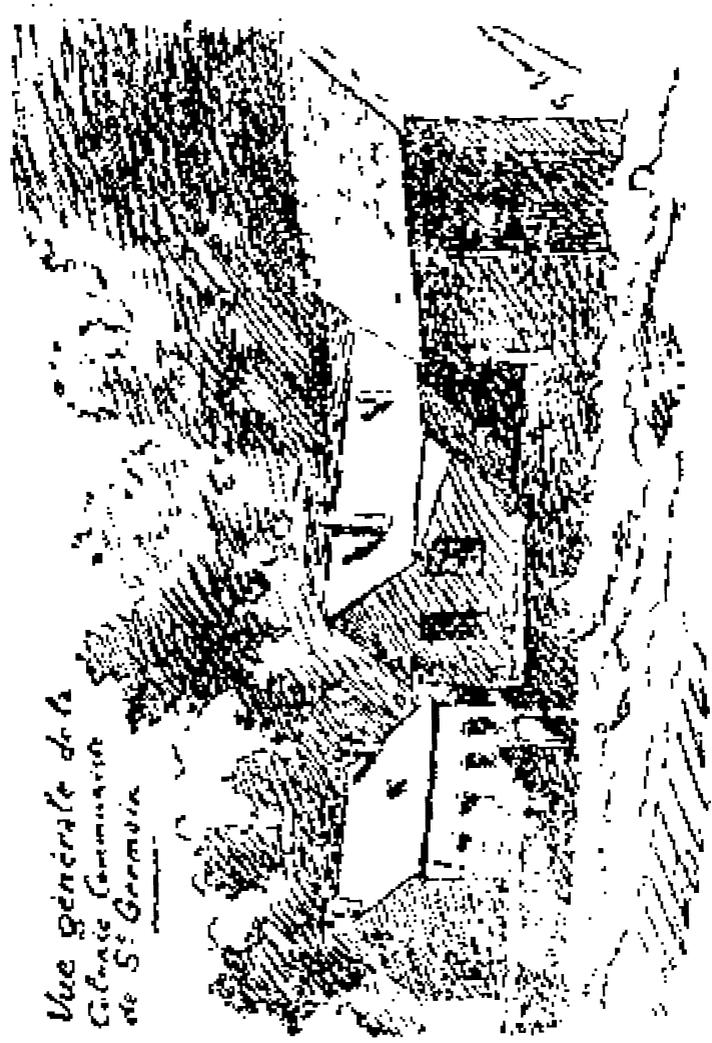
Communisme expérimental. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
N°9 : Au repos



N°8 : Colonie libertaire d'Aiglemont — (un instantané)

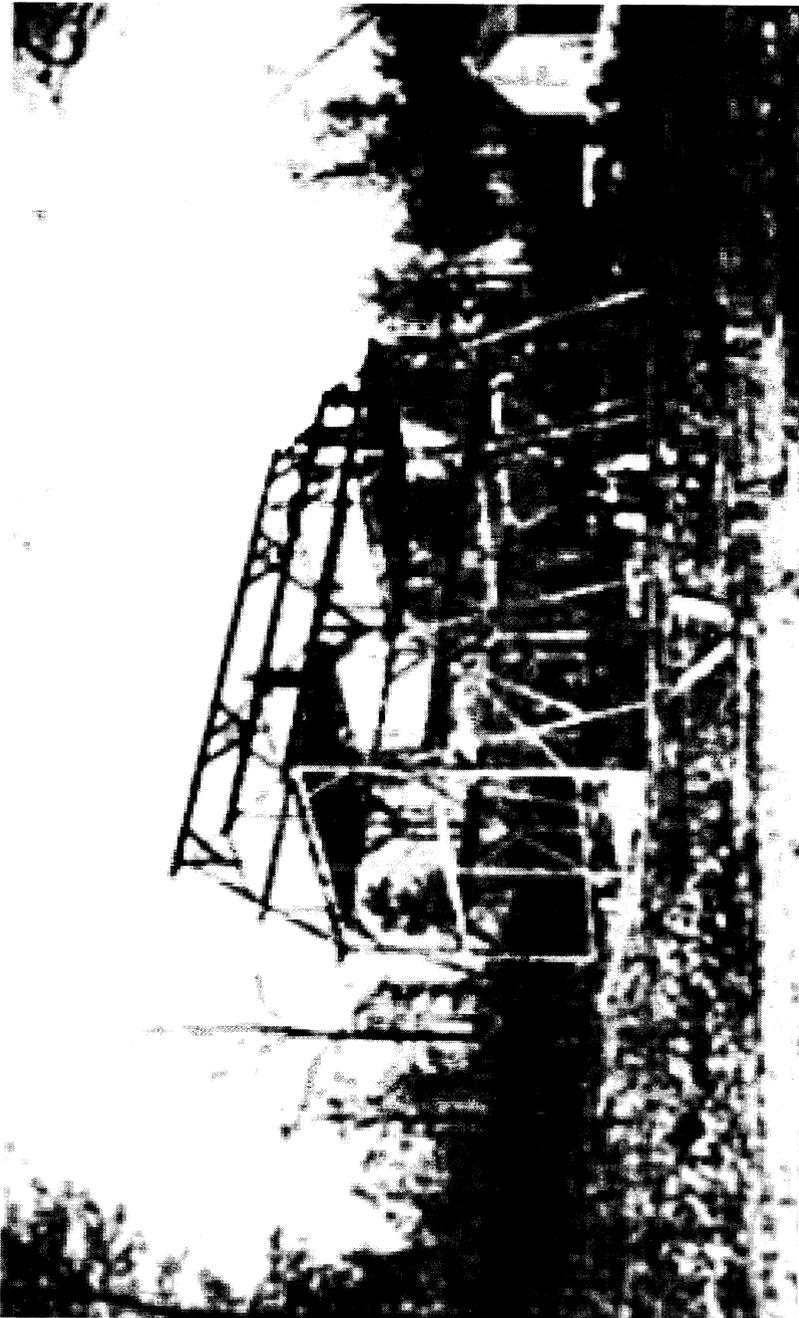


COMMUNISME EXPERIMENTAL. — Colonie l'Essai, Aiglemont (Ardennes).
No 3. — Construction de l'Etang.



Vue générale de la
Colonie Communiste
de St Germain

Bâtiment en construction dans la colonie d'Aiglemont



Le Milieu libre de Vaux (1902-1907)

Manifeste en vue de la constitution du premier « Milieu libre » en France, 1902

SOCIÉTÉ

Instituée pour la Création et le Développement d'un Milieu Libre
EN FRANCE

Société en formation

Les adhérents, partisans résolus de la théorie expérimentale en sociologie, déclarent, sans première d'engagement irréversible, qu'ils voudraient avec joie se développer un milieu dans lequel, livrés entièrement à eux mêmes, un groupe d'hommes et de femmes mèneraient une vie absolument libre.

Aider à la création d'un milieu se marquant de la société actuelle a été et est encore la préoccupation de bien des esprits; mais les difficultés du commencement d'existence sont si grandes que toutes les conceptions sont rarement sorties de la période préparatoire qui a duré quelquefois toute l'existence de celui qui l'avait conçue.

Cependant nous avons vu créer nombre de groupements plus ou moins libres, plus ou moins éphémères, et une preuve que cette question de milieux libres préoccupe les cerveaux, c'est que des écrivains s'y sont intéressés. Par exemple : *La Crèche* dans *Trouvailles*, d'Emile Zola et *Les Châtiments*, de Lucien Ducas vos, qui, au Théâtre Antoine a, peut-être plus de cent représentations, soulevé l'enthousiasme d'un public qui n'était pas en entier d'avant-garde.

Diverses raisons ont amené la disparition des milieux libres. Les principales furent celles-ci : en premier lieu, ceux qui les constituaient y engageaient tous leurs capitaux, lesquels, employés dès le début pour la période d'installation, ne permirent pas le maintien d'une œuvre de longue haleine; en second lieu : la vie d'un groupe d'individus sur un territoire restreint, avec un capital agricole et industriel minime, créait une promiscuité entravant la bonne marche de la tentative. En effet, un roulement répété et inévitable ne peut qu'irriter les vanités et entraver les initiatives; de plus, ces essais furent lancés dans des pays d'outre-mer, nécessitant ainsi une transplantation d'éléments humains, qui ne pouvait être avantageuse; enfin, disons-le bien haut, les colonies communistes furent presque toujours établies d'après un plan et des règles conçus *a priori*. A toutes ces causes il convient encore d'ajouter la politique.

Nous croyons donc que pour qu'une expérience de communisme libre soit possible, durable et non entachée d'influences matérielles ou morales extérieures, il faut tout d'abord réunir un grand nombre de sociétaires s'engageant à souscrire selon leur volonté et leurs facultés, afin de créer un milieu libre ou des individus, ayant demandé à en faire partie, mèneront la vie qu'ils leur plaira de vivre. Les sociétaires déclarent donc s'être réunie avec délibération dans le fonctionnement du milieu libre, créé avec le capital qu'ils ont souscrit, ils recevront gratuitement un bulletin mensuel, sorte de rapport qui, ne traitant que des opérations financières effectuées par la colonie libre, les tiendra au courant de l'activité des colonies.

La création d'un grand nombre d'hommes partisans de la théorie expérimentale en sociologie a pour but seulement pour nous de constituer le premier capital nécessaire à l'achat du sol, des matériaux et du matériel agricole, mais encore de fournir successivement les sommes nécessaires au développement et à l'entretien de la colonie, de façon à ce que les colons soient à même de produire sur leur domaine les choses nécessaires à leur vie économique, c'est-à-dire à éviter les transactions — achats et ventes — occasionnés par le développement du milieu libre.

Chaque sociétaire, par le premier bulletin mensuel, connaît le nom de ses co-sociétaires.

L'adhésion à la Société ne comporte aucune déclaration philosophique, politique ou économique; elle est simplement financière. Le but unique de la Société est celui-ci : tenter une expérience de communisme libre, et pérenner dans laquelle la Société de développement fournit le capital nécessaire à la constitution de milieux, les éléments humains étant fournis par la Société de pratique du communisme libre en France.

BULLETIN D'ADHÉSION

Partisan de la théorie expérimentale en sociologie, je désire faire partie de la Société pour la création et le développement d'un milieu libre en France. Je verserai les cotisations que mes moyens permettront et en échange demanderai à recevoir le Bulletin mensuel de la Société.

SIGNATURE :

NOM :

(Rayer ce qui n'est pas adhésif et l'adresser à l'un des secrétaires.)

Société de pratique du communisme libre

Cette société est fondée pour l'exploitation du capital terrain, agricole et industriel, constituée par les cotisations, souscriptions et dons, des adhérents à la Société pour la création d'un milieu libre.

En font partie les membres de la Société financière qui : 1° ont cotisé en un laps de temps quelconque, en un ou plusieurs versements, une somme totale de 30 francs; 2° ceux qui ont demandé à faire partie de la Société de pratique; 3° ceux que le sort a désignés parmi les candidats de telle ou telle profession.

Une somme de trente francs a été fixée : 1° parce qu'il nous faut réunir des capitaux; 2° parce que cette somme, relativement considérable pour un travailleur, prouve que celui qui l'a versée a une bonne intention, qu'il accomplit un effort soutenu auquel ne se résoudraient pas les gens qui n'adhèrent par dilettantisme ou fantaisie. La seconde condition s'explique d'elle-même. Quant à la troisième, elle est indispensable si l'on veut loyalement faire l'essai d'une colonie communiste. Une rouserie entre camarades vus par les yeux de l'amitié et d'une philosophie identique ne signifierait rien. Puis, comment déciderait-on de l'adhésion? Serait-ce au vote? ou désignerait-on plusieurs camarades en Tribunal chargé de désigner tel adhérent plutôt que tel autre?

Le tirage au sort forme la partie à la justice et au formalisme, quelque furieux qu'ils reviennent; il empêche la tentative d'être le fait d'une clique; il reconnaît aux camarades éloignés ou moins connus les mêmes droits qu'à ceux de Paris ou réputés militants; il procède, sans risque de froisser qui que ce soit, à l'élimination des candidats puisqu'il n'y a pas place pour tous. S'il y avait place pour tous il n'y aurait



Colonie naturiste de Bascon en 1936 (coll. Decroix)

PRÉFECTURE
DE
POLICE
Direction générale des Recherches
2^e BRIGADE

REPUBLIQUE FRANÇAISE LVII

Paris, le 10 Novembre 1902

Surveillance policière

RAPPORT

Rapport de police du 10 novembre 1902

Note du _____

N^o _____

Proposé par
deux agents
de surveillance

Hier après midi a eu lieu, Salle
Lacellent, N^o de Meuniermontant, 28, une
réunion publique organisée par un groupe
d'anarchistes dans le but de faire appel aux
adhérents pour la création d'une colonie anarchiste.
Il était prévu un droit d'entrée de 0,30 et
Environ 80 personnes y ont assisté.
La séance est ouverte à 3 h 1/2
Il n'est pas formé de bureau.

Monsieur Michel le conférencier dans
lequel elle établit un parallèle entre le rôle joué
par la femme dans la société actuelle et celui
qu'elle joue dans la société en formation.

Elle fait ressortir les avantages
que aura la femme à adhérer à cette dernière
société où elle sera l'égal de l'homme et
aura les mêmes avantages qu'elle.

On a fait une conférence sur
le rôle que jouent les femmes dans la société actuelle
et dans la société en formation. Le conférencier
explique que le rôle principal est de faire
craire des maux dont souffre le peuple et de lui
faire espérer l'appât du gain fait que les exploiteurs.

exigent des malheureux travailleurs un volume
de travail considérable.

Il fait le procès des capitalistes,
des financiers, des politiciens, etc. et dit que depuis
le banquier Rothschild jusqu'au socialiste
Millierand tous sont à quai devant le
Yves d'Or.

L'orateur trouve que il y a ~~exposés~~
~~de supprimer l'argent~~ c'est, soit le dépeindre,
"soit de le rendre inutile".

Il indique que la manière de la
dépendance serait de mettre en circulation une
grande quantité de fausse monnaie, et il trouve
qu'il est regrettable que les communards de 1871,
n'aient pas songé à en lancer pour plusieurs millions
alors qu'ils étaient les maîtres de Paris, ce qui
aurait annulé les masses à pratiquer le
libre-échange.

L'orateur continue son discours
développe le projet de société en finissant et
termine en faisant appel aux adhérents.

Bureau dit qu'il est temps
de venir de philosophes pour passer à des actes,
et il ajoute que quelques compagnons qui pensent
comme lui ont résolu de créer une société
de communisme pratique.

L'orateur fait le procès, suivant la théorie
anarchiste, de la bourgeoisie, et dit que
tout le bien être que donnera la société en
formant dont il développe le projet.

L'orateur estime que la réussite de ce projet
sera une magnifique propagande pour les
anarchistes et prouvera aux bourgeois quels
anarchistes qu'ils représentent comme des
bandits sont capables de mettre leurs théories
en pratique.

Il termine par un chaleureux appel
à ceux qui en ont assez d'être traités comme de
vrais de simples par leurs exploitateurs.

Il est fait son discours dans les
mêmes sens que l'orateur précédent.

Il déclare que pour ses comptes
personnel il accepte la qualification de
séparatiste tout Elvin Reclus a qualifié
le innovateur de la société du communisme
pratique.

L'orateur combat le projet de loi
que Bureau et Dost ont représenté la
société future comme un petit paradis
se gardant bien de parler des difficultés que
l'on pourrait rencontrer.

Il ne voit pas à la réalisable
de ce projet en ce sens que la société
"sera obligée de s'adresser à la société
bourgeoise pour ses installations";

Il fait remarquer qu'il faudrait
payer des impôts, faire son service militaire
et conclut en disant que l'échec de la
société ferait le jeu des bourgeois qui ~~viennent~~

que les anarchistes ^{comme} sont incapables
de mettre leurs théories en pratique.
Après un ^{grand} ^{répétition} ^{des} ^{points} ^{de} ^{vue} ^{de} ^{Butaud} et ^{de} ^{Prout} ^{sur} ^{le} ^{socialisme}
rebuter les arguments de Lafont
et disent que l'échec ne pourrait
être que la résultante de la mauvaise
organisation actuelle et ne servirait
nullement à la cause anarchique.
La séance est levée à 6 h. et
à la sortie qui s'est effectuée
sans incident, on a fait une quête au
profit de la propagande.

Déjà du temps de Robert Owen, son associé, le savant William Maclure, souhaitait que l'association soit un laboratoire social où l'on testerait les réformes. Beaucoup de libertaires, en particulier F. Henry ou même E. Armand, vont considérer les milieux libres comme un laboratoire des idées anarchistes : « Sans aucune prétention à résoudre le problème humain, nous voulons savoir, sinon comment les êtres évolueront et se conduiront, du moins comment il est nécessaire qu'ils ne se conduisent pas. (...) Pour les sociétés futures, aider à déterminer quelle sera la forme cellulaire de départ et d'association harmonique »²³³. Elisée Reclus emploiera des termes similaires pour montrer l'intérêt scientifique des milieux libres, mais également pour en minimiser la portée, car il était globalement hostile à ces activités : « il existe aussi un travail d'expériences directes qui se manifeste par la fondation de colonies libertaires et communistes : ce sont autant de petites tentatives que l'on peut comparer aux expériences de laboratoire »²³⁴. Enfin, Ronald Creagh reprend lui aussi cette idée de laboratoire, en intitulant son livre sur les communautés libertaires aux Etats-Unis, « laboratoires de l'utopie »²³⁵. Pour lui, l'idée d'expérimentation sociale exprime une insatisfaction profonde pour le système existant : c'est un nouvel ordre politique, social et culturel que l'on fonde ou que l'on expérimente.

Les milieux libres sont imprégnés de l'idée de « Lois naturelles », sans toutefois prétendre à un retour à l'état de nature, comme le faisait les naturiens. Dans l'esprit scientifique du moment, ils restent généralement attachés au progrès de la science et de la technologie, qui doivent être utilisés différemment pour permettre un bien être général. Comme le raconte Mauricius quelques années plus tard, « Entré tout jeune dans les milieux anarchistes à une époque où

233) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

234) ANTONY M., « Les libertaires face à l'utopie, entre critiques et projets », *op.cit.*, p. 15

235) CREAGH Ronald, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux Etats-Unis*, Paris, Payot, 1983, p. 26

ces milieux étaient pénétrés de l'esprit Paraf-Javaliste²³⁶ : scientisme parfois dérisoire et enfantin qui prétendait résoudre l'éthique et la sociologie par la physique et l'algèbre, j'ai quand même gardé de ces premières années de ma vie l'habitude des méthodes rigoureuses d'investigation (...) j'ai conservé la belle définition de l'anarchiste donnée dans ces préceptes mathématico-sociologiques : « un anarchiste est un homme qui n'accepte rien qu'*a posteriori*, c'est-à-dire après avoir jugé, sans préjugés et en partant toujours de connaissances physiques (faits contrôlés et constamment contrôlables). »²³⁷

Et si l'ancrage, au moins dans le vocabulaire, des sciences biologiques est fort, la sociologie, largement assujettie aux sciences dites « dures », reste la référence, l'appui de ces expériences humaines.

● De l'expérimentation sociologique.

Il faut « donner si nous le pouvons à la sociologie les caractères au point de vue expérimental et de l'observation, d'une science de laboratoire qu'elle doit être »²³⁸. F. Henry, G. Butaud et S. Zaïkowska, A. Lorulot sont explicitement influencés par les sciences sociales et s'en réclament. Tous les projets de milieux libres se donnent ainsi une carrure scientifique, en affirmant faire office d'expérimentation sociologique. Butaud et Zaïkowska vont jusqu'à déclarer, suite à leurs expériences, que l'anarchisme Kropotkinien, qu'ils ont abandonné pour le végétalisme, n'est pas viable. Son erreur est due au fait que sa théorie n'a pas de base scientifique. Sans aller jusqu'à prétendre à une vérification de la théorie anarchiste

236) Paraf Javal est né à Paris en 1858 et il émerge en tant qu'anarchiste au moment de l'affaire Dreyfus. Il collabore au *Libertaire*, écrit un manuel de vulgarisation scientifique. Il se veut homme de science et mathématicien, antitabagiste et antialcoolique virulent. « Ce militant incarnait de la manière la plus poussée le scientisme en vogue dans les groupes anarchistes » écrit Gaetano Manfredonia dans sa thèse.

237) MAURICIUS, *Au pays des Soviets*, Paris, Eugène Figuière Editeur, 1922, p. 20

238) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

par l'expérience, il n'est pas inintéressant d'observer quel genre de nouveauté, s'il en est, ces « laboratoires » ont bien pu contenir. Pourtant rares sont les études sur les « milieux libres », « communautés » ou autres « communes » qui prendront au sérieux de telles prétentions : « Ce fut l'éternelle erreur de tous les sociologues de n'apercevoir, comme on l'a dit, que la forêt et d'oublier l'existence des arbres »²³⁹ disait Lorulot. Les analyses se concentrent sur la notion d'échec, échec personnel et échec communautaire, qui ne laisse guère de place à d'autres angles d'approche. Il faut attendre les années 1970 pour que Bennett Berger²⁴⁰ ou Patrick Démerin²⁴¹, l'un à propos des communautés de la contre-culture aux Etats-Unis, l'autre sur les communautés urbaines berlinoises, privilégient une autre approche. Soit en étudiant les rapports micro-sociaux que ce genre de vie peut transformer, soit en montrant la capacité d'action de ces communautés à la base de l'activité politique. Pour cela, ils prêtent attention au discours de l'acteur, sans négliger les ambiguïtés et le travail idéologique réalisé sur celui-ci en fonction de la pratique quotidienne. L'individu a une prise de position très forte dans son discours pour travailler et modifier, individuellement et collectivement, son mode de vie. Le but : se libérer dans l'immédiat sans compromis avec la société bourgeoise et en poursuivant la lutte sociale. Les générations à venir restent un enjeu puisqu'elles s'alimentent de l'exemple de leurs aînés. Sans négliger bien entendu les contraintes sociales, il ne faut pas omettre l'idée que l'anarchisme prône le volontarisme et de manière plus déterminée, l'individualiste, du moins tel que le définit Georges Palante, affiche « une volonté de s'insurger contre le déterminisme social ambiant et d'en dégager sa

239) NAQUET Alfred ? LORULOT André, *Le Socialisme marxiste, l'Individualisme anarchiste et la Révolution*, Paris, La Société Nouvelle, 1911, 94 p.

240) BENNETT M. Berger, *The Survival of a Counterculture. Ideological work and everyday life among rural communards*, Berkeley, University of California Press, 1981, 264 p.

241) DEMERIN Patrick, *Communautés pour le socialisme. Pratique de la vie collective chez les étudiants de berlin-ouest. Origines, développement, perspectives*, Maspéro, Paris, 1975, 209p.

personnalité »²⁴². Et peut-être n'est-ce qu'anecdotique, car « bien plus souvent les compagnons se bornèrent à prendre chez ces penseurs que ce qui allait dans leur sens, laissant tomber tout le reste »²⁴³, mais ces anarchistes qui se rattachent à la sociologie, à laquelle ils apportent leur contribution, sont proches d'un Georges Palante, qui s'affronte alors à la sociologie positiviste et déterministe de Durkheim, sociologie qui s'affirme alors comme science du nouveau régime. Ils font appel à la sociologie, comme garante scientifique de leurs actions, alors que, sous la IIIe République, « la jeune science se donne d'abord comme une alternative scientifique aux utopies socialistes et au radicalisme »²⁴⁴. Une science qui se préoccupe alors bien peu de ce que l'individu peut pour lui-même et contre les contraintes sociales.

Quel est l'intérêt alors de se regrouper si l'émancipation est avant tout individuelle ? Il s'agit de créer un milieu favorable à cette évolution. D'un point de vue individualiste, l'individu doit satisfaire ses besoins égoïstes, il ne peut qu'être continuellement en lutte avec les autres. Le seul moyen d'apaiser les conflits se résout par la pratique du communisme, qui supprime les causes économiques de conflits, la concurrence et restaure la confiance dans le côté « raisonnable » de l'individu. D'où la nécessité, dans un cas comme dans l'autre, de vivre avec des individus conscients. Seul le milieu libre peut permettre dans les circonstances de vivre le communisme pratique et la camaraderie effective.

242) PALANTE Georges, « Anarchisme et individualisme », *La sensibilité individualiste*, Romillé, Editions Folle Avoine, 1990

243) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, op. cit., p. 285

244) CINGOLANI Patrick, *La République, les sociologues et la question politique*, Paris, La Dispute, 2003

Chapitre II

La « camaraderie effective » : structure du groupe

De l'individu en communisme

*Ici, vous le savez maintenant, personne ne commande.
Liberté absolue pour tout le monde.*²⁴⁵

Une « communauté d'individus ». Telle est la définition même de l'anarchisme, que le milieu libre reprend au sens propre : ni domination, ni hiérarchie, ni structure figée. Outre le rejet, en partie grâce à l'éducation, de toute autorité intériorisée, c'est ce que l'on tente de mettre en pratique en remuant les hiérarchies et statuts traditionnels. Reste d'abord à veiller à ne pas instaurer une autorité supérieure, quelle soit celle d'un individu ou celle du groupe. Que faire alors de l'évidence habituelle de l'« autorité nécessaire » ? Bernard Lacroix propose, pour les communautés libertaires des années 1970, une grille de lecture qui pourrait convenir aux milieux libres²⁴⁶. Pour lui, comme chacun dispose d'une sorte de veto, la communauté laisse apparaître une « irrésolution collective », impossible à surmonter. Pour le dire autrement, à Vaux, « on s'engueule comme seuls des « anar. » savent s'engueuler »²⁴⁷. Et concrètement, il est certain que chacun revendiquant le droit à défendre sa propre individualité, les conflits devaient être houleux et les prises de décisions parfois soumises à de

245) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », op. cit.

246) LACROIX Bernard, *L'utopie communautaire*, Paris, PUF, 1981, 222 p.

247) STALIOT E., « Au Milieu Libre », *l'anarchie*, 7 septembre 1905, n°22

longues discussions. Ou bien, c'est la figure de l'autoritaire qui réapparaît. Dans un cas comme dans l'autre, il est évident que le groupe ne tarde alors pas à se désagréger. Pour Lacroix, l'absence d'une « autorité instituée », telle qu'elle peut exister dans les institutions décrites par Goffman dans *Asiles*²⁴⁸, comme d'une autorité constituée, développée dans l'espace unidimensionnel de la vie collective du village, semblerait pouvoir expliquer l'« impossibilité sociale » de la vie communautaire. « La « commune » est par nature un groupe instable qui ne possède pas les moyens effectifs de son programme »²⁴⁹. Mais plutôt que de s'interroger sur la « nature » du groupe, forcément instable parce que sans autorité, il est plus intéressant de voir comment le groupe cherche par tous les moyens à élaborer un chemin entre ces formes d'autorités traditionnelles. Voir comment il cherche à neutraliser l'autorité d'un seul ou de la collectivité, non seulement en le dénonçant et en y restant attentif, mais également en cherchant de nouvelles formes de rapports sociaux.

● L'individu face à l'autorité intériorisée

Les camarades sont conscients que ce n'est pas parce qu'ils disent « milieux libres » qu'ils acquièrent immédiatement la liberté et que toute autorité disparaît. « Lorsque la République prend la devise fameuse : « Liberté, égalité, fraternité » fait-elle que nous soyons libres, que nous soyons frères, que nous soyons égaux ? »²⁵⁰ Non, le milieu libre a, encore une fois, valeur de laboratoire, d'expérience. Et même si certains camarades se sont laissés entraînés dans l'espoir d'y voir naître une cellule de vie exceptionnelle, d'autres le disent et le répètent : la route sera longue. Le milieu libre doit être le lieu par excellence où l'individu commence déjà par se libérer de lui-même, puis seulement peut espérer entretenir des rapports plus sains avec ses semblables. « Montrer combien l'autorité est irrationnelle et immorale, la combattre sous toutes

ses formes, lutter contre les préjugés, faire penser. Permettre aux hommes de s'affranchir d'eux-mêmes d'abord, des autres ensuite »²⁵¹ : c'est ainsi que se présente la colonie d'Aiglemont dans ses brochures. La liberté ne peut venir d'un autre quel qu'il soit, individu, collectivité ou idée abstraite. « L'anarchiste, en s'en reportant simplement à l'étymologie, est contre l'autorité. (...) Il ne fait pas de la liberté la causalité mais plutôt la finalité de l'évolution de son individu. (...) La liberté est une force qu'il faut savoir développer en son individu, nul ne peut l'accorder. »²⁵²

Dans une perspective semblable aux tentatives pédagogiques libertaires, qui évitent d'inculquer à l'enfant, de quelque manière que ce soit l'idée d'autorité, l'adulte doit, lui, se débarrasser de toutes les habitudes autoritaires qu'il a intériorisé : « *Penser en anarchiste*, c'est penser librement, avec son propre cerveau. (...) *Penser librement*, c'est jeter au loin tous les dogmes quels qu'ils soient – *Patrie, Religion, Science, Cause, etc.*, - c'est se détacher des servitudes multiples pour évoluer avec indépendance. »²⁵³ Cette prise de conscience individuelle peut seule permettre de vivre en camaraderie avec les autres et de modifier les rapports sociaux. « L'individu prend conscience de lui-même. Il s'affranchit des entraves, des sujétions. Il devient indépendant, sa pensée se libère. (...) Il n'est pas dogmatique. Pas plus qu'il n'a voulu être un sectaire du parti, du groupe, etc., il ne veut devenir un « sectaire » de lui-même. (...) Le penseur devient alors indulgent, tolérant, apte à la camaraderie. Il ne cherche pas des « semblables », des « sosies », des « perroquets », mais des « individus », des « camarades » auxquels il n'impose et desquels il ne subit aucune sujétion morale. »²⁵⁴

Le milieu libre multiplie donc les difficultés : chaque individu doit y lutter contre lui-même et contre ceux qui l'entourent. Et le milieu libre lui-même, le groupe, le collectif doit lutter

251) En-tête de chacune des brochures parues à Aiglemont.

252) LIBERTAD, « La Liberté », *l'anarchie*, op. cit.

253) LORD HULOT, « Comment agir en anarchiste ? », *l'anarchie*, 27 juin 1907, n° 116

254) *Ibidem*

248) GOFFMAN E., *Asiles*, Editions de Minuit, 1961

249) LACROIX B., *L'utopie communautaire*, op.cit., p. 55

250) LIBERTAD, « La Liberté », *l'anarchie*, 26 décembre 1907, n° 142

pour survivre aux dissensions internes, comme aux coups portés par l'extérieur. Les milieux-libristes, hormis bien sûr les quelques profiteurs et estampeurs, sont plus des ambitieux que des individus occupés à s'accommoder de la société bourgeoise, comme on a pu le leur reprocher. E. Armand dépeint ceux-ci de manière très précise : « Le colon est un type spécial de militant. Tout le monde n'est pas apte à vivre la vie en commun, à être un milieu-libriste. Le « colon-type » idéal est un homme débarrassé des défauts et des petites choses qui rendent si difficile la vie sur un terrain ou espace resserré : il ignore donc les préjugés sociaux et moraux des bourgeois et petits-bourgeois. Bon compagnon, il n'est ni envieux, ni curieux, ni jaloux, ni « mal embouché ». Conciliant, il se montre fort sévère envers lui-même et très coulant envers les autres. Toujours sur le guet pour comprendre autrui, il supporte volontiers de ne pas l'être ou de l'être très peu. Il ne « juge » aucun de ses co-associés, s'examine d'abord lui-même et, avant d'émettre la moindre opinion sur tel ou telle, tourne, selon l'antique adage, sept fois sa langue dans sa bouche. (...) Avant d'être un colon extérieur, il convient d'être un colon intérieur »²⁵⁵. Convaincus de la perfectibilité individuelle de l'humain, c'est sur elle que les individualistes font reposer l'évolution vers la société anti-autoritaire. La réalité est évidemment plus complexe.

Et si l'homme doit surtout se détacher de l'idée de patrie, l'intériorisation de l'autorité chez la femme, essentiellement sous la forme de la religion, est considérée comme un obstacle bien plus profond. Certains compagnons s'en inquiètent régulièrement ainsi que le témoigne cette lettre d'un anarchiste de Vaux : « Leurs compagnons étaient venus, elles les avaient suivis (aussi bien là qu'ailleurs) mais en tant que volontés agissantes, elles pouvaient, la plupart, compter pour zéro. Il est regrettable de constater le retard de la femme dans le degré d'évolution ; sur sept femmes passées à Vaux, seulement trois avaient quelque idée, les autres étaient absolument ordinaires, et restaient sous l'entière dépendance de leur compagnon, ne comprenant qu'à peine ces mots

255) ARMAND E., *Milieux de vie commun*, op.cit.

bizarres, anarchie, communisme, etc. ne se permettant aucune pensée »²⁵⁶. Aux anarchistes se pose le même problème qu'aux républicains quelques années auparavant : Jules Ferry voulait donner des « compagnes républicaines aux hommes républicains », seul moyen d'éviter le divorce entre la femme croyante et le mari libre penseur²⁵⁷. Les filles auront alors accès à un enseignement secondaire mais qui n'a ni la durée, ni l'ampleur des vues de son équivalent masculin. Dans les milieux libertaires, la réflexion semble un peu similaire. Si l'émancipation intellectuelle de la femme est admise par principe, elle l'est aussi parce que nécessaire : les femmes sont des compagnes (possibles obstacles à la lutte ou dangers de démobilité), des mères (les appels antimilitaristes faisant appel au sentiment des mères sont nombreux dans les écrits anarchistes) et des éducatrices. D'un point de vue moins virocentrique, si l'on pense d'abord, comme Max Stirner, l'individu, alors il est à la fois unique et égoïste, c'est-à-dire défini par soi-même avant de l'être par des valeurs masculine et féminine. Les êtres s'appartiennent plus qu'ils n'appartiennent à des entités qui les dépassent. D'un point de vue anarchiste, et plus particulièrement individualiste, les milieux libres sont donc des expériences particulièrement prometteuses pour les femmes. En tant qu'individu, elles sont l'égal de l'homme, et ce dans l'universalité et non dans la complémentarité. Pourtant, la position de l'anarchiste vis-à-vis de la femme, de son émancipation et du féminisme, est loin d'être toujours aussi nette. Est-il nécessaire de rappeler la vision de Proudhon – Joseph Déjacques s'inquiète alors de la réalité de cet anarchisme²⁵⁸ – qui ne perçoit la femme

256) « La colonie de Vaux au jour le jour », *L'Ere Nouvelle*, janvier-février 1904, n°27

257) FRAISSE Geneviève, PERROT Michelle (dir.), *Histoire des femmes en Occident, T4, Le XIX^{ème} siècle*, Plon, 1991, chapitre 10 « L'éducation des filles : le modèle laïque »

258) Face à l'antiféminisme de Proudhon, il lui écrit en 1857 : « Soyez donc franchement, entièrement anarchiste, et non pas quart d'anarchiste, huitième d'anarchiste, seizième d'anarchiste, comme on est quart, huitième, seizième d'agent de change. » Cité par KERIGNARD S., « Essai d'identification de la femme anarchiste », op.cit., pp. 455-456

que ménagère ou courtisane ? Quelques dizaines d'années plus tard, l'anarchisme n'a pas meilleure presse auprès du féminisme qui prend une ampleur nouvelle avec la Belle Époque. Il n'a aucun soutien apparent des anarchistes, même s'ils sont, de fait, réceptifs à bon nombre d'idées. Il suffit d'entendre Sophia Zaïkowska, qui se dit, elle, anarchiste et féministe : « le féminisme est ridiculisé, discrédité dans l'opinion des camarades. Je les entends se récrier : Comment ! Avouer être féministe, quand les féministes réclament le droit de voter, quand elles aspirent à être magistrats, flics, soldats, quand elles déclarent une guerre ridicule au sexe mâle ! »²⁵⁹. Et effectivement, nombre d'anarchistes considèrent que ce mouvement n'est « pas intéressant »²⁶⁰ puisque la conquête des droits politiques ou encore l'accès aux professions libérales n'est qu'une duperie. Conformément à leurs idées, les anarchistes se refusent à toute démarche qui les conduirait à conquérir un pouvoir politique, puisqu'il ne s'agit pas de s'approprier l'État mais de le détruire. De plus, le droit de vote est rarement présenté par les féministes autrement que comme un but en soi et suffisant. La plupart d'entre elles cultivent un conformisme moral et politique (exaltant notamment féminité et maternité) dans l'espoir d'augmenter leurs chances d'obtenir le droit de vote. Dans le refus de soutenir la demande des « suffragettes » ne se situe pas qu'une opposition de principe : à quoi bon perdre son temps à revendiquer un droit qui n'en est pas un ? Le vote est une mascarade qui veut faire croire à une participation politique « universelle » mais qui instaure la dictature d'une majorité. Enfin, s'ils reprochent aux féministes d'engager une véritable guerre des sexes, c'est qu'ils ne sauraient imaginer qu'une lutte commune. Car, si « à la servitude matérielle et économique vient encore s'ajouter l'esclavage moral du mariage ou de la prostitution, (...) pour conquérir le droit au bien-être et à la liberté, il faut qu'elle [la femme] se hâte avec les révolutionnaires de précipiter la disparition de la société

259) ZAIKOVSKA S., « Le féminisme », *La Vie anarchiste*, 1^{er} mai 1913, n°12, reproduit dans supplément à *Invariance*, *op.cit.*, p. 157

260) LORULOT A., *Le Problème des sexes*, *op.cit.*

bourgeoise »²⁶¹. En clair, sans la révolution, point de salut pour les femmes !

Certaines anarchistes se revendiquent pourtant du féminisme. Rappelons-le, il est loin de n'exister qu'un seul féminisme, et ce encore aujourd'hui : « Le féminisme (...) est représenté par ses militantes et ses militants qui sont dissemblables. Il y a là toute une gamme de nuances depuis la féministe bourgeoise, jusqu'à la féministe insurrectionnelle, voire même la féministe anarchiste individualiste. Je suis une féministe anarchiste-individualiste. (...) Je prends du féminisme ce qui me paraît juste. »²⁶² Loin d'engager une « guerre » contre ses camarades masculins, mais loin de se montrer aussi catégoriques qu'eux, Sophia Zaïkowska se permet une position plus critique et elle ne se fait pas d'illusion, « l'émancipation des femmes sera surtout l'œuvre des femmes elles-mêmes ; qui est digne de la liberté n'attend pas qu'on la lui donne ; il la prend »²⁶³. Et c'est ce qui explique qu'en pratique, on trouve plus d'un point de rencontre entre l'anarchisme et le féminisme. Par conséquent, « si les femmes allaient dans les colonies libertaires, la Révolution se ferait plus vite »²⁶⁴. Les milieux libres se dotent d'une double mission du point de vue des femmes : l'éducation des compagnes, jusqu'alors invisibles mais néanmoins redoutables aux côtés de l'homme (qui, lui, n'est jamais remis en cause), et l'émancipation individuelle de celles qui sont déjà anarchistes, au même titre que tout autre camarade. Awela est, en mai 1914, une nouvelle venue à la Pie et déclare que c'est pour elle l'occasion de faire son éducation personnelle « qui est en même temps l'éducation de la liberté »²⁶⁵. Perçue comme n'importe quel autre individu, la femme pourra y jouir des libertés que la société lui refuse encore et se débarrasser des préjugés qui lui pèsent encore (comme la « double morale ») ou qu'elle porte encore en elle, inculqués par une éducation imprégnée de morale religieuse.

261) *Ibidem*

262) ZAIKOVSKA S., « Le féminisme », *op.cit.*, p. 157

263) *Ibidem*

264) Rapport du 20 septembre 1913 (propos de G. Butaud), AN F7 13055

265) AWELA, « Education », *La Vie anarchiste*, 15 mai 1914, n°24

A Vaux, la circulaire l'explique très clairement : « il sera fait abstraction complète des sexes : on ne connaîtra que des individus libres » et cette phrase n'est pas pure spéculation de quelques hommes, la partie concernant la place des femmes a été rédigée par Marie Kügel, elle-même sociétaire du milieu libre. Contrairement à Sophia Zaïkowska, qui est sévère à la fois envers les hommes et les femmes, en ce qui concerne le statut de la femme et l'intériorisation de normes genrées de la part des deux sexes, Marie Kügel, bien que répétant qu'il n'existe pas, en théorie, de différence, impute la réalité de cette dernière aux femmes, qui sont des êtres faibles qu'il s'agit d'amener doucement et en patience à la vérité qu'est le communisme. Elle-même, en tant que femme, participe également aux réunions et notamment aux premières conférences chargées de promouvoir l'expérience où elle fait « ressortir les avantages qu'aura la femme à adhérer à cette dernière société où elle sera l'égale de l'homme et aura les mêmes avantages que lui »²⁶⁶. Marie Kügel prête attention aux évolutions vers le communisme de ses sœurs à Vaux dont elle fait le compte-rendu dans *L'Ere Nouvelle*. A titre d'exemple, elle décrit Emma, « désireuse d'apprendre », qui « se plaint que les hommes ne l'initient pas davantage à ces mystères qu'ils lisent dans les journaux et qu'ils prétendent éclaircir en les pratiquant ; c'est très méritoire de sa part, ne sachant encore qu'imparfaitement où elle va, d'augmenter toujours le zèle qu'elle apporte dans ses travaux, en vue de la réussite de l'entreprise²⁶⁷ ».

On voit donc comment, pour les femmes au moins, se fait la lutte contre l'autorité principale, celle que chaque individu a intériorisé dans la vie qu'il a menée au sein de la société bourgeoise. Ce n'est pas encore la société patriarcale qui est attaquée. Hommes et femmes gardent les mêmes cibles, les préjugés contre lesquels l'homme doit lutter étant seulement sensiblement différents et lui semblant dans l'ensemble moins insurmontables que ceux de sa compagne...

266) Rapport du 10 novembre 1902, PPO, BA 1498

267) « Travail libre et entente en commun : de la Théorie à la Pratique », *L'Ere Nouvelle*, septembre octobre 1904, n°31

● Réponses aux manifestations autoritaires individuelles

Malgré toutes ces mises en garde et efforts personnels, chaque milieu libre semble avoir son autoritaire, ses estampeurs et ses mégères. Toutefois, le rôle des uns et des autres est parfois plus caricatural que réel. Il est en tout cas difficile de se faire une idée exacte, les conflits, dont on ait gardé la trace, se transformant souvent en querelles de personnes.

En y regardant de plus près, on constate que sont peu à peu accusés d'autoritarisme Georges Butaud et Sophia Zaïkowska à Vaux, Fortuné Henry à Aiglemont ou encore Ernest Girault à Saint-Germain-en-Laye. Dans le cas de Butaud et Zaïkowska, on apprend dans *L'Ere nouvelle*²⁶⁸ que, suite à une brouille entre Butaud et Beylie, ce dernier étant chargé des finances de la colonie, une demande d'exclusion de Butaud a été signée par la majorité. Toutefois, G. Pollet, tailleur à la colonie réagit à ce qu'il considère comme une « tyrannie de la majorité » en se décidant à quitter lui aussi la maison de Vaux. Et les relations entre les colons ne sont pas si tendues qu'on voudrait le faire croire : Butaud et Zaïkowska sont de retour à la colonie quelques temps plus tard, et, sans doute pour éviter de nouvelles tensions dont ils seraient responsables, ils « se sont édifié une cabane en torchis recouverte de toile ondulée. Cela à la lisière du bois, loin des autres camarades »²⁶⁹. Quand à Pollet, s'il a définitivement quitté ses camarades, il reste bien reçu à Vaux et apparaît plutôt enthousiaste quand au climat moral qu'il observe lors d'une visite quelques mois après son départ : « Bref, il m'a paru que l'état général était bon à Vaux. Aurai-ils enfin réussi à se trouver une pléiade « d'affinités » ? En ce cas, tant mieux, car c'est à mon sens le plus ardu »²⁷⁰. A Vaux, des tensions existent, il n'est nul besoin de le nier, mais les camarades restent liés et ce même après des années : on découvre ainsi que Roos, le premier colon de

268) *L'Ere nouvelle*, Mai-juin 1904, n° 29

269) *L'Ere nouvelle*, Mai-juin 1905, n° 35

270) *L'Ere nouvelle*, Juillet-Août 1904, n° 29

Vaux où il vécut un an, porte son soutien, 10 ans plus tard à la Pie.

Fortuné Henry est un personnage bien plus ambigu pour se faire une idée réelle de son rôle à Aiglemont. C'est en 1906, par un article dans *l'anarchie*²⁷¹, que l'on dénonce le caractère autoritaire de son comportement : « on ne se trouvait pas en face d'une expérience anarchiste, mais bien plutôt d'une expérience à base autoritaire ». Fortuné est un individu tout à fait charismatique et, en toute occasion, il est d'une franchise et même d'une virulence sans doute difficiles à supporter au quotidien. On ne peut pas non plus oublier le rôle qu'il joue pour faire paraître l'Essai comme le seul milieu libre réel, alors que Vaux vivote toujours. Mais il se défend lui-même d'être le dirigeant unique de l'entreprise. En mars 1907, dans un discours qu'il prononce à Paris, soit un an avant son départ définitif, il prétend vouloir faire « cesser une situation intolérable parce qu'elle tend à faire considérer la colonie l'Essai comme non seulement l'œuvre d'un homme, mais comme sa propriété et son fief. Or, mon souci le plus grand, aidé de mes camarades d'Aiglemont, a été d'impersonnaliser la tentative, et nous y sommes arrivés »²⁷². A ses côtés André Mounier parvient à acquérir une place non négligeable. Et là encore, les conflits entre Fortuné et l'ensemble du groupe semblent avant tout naître de la répartition des tâches, ou encore de questions relationnelles.

Pour finir, à Saint-Germain, c'est Girault qui semble dévoiler son caractère prétentieux, centralisateur, ne souffrant pas la contradiction. D'après Lorulot, il voulait, en plus, se réserver le maniement exclusif des fonds (la gestion des finances est de manière récurrente une source de difficultés : à Vaux avec Beylie ou à Aiglemont avec Fortuné notamment). Quoi qu'il en soit, il semble « d'une façon inconsciente » se montrer autoritaire. Mais, il part de lui-même, et dès les débuts de la colonie.

271) ROBROLLE E., « A la ferme d'Aiglemont », *l'anarchie*, 8 février 1906 (Robrolle, un charpentier est venu aider à la construction de la maison à Aiglemont pendant trois mois)

272) HENRY F., « La Colonie d'Aiglemont », *Le Libertaire*, 24 mars 1907, n° 21

Une figure centrale ressort généralement pour chaque expérience, mais toute manifestation autoritaire est immédiatement sanctionnée par le groupe : « Nous avons eu à Aiglemont la collaboration de camarades qui s'étaient trompés sur notre énergie et qui ont appris que si aucun de ceux qui y sont encore n'est décidé à être le maître, tous sont suffisamment conscients pour ne jamais supporter un directeur-patron affublé de l'étiquette anarchiste »²⁷³. A cet égard, les observations de Pierre Clastres sur les chefferies dans les sociétés primitives sont particulièrement éclairantes²⁷⁴. Le « chef », le « leader » est le seul de la tribu à avoir des obligations : il doit être un bon orateur – c'est le porte-parole dans les relations inter-tribales – mais il doit aussi produire ce qui lui faut pour vivre et même plus que les autres pour pouvoir se montrer généreux. Pour Clastres, cette figure du chef permet de rendre visible le lieu d'un pouvoir possible, chacun sait alors de qui se méfier et évite ainsi qu'un pouvoir réel advienne de ce possible. En milieu libre, il y a bien une « tête » qui est mise en avant mais elle n'a aucun pouvoir sur les autres, qui n'obéissent pas et rappellent constamment qu'ils n'obéiront pas. Ils lui rappellent également qu'il doit également participer à la vie matérielle du milieu libre et ne pas se contenter du rôle discursif qu'il assume généralement. Car le « leader » joue essentiellement un rôle de « médiateur », assurant les liens avec l'extérieur et assurant l'intégration de nouveaux éléments dans le groupe. C'est ce qu'E. Armand entend lorsqu'il pose l'idée qu'un milieu libre a besoin d'un « animateur », un « arbitre »²⁷⁵, tout comme l'école libertaire remet en question le « maître d'école » face à la figure nouvelle de l'« animateur » ou « accompagnateur ». Mais celui-ci n'est donc pas en mesure d'occuper une position de pouvoir, qu'il ne cherche d'ailleurs pas à assumer en tant qu'« être conscient ».

Plus généralement c'est un « noyau » qui fait fonctionner le milieu libre, généralement un binôme, un couple. Même

273) HENRY F., « La Colonie d'Aiglemont », *op.cit.*

274) CLASTRES Pierre, *La Société contre l'Etat*, Paris, Editions de Minuit, 1974, 186 p.

275) ARMAND E., *Milieus de vie commun et "colonies"*, *op.cit.*

si Sophia Zaïkowska est furieuse de n'être jamais citée que comme la « compagne de Butaud »²⁷⁶, elle n'en est pas moins toujours là : « L'émancipation de la femme est, selon moi, très mal posée chez les anarchistes. La femme n'est guère envisagée que comme épouse ou amante, que comme complément de l'homme et incapable de vivre sa vie pour et par elle-même. »²⁷⁷. Cette remarque reste pertinente aujourd'hui : la trace de certaines femmes des milieux libres ne nous parviennent qu'en tant que compagne d'untel ou d'untel. Seules émergent celles qui sont acquises aux idées, qui participent aux conférences, voire qui écrivent de leur plume. Ces dernières, moins immédiatement visibles que leurs homologues masculins, ont tendances à être négligées par les historiens hommes, qui ne sont pas épargnés par les préjugés sexistes. Je souligne donc que, malgré l'oubli dans lequel elles sont généralement plongées, Lorulot n'agit jamais, dans le cadre de la colonie et de ses tournées de conférence, sans E. Lamotte et Libertad n'est rien, selon le regard agacé des policiers, sans Anna Mahé. A Aiglemont, la colonie fonctionne plutôt autour du binôme Fortuné Henry - André Mounier. Pour achever le tableau, restent les deux derniers niveaux du groupe : les simples membres, dont on ne sait généralement pas grand-chose, mais qui jouent un rôle dans l'uniformisation du groupe, et les sympathisants, que l'on peut généralement assimiler aux visiteurs des différents lieux.

S'il y a pression, il s'agit plutôt de la pression du groupe sur l'individu. Comme dans tout groupe, il se manifeste une pression vers l'uniformité, qui est généralement à l'origine des conflits, liés au mode de vie de chacun, sur des questions aussi variées que la sexualité, l'alimentation ou la participation au travail commun.

● L'individu face à l'autorité du groupe

276) Rapport de Foureur du 9 mai 1902, PPo BA 1498

277) ZAIKOVSKA S., « Le féminisme », *op. cit.*, p. 157

Autre aspect de l'autorité qui est donc fortement pris en compte, c'est l'idée de l'autorité exercée par le groupe sur l'individu. L'individualisme pose comme idée centrale l'oppression qu'exerce continuellement la société, l'esprit grégaire sur l'individu. C'est donc un aspect de la réflexion qu'inspirent les milieux libres, plus en théorie d'ailleurs que dans la réalité. Ainsi, d'après *L'action d'art*, journal né du petit renouveau de l'inspiration artistique vis-à-vis de l'anarchisme après l'affaire Bonnot, l'échec des différents milieux libres est dû à leur constitution « comme toute entreprise communiste, sur un faux point de vue qui est le sacrifice de l'individu au profit de la communauté »²⁷⁸. L'auteur pose alors qu'un nombre restreint d'individus est préférable, à l'image de l'association des égoïstes conscients de Max Stirner. Il touche sans doute du doigt deux aspects importants. A savoir comment le groupe va-t-il gérer le phénomène de déviance en son sein et comment l'individu réagit-il à l'uniformisation que le groupe attend de lui.

Dans les milieux libres, il est très peu d'exemple où le groupe prend, de lui-même, la décision de gérer une dissidence, ou bien on a peu de détails sur la manière dont la rupture s'effectue. A Vaux, on sait que le groupe a décidé de l'exclusion de Butaud. La sanction n'est cependant pas très sévère puisqu'il est de nouveau accepté six mois plus tard. A Aiglemont, Fortuné Henry donne le détail des dissidences qui sont apparues en quatre ans : « Il est passé à Aiglemont, comme d'ailleurs il est passé et il passera dans toutes les tentatives libertaires, à côté des éléments sédentaires, des philosophes trop philosophes, des camarades ayant préjugé de leurs forces et de leur volonté, des partisans d'absolu, des paresseux, des estampeurs croyant avoir trouvé le refuge rêvé, enfin des malhonnêtes moralement parlant »²⁷⁹. En tout cas aucune sanction n'est explicitée, ce qui serait contraire à l'idéal libertaire. Aujourd'hui encore, on trouve l'idée qu'une société anarchiste ne pourrait qu'être fondée sur « un état de

278) GUENON André, « Un milieu individualiste est-il possible ? », *L'action d'art*, 10 septembre 1913, n° 2

279) HENRY F., « la Colonie d'Aiglemont », *Le Libertaire*, 24 mars 1907, n° 21

déviance généralisée » par opposition à l'adhésion passive de ses membres à un corpus de normes dites libertaires²⁸⁰. Seul importe le maintien des conditions permettant l'existence de cette société. Pour cela, comme on le voit en milieu libre, les mécanismes de contrôle informel restent la solution. Les individus qui ne sont pas à leur place sont censés s'en rendre compte par eux-mêmes grâce à une « gestion collective du contrôle de la transgression »²⁸¹. Comme l'explique N. Brémand pour Cempuis : « le code de conduite tacite de l'orphelinat mise sur l'autorité morale implicite du plus grand sur le plus petit, de la collectivité sur l'individu »²⁸². Ainsi le paresseux, à voir les autres s'activer autour de lui, finira bien par se mettre à travailler, ou, mal à l'aise, par quitter la colonie. C'est ce que raconte en tout cas Jean Grave dans *Terre Libre* : les « Longues-Côtes », sont laissés livrés à eux-mêmes et finissent par rejoindre le groupe et son intense labeur. Dans la réalité, on ne sait pas réellement ce qu'il advenait du fainéant, mais il est probable que sa présence était une source récurrente de conflits. En effet, la gestion des conflits n'en est pas moins difficile. Malgré la pression du groupe, les conceptions du sacrifice dû à la collectivité ne sont pas les mêmes pour chacun et ces divergences suscitent fréquemment des tensions et des départs.

L'idée du sacrifice est intéressante parce qu'elle pose la question de savoir à quel moment un individu peut décider de cesser une expérience comme celle des milieux libres. En effet, les individus vivent dans des conditions économiques rudes qui sont contrebalancées par le gain d'une émancipation vis-à-vis du patronat. A partir de quel moment, la pression du groupe est-elle considérée comme devenant insupportable, le sacrifice trop grand ? Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'après ou entre deux expériences de vie en commun, les individus pratiquent des « modes d'adaptation » leurs

280) Groupe Anarchiste Paris XVe, « Déviance, punition en société anarchiste... », http://increvablesanarchistes.org/articles/1981-2000/déviance_prison.htm

281) *Ibidem*

282) BREMAND N., *Cempuis*, op.cit., p. 92

permettant de s'émanciper de diverses manières. Le milieu libre apparaît comme le moyen supplémentaire pour accroître cette liberté, fortement ressentie. Et l'agrégation au groupe semble, dès le départ, constamment remise et à remettre en question. Posant au départ la quête de liberté mais comprise dans les moyens d'y arriver, comment imaginer la possibilité de survie des milieux libres, qui replacent les individus dans une condition de face-à-face avec les exigences de l'autre ? « Il faut trouver les siens pour agir »²⁸³.

Tout se joue donc au niveau des rapports sociaux que le groupe recrée sur des bases différentes. Les relations intimes, qui se nouent autour de l'enfance, de la sexualité, de l'alimentation ou du travail, sont donc essentielles pour assurer la survie du groupe. La grande marge de liberté qui doit constamment exister dans ces rapports, sans quoi le milieu libre n'a aucune raison d'être, explique la fragilité même du groupement.

De nouveaux rapports « microsociaux » : la fin de la famille traditionnelle ?

● Le « communisme » des enfants

Un premier angle d'attaque des rapports sociaux traditionnels, et le plus répandu, se fait par l'enfance. Paul Robin avait déjà affirmé la suppression des rapports autoritaires enfants/adultes. Plutôt qu'une « obéissance passive », doit s'instaurer un rapport de « confiance spontanée »²⁸⁴. L'enfant commence à être considéré comme un individu plus que comme un homme en formation.

Cette recherche d'un nouveau rapport entre enfants et adultes commence également à être considéré comme un bienfait pour l'adulte qui aurait, lui aussi, bien des choses à apprendre de l'enfant, s'il parvenait à quitter son piédestal :

283) GUENON A., « Un milieu individualiste est-il possible ? », *L'action d'art*, op. cit.

284) BREMAND N., *Cempuis*, op. cit., p. 50

« Le contact des petits ferait naître des exemples à prendre pour les grands qui bien souvent les rendraient meilleurs. Les jeux formant la base des occupations de la jeunesse, les grands seraient amenés à y participer ce qui formerait une diversion aux soucis que les ans font naître »²⁸⁵. Converser avec les enfants est conçu, par ce membre de la Pie comme un moyen de se mettre à l'épreuve des sentiments autoritaires. Ce qui apparaît alors en filigrane, ce n'est pas seulement d'agir contre le père comme figure de l'autorité, ou toute autre figure autoritaire de l'adulte, mais bien de supprimer la famille traditionnelle qui impose aux hommes, femmes et enfants, une place hiérarchique stricte. L'enfant n'est pas seulement asservi par les adultes qui lui servent de parents mais par l'institution sociale qu'est la famille. « Quand à la famille, que fait-elle de l'enfant pour l'enfant lui-même, le considère-t-elle comme un être indépendant, libre, qu'il faut seulement aider à se développer ? L'enfant est la propriété de ceux qui l'ont fait. Ils l'éloignent tout petit, le reprennent plus grand pour leur plaisir, pour satisfaire un sentiment égoïste. Puis, adolescent, s'en servent pour leur orgueil ou leur ambition. Combien sont-ils ceux auxquels on a laissé suivre leur penchant... »²⁸⁶

Dans les milieux libres, on prône donc le « communisme » des enfants : « Les enfants sont à tous. Ceux qui naîtront à la colonie encore davantage ; ils grandiront libres et sains tout naturellement, sans contrainte, ni mauvais exemple. Nous n'avons rien à dissimuler à un enfant, nous avons trop souci de notre dignité d'homme libre pour commettre un acte, même dire une parole qui pourrait salir l'innocence de nos chers petits. Conduire nos enfants jusqu'à l'âge viril et avoir la certitude qu'ils seront des hommes, tel sera le couronnement de notre œuvre²⁸⁷ ». L'idée de communisme est indubitablement liée au fait que l'enfant ne doit pas être soumis à l'autorité de ses parents, de ceux qui l'ont mis au monde, sans son avis d'ailleurs. Il ne faut rien dissimuler aux

285) HELLE Maurice, « L'enfant et l'école anarchiste », *La Vie Anarchiste*, Saint-Maur, 15 juin 1914, n° 25

286) MOUNIER A., *En communisme, op.cit.*, p.13

287) *Ibid.*, p.24

enfants, cela sous-entend qu'il faut les considérer comme des individus, et des membres du milieu libre comme les autres. L'innocence à préserver concerne le comportement des adultes, qui doivent avoir une réflexivité constante sur les attitudes à avoir pour une éducation intégrale, et basée sur l'exemple, de ces enfants. Cette phrase de Mounier est à rapprocher des propos d'André Girard : « Ce qui est à condamner, c'est la forme personnelle dont, par ces mots « Je veux », « je défends », se revêt l'idée d'obligation, et dont s'accompagne la perspective d'une sanction attendue d'une autorité intervenante »²⁸⁸. L'adulte doit veiller à ne pas inculquer l'idée autoritaire à laquelle il a lui-même été habitué, et qui fait partie intégrante de nombre de ses propos. On ne peut toutefois omettre la fin ambiguë de la citation : en parlant de « ses » enfants, Mounier semble en oublier la moitié, et ne prendre en compte que les garçons... Ces propos rejoignent ceux qu'il tient également sur les femmes, des êtres au corps admirable mais, par nature, faible.

Difficile de savoir si ce communisme des enfants est mis en pratique. Georges Butaud et Sophia Zaïkowska n'avaient pas d'enfants mais il semble que Butaud ait été adversaire de « l'élevage en troupeau », puisque selon lui, l'enfant devait être éduqué par sa mère. Mais il y a l'exemple de l'enfant accueilli à Vaux, qui devait bien être pris en charge par tout le monde ; et, dans un témoignage de Marie Kügel, on apprend comment les femmes viennent au communisme par le bienfait qu'il peut apporter à leurs enfants, en dépassant le premier obstacle de la famille consanguine : « Marie n'est donc pas encore communiste ; pour le moment c'est dans toute la force du terme la lionne qui veille sur ses petits, et dont l'imagination s'ingénie uniquement à leur assurer la meilleure existence ; aux autres...s'il en reste, -et les autres c'est elle-même. (...) [Ses compagnes] l'amènent doucement au communisme par un moyen bien simple qui ne demande pas beaucoup de science, mais qui, pratiqué avec persévérance, doit triompher : elles la prennent par son côté sensible, et lui

288) GIRARD André, « L'Autorité dans la Famille », *Bulletin de « La Ruche »*, 25 juin 1914, n° 8

prouvent que cette conception nouvelle de l'existence doit faire le bonheur de ses enfants ; dès maintenant ils sont aimés de tous, tous pensent à eux, Mélina leur taille des robes, Emma leur apprend la propreté et que leur mère leur soit ôtée, elles la remplaceront »²⁸⁹. Logiquement, l'éducation se fait plus en commun qu'ailleurs puisque l'on partage les mêmes lieux, les mêmes repas, les mêmes activités quotidiennes. La promiscuité fait que les liens créés sont différents de ceux de la famille traditionnelle, même si celle-ci fait encore souvent obstacle à des rapports sains dans cette « famille élargie ». La marque symbolique en est tout de même l'acte de naissance de Marcel, enfant né à la colonie Aiglemont « de parents non désignés ». Il est l'enfant de la communauté. Et par principe libertaire, la colonie ne voulait pas signaler sa naissance. Il fallut l'insistance de la municipalité pour que Marcel ait son acte de naissance, sur déclaration de la sage-femme et de deux Aiglemontais. A souligner que Marcel ne porte donc pas de nom de famille sur son acte de naissance. Plus tard, les communautaires des années 1970 aux Etats-Unis, non seulement ne déclarent pas les naissances qui surviennent au sein de la « famille » - elles n'appartiennent pas à l'Etat - mais vont souvent abandonner leur nom de famille d'origine pour en prendre un qui soit commun à tous les membres²⁹⁰. Pour les milieux libres, il ne semble pas qu'il y ait abandon du nom de famille. Tout au plus, pour la colonie d'Aiglemont, un certain anonymat est conservé autour des différents membres sans qu'il soit possible d'en donner la raison. D'autre part, l'attachement au groupe, qui reconstituerait une autre famille, n'est pas présent partout. Il est surtout le fait des expériences qui ne sont pas individualistes.

La famille traditionnelle est donc généralement dénoncée car elle est néfaste à la nouvelle communauté qu'est le milieu libre : « L'esprit familial (tel que nous le rencontrons journallement dans la société) est absolument incompatible avec l'esprit communiste. Il constituera toujours, en même

289) « Travail libre et entente en commun : de la Théorie à la Pratique », *L'Ere Nouvelle*, septembre octobre 1904, n° 31

290) BENNETT Berger, *The Survival of a Counterculture*, op.cit., p. 30

temps qu'un dissolvant de l'individualité, une entrave à la réalisation de l'harmonie du groupe (...) La famille sectaire et imbécile est un intermédiaire inutile et néfaste entre l'individu et la collectivité »²⁹¹. Ainsi, la « famille » suscite deux sentiments contradictoires: d'un côté, elle peut-être l'exemple de l'entraide, de la solidarité, en tant qu'elle est le « vrai type naturel de la société »²⁹² ou bien, elle n'est que l'Etat en petit, source d'autorité, destructrice de solidarité²⁹³, comme on a pu le voir précédemment. Elle reste néanmoins une référence d'un groupe solidaire dans la bouche de Paul Robin, de Sébastien Faure ou même d'André Mounier. Ainsi à Cempuis, le modèle communautaire est celui de la « grande famille ». Les pratiques rituelles jouent beaucoup pour instaurer un climat familial : chants, promenades et fêtes renforcent constamment la cohésion du groupe²⁹⁴. A la Ruche, les paroles de l'Internationale des enfants sont révélatrices de cette idéalisation d'une grande famille, repoussant les liens intergénérationnels (dans le sens d'un mouvement « anti-agiste ») mais idéalisant des liens fraternels et sororaux :

« Nous ne voyons dans notre père

Ni chef, ni maître, ni patron

Il est pour nous comme un grand frère

Un bon guide, un cher compagnon

Notre mère, c'est notre aînée,

Pour nous elle est « la grande sœur »

Ainsi la famille ordonnée,

Nous ne sommes qu'un même cœur. »²⁹⁵

On rejette donc la famille traditionnelle, il s'agit plutôt de former « la famille nouvelle –toute différente de la famille unie par les liens du sang, il serait plus juste de dire désunie tant elle recèle d'hypocrisie et de mensonges- le groupement initial, la

291) LORULOT A., « Le problème sexuel et le communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1907, n° 47, in *Invariance*, op. cit., p. 99

292) GIRARD A., « L'Autorité dans la Famille », op. cit.

293) ARMAND E., *Subversismes sexuels*, Ed. de l'en dehors, s.d. [années 1930], IFHS, 14 AS 467

294) BREMAND N., *Cempuis*, op. cit., p. 88

295) « L'internationale des enfants », IFHS 14 AS 294

famille par affinité »²⁹⁶. Butaud s'ajoute lui aussi à ces adeptes de la famille « nouvelle », par cette interrogation : « La famille étroite du mâle, de la femelle et des louveteaux se fondra-t-elle dans la grande et large famille d'élection, dans le groupe solidaire d'autres groupes ? »²⁹⁷

Finalement l'idée prédomine que, pour survivre, le milieu libre doit recréer des rapports d'affinité, de solidarité, contrairement à la formation par tirage au sort de la première expérience, et que le modèle de ces relations, ce n'est certes pas la famille patriarcale, mais la famille fraternelle. Kropotkine, dans un texte de 1896, avait dénoncé ces collectivités expérimentales qui ont le tort « de toujours modeler la commune sur la famille et d'en faire « la grande famille » » avec tous les conflits qu'elle porte en elle²⁹⁸. Dans ce regroupement affinitaire, réapparaît une forme d'autorité collective nécessaire à la cohésion du groupe, que la libre adhésion déstabilise.

● Du mariage à l'amour libre

Le dernier coup porté à la famille porte sur l'émancipation des femmes. Mais, plus que l'émancipation économique et intellectuelle, c'est leur émancipation corporelle qui va mobiliser les compagnons, en ce qu'elle permet de nouveaux rapports hommes/femmes. Et cela malgré les conséquences lourdes que cela peut également avoir pour ces femmes d'un point de vue matériel.

La critique du mariage, inaugurée par Fourier, est alors, en ce début de siècle, reprise par les anarchistes : le mariage est considéré comme n'ayant que des fondements économiques et il place l'amour sous le joug de l'Etat et de l'Eglise. « De quel droit considère-t-on sa femme comme un bien qui vous appartient, n'appartient qu'à vous au point que la femme ne s'appartient plus à elle-même ? Chose monstrueuse, malpropre

296) MOUNIER A., *En communisme, op. cit.*, p. 23

297) BUTAUD G., « Le milieu libre réussira-t-il ? », *La Vie anarchiste*, 5 juin 1913, n° 5

298) ANTHONY M., « Les libertaires face à l'utopie, entre critiques et projets », *op. cit.*

révoltante, elle doit se donner sans désir. La loi, effroyable d'autorité, autorise l'homme, le mari à user de ce qu'elle qualifie de droit, cela parce que la femme est mariée, que des individus quelconques ont prononcé des paroles dites sacramentelles. Bénédiction féconde en larmes ! »²⁹⁹ S'exclame André Mounier. Pour dire les choses plus franchement, à la manière de Libertad ou de Lorulot, le mariage est une prostitution légale, une prostitution de la femme à son mari, qui l'exploite sexuellement. Mariage et prostitution forment un même esclavage moral. La critique du mariage et la revendication de rapports sexuels libérés est loin d'être anodine à une époque où l'adultère masculin n'est puni que lorsqu'il est surpris au domicile conjugal. L'adultère féminin lui, peut être condamné en tout lieu. L'homme jouit, hors ou dans le mariage, d'une liberté sexuelle qui ne dérange personne. Loin de critiquer cette liberté, les anarchistes considèrent comme « anti-naturel de vouloir se lier éternellement à un être quelconque. L'amour est un sentiment qui (comme tous les autres) est sujet aux variations et aux changements »³⁰⁰. Mais cela doit pouvoir s'appliquer aux femmes comme aux hommes. Il s'agit d'abolir, en amour, dans les plaisirs comme pour les questions économiques, toute autorité et toute propriété. On retrouve la volonté de Fourier de laisser entière liberté à l'expression des désirs individuels. Ainsi, « la femme doit rester, toute sa vie, libre de disposer de son corps qui est son bien propre »³⁰¹. A l'époque, ces propos ont une forte signification alors que la femme est dépendante économiquement de son père ou mari, que ce dernier a tous pouvoirs, légalement, sur elle s'il la surprend avec un autre et que la femme n'a alors aucun droit pour maîtriser sa fécondité. Elle a alors tout à gagner dans l'application de ces principes.

Dans la pratique, « on peut douter que le 19e siècle ait été aussi pudibond qu'il le dit et la vie sexuelle aussi simplifiée

299) MOUNIER A., *En communisme, op. cit.*, p. 19

300) LORULOT A., *Le Problème des sexes*, éditions de la colonie libertaire de Saint Germain en Laye, 1908, 12 p.

301) MOUNIER A., *En communisme, op. cit.*, p. 19

qu'il le souhaitait »³⁰². Les anarchistes rejettent cette hypocrisie et la morale ambiante, en proclamant haut et fort la mise en pratique de l'amour libre, facilitée théoriquement dans les milieux libres. Ainsi, idéalement, chaque individu est sensé avoir sa chambre individuelle. Cette idée repose sur le principe que la sexualité est un besoin comme un autre. Certains vont jusqu'à dénier l'existence du sentiment Amour, entrave à l'assouvissement du désir, profondément et historiquement ancrée : « qui sait encore si notre imagination, ou plutôt celle de nos arrière-petits-neveux, idéaliserait-elle encore ses besoins et si cette idéalisation se traduira toujours par ce sentiment que nous nommons *amour* »³⁰³. A l'exemple de Max Stirner qui part en guerre contre la sacralisation de l'amour et dénonce un humanisme qui a simplement fait descendre en l'homme les valeurs qui avaient été mises en Dieu, Armand déclare que « Tout milieu de vie en commun doit être un champ d'expériences idéal pour la pratique de la « camaraderie amoureuse », du « pluralisme amoureux », de tout système tendant à réduire à zéro la souffrance sentimentale »³⁰⁴. Les naturiens souscrivent également à cette idée d'un besoin naturel, tandis que l'amour est un « sentiment factice (...) célébré par nos civilisés et habilement employé dans les rapports sexuels pour exercer un empire dominant sur les sexes »³⁰⁵.

D'autres, observant les obstacles réels que génère cette pratique, restent plus prudents, distinguant judicieusement l'Amour, comme sentiment et l'amour, comme besoin physique : « Il faudrait arriver à comprendre enfin que l'amour n'est pas la chair, que l'on peut aimer sans qu'intervienne cette question brutale qui n'est en somme qu'un besoin, comme la faim et la soif »³⁰⁶.

302) FRAISSE G., PERROT M. (dir.), *Histoire des femmes*, « Introduction », *op. cit.*

303) ESCALAIS J., « Bulletin Communiste. L'échec de la colonie communiste de Ciorfoli », *Le Libertaire*, 1907, n° 50

304) ARMAND E., « Les « Colonies » communistes », *L'Ere Nouvelle*, Décembre 1905, n° 37-38

305) TCHANDALA « L'amour à l'état naturel », reproduit dans supplément à *Invariance*, *op. cit.*, p. 46

306) MOUNIER A., *En communisme*, *op. cit.*, p. 19

Mais les milieux libristes doivent reconnaître l'existence d'un certain nombre d'entraves à une pratique sexuelle réellement libérée. La première difficulté est le « manque de femme » : là encore, les femmes sont pensées essentiellement en tant qu'être sexué (« *tota mulier in utero* »). Les positions des anarchistes sur la question sexuelle ne peuvent manquer en tout cas de susciter bien des réactions alentour comme le montrait déjà l'exemple de la Cecilia. Butaud, s'essayant à convaincre les femmes de rejoindre les colonies où « la femme est traitée au même titre que l'homme, sans égards pour son sexe, en tenant seulement compte de sa valeur morale », se voit ainsi rétorquer par une jeune fille se disant membre d'une colonie « les anarchistes se préoccupent plus du choix d'une compagne, de son physique que de son cerveau et s'empressent autour d'elle quand ils la trouvent jolie ». Il est alors contraint de reconnaître que « les femmes sont en trop petit nombre dans les colonies communistes mais [que] malgré cela, il n'y a jamais connu de femmes qui, même peu favorisées par la nature, aient manqué d'amour »³⁰⁷! On peut facilement reconnaître que pour chaque expérience le problème semble s'être posé : à Vaux, Roos, le premier des colons ne peut rester plus longtemps sans compagne et quitte le milieu libre au bout d'un an. Ce qui fait dire à l'un de ses camarades : « Voici surgir une des questions les plus graves qui soient : celle de la femme. Comment se fait-il qu'elle ne vienne pas à Vaux ? »³⁰⁸. A Aiglemont, André Mounier se veut rassurant : « Quant à la compétition sexuelle et à son cortège de jalousies, de rixes, de crimes passionnels, de vies manquées, nous avons résolu le problème. Il n'y aura jamais de disettes de femmes, de part et d'autre, les nombres s'équivalent »³⁰⁹. « La femme » rejoint les différentes ressources régulièrement en manque dans les milieux libres... Mounier fait même référence à Darwin pour expliquer que la compétition sexuelle ne peut naître que de la disette : sans celle-ci et en supprimant l'esprit de propriété, il ne doit pas y avoir de lutte entre les individus.

307) Rapport du 20 septembre 1913, AN F7 13055

308) « La colonie de Vaux au jour le jour », *L'Ere Nouvelle*, janvier-février 1904, n°27

309) MOUNIER A., *En communisme*, *op. cit.*, p. 19

Et il est vrai que les femmes viennent généralement accompagnées de leurs compagnons et que les célibataires sont plus généralement des hommes que des femmes, pour les raisons économiques et également juridiques citées précédemment. Restent alors plusieurs solutions : favoriser la mise en pratique de l'amour libre, passer outre les probables jalousies et attirer une autre compagne ou, tout bonnement, quitter la colonie pour revenir accompagné. En réalité, l'amour libre n'est pas pratiqué. Par la promiscuité, il arrive qu'il y ait des échanges entre les couples ou la formation d'un nouveau couple au détriment d'un autre : le couple reste une structure difficile à dépasser.

● De l'amour libre à l'union libre

La jalousie d'abord, est récurrente et touche les hommes comme les femmes. Quoiqu'on puisse en dire, disette ou pas, ce sentiment est toujours là : « ce préjugé de propriété est tellement enraciné chez les hommes que chez ceux qui se sont aimés librement, la même passion jalouse intervient »³¹⁰. Et ce sentiment peut être, dans bien des cas, considéré comme le trouble fête de nombre de tentatives. Élément que l'on peut également retrouver dans les communautés des années 1970, mais où la pression du groupe semble parfois permettre de passer outre et de vivre sa liberté sexuelle. Quoiqu'il en soit, l'amour libre est assez difficilement pratiqué, malgré ce que purent en dire les regards moralisateurs des policiers et des journaux conservateurs. En suivant Anna Mahé, « constatons simplement l'effet certain d'améliorations que peuvent amener en les individus l'application des idées anarchistes, mais soyons assez lucides pour ne pas espérer supprimer instantanément les tares et en particulier les souffrances de la jalousie »³¹¹.

Mais le problème est plus vaste et il relève généralement, même s'il n'est pas fréquemment reconnu, des « difficultés

de l'entente intersexuelle ». On emploie même le terme de « duel des sexes »³¹², conflit qui doit se régler par l'entente et la camaraderie, facilités par la co-éducation des sexes. Le manifeste du milieu libre de Vaux l'annonce de façon très claire : « Les camarades ayant vraiment à cœur le succès de la tentative ont recherché les causes de divisions possibles entre les colons et rencontré tout d'abord la femme ; il paraît même que le problème a seul quelque importance à leurs yeux, un bon esprit de camaraderie pouvant facilement régler toutes les autres tandis que celle là, semble-t-il, exige davantage. Or la solution ne saurait être dans une loi quelconque »³¹³. Face à ce discours virocentrique, les femmes craignent généralement que la libération sexuelle ne tourne à leur désavantage et ne soit perçue que comme moyen d'assouvir les besoins masculins. L'amour libre apparaît parfois comme une solution masculine à ces difficultés pour retrouver une « abondance » de femmes face à une pénurie en relations sexuelles³¹⁴. D'autant que l'émancipation sexuelle des femmes passe souvent avant leur indépendance matérielle et intellectuelle. Les hommes reprochent aux femmes de faire trop de manière pour leurs accorder leurs « faveurs », d'exercer même une tyrannie. Les choses sont parfois même encore plus compliquées que ça, comme le rapporte Henriette Roussel : « Mais, me dira-t-on comme je l'ai entendu formuler par des camarades, et non des moins intelligents : « Pourquoi la femme quand elle se trouve prise de désir par un homme ne l'exprime-t-elle pas franchement. » Et le plus curieux c'est qu'en parlant ainsi ils se croient sincères. Pourtant la femme ne peut avoir cette franchise, même avec les anarchistes, j'en suis convaincue, car l'homme aime à conquérir la femme »³¹⁵.

312) Cité par DHAVERNAS Marie-Josèphe, *Les anarchistes individualistes devant la société de la Belle-Epoque, 1895-1914*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris X, 1981

313) Manifeste de Vaux in MANFREDONIA G., *L'Individualisme anarchiste, op. cit.*

314) A ce propos, voir le conflit en 1971, *Tout !* n° 12, à propos de la libre sexualité qui suscite le malaise de beaucoup de femmes : « une nouvelle façon de se faire baiser » ?

315) ROUSSEL Henriette, « L'homme et la femme », *l'anarchie*, 10 août 1905, n°

310) *Ibidem*

311) MAHE Anna, « Jalousie », *l'anarchie*, 21 février 1907, n° 98

L'autre reproche, c'est de ne fixer l'esprit féminin que sur cette seule perspective : l'amour, ce qui l'empêche de se préoccuper d'autres sujets bien plus important, comme l'idéal anarchiste. Et là, les torts sont partagés. S. Zaïkowska n'aura de cesse de condamner cette attitude : « Il ne faut pas juger de la nature féminine par les petites femmes individualistes (?!) qui fréquentent nos groupes. Ce sont la plupart de pauvres malades qui n'ont rien compris sauf que parmi nous elles peuvent changer d'amant. Inconscientes et bavardes comme des pies, elles parlent surtout d'une chose : comment elles aiment »³¹⁶. Ou encore « La femme est donc prédestinée à l'amour, légalisé chez les gens comme il faut, libre chez les anarchistes. Son esprit peu cultivé est fixé sur ce seul point : il faut qu'elle plaise à tout prix ». Et de conclure : « quand elle dira –j'aimerais mieux plaire, mais n'importe, dussé-je déplaire, je veux travailler sur moi-même, je veux être et paraître sérieuse, je ne veux plus être un jouet stupide, je serai hommasse- (...) alors la question de l'égalité des sexes ne se posera même plus »³¹⁷. Les femmes anarchistes restent elle-même assez divisée sur cette question, d'une part méfiante face à une libération sexuelle qui leur semble profiter plus aux hommes qu'à elles-mêmes, surtout avec le risque de maternité, d'autre part revendiquant le droit d'accès aux mêmes plaisirs que les hommes, qui, sans entraves morales ni même judiciaires, peuvent multiplier relations sexuelles. Par extension, il apparaît que les femmes anarchistes doivent, pour s'émanciper au sein d'un milieu libre, se détacher de deux figures types et stigmatisantes : celle de la madone d'une part, ordinairement rassurante (si elles sont utiles dans ce rôle, elles sont également nuisibles par leur attachement aux valeurs conservatrices) celui de la tentatrice d'autre part, signe d'une déviance, vers laquelle elles risquent plus facilement de dériver en réclamant leur liberté sexuelle. Contrairement à ce qu'aurait pu prétendre Proudhon, les femmes doivent chercher à se frayer une voie, en n'étant plus seulement mère, ménagère ou courtisane.

18

316) ZAIKOVSKA S., « Aux hommes », *La Vie Anarchiste*, 15 juin 1914

317) ZAIKOVSKA S., « Le féminisme », *op. cit.*, p. 158

La question sexuelle reste alors difficile à trancher, monogamie ou polyandrie/polygamie, union libre ou amour libre. Chacun reste libre de mettre en place et de défendre la situation qui lui convient, mais le problème sexuel vient perturber, quasiment à chaque fois, le bon fonctionnement du milieu libre. On peut toutefois noter l'existence de quelques habitudes originales (et l'adjectif reste valable aujourd'hui) puisque Libertad avait pour compagnes les deux sœurs Mahé, avec lesquelles il eût deux enfants. Sophia Zaïkowska vécut, elle, un « amour plural » avec Victor Lorenc et Georges Butaud, de 1913 à 1924, « ce qui nous a permis à tous les trois d'être heureux, de nous améliorer et de faire un peu de bien »³¹⁸. Outre ces cas tout à fait particuliers, la plupart des femmes sont mariées, surtout lorsqu'elles ont des enfants. Mais, ce qu'une étude statistique peut difficilement montrer, c'est que généralement elles ne vivent plus avec leurs maris mais avec un autre compagnon. Ainsi, Olivier Delous établit, à travers un corpus établi pour le département de la Seine, que les anarchistes sont majoritairement célibataires, que 10 à 15 % des individus vivent en concubinage et que 37 % sont mariés. Il conclut en disant que le mariage n'est visiblement pas un acte qui gêne leur pratique militante³¹⁹. Affirmation qui n'est sans doute pas fausse : Libertad explique ainsi à propos d'Anna Mahé que si on lui refusait d'ouvrir un externat, « elle se marierait, s'il le fallait, ce qui ne l'empêcherait pas de changer de compagnon ou de coucher avec plusieurs si cela lui faisait plaisir... »³²⁰ Mais le changement de compagne ou de compagnon suit souvent un premier mariage. Et les quelques femmes qui sont apparues ici n'ont que très peu respecté les « normes sociales » alors en vigueur. Marie Kügel vivait en concubinage avec E. Armand. Emilie Lamotte a écrit un très beau texte où elle explique que la constance en amour est

318) ZAIKOVSKA S., « Vie et mort de G. Butaud (1869-1926) », *Le Végétalien*, *op.cit.*

319) DELOUS Olivier, *Les Anarchistes à Paris et en banlieue (1880-1914): représentation et sociologie*, 1996, Université Paris I, Mémoire de Maîtrise, « Approche démographique »

320) Rapport du 25 juillet 1907, réunion des « Causeries populaires du XI^e arrondissement », AN F7 12723

chose impossible : « tout le monde est inconstant. La fidélité n'est pas dans la nature. J'entends parfois raconter que les oiseaux nous donnent l'exemple de la fidélité. Je rigole ! ». Elle eût au moins trois compagnons : Felix Malterre, avec qui elle eût deux enfants, un ou deux autres hommes, pères de ses deux autres enfants et enfin Lorulot. Elle semble être passée personnellement outre cette question sexuelle, sans pour autant prôner l'abstinence (comme le faisait Madeleine Pelletier³²¹ à la même époque), pour se consacrer aux idées

321) Née le 18 mai 1874 à Paris dans une famille pauvre, sa vie prend des aspects multiples du fait de ses différents engagements. Elle a fréquenté les féministes, les socialistes, les anarchistes, elle est médecin et a fait de l'anthropologie et de la psychiatrie. Vers 15-16 ans elle fréquente des groupes anarchistes. En 1900, elle est la marraine en maçonnerie de Louise Michel. Pendant quelques temps, elle s'engage auprès des féministes suffragistes. En 1905-1906 elle est responsable de la société *La Solidarité des Femmes*, en 1907 elle fonde le journal *La Suffragiste*. En 1908, elle casse les vitres d'une salle de vote et 1910 et 1912, elle est candidate aux élections à Paris. Mais elle est critique, en marge dans un mouvement féministe dominé par les grandes associations suffragistes et qui fait la part belle au discours valorisant la spécificité féminine. Elle défend le droit de vote envisageant l'action électorale comme un moyen d'agitation et de propagande. Elle-même rejette la féminité, l'hétérosexualité et la maternité : elle s'habille en homme, reste célibataire et se bat pour l'avortement. Elle proclame le droit des femmes à l'autodéfense et la nécessité pour elles de l'apprentissage du maniement des armes. Pour elle, les femmes sont trop résignées et co-responsables de leur esclavage. « *Mais je reste féministe. Je le resterai jusqu'à ma mort. Bien que je n'aime pas les femmes telles qu'elles sont pas plus que je n'aime le peuple tel qu'il est. Les mentalités d'esclaves me révoltent* ». Dans sa lutte pour une véritable libération du corps, « combat pionnier » qui ne peut trouver un écho dans le mouvement féministe, elle s'allie avec les néo-malthusiens et les anarchistes. Et cela bien qu'elle soit militante socialiste dans la Seine (1906) et membre de la tendance hervéiste de 1907 à 1910. Elle donna des conférences sur le néo-malthusianisme, assura des causeries, collabora à la presse anarchiste. En 1911, elle publie *L'Émancipation sexuelle de La Femme* et deux ans plus tard *Droit à l'Avortement*. Dans ses fichiers, la police la classe parmi les anarchistes antimilitaristes et communistes. Elle participe régulièrement aux réunions parisiennes de plusieurs groupes individualistes-anarchistes comme « Les Mille Communistes », le « Milieu libre de Paris », l'« Ecole d'Orateurs » fondée par Mauricuis ou « Les Libres entretiens » (1910-1914). Toutefois, avant-guerre comme après, elle précisera toujours n'être pas anarchiste. En 1920, elle participe au journal *La Voix des Femmes*, hebdomadaire pacifiste, socialiste, internationaliste. Elle effectue un voyage en Russie, dont elle revient déçue. Dans les années 20 elle écrit dans la presse anarchiste, critiquant les dirigeants bolcheviques. Elle quitte le PC en 1926 et fréquente d'autant plus les milieux anarchistes. Elle collabore à

libertaires. Face à tout chagrin sentimental, elle explique : « Au fond, nous ne savons pas assez que nous sommes nos propres maîtres. Car enfin, comme dit je ne sais quel romancier russe : il n'y a pas d'amour trahi, pas de souffrance, pas de douleur qui ne cède à quelques grammes d'opium. J'ai, dans ma poche, le sommeil qui tue la souffrance³²² ». Là encore le volontarisme individuel doit surmonter toute difficulté née d'un engagement moral ou politique.

Ce volontarisme est lié à une certaine virulence envers les femmes dans les discours anarchistes. Pour S. Zaïkowska « La femme joue un rôle immense, c'est elle qui est la cause principale de la misère et de l'asservissement humain. Quand elle voudra, la question sociale, qui n'est que la résultante des misères individuelles, sera résolue. Imitons les hommes en ce qu'il font de bien et laissons leur la pipe, la bouteille ainsi que la place de flic, de magistrat et l'honneur de servir dans l'armée. (...) Supprimons les habitudes que nous ont donné nos tendres mais combien ignorantes mères afin de donner l'exemple aux gosses ». La femme doit s'affranchir individuellement et n'être pas un obstacle. « La cause de la misère humaine est dans la bêtise féminine »³²³. Les femmes doivent cesser de se considérer comme des victimes, travailler elles-mêmes à leur émancipation et utiliser les atouts dont elles disposent.

Si, donc, l'émancipation intellectuelle et morale est avant tout une question de volonté de chaque individu, seulement favorisée par le cadre idéal que représente le milieu libre, ce dernier présente également la possibilité d'une émancipation matérielle, indispensable à un réel vécu anarchiste.

l'Encyclopédie Anarchiste de 1929 à 1934. En 1935, elle écrit *La Rationalisation Sexuelle*, son dernier ouvrage, qui lui vaut des ennuis durables : il réaffirme le droit inaliénable des femmes à la sexualité et à la libre maternité. En juin le *Club du Faubourg* est déféré en justice pour l'organisation d'un débat sur son livre. Elle est très surveillée par l'extrême-droite. En 1937, elle est atteinte d'hémiplégie. Et en 1939, elle est inculpée comme faiseuse d'ange. Sans doute pour éviter un procès public, elle est internée et elle meurt peu après.

322) LAMOTTE E., ...*hors du troupeau*, novembre-décembre 1911, n°3-4

323) ZAIKOVSKA, « Aux Femmes », *op. cit.*

Chapitre III

Le « communisme expérimental » : fonctionnement économique

Le travail libre

*Plutôt une hutte, un verre d'eau et une poignée de châtaignes que la besogne en commun avec qui ne lui plaît pas.*³²⁴

● Libération du joug patronal et/ou marital

Le milieu libre doit permettre de s'émanciper du salariat, en particulier pour les hommes et de leur mari pour les femmes. Chaque individu, par le communisme et la pratique du travail libre redevient maître de ses outils de travail, de sa force de travail et de sa production. Les revendications ne portent pas tant sur le niveau de vie que sur la volonté morale de récupérer personnellement l'identité qui s'exprime au travers de l'activité : « Combien de nos camarades, dont l'activité se trouve annihilée à présent, se verraient renoués par la vie libre et le travail volontaire »³²⁵ explique Lorulot. Il a lui-même démissionné de son emploi avant de créer la colonie de Saint-

324) ARMANDE E., cité par ZISLY Henri, « Mouvement naturien et néo-naturien », *La Vie naturelle*, décembre 1911, n° 5, in *Invariance*, op. cit., p. 141

325) LORULOT A., « Entretiens anarchistes », *l'anarchie*, 26 octobre 1905, n° 29

Germain-en-Laye. Ailleurs, un groupe de cinq hommes et femmes explique ainsi sa volonté de créer un nouveau milieu libre : « Nous sommes des révoltés. Aucun des moyens d'existence courants ne peut nous satisfaire. *Nous ne voulons pas être des salariés.* (...) Le premier souci du révolté est la libération du salariat, lequel implique toujours soumission, prostitution, activité machinale. Le salarié ne peut être qu'un révolté verbal »³²⁶. On ne peut être salarié et révolté, salarié et anarchiste. Et beaucoup d'anarchistes rencontrent des difficultés à trouver ou même à garder un emploi du fait de leurs opinions politiques. Mais ce n'est guère facile à mettre en application : « il faut bien vivre »... Les possibilités de vivre sont restreintes : à bout de ressources, certains deviennent des indicateurs, comme Eugène Renard qui participera au milieu libre de Saint-Maur. Mais cette solution est assez peu courante. Rares sont les propagandistes qui réussissent à vivre de leurs conférences³²⁷. Le milieu libre peut ainsi apparaître d'un grand secours : le communisme expérimental va permettre de faire vivre librement des camarades aux capacités plus diversifiées. C'est « un centre d'activité d'où il est possible de rayonner sans craindre de risquer le chômage ou le renvoi »³²⁸. Plus souvent sans doute, les pratiques illégales permettent d'apporter quelques subsides : « les jeunes gens sans travail, qui fréquentent les milieux anarchistes et antimilitaristes, vivent de rapines et de vol »³²⁹. Citons le vol de pain et de lait livrés dans les immeubles, le vol à l'étalage (« le matin de bonne heure » précise le rapport) et les déménagements à la cloche de bois pour éviter de payer son loyer. « Cette façon de vivre aux dépens de la société est actuellement préconisée, en conversations particulières,

326) COLBAERT Angèle et J. B., EUG Rachelet, DENIAU-MORAT, MENU P., « Un Nouveau Milieu Libre », *Le Libertaire*, 31 mars 1907, n° 22 (*Ce projet ne semble pas avoir eu de suite*)

327) Témoignage de Pierre-Valentin Berthier : il n'est guère que Sébastien Faure, peut-être Louise Michel qui réussirent à vivre uniquement de leur travail de propagandiste.

328) ARMANDE., « Des entreprises communistes extra-européennes », *l'anarchie*, n° 70, 9 août 1906

329) Rapport de police du 9 juillet 1907, PPO BA 1503

dans tous les groupes libertaires de Paris »³³⁰. Pour les plus téméraires, le vol peut prendre d'autres envergures : Alexandre Jacob³³¹ et les Travailleurs de la nuit vivent de cambriolages. Enfin, le faux monnayage est une pratique courante, surtout chez les petits artisans qui disposent dans leurs ateliers de tout le matériel nécessaire à la fabrication. La fabrique présente un aspect immédiatement pratique, une mise en œuvre immédiate de la théorie : faute de pouvoir supprimer l'argent, il faut le déprécier ou « le rendre inutile »³³². D'où l'utilité de la fausse monnaie. Elle apporte des possibilités de ressources immédiates, elle ne lèse pas un individu mais porte directement préjudice au système financier. Il est impossible d'établir dans quelle mesure la fausse monnaie pouvait être fabriquée ou circuler dans les milieux libres. Mais Armand est condamné à trois ans de prison en 1907 pour complicité d'émission de fausse monnaie ; Matha est soupçonné dans une affaire de fausse monnaie et c'est à cette occasion que la colonie d'Aiglemont est perquisitionnée ; enfin, *l'anarchie* est régulièrement mis en cause dans les rapports enquêtant sur les anarchistes et la fausse monnaie³³³. On peut donc supposer que les anarchistes (individualistes surtout), qui ont déserté le salariat, vivent d'illégalisme, d'imprimerie et par moment des cultures, élevages et artisanats en milieux libres.

L'avantage matériel que les femmes pourront trouver au milieu libre est légèrement différent : généralement, il ne s'agit

330) *Ibidem*

331) Alexandre Marius Jacob comparait au palais de justice d'Amiens en mars 1905. Il y déclare : « Pourquoi j'ai cambriolé » [...] Moi aussi je voudrais vivre dans une société où le vol serait banni. Je n'approuve et n'ai usé du vol que comme moyen de révolte propre à combattre le plus inique de tous les vols : la propriété individuelle. Pour détruire un effet, il faut au préalable en détruire la cause. S'il y a un vol, ce n'est que parce qu'il y a abondance d'une part et disette de l'autre : que parce que tout n'appartient qu'à quelques uns. La lutte ne disparaîtra que lorsque les hommes mettront en commun leurs joies et leurs peines, leurs travaux et leurs richesses : que lorsque tout appartiendra à tous. Anarchiste révolutionnaire j'ai fait ma révolution, vienne l'anarchie ». Avec sa bande, « Les travailleurs de la nuit », ils ont à leur actif 150 cambriolages. Marius Jacob et Félix Bour sont condamnés aux travaux forcés à perpétuité. 14 personnes écoperont de 5 à 20 années de réclusion et 7 sont acquittés.

332) Rapport de police du 10 novembre 1902, PPO, BA 1498

333) « Les Anarchistes et la fausse monnaie », PPO, BA 1503

pas de se libérer du patronat mais du mari. Elles doivent y trouver la liberté économique qu'on lui refuse dans la société traditionnelle. Même si en 1907, on leur accorde le droit à disposer de leur salaire. Encore fallait-il qu'elles soient salariées.

La pièce de théâtre de Lucien Descaves et Maurice Donnay le souligne. Dans *La Clairière*, Hélène, l'institutrice, est enceinte du fils d'un bourgeois du village, conseiller municipal de surcroît. « Ce dernier n'avait pas fait donner de l'instruction pour qu'il [son fils] épousât une institutrice » et cherche à éloigner Hélène. Sa position rend les choses plus aisées. Mais Hélène ne cède pas et s'installe à la Clairière, où elle est acceptée, *a contrario* de ce qui serait advenu d'elle dans la société bourgeoise, abandonnée à elle-même, devant assumer à la fois la misère et le statut méprisé de fille-mère³³⁴. Les faits sont bien entendu romancés mais l'idée est bien là : permettre aux femmes de vivre indépendantes économiquement et hors de l'hypocrisie bourgeoise. Jusqu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale et d'après le Code civil, la femme doit en général demander l'accord de son mari pour exercer une profession. « Semblable au liseron, ce pauvre être doit chercher le soutien –au point de vue moral et économique- d'un mari, d'un amant »³³⁵. Cet aspect des choses, l'émancipation économique, qui bien souvent n'est que secondaire dans les discours par rapport à l'émancipation sexuelle, qui coûte moins aux hommes, est particulièrement pris en compte à La Pie. Pierre Nada, en présentant le projet, écrit : « Un des côtés les plus intéressants de notre tentative serait de procurer de l'occupation aux femmes, de faire en sorte que toutes restent à la colonie. Le meilleur moyen d'assurer l'indépendance de la femme, c'est de lui donner les moyens de se suffire à elle-même, de gagner sa vie. A la colonie, nous ferons tout notre possible pour rendre les femmes indépendantes et développer chez elles un esprit personnel. Pour arriver à ces fins, nous avons l'intention de

monter un atelier où toutes auraient du travail »³³⁶. Et pour faciliter économiquement la venue de femmes à Saint Maur, elle « a été admise comme individu et non comme compagne, en ayant à payer une certaine somme, comme droit d'admission, -quoique plus faible- au même titre que l'homme »³³⁷. L'enjeu est d'importance puisqu'on reconnaît que l'activité productrice est nécessaire non seulement pour l'indépendance matérielle mais également intellectuelle : « La pratique du travail permet à la femme d'avoir voix au chapitre dans toutes les discussions concernant l'organisation économique et peut l'inciter à cesser d'être quelque chose pour devenir quelqu'un »³³⁸. C'est à cette condition seulement qu'elles cessent de devenir compagnes pour devenir individus. Et en venant vivre au milieu libre, les femmes ne quittent pas l'oppression maritale pour celle du salariat. Sur ce point, il faut remarquer que les femmes anarchistes, rencontrées jusqu'ici, sont généralement celles qui sont déjà parvenues à cette indépendance économique. Ce sont majoritairement des institutrices, un profil similaire aux féministes de l'époque, qui ont quitté leur emploi.

Ainsi libéré de la tutelle patronale ou maritale, le statut du travail lui-même change, il n'est plus un devoir mais un besoin. L'objectif du milieu libre devient : « Par la pratique du travail libre, imposer une conception nouvelle du labeur qui deviendra une joie de créer et une récréation, au lieu d'être le broyeur de vies »³³⁹. Chacun redevient son propre maître en besogne, telle est la conception de ce « travail libre » : « Le soir, on convient des travaux du lendemain. Mais le lendemain, chacun exécute le sien à sa fantaisie. Qui veut se promener au frais, se promène au frais ; qui veut piocher, pioche ; qui veut chanter, chante. Ce qui est certain, c'est qu'à la fin de la journée, le programme est rempli, et cela ne peut s'expliquer que par ce fait que, n'étant point une contrainte, le travail est un jeu »³⁴⁰.

336) NADA Pierre, « Actualité », *La Vie anarchiste*, 1^{er} mars 1913, n° 12

337) BUTAUD G., « Vers l'affranchissement de la femme », *La Vie anarchiste*, 5 mai 1913, n° 3, reproduit dans supplément à *Invariance*, *op.cit.*, p. 166

338) *Ibidem*, p. 166

339) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

340) *Ibidem*

334) DONNAY M., DESCAGES L., *La Clairière*, *op.cit.*

335) ZAIKOVSKA S., « Le féminisme », *op.cit.*, p. 158

● Travail « papillonnant » et partage des activités

Le travail comme jeu est toutefois malaisé à mettre en pratique pour l'ensemble du groupe où la répartition des différentes tâches suscite un certain nombre de tensions.

Avec cette idée de travail comme jeu, libre, on retrouve une idée chère à Fourier, qui prenait pour formulation celle d'un « travail attrayant ». Seulement pour réaliser pleinement cet idéal, le travail ne doit pas seulement être libre et spontané, il doit être également « papillonnant ». Pour Fourier, l'une des passions motrices de l'homme est la « papillonne ». Appliquée au travail, en fonction de la spontanéité passionnelle, toute activité doit se faire par des séances courtes et variées. Ces idées rejoignent les réflexions faites sur l'enfance. L'éducation intégrale veut que chacun soit initié à diverses tâches, manuelles et intellectuelles, pour favoriser la formation d'un homme « intégral », et dans un premier temps, permettre aux enfants de découvrir leurs goûts et préférences, aiguisés par ce genre de pratique. Pourtant, cet « homme intégral » n'existe pas chez les adultes : un travail « attrayant » ou « papillonnant » ne peut voir le jour que lorsque le minimum vital est assuré pour l'ensemble des membres. Or les milieux libres réussissent rarement à dépasser ce minimum. Le travail est en réalité partagé de manière assez peu rigide. Reste que, par le communisme, chacun travaille selon ses capacités. Mais ces capacités doivent souvent être démultipliées : le travail ne manque pas... « Chacun suivant ses aptitudes, et aussi selon les nécessités, a une besogne bien déterminée, mais que tout autre est capable de faire en cas de besoin, plus ou moins bien évidemment »³⁴¹.

La première des difficultés, c'est que, face à un travail bien plus souvent rebutant qu'attrayant, il devient difficile de convaincre les paresseux par le simple exemple. Il est dans chaque milieu libre des profiteurs : « Si les sincères qui veulent arriver à une démonstration sérieuse ne prennent pas

341) MOUNIER A., *En communisme, op.cit.*, p. 24

des mesures contre le *parasitisme* et le *bourgeoisisme* qui se manifestent dans les colonies communistes comme dans le monde bourgeois, il arrive ce qu'il est arrivé à Vaux. Les *actifs*, les *raisonnables* labourent la terre pendant que les *naturiens* et les *végétariens* roupillent jusqu'à midi ou s'en vont sous les arbres lire *Stirner* ou *Fleur de Gale* »³⁴². Cette accusation est portée par des membres de la colonie de Saint-Germain sans que les auteurs soient nommés. Mais il est probable qu'elle est écrite par ceux qui avaient en charge les travaux manuels. D'après ce que Lorulot raconte, « le camarade Girault et moi accomplirions les tournées de conférences destinées à soutenir les débuts de notre œuvre, entre-temps, nous nous occuperions de l'imprimerie, de la librairie etc. ainsi que plus tard notre ami Goldsky. Scajola devait s'occuper des travaux de la ferme, aidé d'ailleurs par les efforts de tous. Emilie Lamotte s'occuperait des six enfants de la colonie. Quand à Augery, il devait exercer sa profession de tailleur. La cuisine et les soins du ménage – assez absorbants – étaient accomplis d'un accord commun entre tous et particulièrement entre les trois compagnes »³⁴³. Les tensions se forment de manière récurrente entre les individus chargés des activités liées à la ferme, à l'artisanat ou à la petite industrie et ceux qui se chargeaient des travaux plus « intellectuels », liés à la propagande, tels que les conférences, l'écriture d'articles ou de brochures etc. Les difficultés naissent à partir du moment où toutes les tâches ne sont plus faites en commun, chacun, de son côté, a l'impression d'en faire plus que le voisin. Couramment, il se forme une « logique cumulative et autonome du développement des antagonismes »³⁴⁴, une « hostilité rémanente entre l'avocat de l'économie et le procureur de la jouissance immédiate »³⁴⁵.

A l'anarchie, c'est la même chose : « D'après certains indices,

342) Les membres présents de la colonie communiste de Saint-Germain, « Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 17 au 24 février, n° 16 (Fleur de Gale était un individualiste qui écrivait régulièrement dans *Le Libertaire*)

343) LORULOT A., *Une expérience communiste, op.cit.*, p. 7

344) LACROIX B., *L'utopie communautaire, op.cit.*, p. 44

345) *Ibidem*

on croit qu'un scission pourrait bien se produire, rue de la Barre, entre, d'une part : les amis de Libertad et d'Anna Mahé et de l'autre, ceux de Martin dit Japonet et d'Armandine Mahé. Ces individus ont encore momentanément l'air d'être d'accord, mais ce n'est qu'une apparence nécessitée par la situation financière. En réalité, Japonet, Armandine et ceux qui travaillent, sont las de Libertad, d'Anna, de ceux qui ne font rien »³⁴⁶. Les typographes sont lassés des têtes pensantes que sont Anna Mahé et Libertad. Et l'on pourrait multiplier les exemples : à Aiglemont, les difficultés apparaissent lorsque Fortuné Henry s'attache de plus en plus à l'activité syndicale, aux conférences, quitte fréquemment la colonie et participe de moins en moins aux tâches communes : « Fortuné disait simplement : « Je vais à Paris » et cette décision seule indiquait qu'il allait être dépensé inutilement, en trois jours, l'argent nécessaire à faire bien vivre, une quinzaine, tout le personnel de la colonie »³⁴⁷. Et ce sont généralement les simples membres qui récusent ainsi les individus qui forment le noyau du milieu libre, preuve encore une fois du peu d'autorité qu'ils pouvaient maintenir en son sein et cela alors même que c'est généralement les gains de la propagande qui permettent une certaine stabilité économique de la colonie.

● Du partage des tâches

Outre les conflits entre les « manuels » et les « intellectuels », qu'en est-il des rôles traditionnellement endossés au travail par hommes et femmes ? Pour André Mounier, à Aiglemont, si « la femme est moralement, intellectuellement l'égale de l'homme », la différence n'en est pas moins là : « si son corps est moins robuste, il est pourvu de grâce, et son rôle dans la nature n'en a que plus de charmes »³⁴⁸. La distinction reste forte d'une certaine sensibilité, fragilité féminine dans le discours sexué de leurs compagnons. Cette affirmation d'une faiblesse physiologique fait persister, autour de l'idée de la

346) Rapport de police, 6 février 1908, PPO BA 928

347) ROBROLLE E., « A la ferme d'Aiglemont », *l'anarchie*, 8 février 1906

348) MOUNIER A., *En communisme, op.cit.*, p. 19

différence physique, une infériorité de la femme. On célèbre le corps féminin pour mieux réaffirmer une faiblesse physique qui fait que les femmes ne sont pas les individus les plus à même de construire un milieu libre. Elles s'occupent donc des tâches qui leurs sont traditionnellement attachées et restent rivées à l'espace domestique.

On pourrait penser que cette réflexion sur le partage des tâches est incongrue pour l'époque. Loin de là, puisqu'on peut déjà lire en 1890 : « Servante, ou épouse, c'est encore et toujours sur la femme que l'homme compte pour se décharger des travaux du ménage. Mais la femme aussi réclame — enfin — sa part dans l'émancipation de l'humanité. Elle ne veut plus rester la bête de somme de la famille. C'est déjà assez qu'elle doive donner tant d'années de sa vie à élever des nourrissons et des enfants en général. Elle ne veut plus rester la cuisinière, la ravaudeuse, la balayeuse du ménage ! [...] Emanciper la femme, c'est la libérer du travail abrutissant de la cuisine et du lavoir, c'est organiser l'élevage des enfants de manière à affranchir la mère, lui donner le loisir »³⁴⁹. Le débat était donc déjà lancé, de manière assez épisodique il est vrai, au siècle dernier. La mise en pratique est plus aléatoire, ce qui n'est pas vraiment pour surprendre, puisque le partage des tâches ne devient un combat essentiel pour l'émancipation de la femme que plus de cinquante ans plus tard. Il n'empêche que la question est déjà discutée. Et que l'on tente d'y apporter des réponses.

Les rôles de la structure familiale traditionnelle demeurent cependant en grande partie : la femme s'occupe des tâches ménagères, éduque les enfants. Écoutons cette description paradisiaque : « L'effort individuel est libre, les nécessités présentes le déterminent suivant la force, l'énergie, la santé, la bonté, le développement de chacun. Chaque ménagère va au saloir, aux pommes de terres, au fruitier, puise au pot, au tas, fait sa soupe et son plat à sa guise, librement et délibérément. Sous bois et dans la plaine, dans le hangar, les anarchistes de Vaux oeuvrent en paix sans dieux ni maîtres »³⁵⁰. Ce sont leurs

349) *La Révolte*, 8 février 1890, n° 21

350) « Compte Rendu de l'année 1904 » cité par NARRAT G., *Milieus libres*,

qualités de ménagères qui permettent aux femmes de trouver leur place dans le fonctionnement collectif de la colonie. Mais attention, « ces occupations particulières seules les différencient d'avec nous. Elles prennent part aux discussions et sont nos égales en tout, et pour tout »³⁵¹.

Selon Dominique Petit, à Aiglemont, cela pourrait être lié à l'environnement du milieu libre, une région industrielle et essentiellement tournée vers la métallurgie. Les femmes ne travaillent pas et restent cantonnées dans des tâches traditionnelles. Alors qu'ailleurs, les femmes ont plus de responsabilités et des tâches plus diversifiées, dans des petites industries, comme à la Pie, ou dans la typographie et la rédaction d'un journal, comme à *l'anarchie*. A St Maur, selon les dires de Butaud, le travail domestique n'est pas attribué spécifiquement à la femme ce qui lui permet de « se mettre les pieds sous la table, ainsi qu'aux heures des repas »³⁵². Ou du moins on en discute. S. Zaïkowska, en digne végétalienne, convaincu que l'alimentation est au centre de toute émancipation, pose le problème à sa façon : « A la maison déjà, selon la tradition, soyons cuisinière, mais soignons la cuisine très attentivement, c'est une erreur que de penser qu'il est déshonorant pour une femme émancipée d'éplucher les carottes. Au contraire, une cuisine rationnelle exige du savoir et beaucoup de réflexions. Savoir se nourrir sainement et économiquement n'est-ce pas faire un grand pas pour s'affranchir du patronat ? »³⁵³. Toujours est-il que son compagnon ira même jusqu'à affirmer qu'au milieu libre de Saint Maur, les femmes produisent avec la même ardeur que les hommes et qu'elles sont devenues de ce fait les égales de l'homme.

Sans pourtant se rattacher à son enthousiasme, un certain nombre de faits sont à souligner. Marie-Joséphine Dhavernas affirme que les anarchistes individualistes sont bien plus

féministes que ne l'étaient les anarcho-syndicalistes ou les anarchistes communistes³⁵⁴. Cela se vérifie aisément dans la pratique. Du point de vue des milieux libres, pour les expériences plus « orthodoxes » la femme n'apparaît que rarement : à Aiglemont, Adrienne Tarby, maîtresse de Fortuné Henry est l'objet de descriptions peu flatteuses, et chacun s'étonne de l'intérêt qu'a pu lui porter André Mounier ; en Corse, l'un des colons part avec la femme de l'autre, à Lyon, les conflits s'enveniment parce qu'un colon a eut le malheur de critiquer la soupe d'une compagne... Bref, non contente d'être une ménagère libre, la femme se transforme en mégère ! Ajoutons que ces expériences moins innovantes pour les femmes ont lieu dans des environnements plus traditionnels. Par contre, si l'on examine les tentatives individualistes, les choses changent : autour du milieu libre de Vaux, Marie Kügel écrit dans *L'Ere Nouvelle* (dont elle est également la cofondatrice) et fait des conférences ; Sophia Zaïkowska écrit des brochures et dans *La Vie anarchiste*, elle participe aux causeries et c'est son travail à Bascon qui leur permet de vivre avec Butaud. Emilie Lamotte à Saint-Germain-en-Laye est auteure de deux brochures et qui écrit de manière régulière pour *Le Libertaire* et *l'anarchie*. Du côté de *l'anarchie*, si Armandine Mahé est responsable de la maison et de la comptabilité, sa sœur Anna dirige et écrit dans le journal. Les rapports de police se montrent d'ailleurs assez méfiants vis-à-vis d'Anna qu'ils dépeignent comme prenant les choses en main, rabrouant sans vergogne Libertad ce qui est plutôt un bon indicateur de la place qu'elle avait réussi à se faire. Jeanne Morand³⁵⁵, la nouvelle compagne de Libertad en 1907,

354) DHAVERNAS M.-J., *Les Anarchistes individualistes*, op.cit., p. 153

355) Née le 17 août 1883 à Bey en Saône-et-Loire, Jeanne Morand vit chez ses parents à Saint-Marcel jusqu'en 1905, où elle travaille comme couturière. En 1905, elle arrive à Paris et se place comme domestique. Lectrice assidue du *Libertaire*, elle fréquente les Causeries populaires du XIème et du XVIIIème arrondissement. La police suppose qu'à Saint-Marcel elle vivait dans un milieu révolutionnaire. Son père était effectivement terrassier, anarcho-syndicaliste. C'est à Montmartre qu'elle rencontre donc la bande à Libertad et en mars 1907 elle quitte son emploi pour vivre avec Libertad, rue du Chevalier de la Barre. Le 24 avril 1907, elle est condamnée à

op.cit.

351) MOUNIER A., *En communisme*, op.cit., p. 24

352) BUTAUD G., « Vers l'affranchissement de la femme », in *Invariance*, op. cit., p. 165

353) ZAIKOVSKA S., « Aux Femmes », *La Vie anarchiste*, 15 mai 1914, n° 24

s'occupe de l'impression, vend le journal dans le métro et participe aux affrontements avec la police. On pourrait encore ajouter à cette liste, autour du milieu libre de la Pie, Eugénie Membrard³⁵⁶ et Henriette Rousselet³⁵⁷ comme conférencière

un mois de prison avec sursis, pour « outrages et voies de fait envers des employés de chemin de fer métropolitain » lors d'une distribution de journaux à Bastille. Quelques temps plus tard, elle est de nouveau arrêtée avec Anna Mahé, Libertad, etc. à la suite d'une réunion tenue en plein air devant la maison rue de la Barre. Elle est accusée d'avoir « mordu, griffé et outragé des agents qui avaient arrêté Libertad ». En septembre, Jeanne se retire en villégiature chez ses parents à Beaune, près de Châlons. Télégramme inquiet du procureur : elle a été trouvée à Chagny apposant des placards anarchistes, on requiert donc plus d'informations sur elle. Puis, Jane se brouille avec Libertad et le quitte à la mi-mai. Elle retourne auprès de lui lorsqu'il tombe malade et ce jusqu'à sa mort en octobre 1908. En 1910, on sait qu'elle vit 117bis rue Ordener, toujours dans le 18^e à Paris, avec Jack Long, dit Jacklon, son nouveau compagnon. En mai 1913, elle est nommée secrétaire du « Comité féminin contre la loi Berry-Millerand, les bagnes militaires et toutes les iniquités sociales » en remplacement de Thérèse Taugourdeau. La même année, elle participe au « Cinéma du Peuple », coopérative de cinéma libertaire, et organise les « Cours de Diction et de Comédie » pour les artistes amateurs du « Théâtre du Peuple ». Elle quitte la France pour l'Espagne à la déclaration de guerre et avec Jacklon elle diffuse des brochures antimilitaristes. A la fin de la guerre, ils sont recherchés pour intelligence avec l'ennemi. Jeanne se rend lorsque Jacklon se suicide en 1921. Elle passe trois ans en prison et fait plusieurs grève de la faim. A sa sortie, elle s'éloigne un peu des milieux libertaires. En 1932, elle est à la rue et sans emploi. Elle meurt en 1969.

356) Institutrice publique, Eugénie Membrard-Jard dit ne pas être anarchiste mais avoir beaucoup de sympathies pour leurs théories. Elle appartient aux groupes des « Mille Communistes » et du « Milieu libre de Paris » et fait régulièrement des causeries sur l'enfant et notamment à la Pie à Saint Maur. En 1910, elle participe à la fondation de la Ligue de Coopération Internationale d'Assistance pour les Enfants Moralement Abandonné à Rosny-sous-Bois. Elle est surtout remarquée pour sa tenue : vêtue d'une grande tunique blanche, les pieds nus dans ses sandales... Elle fait des causeries sur les « défauts de la vie moderne » et la mauvaise habitude qu'ont pris les gens de se vêtir et de se chausser comme ils le font au détriment de leur santé.

357) Henriette Trimel née Rousselet avait deux frères anarchistes. Elle est plusieurs fois poursuivie pour actes de propagande antimilitariste. Elle participe au lancement et à la rédaction de *l'anarchie*, elle écrit également dans *La Vie anarchiste*. Elle appartient au groupe de « Libre discussion du XX^e arrondissement », au groupe des Mille Communistes et a habité à La Pie (Saint Maur).

ou Eugénie Rey-Rochat³⁵⁸, intervenante au Comité féminin et aide financière. Enfin Madeleine Pelletier fréquente également ces milieux, femme médecin, féministe marginale, socialiste critique. Point commun à toutes ces femmes, même s'il est difficile de se faire une idée précise, ce sont principalement des institutrices, elles ont en tout cas pu poursuivre des études plus longues que les autres femmes et que leurs compagnons et sont probablement issues de milieux un peu plus aisés (comme S. Zaïkowska) ou révolutionnaires (comme les sœurs Morand). Toutes ces femmes gravitent autour des expériences de milieux libres, participent à la propagande anarchiste, appartiennent plutôt aux milieux individualistes et ce sont sans doute les quelques femmes les plus actives de l'ensemble du mouvement anarchiste à cette période là.

Les milieux libres permettent moins de voir la mise en pratique les idées d'émancipation de la femme que de constater qu'il y avait des femmes anarchistes qui s'exprimaient, écrivaient, faisaient de la propagande et tentaient des expériences telles que la vie en communauté. Contrairement à l'idée qu'en donne tous les écrits historiques masculins sur la période : « Le monde n'aime pas les femmes qui se distinguent du troupeau ; les hommes les rabaissent, les femmes les détestent »³⁵⁹. Les individualistes, pratiquant la « révolution au quotidien », ouvraient de plus grandes marges d'actions à leurs compagnes que ne le faisaient certains « orthodoxes » parfois plus prompts à les accuser de leurs propres faiblesses qu'à leur faciliter la tâche.

Autosuffisance et abondance...

• Les ressources

Si le partage du travail crée bien des tensions, il est le corollaire à la mise en commun des ressources, selon les besoins de

358) Cf biographie p. 40

359) Propos de Madeleine Pelletier, cité par LOUIS Marie-Victoire, *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, côté-femmes éditions, 1992, p. 110-111

chacun. Première difficulté idéologique : mieux vaut acquérir des propriétés collectives. Afin d'éviter les déboires qu'ont connus par exemple les membres de Vaux, à la merci du père Boutin, et que décrit la pièce de théâtre *La Nouvelle Clairière* : « Ce n'est pas chose facile que d'organiser une colonie libertaire avec d'aussi faibles moyens. Si encore nous étions chez nous...mais nous sommes à la merci d'un propriétaire qui, sans avoir rien fait pour les gagner, viendra nous prendre cent francs tous les trois mois »³⁶⁰. Fortuné Henry achète la propriété du bois Gesly sous un nom d'emprunt et s'en explique : « Tout cela est notre propriété. Cela vous fait déjà rire que nous autres anarchistes, libertaires, nous parlions de « notre propriété ». Que voulez-vous ! Ce n'est pas notre faute. La reprise du sol par le prolétariat n'est pas encore chose faite. En attendant, il nous faut composer avec la société actuelle, et celle-ci nous contraint d'être propriétaire »³⁶¹. Cette propriété collective semble être relativement bien assumée mais elle est rarement possible faute des ressources financières. Plus généralement, les « milieux libristes » restent à la merci d'un propriétaire. Ou bien le milieu libre ne parvient pas à se mettre en place faute de lieu : il n'est pas évident de trouver à se loger pour un groupe d'anarchistes... Ce n'est que plus tard et progressivement qu'émergera l'idée d'occuper des propriétés et logements vides³⁶², dans les années 1960 notamment avec les « squatts », comme rejet de la propriété, « forme tardive de la récupération ou reprise individuelle »³⁶³. Même si d'autres difficultés y sont inhérentes (répression policière et judiciaire). A la Belle-Epoque, pour les individuels et les familles, les déménagements à la cloche de bois sont parfois une solution pour le logement. Mais pour les collectifs, la propriété en

360) CHAPELIER Emile, *La Nouvelle Clairière*, Belgique, Imp. De la Colonie Communiste Libertaire « L'Expérience », 1906, n° 3

361) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

362) Peut-être des pratiques d'occupations existaient-elles déjà mais dont on n'en a guère de traces. Un exemple : dans les années 20, quelques anarchistes filent vers Tahiti et on apprend brièvement que, profitant des flous administratif ou de l'éloignement, ils s'installent sur des terres dont ils ignorent les propriétaires...

363) ANTHONY M., « Essais utopiques libertaires de « petite » dimension », *op.cit.*, p. 9

commun reste le premier acte d'indépendance vis-à-vis de la société bourgeoise, en vue d'une émancipation matérielle dont l'autosuffisance est l'axe central.

« Par émancipation matérielle, nous n'entendons pas seulement celle qui consiste à libérer l'homme de son ventre, mais encore celle qui lui permettra de développer et de conserver tous ses organes. Dans cette émancipation, entre autres choses, il faut comprendre tout ce qui touche à l'alimentation, à l'hygiène, au sport, aux douceurs désirables. Ce n'est pas être émancipé matériellement que d'avoir à sa disposition une pitance ordinaire, suffisante même, qui permette de vivre ; celle-là, presque tous les hommes l'ont dans la société actuelle et elle ne nous suffit pas. Nous voulons pouvoir observer toutes les hygiènes, avoir l'entière propreté du corps qui donne la propreté de l'esprit ; nous voulons la confortable habitation, qui donne la joie de vivre, le bonheur du « home » ; nous voulons aussi avoir chaud quand il fait froid dehors ; nous voulons que notre digestion puisse se faire sans la précipitation obligatoire imposée par le travail aujourd'hui. (...) Nous sommes des intégraux, au point de vue des appétits, et nous voulons avoir l'intégrale jouissance »³⁶⁴. Telles sont les exigences initiales de Fortuné Henry, et dont les résultats sont sans doute en partie à relativiser, l'indépendance économique, le travail libre ne s'accompagnant pas nécessairement de l'abondance. Ce qui semblait surtout importer c'était ce sentiment de liberté qui habitait les colons. Car s'ils se libéraient immédiatement du joug du patron et du propriétaire, ils ne se libéraient pas du travail. Tout était à construire en place et lieu du milieu libre et les ressources étaient plutôt médiocres. Aiglemont est sans doute le seul des milieux libres qui parvient à peu près à une stabilisation de ses ressources.

La première difficulté était le nombre des colons, qui, peu nombreux, ne pouvaient pas faire les choses en grand, telle la culture ou l'artisanat. « La prise au tas n'est possible qu'à la condition que le tas soit suffisant et que ceux qui y puisent y apportent. Il faut de l'abondance pour se réjouir

364) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1903, n°6

de voir consommer »³⁶⁵. Ensuite, force est de constater que les colons n'étaient pas forcément aptes aux activités qu'ils envisageaient pour leur indépendance. Mais l'agriculture, l'élevage nécessitaient une expérience que bien peu possédait, ou bien certains, tel Fortuné Henry, avaient sans doute eu potager, poulaillers et clapiers. « La seule richesse réelle indiscutable, la richesse que nous appellerons d'utilité est celle qui consiste dans la possession du sol et des produits de ce sol. (...) Convaincu que c'est la terre qui libérera l'homme, c'est dans cette voie que se sont dirigés nos efforts³⁶⁶ ».

« Ce qui est significatif dans toutes ces tentatives, c'est le caractère agricole qu'elles ont généralement adopté. C'est, en effet, là que se trouve le salut. L'humanité semble trop avoir oublié que sa « mère nourricière » était la terre. (...) Entassés misérablement dans des agglomérations considérables, privés d'air, de soleil, de fraîcheur, respirant les émanations putrides des cités industrielles, consommant des denrées frelatées, peinant prodigieusement et s'exténuant de fatigue pour produire un travail souvent inutile, tel est le sort des travailleurs des villes. (...) Le sort du travailleur des champs n'est pas non plus enviable, il fournit des journées d'écrasant labeur pour un salaire dérisoire. (...) L'œuvre du communisme expérimental serait donc de réhabiliter le travail terrien (...) Il y a une révolution à faire dans le domaine agricole comme partout. Il faut abandonner les vieilles méthodes surannées pour adopter sans hésitation les moyens que nous offre la science actuelle et pour les utiliser. C'est ainsi que nous pourrions échapper à l'influence patronale et au joug capitaliste »³⁶⁷. Comme les utopistes qui les ont précédés, comme les communautés rurales des années 1970 qui leur succéderont, certains partisans du milieu libre se méfient des « villes meurtrières », berceaux de l'industrialisation. Même s'il existe aussi des communautés, des milieux libres urbains,

365) HENRY F., « Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1903, n° 50, in *Invariance, op.cit.*, p. 59

366) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1903, n°6

367) LORULOT A., « Notes et Impressions. Le Retour à la Terre », *l'anarchie*, 14 juin 1906, n° 62

le thème du retour à la terre est très présent. Par le choix de l'exode vers la banlieue (les communes de proche banlieue ont encore leur caractère rural) ou la province, alors que depuis la fin du siècle l'exode rural s'est accéléré (entre 1866 et 1906, le nombre d'urbains progresse de 30,5% à 42,1% et la main d'œuvre rurale diminue de 51% à 40%³⁶⁸), les milieux libristes inaugurent un mouvement qui ne se développera qu'un demi-siècle plus tard. Mais on ne peut toutefois se contenter de rattacher cela à un mythe : les paysans sont également une population à convaincre. Comme on le verra, le choix du lieu est fait plus souvent en fonction des facilités de propagande que pour ses qualités agricoles. Et surtout, la culture de la terre est un moyen d'émancipation immédiate, une des solutions primordiales pour parvenir à une certaine autonomie, voire à l'autosuffisance. Ce qui justifie principalement cette célébration de la terre, c'est l'enthousiasme suscité par la capacité à survivre, à subsister par ses propres moyens. Comme pour les communautés des années 1970, l'autosuffisance est pensée en terme de développement, comme idéal à atteindre³⁶⁹. Rappelons que bon nombre d'anarchistes étaient des artisans, attachés à une certaine indépendance. La fin du 19ème siècle marque en France le développement de la grande industrie, de l'usine et l'encadrement progressif des masses ouvrières. On peut déceler ici l'influence des naturiens, chez qui l'on ne peut « méconnaître l'urgence que représentait, pour ces hommes asservis, le désir d'échapper au monde de l'usine et la nécessité de devenir [...] des « en-dehors » qui tournent le dos aux pièges du progrès et du

368) NOIRIEL Gérard, *Les Ouvriers dans la société française XIXe-XXe siècle*, Seuil, 1986, p. 90

369) Ce n'est que pour le milieu libre de La Pie que G. Butaud en viendra à reconnaître que certains colons gardent leur travail à l'extérieur : « Comme nous sommes en société capitaliste, l'individu est soumis à certaines économiques (...) la généralité des hommes ne peuvent changer de profession sans diminuer d'une façon considérable leurs ressources (...). Je demanderais donc à d'autres communistes de faire un groupement près de Paris, à seule fin que chacun conserve son travail ». BUTAUD G., « La liberté individuelle dans le groupement communiste », *La Vie anarchiste*, n° 1, 25 mars 1913

confort que tend la société pour mieux les asservir »³⁷⁰. Cette volonté d'autonomie, malgré ses critiques de l'industrialisation, ne signifie pas une opposition aux machines. Celles-ci, bien au contraire, doivent être utilisées le plus possible. « C'est à tous les milliers de communistes du dehors à comprendre que dans les milieux libres, l'effort des pionniers est d'autant plus fructueux qu'il est secondé par un machinisme plus grand »³⁷¹ rappelle fréquemment Butaud.

Bennett Berger, à propos d'une communauté de la contre-culture américaine, souligne le fait que ce « mythe pastoral » permet de rassembler toutes les aspirations et surtout, qu'il rend possible au groupe de célébrer son mode de vie, et ce malgré un évident déclin social³⁷². Ajoutons qu'un certain pragmatisme préside aussi à la constitution de ce que beaucoup voient comme un « mythe ». Comment être cohérent avec ses idées, refuser l'Etat, le capitalisme, le salariat, si l'on vit à leurs dépens ?

Toujours est-il que, bien souvent, les récoltes, les rendements agricoles furent médiocres. Seule exception, la récolte que firent les colons d'Aiglemont la première année de leur installation. Avec les fortes chaleurs, la colonie, installée sur des terres marécageuses, fut la seule terre épargnée de la contrée. Elle produisit ainsi une récolte réussie, dont elle put vendre le surplus dans la région, laissant les paysans ébahis... Mais les choses changent les années suivantes, la terre se révèle être de qualité médiocre, les hivers sont durs à passer, les cultivateurs sont généralement en nombre insuffisant dans les milieux libres ruraux³⁷³. Les cultures sont progressivement abandonnées. Et si elles restent une préoccupation centrale, les compagnons étaient dans l'ensemble des artisans, pour beaucoup des typographes, qualifications qu'ils finirent par

370) L'AMINOT Tanguy, « Jean-Jacques Rousseau et le rêve naturien », *Etudes J-J Rousseau*, Montmorency, 1996

371) BUTAUD G., « Le milieu libre réussira-t-il ? », *La Vie anarchiste*, 5 juin 1913, n°5

372) BERGER B., *The Survival of a Counterculture*, op.cit., pp.121-124

373) En sont la preuve les annonces régulières d'Aiglemont ou de Vaux publiées dans *Le Libertaire* pour trouver cultivateurs et jardiniers.

utiliser petit à petit avec plus d'efficacité.

On privilégie donc d'autres ressources : à Vaux et à Saint-Maur, en particulier, on crée de petits ateliers. Tailleurs et cordonniers apportent leur contribution grâce aux commandes du voisinage ou de camarades de Paris, parfois même relayés par une coopérative de consommation. Et la propagande reste un moyen essentiel de vivre. Du côté des hommes, ce sont surtout des typographes qui vivent en camaraderie et du côté des femmes, des institutrices. A St-Germain, la colonie ne sera jamais financée par les produits de la culture et de l'élevage mais bien plutôt par les conférences données par Girault, Goldsky, Lamotte et Lorulot. Ces derniers moyens étant caractéristiques des ressources en milieu urbain. On peut également ajouter les dons et souscriptions des camarades, de quelques généreux donateurs, pour Aiglemont, tels que Anatole France, Maurice Donnay et d'autres philosophes, littérateurs, savants et artistes.

● Le cadre de vie

Face à ces maigres ressources, aux arrivées tout à fait aléatoires de nouveaux colons, le cadre et le niveau de vie sont généralement assez frustes. « Il est nécessaire au début d'une tentative de savoir si pour les expérimentateurs la soif de liberté, payée par une vie rude (au début surtout) peut remplacer les quelques avantages matériels, nourriture confortable, etc., dont on jouit dans l'esclavage du milieu social bourgeois »³⁷⁴. Il fallait penser dans le même temps à s'assurer de quoi vivre pour la période à venir, mais également installer bâtiments, habitations comme des ateliers et des hangars.

Ce n'est guère qu'à Aiglemont que l'on a le détail de la mise sur pied du lieu, photos à l'appui. Comme le montre Dominique Petit³⁷⁵, Fortuné Henry semble respecter, au début, alors qu'il

374) ESCALAÏS J., « Bulletin communiste. L'échec de la colonie communiste de Ciorfoli », *Le Libertaire*, 1907, n° 50

375) PETIT Dominique, « Des anarchistes précurseurs de l'écologie : les Naturiens », *Le Monde Libertaire*, 25 avril 1996, n°1040

n'y fait jamais référence, le projet de colonie naturienne publié en février 1898. Tout commence avec la légendaire hutte de Fortuné Henry : « c'est un trou fait dans la terre : deux branches d'arbres constituent la charpente ; un peu de paille et de houe suffisent à la toiture »³⁷⁶. Elle est construite avec les « matériaux disponibles sur le terrain : du gazon, de la terre, des branchages, selon les techniques utilisées par les bûcherons et les charbonniers »³⁷⁷. Puis, aidé par des compagnons des environs, la première maison est montée pour passer l'hiver : deux pièces au rez-de-chaussée, un grenier de neuf mètres par-dessus. Ce qui est à noter, c'est qu'elle est construite avec des éléments naturels du pays : murs en torchis et couverture de chépois, une graminée locale, ce qui correspond aux habitations imaginées par les naturiens³⁷⁸. Notons là encore la volonté de faire avec son environnement et avec le maximum d'autonomie. Pourtant, après juillet 1904, une nouvelle orientation est prise, sans que l'on puisse aujourd'hui savoir pourquoi : se dresse alors une grande maison en fibrociment³⁷⁹, avec une véranda vitrée.

« Cette centrale de la vie future était bien attrayante. Dans un cadre enchanteur, au milieu des bois, elle avait un air cossu et bourgeois, qui ranimait la joie de vivre »³⁸⁰. Les descriptions des journaux conservateurs sont avides de dénoncer tout ce qui leur semble incompatible avec leur représentation de l'idéal anarchiste. On apprend ainsi que la colonie s'était dotée d'une salle de bain et d'une cabine de douches au bord de l'étang. Il y avait des ateliers de bourrellerie (fabrication de sacs, harnais, courroies), de menuiserie, une petite forge et une imprimerie. « L'intérieur de la villa respirait une large aisance. Sur le seuil, une délicate odeur de cuisine chatouillait agréablement l'odorat et la salle à manger Henri II, avec sa véranda ornée de vitraux d'art et ses fresques de Franz

376) « *La Clairière* en action. Fiction théâtrale et réalité. Une colonie libertaire à Aiglemont », *La Vie illustrée*, 26 mars 1909, n° 545

377) Dominique Petit, « Des anarchistes précurseurs de l'écologie : les Naturiens », *op.cit.*

378) *Ibidem*

379) Plaques de béton armé, mêlé de fibres d'amiante

380) « Une aventure communiste », *Le Peuple Ardennais*, 12 mars 1909

Jourdain et de Steinlein possédait un cachet réellement aristocratique. Un petit salon Louis XVI avec des toiles de maîtres et des meubles de style, complétait l'illusion et ce foyer libertaire avait un petit air aristocratique qui lui allait fort bien. C'était vraiment l'anarchie en dentelle »³⁸¹. Tous les commentaires ne sont pas si enthousiastes, le témoignage de Théophile Malicet est sans doute plus fiable (quoique les fresques et le buffet Henri II existent réellement) lorsqu'il écrit « Un long hangar en fibro-ciment, bien clos, passablement aménagé, sert d'habitation. Les communs aussi respirent, non pas l'aisance, mais un degré au-dessus de la misère »³⁸². Dans *L'insurgé*, on lit : « la grande et belle salle aménagée avec goût, sans luxe inutile : une armoire vitrée contenant des livres, au milieu la grande table où chacun trouve place pour le repas commun, devant et derrière, ornées de plantes d'appartement, de grandes vitrines laissent pénétrer l'air et la lumière abondamment »³⁸³. C'est un endroit qui reflète les idées de ses occupants : espace et lumière pour l'hygiène physique, aménagement au gré des possibilités et décor amenant à la réflexion anarchiste par l'écrit ou l'image.

A Vaux, les conditions de vie semblent n'être pas du plus haut niveau de confort. En septembre 1903, *L'Ere nouvelle* raconte que les tailleurs, à la morte saison, se firent « maçons, couvreurs, peintres, de sorte que de leurs couches les colons, il est vrai, ne verront plus les étoiles, ne recevront plus la pluie du ciel (...) ; déjà le vent ne souffle plus par les vitres absentes de leurs fenêtres, deux camarades de Paris les ayant gracieusement remplacées un dimanche »³⁸⁴.

Face à ces descriptions, toute réflexion sur la disposition architecturale des lieux, qui sont essentielles dans les expériences utopistes n'a pas pu trouver sa place : les constructions et aménagements se font sur le moment, en

381) *Ibidem*

382) MALICET Théophile, « Précis sur J.B. Clément, Louise Michel, La colonie d'Aiglemont »

383) DES CHÊNES Pierre, « Une visite à la colonie communiste d'Aiglemont », *L'Insurgé*, 13 mai 1905

384) « Travail libre et entente en commun : De la théorie à la pratique », *L'Ere nouvelle*, septembre 1903, n°25

fonction des moyens et des inspirations. Reste que chaque individu avait droit à sa propre chambre (homme comme femme), qu'il y avait généralement une pièce commune pour les repas et, à Aiglemont : « après le souper, causerie ou lecture en commun ; quelquefois un peu de musique, on chantait au son de la mandoline »³⁸⁵. A Aiglemont encore, les enfants avaient également une grande pièce qui leurs était réservé. Mais hormis pour Vaux et Aiglemont, les descriptions sont limitées, la durée et les moyens disponibles ne permettant souvent pas de consacrer beaucoup de temps au cadre de vie, fallait-il déjà avoir de quoi vivre...

Si les aspirations sont parfois celles d'un cadre de vie bourgeois, la réalité reste plutôt modeste. Sans doute les colons avaient-ils prévu une vie moins frugale et laborieuse que celle qu'ils menaient généralement au milieu libre. Ils doivent en effet travailler dur pour subvenir à leurs besoins et les moments de détente sont généralement limités. Mais, « la joie des camarades c'est de sentir qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes le bien-être qui vient, qu'ils s'évadent du patronat et du salariat, tout étant à tous parce que tous y contribuent. Le travail n'est plus pénible quand on en conquiert soi-même les résultats... »³⁸⁶

Pour parvenir à vivre, ils inventent de nouveaux modes de vie qui, de manière surprenante, s'en prennent déjà à une « société de consommation » qui émerge à peine, du moins chez les ouvriers. Face à cela, les anarchistes redécouvrent l'*économie cénobitique*, « science des moyens de gérer le budget des rebelles, faisant de la restriction de leurs besoins le moyen d'acheter au meilleur prix le maximum de liberté »³⁸⁷ de Gauny, « philosophe plébéien » et menuisier du milieu du 19^e siècle. L'économie cénobitique rappelle l'ascèse des cénobites, des moines vivant en communauté mais à une toute autre fin puisqu'elle est appliquée à la liberté individuelle et non au dévouement à autrui. L'existence et la liberté sont

385) « *La Clairière* en action. Fiction théâtrale et réalité. Une colonie libertaire à Aiglemont », *La Vie illustrée*, op.cit.

386) Lettre de Jourdain sur Aiglemont, *Le Libertaire*, 17 au 24 septembre 1904

387) RANCIERE Jacques, *La nuit des prolétaires*, op. cit., p. 94

confrontés aux besoins et aux biens : on privilégie les premières au détriment des seconds, et ce dans chaque détail matériel, la nourriture, l'habillement ou l'enfantement... La volonté et le sentiment de liberté font fi des besoins matériels, détournant ingénieusement l'argument de la « nécessité » : « Et que l'on ne vienne pas crier à l'esclavage, à la vie médiocre, l'on est esclave que de ses besoins et en les réduisant, on s'affranchit d'autant »³⁸⁸ ! Le désir d'ascension sociale, d'accession à un confort et une consommation bourgeoise est mis à mal par ces conceptions d'une « vie simple ».

De la « vie simple » par la réduction des besoins

● Une conception naturienne de la vie

Tous n'adhèrent pas à cette économie cénobitique de réduction des besoins. Ainsi Fortuné Henry annonce dans les débuts de son expérience : « Nous voulons sans autre réglementation que celle de la raison la satisfaction complète des appétits-besoins, facteur scientifiquement indispensable à un développement harmonieux, intégral, somme toute naturel »³⁸⁹. Pourtant, il est probable que l'Essai devra lui aussi s'y plier à défaut de s'en faire une conviction et, de fait, viennent à Aiglemont des végétariens, des buveurs d'eau, des non-fumeurs...

La conception économique développée au sein des milieux libres est tirée d'un idée toute simple : il faut parvenir à réduire ses besoins au maximum. Cela permet de ne plus dépendre de la production capitaliste et donc de vivre avec le minimum tout en étant au maximum indépendant de l'environnement extérieur. « Tout individu qui vient à la conscience de soi-même tend à rechercher dans quelle mesure il peut échapper à l'influence du milieu, pour se dégager de son emprise »³⁹⁰. Le

388) PAQUET R., « Les deux méthodes », *La Vie Anarchiste*, Saint-Maur, 15 mai 1914, n° 24

389) MOUNIER A., *En Communisme*, op. cit., p. 29

390) BUTAUD G., *L'individualisme anarchique et sa pratique*, St Maur, Imprimerie

but économique collectif du milieu libre rejoint la perspective individuelle, ou aide à réaliser cette dernière : chacun doit être capable de produire pour ses propres besoins.

L'organisation sociale telle qu'elle est engendre de faux besoins qu'il est possible de supprimer. Ces considérations furent parfois poussées très loin et le végétalisme en vint parfois à tenir lieu d'unique axe de lutte pour l'émancipation. Quoi qu'il en soit, si les milieux libristes n'en font pas leur unique préoccupation, ils n'en sont pas moins fortement influencés par ces idées, propagées initialement par les naturiens. S'il y a souvent une tendance à confondre les « milieux-libristes » et les naturiens, force est de constater que les anarchistes se proclamant naturiens n'ont jamais participé aux différentes expériences connues. Il est vrai que Zisly, l'un des principaux représentants de cette tendance, était à l'origine, avec Butaud, Armand et d'autres, de la société qui permit de créer le milieu libre de Vaux. Mais il n'y eut pas de réalisation pratique directement naturienne. Henry Zisly, (1872-1945), défendit toute sa vie cette définition du naturisme libertaire : « il faut que l'individu *pour être réellement libre et indépendant*, suffise *lui-même* à ses besoins. Et l'expérience démontre incontestablement que l'on peut soi-même se suffire en se limitant *aux seuls besoins naturels* »³⁹¹. Propos que l'on pourra retrouver chez Butaud, Zaïkowska ou Rimbault, surtout après la guerre. Mais « les naturiens veulent l'abandon de la civilisation et le retour à une vie plus naturelle. Retourner à l'état naturel *n'est pas aller en arrière*, au contraire, *c'est aller en avant*, puisque c'est la marche vers le Bonheur »³⁹². Dans les écrits des colons, cette volonté d'un retour à l'état de nature, cet idéal d'une vie primitive n'apparaît pas clairement. La « vie simple » est un volet de l'émancipation individuelle et ensuite collective, car c'est avant tout un moyen. Petit à petit, le milieu libre va être conçu comme un moyen d'émancipation et d'agir et donc la vie simple s'impose. Ainsi Lorulot déclare : « Cette conception de vie simple, dépouillée de tous les faux

spéciale de la *Vie anarchiste*, s.d., p.2

391) « Henri Zisly », DBMOF, 1871-1914

392) *Ibidem*

besoins, de toutes les inutilités créés par la société actuelle, est, je crois, excellente et je la soutiens. Tu le vois, je suis donc également naturien »³⁹³.

Georges Butaud va défendre la réduction des besoins, le végétalisme ou le refus de l'alcool et du tabac : il affirme de plus en plus cette perspective au fur et à mesure qu'il crée des milieux libres. En 1902, lorsqu'il forme le Milieu Libre de Vaux, il se contente encore de récrier le luxe qui nécessite une trop grande somme de travail sans utilité. En 1914, à une matinée-concert donnée par La Pie, il explique qu'« actuellement l'individu a trop de besoins et vit trop bien. Il faut suivre son exemple en vivant de peu, en travaillant bien et en ne mangeant que des denrées bon marché, en buvant de l'eau et en s'abstenant de fumer. Selon ses dires, il est très heureux et si tout le monde faisait comme lui le capital disparaîtrait comme par enchantement. En se contentant de peu et de ce qui est naturel, il n'y a pas de jalousie, il n'y a plus besoin d'autorité »³⁹⁴. On passe de la suppression du luxe à la réduction, parfois drastique, des besoins. C'est ainsi que Butaud devient de plus en plus végétalien - il écrit alors qu'il vit à la Pie que « la question sociale n'est pas autre que la question de la satisfaction des besoins »- jusqu'à l'être plus qu'anarchiste après la guerre. En 1923, dans une brochure intitulée « Tu seras végétalien », il écrit ainsi : « J'ai été fumeur, buveur, sucromane, carnivore et maintenant rien au monde ne me ferait changer mon mode de vie. Ma joie de vivre est tout aussi grande qu'autrefois et j'ai incontestablement moins de difficultés ; ma liberté s'est accrue dans des proportions incalculables ; ma richesse est immense, car j'ai conservé les mêmes moyens d'action, de production et j'ai peu à dépenser pour l'entretien de ma modeste personne »³⁹⁵. De mauvaises langues pourraient raconter que déjà malade et s'astreignant

393) LORULOTA., « Entretiens anarchistes. Déviations et Aberrations », *l'anarchie*, 22 février 1906, n° 46

394) Rapport de police du 23 février 1914, « Grande matinée-concert à l'Université Populaire du Faubourg Saint-Antoine, donnée par La Pie et le groupe des Mille Communistes », AN F7 13055

395) BUTAUD G., ZAIKOVSKA S., *Tu seras végétalien*, septembre 1923, in *Invariance*, op.cit., p. 258

à un régime crudvégétarien sévère, qu'il ne consentit à atténuer qu'avec l'insistance de S. Zaïkowska, il meurt trois ans plus tard... Louis Rimbault, lui, poursuit la propagande végétalienne jusqu'à sa mort en 1949, à l'âge de 72 ans...

● Un nouveau régime alimentaire et vestimentaire

La réduction des besoins passe par la suppression de plusieurs travers. C'est d'abord le régime alimentaire, strict en apparence, mais qui correspond également à ce que la réalité économique permettait aux membres des milieux libres de consommer. Par exemple, la consommation de viande signifiait un budget important, la possession d'un cheptel, ou encore la pratique du braconnage comme à Aiglemont. « Les repas pris en commun étaient en général végétariens, mais ce n'était pas absolu, et le gibier braconné dans la forêt était bienvenu »³⁹⁶.

Félix Malterre présente ainsi le végétarisme en milieu libre : « Un philosophe antique, Pythagore, je crois, disait à un compatriote : « Si tu savais manger des choux, tu ne serais pas l'esclave des tyrans » Cela est vrai. Celui qui, vivant à la campagne, voudra consentir à manger exclusivement des légumes, aura besoin de bien peu d'argent et son indépendance économique sera vite assurée. Voilà donc que se dégage une des qualités nécessaires au futur colon ; il devra être à peu près végétarien, non seulement par raison, mais encore par goût »³⁹⁷. Les végétariens se refusent à consommer de la viande, les végétaliens, tout ce qui a un rapport avec l'animal, ce qui équivaut à ne se nourrir que de légumes. Le végétarisme apparaît de manière assez précoce puisque déjà à Cempuis, l'alimentation était rarement composée de viande, et l'un des enseignants raconte que « pendant six

mois environ, on fit avec les élèves qui le voulaient bien une expérience d'alimentation végétarienne »³⁹⁸. A la Pie, « à la table commune, les carnivores sont d'un côté, les végétariens de l'autre, mais c'est particulièrement le dimanche que le carnivorisme règne - ou plutôt l'omnivorisme - parce qu'il s'y trouve des visiteurs qui y prennent leur repas »³⁹⁹. Si l'on n'impose de régime alimentaire à personne, les réflexions à ce sujet sont récurrentes, parfois sujettes aux railleries de la police : à une discussion sur l'alimentation dans une réunion d'un groupe anarchiste individualiste, « un assistant a donné une formule pour la préparation d'un aliment complet composé de farine de maïs et d'avoine, de cacao et de phosphate de chaux. D'après lui, un repas ne reviendrait guère qu'à 0, 25 francs et en se contentant de cette alimentation, l'ouvrier pourrait se libérer des bagnes patronaux »⁴⁰⁰... L'alimentation est un moyen d'émancipation en ce sens qu'ayant moins de besoins, l'individu a besoin de moins de ressources et devient moins dépendant du salariat, du patronat, comme du capitalisme. Dans l'idée, si tous agissaient de la même manière, le capitalisme ne parviendrait plus à écouler sa production et périrait ainsi de lui-même.

« L'alcool, c'est la main du maître. C'est elle qui détruit patiemment les dernières lueurs d'un cerveau qui s'éteint. »⁴⁰¹

Un second aspect, qui rencontre beaucoup plus d'adeptes, préconise l'abstention en matière d'alcool et qui peut aller jusqu'à ne boire que de l'eau. On supprime également le café ou le thé. Ainsi, un camarade de La Pie raconte « chez nous, le copain en entrant, prend l'engagement moral d'être abstinent, et le contact journalier des camarades, abstinents eux-mêmes l'empêche de faillir et c'est la grande différence d'influence de

396) DORIGNY Marcel, « Une singulière expérience. La colonie libertaire de Gély », *op.cit.*, p. 174

397) MALTERRE F., « Colonies communistes », *Le Libertaire*, 21 au 25 avril 1907, n°25

398) BREMAND N., *Cempuis, op.cit.*, p. 87

399) « Un dimanche au « Milieu libre » de Saint Maur », *Les Réfractaires*, avril-mai 1914, reproduit dans *L'Unique*, juillet-août 1948

400) Rapport de police de Petit, 30 avril 1912, PPO BA 1499

401) Correspondance de Sébastien Faure, lettre signée Emile, IFHS 14 AS 469

notre milieu avec le milieu syndicaliste »⁴⁰². L'alcoolisme est un fléau important dans les milieux populaires de la fin du XIX^e siècle et la lutte contre cet alcoolisme devient le cheval de bataille de nombreux anarchistes. Curieusement, ils sont ainsi associés à un combat, apparu dans les années 1870, mené par le gouvernement et certains partis. Seulement, si la crainte de la « dégénérescence » est commune, il s'agit chez ces derniers de protéger la famille. Chez les anarchistes, l'alcoolisme est vu comme une manoeuvre efficace du patronat pour affaiblir l'ouvrier, qui, plutôt que la révolte, choisit le cabaret. Fortuné Henry s'attaque à ce sujet à plusieurs reprises : « Je ne suis ni un ivrogne, ni un tempérant, mais je sais que l'alcool tient en tutelle les trois quarts du prolétariat, s'il stimule, il ne stimule les êtres que pour leur permettre de fournir un labeur au-dessus de leurs forces et ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne porte pas avec lui l'ivresse agréable qu'enseigna Bacchus, mais l'abrutissement que Zola montre dans son Coupau »⁴⁰³. A Aiglemont, où pourtant on s'oppose à toute forme de dogmatisme, on ne boit pas d'alcool : « Les repas, strictement composés de légumes, d'œufs, de lait, se prenaient en commun. Le dimanche seulement, on se permettait le luxe d'un pot au feu et, de loin en loin, on mangeait un lapin. Jamais de vin ni d'alcool, mais beaucoup de café, acheté aux contrebandiers de la frontière »⁴⁰⁴. Et ce, malgré ce que pouvait en dire les mauvaises (?) langues alentour : « rien ne manquait : pas même l'absinthe et les femmes »⁴⁰⁵, « On usait très souvent d'alcool : la cave servait au moins à quelque chose, et l'auberge du Petit-Sabot n'était pas loin »⁴⁰⁶. Il en va de l'identité de l'individu : « Il faut avoir le courage de le dire, celui qui se laisse envahir par la pieuvre l'alcool est un homme à la mer, un anarchiste de moins. Il a cessé

402) PAQUET R., « Les deux méthodes », *La Vie Anarchiste*, op.cit.

403) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1903, n°46

404) « *La Clairière en action* », *La Vie illustrée*, op.cit.

405) « Une aventure communiste », *Le Peuple Ardennais*, 12 mars 1909

406) DORIGNY Marcel, « Une singulière expérience. La colonie libertaire de Gély », op.cit., p. 174

d'être libertaire le jour où lui, le négateur de toute autorité, il s'est livré sans résistance comme sans réserve à celle du poison que les bourgeois nous versent avec une satisfaction non dissimulée »⁴⁰⁷.

Le tabac est aussi régulièrement combattu : « J'ai été fumeur, j'en ai consommé quarante à cinquante centimes par jour ; je cessais de boire et de fumer en même temps. [...] les fumeurs veulent combattre l'Etat, par la gueule [...] ils lui fournissent le plus gros et le plus clair de ses revenus »⁴⁰⁸. Sous monopole d'Etat, le tabac, par son achat régulier ne fait qu'engraisser l'ennemi principal des anarchistes.

Mais la réduction des besoins ne se limite pas à l'alimentation, il concerne également l'habillement⁴⁰⁹. On voit apparaître du côté des femmes anarchistes des revendications et des mises en œuvre qui sont aussi celles des féministes, notamment dans les luttes pour la liberté du corps (habillement, végétarisme etc...). Les rapports de police témoignent du rejet de la mode ou des vêtements serrés chez les femmes qui gravitent autour de *l'anarchie* ou de la Pie : « A gauche Paraf⁴¹⁰ et ses suiveurs, tous très propres (...) Henriette Nortmann ; cette dernière avec un chapeau noir très chic, et une toilette noire élégante, absolument transformée elle aussi, et n'ayant plus l'air de la femme nu-tête et tant soit peu débraillée qui déambulait jadis dans les rues en soutenant Libertad. (...) Du côté droit on voyait toute la bande hommes et femmes de la rue de la Barre, les chevelus, les « sans chapeaux », les porteurs de sandales de moines, malpropres, débraillés, sans faux-cols... »⁴¹¹. L'institutrice Eugénie Membrard-Jard fait aussi

407) HENRY F., « L'ALCOOL », *Le Libertaire*, Du 17 au 21 juin 1904

408) LEVÊQUE A., « Bulletin communiste. Tentative communiste de la Rize », *Le Libertaire*, 11 août 1907, n°41

409) Je précise que même si ce n'est pas développé ici, cette question de la réduction des besoins n'est qu'une façon d'aborder par le petit bout de la lorgnette des sujets qui relèvent bien entendu de l'éthique, du bien-être, de l'hygiène, etc.

410) Paraf Javal (voir p.60) avait été un ami très cher de Libertad de 1900 à 1908. Ils avaient créé ensemble les Causeries Populaires. La brouille qui naquit entre les deux hommes se transforma en inimitié féroce et les groupes les entourant en vinrent parfois aux mains.

411) Rapport du 14 octobre 1907, AN F7 12723

sensation : elle vient faire des causeries dans les groupes libertaires vêtue d'une grande tunique blanche, les pieds nus dans ses sandales. Sans oublier Madeleine Pelletier qui fréquente les réunions anarchistes et qui s'habillait en homme pour ne pas ressembler aux « poupées sexuelles »⁴¹². Mais tous, hommes comme femmes, se font facilement remarquer, les uns par leurs cheveux longs et têtes nues (le chapeau était alors de rigueur), les autres par leurs tuniques larges et sandales.

● Le néo-malthusianisme

Enfin, il peut paraître étrange de placer le néo-malthusianisme dans un passage sur la réduction des besoins. Mais si cette propagande concerne évidemment l'émancipation des femmes vis-à-vis de l'enfantement, il est aussi encouragé pour permettre aux familles de vivre mieux, avec moins ou pas d'enfants. Les anarchistes (à l'exception des « purs et durs », Kropotkine, Reclus et Grave), s'engouffrent dans la propagande néo-malthusienne. Les premières réticences, dues au besoin de l'augmentation des enfants anarchistes pour la propagande future, sont peu à peu vaincues en particulier grâce aux activités de Paul Robin et Eugène Humbert. Libertad considère que « la terre pouvait produire suffisamment pour nourrir tous ses habitants⁴¹³ », mais il admet le néo-malthusianisme d'un point de vue individuel.

« Le malthusianisme se vit associé à la contraception et à l'avortement. (...) Ces impertinents disciples qui profanaient la pensée du maître en faisant de la limitation volontaire des naissances un encouragement au péché et à l'agitation sociale, ce sont les néo-malthusiens. »⁴¹⁴ Il restait en effet un obstacle à l'épanouissement sexuel que tentaient de réaliser les anarchistes, plus particulièrement les « milieux libristes » : l'enfantement. Avec la diffusion des moyens de contraception et

des pratiques abortives, « la femme pourra se donner librement à l'homme et savourer les joies de l'amour »⁴¹⁵. C'est ainsi que se créent des liens avec quelques féministes : Madeleine Vernet⁴¹⁶, Nelly Roussel⁴¹⁷ et, plus proche des milieux libres puisqu'elle appartient à des groupes individualistes comme « Les Mille Communistes » ou le « Milieu libre de Paris » et participe aux réunions, Madeleine Pelletier. Ces femmes sont un peu isolées du reste du mouvement féministe, du fait de ces idées. Le contrôle des naissances est généralement accepté mais l'avortement et même la contraception cristallisent les oppositions. Ces pratiques rendent les femmes « impures » et trop semblables aux prostituées. Les féministes préfèrent célébrer la maternité que le libre épanouissement sexuel.

De plus, la limitation des naissances joue un rôle pour limiter les charges de familles et leur donner une possibilité de résistance au système. La procréation volontaire « diminue l'aléatoire d'une situation souvent précaire, ainsi que les soucis pécuniaires et l'appréhension des lendemains (...) »⁴¹⁸. Et pour le cas précis des colonies, « tout milieu de vie en commun, où les naissances sont limitées, (...) a de grandes chances de durer plus longtemps »⁴¹⁹.

Et enfin, le problème des naissances est également un enjeu politique. Il s'agit, dans les familles ouvrières bien évidemment, de ne pas donner une main d'œuvre trop docile, parce que nombreuse et faible, au patron et de la chair à canon à l'Etat. Comme le rappelle Lorulot, la procréation n'est pas un devoir : « pourquoi faire de nombreux enfants ? Pour qu'ils soient exploités comme nous et qu'ils deviennent, à leur tour, de la chair à patron, à mitraille, à prison et à jouissance ? »⁴²⁰.

A. Lorulot s'investit plus particulièrement dans ce type de propagande, qui, en plus d'un complément théorique, était

415) LORULOT A., *Le Problème des sexes*, op.cit.

416) Proche des milieux anarchistes, en particulier pour ses idées sur l'éducation, elle était sinon opposée à l'avortement.

417) Elle fut l'une des personnalités les plus en vue du féminisme radical et une oratrice active pour la propagande néo-malthusienne.

418) LORULOT A., *Le Problème des sexes*, op.cit.

419) ARMAND E., « Les « Colonies » communistes », op.cit.

420) LORULOT A., *Le Problème des sexes*, op.cit.

412) BARD Christine (dir.), *Madeleine Pelletier*, op.cit.

413) Cité par RONSIN F., *La grève des ventres. Propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France. 19^e-20^e siècles*, Aubier, 1980, p. 167

414) RONSIN Francis, *La grève des ventres*, op.cit., p. 31

« une possibilité de faire entrer un peu d'argent dans les caisses toujours vides des mouvements anarchistes »⁴²¹. A la colonie de Saint-Germain, il fait éditer une brochure néomalthusienne *Le Problème des sexes*. Emilie Lamotte écrit également : *La Limitation des Naissances. Moyens d'éviter les Grandes Familles*. E. Lamotte, considérant la constance comme une chose anti-naturelle, donne dans sa brochure des « propositions de moyens de préservation »⁴²². Elle expose les moyens de se garantir de toute grossesse de manière tout à fait claire, en indiquant les risques de certaines pratiques (« le retrait, toujours pénible, qu'on a vu causer des cas de paralysie générale par suite de l'insatisfaction et de l'ébranlement de la moëlle épinière »⁴²³ par exemple !).

Quand à la réalité de ces pratiques, Olivier Delous, sur les 25 femmes anarchistes de son corpus pour le département de la Seine, établit que 20 d'entre elles n'avaient pas d'enfants. Dans les femmes que l'on a pu rencontrer jusqu'ici, on sait que J. Morand ou S. Zaïkowska n'avait pas d'enfants, les sœurs Mahé avait chacune un enfant, E. Lamotte crée la différence avec ses quatre enfants. Là encore, on ne sait rien de la réalité de la propagande sur les compagnes « non-conscientes » ou les autres femmes. Il semble que l'avortement, par exemple, soit devenu, en 1910, un procédé banal même s'il est condamné pénalement par le Code Pénal depuis le Premier Empire. Mais comme l'explique Francis Ronsin, « à une situation d'esclave correspond bien souvent une mentalité d'esclave, la résignation, le conformisme et surtout la crainte de voir toute innovation se transformer en nouvelle source de souffrance »⁴²⁴.

Les femmes anarchistes cherchent donc à s'émanciper du rôle de mère et de leur dépendance physique et économique non seulement de l'enfant mais également de l'homme. Elles, avec le mouvement anarchiste, vont plus loin que les

421) RONSIN F., *La grève des ventres*, op.cit., p. 117

422) LAMOTTE E., *La Limitation des Naissances. Moyens d'éviter les Grandes Familles*, Editions de l'Idée Libre, 1920, 12 p.

423) *Ibidem*

424) RONSIN F., *La grève des ventres*, op.cit., p. 162

féministes (des personnalités comme M. Pelletier ou Nelly Roussel exceptées) dans leurs revendications du point de vue du corps et de la sexualité et justifient ces démarches dans une volonté toujours présente de résister à la société qui les entoure.

Proche des tentatives pédagogiques libertaires, à leur manière « milieux libres pour enfants », le milieu libre ouvre les portes de l'éducation intégrale aux adultes, instaure la coéducation des sexes mais aussi des âges pour créer des individus non seulement conscients mais aussi révoltés. Loin de tout dogmatisme, et malgré un certain scientisme, il se veut laboratoire, expérimentation, en donnant aux individus la possibilité de tester leur volonté et leurs capacités à se transformer avec leur environnement.

Ils tentent de maîtriser l'autorité, celle qui est intériorisée par chacun comme celle qui émane du groupe et pour cela modifier les rapports sociaux qui se nouent au sein de la famille naturelle. Doit alors émerger une grande famille affinitaire pour certains, la camaraderie sexuelle pour d'autres. L'enfant et la femme sont considérés comme déterminants pour cette transformation dont ils seront les principaux bénéficiaires.

Chacun tente aussi de maîtriser son temps, son énergie et ses besoins pour se libérer du joug patronal ou marital, des comportements et rôles édictés par la société bourgeoise. Travail libre, autosuffisance et réduction des besoins sont les clés de l'émancipation économique masculine comme féminine.

Ces nouveaux rapports microsociaux, cette auto-émancipation génèrent alors de nouvelles formes de vie, parmi lesquels resurgissent des idées d'inspiration naturienne. Compagnes et compagnons vivent parfois dans « l'illégalité », travaillent la terre, le cuir ou le papier. Cela dans un cadre sain mais rudimentaire, par une ascèse alimentaire et vestimentaire. Les enfants se forment alors par l'exemple de cette vie simple, socialement déclassée, mais choisie par ses membres tant que le sentiment de liberté prédomine.

**Le Milieu libre :
refuge des
« en-dehors » ?**

Une fois envisagée la vie telle qu'elle est conçue au sein du milieu libre, il est temps de se pencher sur les relations avec l'extérieur. L'extérieur, c'est aussi bien l'environnement spatial des milieux libres, que les liens avec les mouvements anarchistes et ouvriers ou encore le projet, les perspectives que se fixent les partisans des milieux libres.

Chapitre I

Le milieu libre et son environnement quotidien

La répression

Si les milieux libristes parviennent en partie à se dégager des contraintes salariales, patronales et même familiales, les difficultés économiques mais aussi la surveillance policière, la vigilance des garants de la morale bourgeoise ne les épargnent pas plus qu'ailleurs. Un journal conservateur comme *La Dépêche des Ardennes* suit de près, et jusqu'à la fin, les faits et gestes de la clairière du Gesly. « Sans peur d'une vengeance, nous avons dit ici tous les forfaits qui se sont perpétrés dans ce coin, jadis si paisible »⁴²⁵. Le journal raconte le passage de Fortuné Henry, « dit Tape-Dur », « baron féodal de la colonie », en correctionnelle pour avoir « frappé à tour de bras sur un malheureux wattman qui gênait avec son car le passage », « aidé d'un des serfs du fief d'Aiglemont »⁴²⁶. De

425) DOMELIER H., « Une aventure communiste. La fin d'une colonie », *La Dépêche des Ardennes*, 15 mars 1909

426) « F. Henry, dit Tape-Dur en correctionnelle », *La Dépêche des Ardennes*, 5 décembre 1907

tels propos, régulièrement tenus dans le journal jouent leur rôle dans les rapports que la colonie entretient avec l'extérieur, avec la justice et la police, s'ajoutant aux représentations diffuses déjà intégrées sur l'anarchisme depuis les années 1890. Dans chacune des colonies, les relations locales avec le voisinage, la police et la justice, sont souvent déterminantes. Et les relations avec la population locale sont loin d'être similaires d'une expérience à l'autre.

Depuis les années 1890, l'anarchiste est représenté comme un criminel, un individu dangereux pour la société, un anormal. Anarchie et crime, anarchiste et criminel sont placés dans une seule et même catégorie, et pas totalement à tort, car les frontières sont parfois – souvent ? - ténues entre l'anarchiste et le bandit, ou du moins celui que la société définit comme bandit parce qu'il contrevient à ses lois⁴²⁷... Ce qui se joue ici, c'est un système très simple de stigmatisation de l'autre et de construction de soi. L'image renvoyée par l'autre permet de redéfinir des interdits et de renforcer les normes sociales du groupe. Comme l'a montré Erving Goffman, la mauvaise réputation a une fonction de contrôle social⁴²⁸ (là encore, le processus employé par les anarchistes « orthodoxes » face aux individualistes est similaire à celui que la justice ou les forces de l'ordre utilisent vis-à-vis du mouvement dans son entier).

Par exemple, l'amour libre est une question qui est généralement récupérée par les journaux conservateurs « L'amour libre, j'insiste sur ce point, car il y a encore une différence entre l'union libre et l'amour libre, était pratiqué dans toute sa bestialité »⁴²⁹, jusqu'à être assimilé à une prostitution ou à un état de vie sauvage, non civilisé. Dans les rapports de police également, on note une certaine indignation : « Depuis quelques temps, Libertad attire chez lui le plus grand nombre

427) « L'assassin de la rue, le jeteur de bombes obéissent à des conditions économiques qu'ils n'ont pas faites. Le premier se les assimile comme il peut, le second fait les efforts qu'il croit bon pour les changer. Ils ne peuvent faire autrement », article intitulé « La viande de boucherie », *l'anarchie*, n° 96, 7 février 1907

428) GOFFMAN Erving, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Editions de Minuit, 1975

429) « Une aventure communiste », *Le Peuple Ardennais*, 12 mars 1909

de femmes possible, sous le prétexte de raccommoier les nippes de la « colonie rouge ». Il y en a de vieilles comme de jeunes, vivant presque toutes avec des compagnons, dont elles changent entre elles avec la plus grande facilité »⁴³⁰. Ces propos sont efficaces dans la formation d'une image repoussoir. Ainsi, l'accusation juridique, policière, étatique, relayée par la presse, dénie tout statut politique aux anarchistes. Cette idée s'illustre avec la déclaration du procureur général Fabre au procès des « Bandits tragiques » : « L'anarchie est une longue suite de crimes et délits de droit commun »⁴³¹.

Les rapports avec la police locale sont donc souvent importants pour l'implantation des anarchistes dans les petites localités où ils s'installent. Là encore, le choix du lieu est décisif : l'espace idéal car le plus mal contrôlé par les autorités policières reste la banlieue⁴³². Les milieux libristes jouissent donc d'une marge de liberté plus grande qu'en ville. Cette hypothèse se confirme par le peu de rapport et même l'absence de rapports relatant des réunions tenues dans des milieux libres. A quelques exceptions près : « Nous avons du lutter d'une façon permanente avec nos voisins immédiats qui nous créaient des difficultés constantes. Nous avons eu la preuve que l'un d'eux (parent d'un ex-colon) servait d'indicateur à la police, qu'il hébergeait d'ailleurs chez lui, les jours de conférence et les dimanches où nous recevions des amis parisiens »⁴³³.

La seule occasion pendant laquelle la police pouvait réellement découvrir les milieux libres c'était lors d'une perquisition. Celles qui eurent lieu dans les différentes colonies étaient liées à des soupçons formés lors de réunions ou d'événements parisiens. Ainsi, dans un rapport écrit suite à une causerie de Butaud, on peut lire : « Un des assistants venu de Saint-Maur avec Buteaud possédait une vingtaine d'exemplaire de la brochure rouge « En cas de guerre », il en a donné gratuitement à ceux

430) Rapport de Foureur du 27 avril 1907, PPO BA 928

431) KALIFA Dominique, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle-Epoque*, Fayard, 1995, p. 161

432) DELOUS O., *Les anarchistes à Paris et en banlieue 1880-1914*, op.cit., p. 218

433) LORULOT A., *Une expérience communiste*, op.cit., p. 13

qui lui en ont demandé. [...] Il est à remarquer que Lapière à la réunion précédente du Foyer du XI^e, fréquente la colonie de Saint-Maur ; comme c'est encore un membre de cette colonie qui en portait à la réunion de samedi, une perquisition au « Milieu Libre » pourrait peut-être faire découvrir des exemplaires de ladite brochure »⁴³⁴. Trois jours plus tard, les journaux font le récit de la perquisition à La Pie, sans résultat⁴³⁵. Mais ces incidents portaient préjudice aux colons dans leurs relations avec le voisinage.

La police avait même parfois peur de s'aventurer jusqu'aux colonies. C'est ce que l'on raconte pour Aiglemont, cette clairière au fond des bois... « Les colons ne pouvaient supporter la vue d'un gendarme. Il est vrai que ce sentiment de répulsion était réciproque, et que les gendarmes n'osaient pas s'aventurer à Gély »⁴³⁶. D'autant que plusieurs légendes se racontaient sur la colonie. En particulier, le bruit courait, de manière justifiée, que Fortuné Henry possédait un dangereux pistolet poignard, encore fameux aujourd'hui.

Les contacts étant limités, les relations avec les représentants de l'ordre parurent, un temps, apaisées. Ce qui permettait à Fortuné d'affirmer « Nous ne constituons pas un danger – du moins un danger immédiat – pour la société, ni même pour la République. Ici, nous n'avons pas d'ennemis, du moins, nous n'en avons plus »⁴³⁷. Mais cette situation ne dure guère... A partir de 1905, alors que « l'Essai » multiplie et étend son action, les hostilités reprennent. En juin, Fortuné et Mounier sont condamnés pour « contrebande » et « opposition à l'exercice de la profession de douanier ». Un an plus tard, Mounier est inculpé d'« injures envers l'armée », suite à un article paru dans le *Cubilot*. En 1907, la première perquisition a lieu à la colonie : « on délégua trois policiers bien notés et une quarantaine de gendarmes pour perquisitionner à la

434) Rapport de police, 23 juin 1913, AN F7 13055

435) *Le Matin* et *La Bataille Syndicaliste*, 26 juin 1913

436) DORIGNY Marcel, « Une singulière expérience. La colonie libertaire de Gély », *Quatre villages à travers les siècles. Monographie historique et géographique d'Aiglemont*, Ardennes, 1951, p. 175

437) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *op. cit.*

colonie d'Aiglemont où nous n'étions que sept ; mais pour être certain du succès on attendit que tous les hommes fussent partis au travail pour cambrioler la maison, fouiller partout, voler les papiers, violer les meubles, profitant qu'il n'y avait qu'une femme, parce que si nous avions été là, dans cette maison éloignée de quatre kilomètres de tout habitation, ça ne se serait pas passé sans violences »⁴³⁸. Puis en décembre de la même année, Fortuné est de nouveau condamné, pour « coups et blessures » cette fois ci.

Et c'est suite à ces altercations avec la police et la justice que la colonie finit par s'éteindre. En janvier 1908, André Mounier est parti pour échapper à la peine de prison qui l'attend. Mais surtout, en juillet 1908, on suspecte un militant anarchiste, Thierry, d'avoir volé 10 000 francs dans la maison d'un dentiste. Celui-ci avoue alors six autres vols commis depuis le début de l'année. Il dévoile aussi qu'il a dérobé puis caché de la dynamite dans une maison en construction à Charleville. En août, une agression et un vol ont lieu à la gare, puis un attentat est perpétré contre un directeur de forges. *La Dépêche des Ardennes* titre alors en manchette « La Société est en danger » et « Guerre aux anarchistes ». Quels qu'aient été les liens des colons avec Thierry et ses compagnons, « l'Essai » subit les conséquences de la reprise individuelle. Les quelques colons restant finissent par fuir l'endroit. *La Dépêche des Ardennes* conclut en disant : « Cette colonie constituait un nid de bandits, d'où partaient les ordres pour cambrioler dans la région »⁴³⁹, laissant la porte ouverte à d'autres légendes, d'autres mythes qui entoureront bientôt l'expérience.

A Saint-Germain-en-Laye, les conflits avec la municipalité et la police, les arrestations de Lorulot et Goldsky, l'un pour « excitation au meurtre » dans une de ses conférences, l'autre pour la signature d'une affiche antimilitariste, freinèrent également les activités. Sous la pression du commissaire du coin, les colons se virent refuser par deux fois des salles qu'ils

438) Rapports de police, 13 octobre 1907, Seine, « Réunion anarchiste en faveur de Matha », AN F7 12 723

439) « La fin d'une colonie », *La Dépêche des Ardennes*, 11 mars 1909

avaient réservées pour une conférence⁴⁴⁰. La police envisage même des provocations : « pour se débarrasser de nos camarades de Saint-Germain-en-Laye, dont la propagande est gênante pour le gouvernement, un policier aurait proposé de faire exploser une bombe dans la nuit, non loin de la colonie libertaire. Ce procédé aurait légitimé leur arrestation »⁴⁴¹. Elle dresse également de sombres descriptions des membres de la colonie. A propos de Tesnier qui y vécut un moment, on peut lire dans un rapport : « le susnommé habitait dans les bas-fonds de Saint-Germain-en-Laye, d'où il avait été expulsé (?) avec de nombreux anarchistes. Tous ces gens vivaient dans une complète promiscuité »⁴⁴².

Les anarchistes sont bien conscients de l'identité qu'on leur assigne, d'où le souci de certains de fixer des limites normatives au mode d'action anarchiste, histoire de ne pas aggraver cette mauvaise réputation et la répression dont elle s'accompagne. D'autres, fidèles à leurs idées poursuivent leurs attaques. Il est fréquent qu'ils se désignent eux même comme des « en-dehors » (appellation particulièrement employée par E. Armand). Souvent, les milieux libristes essayent de jouer sur les deux tableaux : en dehors de la société, en lutte avec elle et pourtant, inévitablement immergés en son sein. Butaud, par exemple, est préoccupé de l'image que le milieu libre peut renvoyer à l'extérieur. Il « estime que la réussite de ce projet sera une magnifique propagande pour les anarchistes et prouvera aux bourgeois que les anarchistes qu'ils représentent comme des bandits sont capables de mettre leurs théories en pratique »⁴⁴³. Et on retrouve fréquemment dans les brochures éditées par les milieux libres le récit de la rencontre avec leur nouveau voisinage : l'affrontement avec l'autorité bien sûr, mais surtout, l'étonnement de la population, qui, au lieu d'un repère de brigands, la bombe à la main, découvre des individus la main sur le cœur⁴⁴⁴.

440) Rapport de Géroflé, 3 février 1907, PPo BA 1499

441) Rapport de police, 6 mai 1907, « Réunion libertaire du 3 mai », F7 12 723

442) Rapport de Vétiver, 12 mai 1912, PPo BA 1499

443) Rapport de police, 10 novembre 1902, PPo BA 1498

444) Et notamment dans : CHAPELIER Emile, *La Nouvelle Clairière*, Belgique, Imp. De la Colonie Communiste Libertaire « L'Expérience », 1906, n° 3

Implantation locale

Dans la réalité, les relations avec le voisinage ne sont pas si simples et varient d'une colonie à l'autre. Butaud insiste sur l'importance de créer des liens amicaux, tout au moins sans équivoques avec la population : « Il s'est efforcé de démontrer que, dans les colonies communistes, les individus doivent observer leurs gestes, vivre le plus simplement possible, et en bonne harmonie avec leurs voisins, de façon que l'on puisse dire autour d'eux : « les anarchistes sont des gens tout à fait sociables ; ils produisent et ils consomment selon leurs besoins, ne boivent pas et ne pensent nullement à faire du mal à autrui » »⁴⁴⁵. Il compte sur l'exemple donné par leur mode de vie, sain, autour du travail de la terre, pour accentuer la propagande en modifiant les représentations que chacun a déjà de « l'anarchiste ». Selon ses dires, à Vaux, les colons ont laissé de très bons souvenirs à la population de l'endroit et « au cas où lui ou un de ses amis viendraient à être traqués par la police, ils n'auraient que l'embaras du choix pour trouver asile tout de suite chez un paysan qui, bien que ne partageant pas leurs idées, leur rendrait ce service par pure sympathie »⁴⁴⁶. Allez savoir pourquoi, les gens du pays avaient surnommée la carriole de la colonie « Carbillard »⁴⁴⁷ ! Et, malgré tout, à Saint-Maur, « dans le voisinage du Milieu libre des hostilités se manifestent, (...) cela semble incompréhensible, car les colons ne gênent personne. Comme ils sont connus, s'ils vont faire un achat quelconque chez les boutiquiers, on cherche à leur faire payer davantage, et la ville, qui a contribué à l'élection du député socialiste Thomas, a déjà songé à les expulser »⁴⁴⁸. Les socialistes, de surcroît, ne voyaient pas d'un très bon œil l'arrivée de groupes anarchistes dans leurs communes, qui ne se retenaient pas de critiquer l'électoratisme de ces partis.

445) Rapport de police sur une réunion du « Le Foyer Anarchiste du XIe », 24 avril 1913, AN F7 13055

446) *Ibidem*

447) *L'Ere Nouvelle*, 17 septembre 1903, n°25

448) « Un dimanche au « Milieu libre » de St-Maur », *Les Réfractaires*, avril-mai 1914, reproduit dans *L'Unique*, juillet-août 1948

A Saint-Germain-en-Laye, après l'enthousiasme des débuts - « Déjà des gens viennent jusqu'à la colonie, posant des questions, se renseignant. Ils s'en retournent munis de brochures et étonnés de nos théories inconnues pour eux »⁴⁴⁹ - André Lorulot raconte que « le manque de tact de certains camarades a déchaîné contre nous une partie naturellement hostile de la population »⁴⁵⁰. Sans doute la population locale n'était-elle pas réellement disposée à accueillir un groupe d'anarchistes « dans les rues jusqu'alors bourgeoisement pacifiques de la ville »⁴⁵¹. Déjà quelques mois avant leur arrivée, on avait découvert devant l'église et près de la statue de Thiers deux bombes « paraissant fort bien confectionnées et de fortes dimensions »⁴⁵². Et puis les moyens de propagande étaient plus tapageurs, moins mesurés, que ceux qu'employaient Butaud : « Lorsque ses compagnons venaient de Paris le dimanche, c'est Goldsky qui se mettait à leur tête pour manifester en traversant la ville, chantant des chansons anarchistes et distribuant des journaux ou des brochures, les manifestations produisaient le plus mauvais effet sur la population qui s'en effrayait »⁴⁵³. Les relations avec la population dépendent essentiellement des endroits où s'implante la colonie : à Saint-Germain-en-Laye ou à Saint-Maur, villes bourgeoises, il paraît plus dur pour les anarchistes de faire percer leurs idées...

Par contre, dans les milieux ouvriers, je pense que l'impact des individualistes ne devait pas être aussi négligeable qu'on le suppose habituellement. Pensons aux moyens employés à l'*anarchie* pour animer tout le quartier : on inaugure les réunions en plein air, rue de la Barre, en plein Montmartre, parfois même avec un orateur presque nu. Celles-ci accueillent régulièrement 200 personnes. Et le dimanche, on organise des bals dans la rue. A l'occasion de l'un d'eux, et suite à une

449) LAMOTTE E., « Action féconde », *Le Libertaire*, Du 4 au 11 novembre 1906

450) *Ibidem*

451) LORULOT A., *Une expérience communiste*, *op.cit.*, p. 8

452) Rapport de police, « Attentats Seine et Oise », 1^{er} mai 1906, AN F7 12 723

453) Rapport sur GOLDSKY du 3 juin 1907, Archives départementales Seine et Oise, 4 M 2/30

intervention policière, 1500 personnes se retrouvent dans la rue. Des propos même de la police, Libertad devient « le roi du quartier »⁴⁵⁴. On peut aussi penser que bon nombre des préoccupations des individualistes touchaient directement la vie des ouvriers : moyens de contraception et avortement, fausse monnaie, déménagements à la cloche de bois, etc. Ainsi malgré les propos parfois violents à l'encontre des ouvriers, les milieux libres sont peuplés d'ouvriers et ne sont jamais en rupture avec le milieu dont ils sont issus.

C'est à Aiglemont que l'on dispose du plus d'informations sur les liens entretenus avec la population. « A Charleville, tout le monde connaît, pour l'avoir visité, la colonie communiste de F. Henry de sorte que le premier passant venu vous trace un itinéraire »⁴⁵⁵. Aux alentours, vivent deux types de populations aux réactions différentes. D'un côté, une population catholique et conservatrice. Décrite par Fortuné Henry, « Le paysan ne comprend pas l'anarchiste vitupérant à la tribune contre l'autorité. Mais il comprend l'anarchiste prenant la pioche et fertilisant un sol ingrat et il est frappé par le spectacle de gens heureux que nous lui donnons »⁴⁵⁶. Pourtant, les paysans ne paraissent pas fréquenter cette installation où l'on voyait inscrit sur le linteau d'un des bâtiments « Ni Dieu, Ni Maître », en butte avec la police et les huissiers du coin et dont les habitants s'attaquaient au mariage, à la patrie, à la religion ou à la propriété... Plus vers Nouzonville et la Vallée de la Meuse vit une population ouvrière, en conflits souvent violents avec le patronat. C'est elle qui rend visite aux colons, dont elle partage les idées de lutte et d'émancipation. Mme Jacquet, une habitante d'Aiglemont, rapportait il y encore quelques années les bons souvenirs qu'elle gardait de certains colons. Sa famille avait sympathisé avec les habitants de l'Essai par son père qui était maréchal ferrant⁴⁵⁷. Les colons lui apportaient

454) Rapport de Foureur, 18 juin 1907, PPO BA 928

455) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *op. cit.*

456) *Ibidem*

457) COLLIGNON Stéphane, *L'Essai d'Aiglemont, 1903-1909, étude d'une colonie anarchiste*, Mémoire de DEA, Université de Reims, 1995, p. 57

des friandises et un certain Dieudonné⁴⁵⁸ la prenait sur ses genoux... Fortuné Henry savait qu'il trouverait là-bas des militants prêts à l'épauler dans son entreprise : les Ardennes sont alors un foyer métallurgique important. Et d'après Jean Maitron, le département compte 175 anarchistes, contre 430 pour le département de la Seine⁴⁵⁹. Clouterie, quincaillerie, ferronnerie, production de ferrures de wagons sont des activités de production importantes dans la Vallée de la Meuse. Nouzon, une ville située à quelques kilomètres de l'Essai, est le premier centre de fonderie automobile de France⁴⁶⁰.

En 1892, il y existe déjà un groupe anarchiste, « les Déshérités », que Fortuné Henry connaissait pour le soutien qu'ils lui avaient apporté à l'occasion d'une de ses tournées de conférence⁴⁶¹. Désorganisés par la répression, il faut attendre quelques années pour qu'un nouveau groupe libertaire réapparaisse et organise des réunions hebdomadaires. Comme le montre Dominique Petit⁴⁶², c'est l'installation de la colonie qui leur donne un coup de pouce : à partir de septembre 1904, ils s'y réunissent tous les dimanches soirs, écoutent des causeries. Outre le soutien mutuel entre anarchistes locaux et immigrés, vient s'ajouter l'implication de Fortuné Henry et d'André Mounier dans l'activité syndicale de la région et le regain de vie qu'ils vont apporter à la C.G.T.. Après l'apogée de La Fédération des travailleurs socialistes des Ardennes de l'époque de J. B. Clément, les organisations syndicales se sont discréditées par leurs liens avec le parti socialiste. Grâce au journal *Le Cubilot*, la colonie va pouvoir jouer un rôle fédérateur, organiser des meetings de propagande, redonner une consistance aux syndicats : « A part quelques uns, les autres prennent la direction des syndicats à tendance anarchiste, tendance que leur imprima F. Henry »⁴⁶³. Lorsque

458) Serait-ce le Dieudonné qui fera partie des « Bandits Tragiques » ?

459) MAITRON Jean, *Histoire du Mouvement anarchiste*, op. cit.

460) PETIT Dominique, *Déshérités de Nouzon, Syndicalistes Révolutionnaires et autres Anarchistes*, Bogny-sur-Meuse, Publications de la Question Sociale, juin 1996, n° 4

461) *Ibidem*, p. 11-13

462) *Ibid.*, p. 47-52

463) *Ibid.*, p. 71

cesse la parution du *Cubilot*, les syndicats perdent leur tribune d'expression. Avec le départ de Fortuné Henry, l'Union des syndicats est considérablement affaiblie. Il faudra attendre 1911 pour que se reconstitue une nouvelle C.G.T. dans les Ardennes.

Ces activités méritaient d'être soulignées pour bien montrer comment, à Aiglemont, une intense propagande a pu être menée à partir d'un milieu libre et comment les colons ont mêlé « propagande par le fait » et activité syndicale soutenant le mouvement ouvrier local. Ce qui contredit bien des idées reçues sur l'impact de ces expériences.

Réhabilitation des anarchistes par l'histoire locale...

Et si l'on se rend sur place, à Aiglemont par exemple, on s'aperçoit que cette fréquentation anarchiste de 6 ans n'est pas totalement effacé des mémoires. Mais les souvenirs et leur transmission ne concordent pas tous. Du côté des personnes âgées, il n'y a aujourd'hui plus personne qui ait vécu du temps de la colonie. « C'était la Bande à Bonnot qui descendait au Petit-sabot », une auberge située à proximité de la clairière, m'explique une personne du village dont le père aurait connu l'aventure.

Un ouvrage contribua sans doute fortement à former l'image de la colonie, une vingtaine d'années plus tard : *Gesly, « Terre Maudite*. Le quatrième de couverture en dit déjà long : « sur une quinzaine d'hectares de la forêt de Gesly, il s'est passé plusieurs drames au cours des siècles »⁴⁶⁴... Et n'est pas démenti par le récit fait sur le milieu libre : « La nature reprend son droit sur ce qui fut un « Essai » de gens plus ou moins recommandables, d'origine plus que douteuse, mais qui doit rester plus qu'une image dans le passé historique de notre région, de ma région »⁴⁶⁵. A la recherche de l'exceptionnel du passé de la région, Fortuné Henry est présenté comme le frère du terrible Emile Henry, mais également comme le neveu

464) CORDIER Jean-Pol, *Gesly, « Terre Maudite* », Editions Sopaic, 1976

465) *Ibidem*, p. 11-12

du Lieutenant-Colonel de l'affaire Dreyfus. L'auteur cherche néanmoins à raconter l'histoire de l'Essai en s'appuyant sur la brochure de Mounier. Il dénonce cette légende noire : « des personnes de classe élevée, venues à la colonie par curiosité osée, n'en étaient pas ressorties ; [...] si l'on faisait des fouilles dans les environs, [on] trouverait des cadavres dont celui d'une femme (?) »⁴⁶⁶. Mais, ajoute l'auteur à propos de la « Bande à Bonnot », « on sait que la bande avait préparé avec Mounier, de Gély, une attaque dans la région d'Alès »⁴⁶⁷ et enfin, sur la fin de la colonie, « la paresse, la prostitution régnait sur Gély »⁴⁶⁸.

Aujourd'hui, la municipalité cherche à rétablir une certaine vérité historique. Une association d'Aiglemont réalise des publications où il est fréquemment question du milieu libre. Deux attitudes communes face à ces expériences : la dénonciation classique de l'anarchiste criminel ou la réhabilitation de l'anarchiste – un original certes mais au grand cœur quand même... Outre ces deux propositions, n'y a-t-il rien d'autre à tirer de ces expériences assez peu connues ? Comment les milieux libristes, eux-mêmes, envisageaient-ils leurs rapports avec le mouvement anarchiste et l'originalité de leur projet politique ?

466) *Ibid.*, p. 52

467) *Ibid.*, p. 61

468) *Ibid.*, p. 57

Chapitre II

Le milieu libre et le mouvement anarchiste

Des lieux de vie anarchistes

Après la guerre, on trouve dans les archives d'Armand un texte préconisant que « la colonie évitera toute intrusion étrangère et d'attirer sur elle et sa vie privée l'attention en s'abstenant de toute étiquette sociale, de toutes manifestations extérieures et enfin de toute attitude inutilement ostensible et subversive »⁴⁶⁹. Il est le reflet d'une évolution postérieure car à l'époque des milieux libres du début du siècle, la règle était l'exacte inverse de ce qui est prescrit ici.

● Publications, conférences et causeries : une propagande « traditionnelle »

Le lien le plus courant avec l'extérieur se fait grâce aux diverses publications, principalement des brochures, des journaux mais également des tracts, des étiquettes ou des affiches. A Vaux, un bref bulletin est publié. A Aiglemont, l'imprimerie devient progressivement le centre des activités et à Saint-Germain-en-Laye, elle est un des buts affichés dès les débuts de l'expérience. Enfin, Butaud déménage à Saint-Maur le journal *La Vie anarchiste*.

469) « Texte approximatif des statuts réglant la réalisation d'une colonie et sa conduite au point de vue économique, sexuel et moral », IFHS Fonds Armand, 14 AS 401 (texte manuscrit, non daté, mais qui est probablement écrit par Armand dans les années 1930)

Aiglemont est le milieu libre qui diffusa le plus de publications. Les colons réalisent pour commencer des photographies de leur clairière en 1904. Et à la première série de cartes postales, tirée à 12000 exemplaires, qui s'est très bien vendue, vient s'en ajouter une seconde⁴⁷⁰. Chacune porte pour titre « Communisme expérimental » ou « Colonie libertaire » et présente les habitations, le travail de la terre ou les visiteurs et amis de la colonie. Après l'« installation d'une petite imprimerie qui serait mise au service de tous les Mouvements Révolutionnaires »⁴⁷¹, les premières publications sortent en juin 1906. Outre de nombreuses feuilles volantes, deux journaux furent imprimés : *Le Cubilot* et *le Communiste*, qui, s'ils ne parlent pas de la vie de la communauté, soutiennent de manière active le syndicalisme ardennais. En plus du journal, on tire aussi des brochures. Ainsi, neufs brochures paraîtront entre février 1905 et mars 1908, dont la couverture commune a été dessinée par Alexandre Steinlen. « La série de publications que nous commençons aujourd'hui avec l'aide de camarades qui trouvent tout naturel d'exprimer ce qui leur semble le plus juste et vrai est un complément à l'œuvre que nous avons commencé à Aiglemont »⁴⁷². Là aussi, tout ne tourne pas autour de la colonie, il est également question d'éducation, du curé athée Meslier ou de la grève générale. Ces brochures voyagent loin puisque au détour des archives on découvre que, dans les Vosges, en mai 1907, un collégien de 16 ans, qui a commis une tentative d'attentat contre son établissement, était en possession des brochure écrites par A. Mounier, *En communisme* et par S. Faure, *La Question sociale*⁴⁷³.

Des conférences sont également faites dans les environs, récoltant apparemment un certain succès : « Dans toute la région on nous demande pour des causeries. Le champ

470) MAYRAC Albert, « A la colonie « L'Essai » d'Aiglemont », *Le Petit Ardennais*, 9 octobre 1904 (journal républicain)

471) MALICET Théophile, « Précis sur J.B. Clément, Louise Michel, La colonie d'Aiglemont », p. 5

472) LERMINA Jules, *L'A.B.C. du libertaire*, Publications périodiques de la colonie communiste d'Aiglemont, février 1906, n° 1, « Avant-Propos »

473) Dossier « Attentats », Vosges, AN F7 12 723

d'activité est de plus en plus vaste, mais les résultats obtenus décuplent nos forces pour faire face à tout »⁴⁷⁴.

A Saint-Germain-en-Laye aussi, la propagande est active. Au point qu'André Lorulot puis Jean Goldsky sont arrêtés au cours de l'expérience. Car, pour Lorulot, la création du milieu libre ne signifie pas pour autant l'arrêt de ses tournées. Début janvier 1907, quatre mois après l'installation de la colonie, deux grandes tournées de conférences sont annoncées simultanément avec d'un côté Girault et Goldsky, de l'autre, Lorulot et Lamotte. André Lorulot et Emilie Lamotte parcourent en trois mois Epinal, Remiremont, Montceau-les-Mines, Moulins, Billy-Montigny jusqu'à Denain, où Lorulot est arrêté. Pendant sa détention, il en profite d'ailleurs pour rédiger une brochure antimilitariste, *L'Idole patrie*. Lorulot enfermé, Girault parti, les causeries ne cessent pas pour autant. En juillet, Goldsky et Paul Chandioux réalisent une nouvelle tournée de propagande sur la « Guerre Sociale »⁴⁷⁵. Et, tout au long de l'année, *Le Libertaire* et *l'anarchie* continuent d'annoncer des conférences publiques à Saint-Germain mais également à Paris. Pour ce qui est des publications, la colonie n'imprime pas de journal mais surtout des brochures, affiches, tracts et étiquettes. Les brochures portent sur des sujets peu différents d'Aiglemont comme la colonie ou les élections, quoique davantage tournées vers la propagande néo-malthusienne avec les écrits d'Emilie Lamotte. Lorulot développera encore davantage ce thème, après la mort de celle-ci, avec sa nouvelle compagne Bellardi. Ces publications ne laissent pas indifférent : à partir de 1907 les expériences répressives face aux propos antinatalistes commencent à aboutir. Les plaintes se multiplient, l'amalgame est fait entre néo-malthusianisme et pornographie. En 1908, la jurisprudence finit par interdire toute propagande néo-malthusienne, qui constitue désormais un « outrage aux bonnes mœurs ». Curieusement, on trouve peu de condamnation de ce type parmi les colons. La répression s'accroît surtout après la guerre, avec la loi qui réprime l'avortement.

474) MOUNIER André, *En Communisme*, op.cit., p. 27

475) *Le Libertaire*, 9 juin 1907

Étiquettes et affiches profitent à la ville de Saint-Germain et ses environs que Goldsky décore régulièrement : il « est l'un des 100 signataires de la dernière affiche anti-militariste « Aux soldats » et dans la nuit du 12 au 13 mai dernier, il a réussi à en placarder un certain nombre dans les rues voisines de la colonie communiste. Ces affiches, découvertes presque aussitôt, ont été déchirées par les agents avant d'avoir été lues par la population »⁴⁷⁶. Cette dernière action permet l'arrestation de Goldsky.

Enfin, le milieu libre de La Pie et en particulier les groupes qui se forment autour, les « Mille Communistes », « Milieux libres de Paris et de la Banlieue », « Le Nid » etc. sont également très actifs par le nombre de conférences, causeries et réunions qu'ils organisent dans la capitale⁴⁷⁷. Aux préoccupations pour la création de milieux libres se mêlent des propos néomalthusiens et antimilitaristes : « Buteaud a parlé contre l'inutilité de l'armée. C'est une institution a-t-il dit, créée pour protéger uniquement la bourgeoisie et les richesses des capitalistes. Un des assistants venu de Saint-Maur avec Buteaud possédait une vingtaine d'exemplaire de la brochure rouge « En cas de guerre », il en a donné gratuitement à ceux qui lui en ont demandé »⁴⁷⁸.

Outre les journaux anarchistes, la presse joue son rôle de relais, en particulier pour les expériences de Vaux, de Saint-Germain ou surtout d'Aiglemont. Sur cette dernière, Lermina, suite à son séjour d'une semaine, tient une rubrique dans le *Radical* (rubrique sans doute à l'origine de l'arrivée d'Emilie X., à la recherche d'un endroit pour ses vieux jours) et fait des causeries dans les universités populaires à la *Fraternelle* et à la *Coopération des Idées* sur la colonie⁴⁷⁹. Momméja fait un long reportage pour *Le Temps*, décrivant les lieux, rapportant les propos de Fortuné. *Le Petit Ardennais*, journal local, y va

476) Rapport sur GOLDSKY du 3 juin 1907 par le commissariat de Police de St-Germain suite à une demande du Président du Conseil du 29 mai 1907, Archives départementales Seine et Oise, 4 M 2/30

477) Voir chronologie en annexe

478) Rapport de police, 23 juin 1913, AN F7 13055

479) BIGORGNE Didier, « La colonie libertaire d'Aiglemont : un milieu libre et de propagande », *Terres Ardennaises*, mars 2003, n° 79

aussi de sa prose, ainsi que les quotidiens belges *La Gazette de Charleroi* et *Le Journal de Charleroi*.

Contrairement à ce que prétendent bon nombre d'orthodoxes du mouvement, les milieux libres restent donc très impliqués dans la propagande – une propagande anarchiste assez classique - par leurs activités propres de publications, comme par le lien qu'ils gardent avec la capitale. Le milieu libre présente de plus l'avantage de pouvoir accueillir visiteurs, hôtes de passage ou simples curieux, attirés parfois par ces articles élogieux.

● Un lieu ouvert à tous les visiteurs

Le choix de l'emplacement du milieu libre se fait, dans la mesure du possible et des finances, à des endroits stratégiques. A l'exception peut-être du Milieu libre de Vaux, dont on ne connaît guère les raisons de son installation en campagne, si ce n'est l'offre du père Boutin de ses habitations et de ses quelques terres, les autres colonies s'installent à proximité de foyers de militants. Les colons corses, malgré la courte vie de l'expérience, justifient leur éloignement par une volonté de propagande auprès des populations rurales. Mais ils reconnaissent ensuite que la distance par rapport à Paris les a privés du soutien et de la solidarité des compagnons.

Fortuné Henry, lui, connaissait la région de Charleville. Il y avait fait des conférences et y avait déjà été arrêté. Il connaissait même l'endroit précis où il installa l'Essai. Lors de ses tournées, en tant que vendeur pour la Pharmacie centrale de Paris, il s'arrêtait à Aiglemont pour déjeuner. Puis, « cherchant la solitude, il allait ruminer dans la forêt les idées qui lui avait coûté si cher à développer et, d'instinct, il revenait toujours à la clairière du Jeune et Vieux Gély »⁴⁸⁰. Cette clairière, en plein milieu des bois, est à quelques kilomètres seulement de Charleville et de Nouzonville. De la gare, on accède à la colonie par deux chemins. Rapidement donc, de nombreux visiteurs s'y rendent, en particulier le dimanche. Ouvriers

480) MOMMEJA F., « Un phalanstère communiste », *Le Temps*, 11 juin 1905

du coin, de Nouzonville ou Charleville, amis d'Aiglemont, curieux, visiteurs de passage en sortie dominicale... « Durant ces années d'expériences multiples, le nombre de fervents visiteurs de la Colonie, visiteurs du dimanche, mettant volontiers la main à la pâte, voire au porte-monnaie, ne fera que croître et embellir »⁴⁸¹.

Les visiteurs viennent parfois de plus loin. Victor Serge raconte, dans ses mémoires, sa visite dans cette « Arcadie » : « Nous arrivâmes par des sentiers ensoleillés devant une haie, puis à un portillon... Bourdonnement des abeilles, chaleur dorée, dix-huitième année, seuil de l'anarchie ! Une table était là en plein air, chargée de tracts et de brochures. Le *Manuel du Soldat* de la C.G.T., *L'Immoralité du Mariage*, *La Société Nouvelle*, *Procréation Consciente*, *Le Crime d'obéir*, *Discours du citoyen A. Briand sur la Grève générale*. Ces voix vivaient... Une soucoupe, de la menue monnaie dedans, un papier : « Prenez ce que vous voulez, mettez ce que vous pouvez ». Bouleversante trouvaille ! Toute la ville, toute la terre comptait ses sous, on s'offrait des tirelires dans les grandes occasions, crédit à mort, méfiez-vous, fermez bien la porte, ce qui est à moi est à moi, hein ! (...) Les sous abandonnés par l'anarchie à la face du ciel nous émerveillèrent. On suivait un bout de chemin et l'on arrivait à une maisonnette blanche sous les feuillages. « Fais ce que veux », au dessus de la porte, ouverte à tout venant »⁴⁸².

Le plus accessible reste cependant la banlieue parisienne : Saint-Germain-en-Laye - « Un mouvement d'opinion assez important ne tarda pas à se former autour de notre tentative. Sa proximité de Paris rendit possible la visite de nombreux camarades parisiens. »⁴⁸³, - Saint-Maur, Pavillon-sous-Bois, Romainville, Choisy-le-Roi etc. Ainsi, les milieux libres ne se coupent pas des milieux anarchistes et constituent de

481) MALICET Théophile, « Précis sur J.B. Clément, Louise Michel, La colonie d'Aiglemont », p. 5

482) SERGE Victor, « Monde sans évasion possible... », *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, Seuil, 1951

483) LORULOT A., *Une expérience communiste: la colonie libertaire de Saint Germain, op.cit.*, p. 8

nouveaux centres de regroupement. A Saint-Germain ou à Saint-Maur, on fait des réunions et causeries sur Paris dans la semaine et à la colonie le dimanche : « Les camarades désirant visiter la colonie peuvent venir tous les jours et surtout le dimanche. Ils seront reçus en toute camaraderie et ils contribueront à effarer les bons bourgeois en troublant leur tranquillité mémoriale »⁴⁸⁴. En train ou à vélo, les visiteurs viennent donc passer leur journée de repos, respirer le bon air de la campagne, écouter causeurs divers et chansonniers :

« Balade à St-Germain :

11h déjeuner sur l'herbe

12h départ en excursion dans la forêt

16h grande réunion publique de propagande

Conférence de J. Goldsky « La Guerre Sociale »

Audition du poète chansonnier anarchiste Charles d'Avray

18h dîner sur l'herbe

19h-22h concert en camaraderie »⁴⁸⁵

Les milieux libres deviennent, pour un temps, des lieux pratiques de réunion. Là encore Victor Serge raconte : « Dans la cour de ferme, un grand diable au profil de corsaire [Fortuné Henry sans doute] haranguait un auditoire attentif. De l'allure, vraiment, le ton persifleur, la répartie cassante. Thème : l'amour libre. Mais l'amour peut-il ne pas être libre ? »⁴⁸⁶ Il est à noter que la Fédération Anarchiste Communiste a retenu l'idée et cherche, en 1912, à acquérir un terrain pour édifier un foyer de propagande communiste anarchiste libéré de l'exploitation propriétaire et susceptible d'apporter par la suite des subsides pour l'édification d'autres foyers⁴⁸⁷.

En dehors des dimanches, l'accueil des visiteurs se fait également, mais il finit par poser plus d'un problème aux hôtes, aussi bien du point de vue des habitudes de vie et de travail que d'un point de vue matériel. Pour la Ruche, on prévient agréablement les lecteurs du *Libertaire* : « Depuis que la Ruche existe, de nombreux visiteurs y ont passé. Les

484) LAMOTTE E., « Action féconde », *Le Libertaire*, Du 4 au 11 novembre 1906

485) « Programme de la fête du dimanche 16 juin », *Le Libertaire*, 9 Juin 1907

486) SERGE Victor, « Monde sans évasion possible... », *op. cit.*

487) Dossier « F.C.A. », AN F7 13061

dimanches d'été surtout, ils sont nombreux. Comme il n'y a pas de restaurant au hameau du Pâtis, ils partagent notre repas, quelques fois nos repas. Chacun s'empresse autour d'eux, et le camarade cuisinier est loin de se reposer le dimanche. Aussi bon nombre de visiteurs ont à cœur de dédommager l'œuvre du surcroît de dépense et de travail qu'ils lui occasionnent. Ils savent que la Ruhe élève gratuitement ses enfants et qu'elle n'a pas trop pour eux de tout son effort. Dorénavant, il faut qu'il en soit ainsi de tous. Nous ne sommes pas des bourgeois campagnards et Sébastien Faure, un millionnaire. Que cela soit bien entendu : si vous mangez au Pâtis, apportez y vos provisions ou défrayez à votre dépense»⁴⁸⁸. Le problème de l'accueil des visiteurs rejoint celui de l'accueil de nouveaux colons, conquis par le mode de vie. Témoins de ces jours de fête, venus en balade champêtre ou en simple curieux, ils ne se rendent souvent pas compte de l'engagement que le milieu libre demande à ses membres. « Les nouvelles recrues voulaient profiter tout de suite, naturellement, des bienfaits, des avantages de ce que les autres avaient fondé. Et inévitablement, ça créait des perturbations, des mouvements d'humeur, des zizanies. Après, s'il y avait un deuxième recrutement, puis un troisième, ça ne faisait que s'accroître et à un moment donné, la colonie finissait par se dissoudre. C'est vrai pour beaucoup, beaucoup d'organisations »⁴⁸⁹. C'est ce que Bernard Lacroix explique aussi pour les communautés des années 1970, « la juxtaposition d'expériences individuelles décalées dans le temps et la règle implicite de décision interdisent l'émergence d'une expérience collective et sa cristallisation en opinion commune »⁴⁹⁰. Sans même forcément le vouloir, un règlement tacite s'est instauré entre les milieux-libristes, par habitude, souci d'efficacité ou de conciliation. Les nouveaux colons ont donc besoin d'un temps d'adaptation qui peut perturber l'expérience, mais qui peut également la redynamiser (comme le montre par exemple l'arrivée de Mounier à Aiglemont).

J'essayais donc de montrer que les milieux libres constituent

488) *Le Libertaire*, 18 juillet 1914, n°38

489) Témoignage de Pierre-Valentin Berthier

490) LACROIX B., *L'utopie communautaire*, op.cit., p. 59

donc des lieux des vie anarchistes, des lieux où circulent et sont produits divers écrits, des lieux de passage où - à n'en pas douter - s'échangent les idées, les pratiques. Leurs écrits et leur propagande semblent assez classiques, antimilitarisme, néo-malthusianisme, amour libre par exemple. Pourtant, assez rapidement les partisans des milieux libres, en majorité des individualistes vont se trouver en rupture avec le reste de ce que l'on a appelé le « mouvement anarchiste ».

Dissidences et dénonciations...

● Les individualistes : mouchards, cambrioleurs et dévergondés

Les milieux libres offrent la possibilité de découvrir des individus du commun de l'anarchisme, de rencontrer des femmes, anarchistes ou simples compagnes, dont le silence scripturaire et oratoire fait souvent oublier jusqu'à l'existence. Sont ainsi identifiables près de 75 hommes et un peu moins de 30 femmes – sans compter ceux dont le temps a effacé la trace. Ils permettent de ne pas seulement s'intéresser aux « grands hommes » de l'anarchisme, ceux qui vivent de leurs écrits et de la propagande, ceux que l'Histoire a reconnus et absous. Quelques personnages connus ont toutefois participé aux milieux libres, généralement à la tête du projet et qu'ils imprègnent de leur personnalité. Ils les ont fait connaître par leurs publications ou même leur simple présence : Lorulot, E. Lamotte, G. Butaud, S. Zaïkowska ou Fortuné Henry sont de ceux-là. Ces anarchistes appartiennent pour l'essentiel au courant individualiste, gravitent autour de *l'anarchie* ou du *Libertaire*, qui conserva pendant un temps une coloration individualiste. Or, « on a toujours considéré le courant individualiste comme un aspect négligeable, marginal, dont l'intérêt résiderait seulement dans les éclaircissements qu'il apporterait à une histoire jugée « majeure » de l'anarchisme »⁴⁹¹. Dissidents parmi les dissidents, « anarchie

491) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, op.cit., « Introduction »

dans l'anarchisme »⁴⁹², les individualistes et par là même les milieux libristes sont rarement considérés pour eux-mêmes, soit remisés dans les placards de l'Histoire, soit décrits à l'aune de leurs détracteurs : bourgeois ou mouchard pour les anarchistes « orthodoxes », bandit ou criminel pour les bourgeois, « dispersion des tendances » ou révolte « irresponsable » chez les historiens. La répercussion des différentes expériences de milieux libres dans la presse anarchiste est d'ailleurs révélatrice : alors que l'individualisme anarchiste naît comme courant propre, les milieux libres disparaissent des colonnes des *Temps nouveaux* ou du *Père Peinard*, tournés vers la perspective révolutionnaire ou syndicale, pour réapparaître dans *L'Ere Nouvelle*, *Le Libertaire* ou plus tard *La Vie anarchiste*. Comme le raconte un des partisans du milieu libre de Vaux : « Je suis persuadé que si les pontifes de l'Idée (il y en a!), les notabilités de l'anarchie (ça pullule!), les têtes de colonnes avaient eu l'idée de cette colonie ou seulement adhéré immédiatement au projet, il est fort probable que la critique se serait abstenue. - Les troupes sont ainsi, ils attendent le point de direction »⁴⁹³.

Quelques personnalités de l'anarchisme d'avant-guerre – Matha ou Faure par exemple – soutiennent tout de même les milieux libres, dont les projets furent bien plus nombreux que les tentatives réelles. Les expériences de milieux libres voient le jour au tournant d'un siècle marqué par l'existence diffuse et omniprésente d'une sensibilité ouvrière : « La notion d'unité s'enracine directement dans les conditions de vie de la classe ouvrière, indépendamment des analyses théoriques ou programmes et groupements idéologiques, voire contre eux »⁴⁹⁴. Même si cela peut paraître difficile à imaginer aujourd'hui, dans cette période, tous se côtoient, des anarchistes aux socialistes. Les ouvriers se regroupent autour de « pratiques militantes complexes, polymorphes et sans nom unificateur »⁴⁹⁵.

492) *Ibidem*

493) « En marche vers la Colonie libertaire », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 4, novembre 1902

494) COLSON Daniel, *Anarcho-syndicalisme et communisme. Saint-Etienne 1920-1925*, Atelier de Création Libertaire, Saint-Etienne, 1986, 222 p.

495) *Ibid.*

Et donc *a fortiori*, chez les anarchistes, malgré les batailles d'idées, les groupes ne sont pas fermés, cloisonnés. Les individus eux-mêmes ont des parcours, des expériences, des pratiques multiples. Un exemple : Girault, en 1903, alors qu'il est un fervent syndicaliste, écrit, dans une de ses brochures : « Certains lecteurs s'étonneront peut-être de ce que je n'ai pas apporté ici un système complet de société future, une cité bâtie de toutes pièces. Je m'en serais bien gardé (...) je ne suis pas un fabricant d'Icaries ou de « milieux libres » »⁴⁹⁶. Pourtant, trois ans plus tard, il tente l'expérience avec Butaud. Fortuné Henry confirme également cette multiplicité dans la pratique : il est tout à fait engagé dans la lutte des classes et révolutionnaire, ce qui ne l'empêche pas d'envisager une nouvelle propagande par le fait et de multiplier les angles d'attaque (syndicalisme, communisme expérimental, anti-alcoolisme, naturisme etc.). Mais au fil du temps, alors que les luttes ouvrières refluent, les luttes de tendance s'affirment... Parmi les individualistes, les milieux libristes eux-même sont et se considèrent de plus en plus comme des dissidents au sein même du mouvement anarchiste. Au même titre que les « tolstoyens, naturiens, anarchistes chrétiens, individualistes, nietzschéens », ils rejoignent les « autres dissidents de l'anarchisme officiel »⁴⁹⁷. En anticipant un peu, on peut ajouter que la rupture sera très nette après la guerre. En 1926, après plusieurs années de querelles entre les différentes tendances, les orthodoxes de la mouvance anarchiste signent le manifeste d'Orléans signifiant qu'« ils donnent à chacun les possibilités matérielles de développer dans tous les sens et à son gré son individualité. Mais leur individualisme n'a rien de commun avec l'individualisme de ceux qui veulent légitimer des actes tels que la prostitution, exploitation de l'homme par l'homme et tout autre théorie de « débrouillage » individuel »⁴⁹⁸. Par la question de la prostitution, ils attaquent Armand – qui

496) GIRAULT Ernest, *Au lendemain de la grève générale, Organisation communiste du travail*, Puteaux, La Cootypographie, 1903, « Conclusion »

497) ARMAND E., *Les Réfractaires*, décembre 1912, présentation du premier numéro

498) *Le Libertaire*, n° 254, mai 1930

sans jamais légitimer la prostitution s'intéresse beaucoup à l'amour libre – et ils se démarquent clairement des illégalistes. Ces divergences marquent donc l'histoire du mouvement anarchiste et par la même des milieux libres.

Ainsi, difficile parfois de connaître de plus près les milieux libres et leurs réalisateurs car ressentiments et basses critiques marquent certains écrits à venir...comme les mémoires de Jean Grave, parues une première fois dans les années 1930 sous le titre *Le mouvement libertaire sous la IIIe République*⁴⁹⁹. Jean Grave, alors l'un des principaux « théoriciens » du mouvement, passait déjà pour un esprit fermé, un peu prude. *A priori*, il n'était pas spécialement réfractaire aux milieux libres. Plus tard, il écrit : « plus ces groupements seront nombreux lors de la révolution, plus efficace sera leur concours à l'établissement de la société à laquelle nous aspirons »⁵⁰⁰. Mais, ce qui devait le rebuter, c'était le rôle qu'y jouaient les individualistes. « Parlant des individualistes, cela m'amène à parler des mouchards, des cambrioleurs aussi. A qui donner la priorité ? Je suis bien embarrassé, car les trois catégories sont étroitement entremêlées »⁵⁰¹. Ainsi, ils sont peu à échapper à la qualification de mouchards : Armand, bien sûr, mais également Lorulot, Beylie, Mauricius, Kibaltchiche n'y coupent pas. Il n'est que Libertad pour ne pas paraître au chapitre des mouchards, alors que beaucoup le soupçonnait à l'époque d'être un agent provocateur. J. Grave ne l'épargne pas pour autant : « Qui était-il ? D'où venait-il ? On ne sait ». Toujours est il qu'il le considère comme un « détraqué », « toujours suivi d'un troupeau de femmes, que je ne me hasarderai pas à qualifier de saintes » et entourés d' « émissaires [...] sales, déguenillés, hirsutes et mal peignés »⁵⁰². Quel crédit apporter aux propos de Grave? Est-il nécessaire de s'attarder sur ce qui ressemble plus à des conflits de personnes mêlés à des divergences

499) GRAVE J., *Quarante ans de propagande anarchiste*, St Amand, Flammarion, 1973

500) GRAVE J., « Les colonies agricoles », 25 avril 1931, reproduit dans supplément à *Invariance*, *op.cit.*, p. 319

501) GRAVE J., *Quarante ans de propagande anarchiste*, *op.cit.*, p. 400

502) *Ibidem*, p. 387

théoriques?⁵⁰³ Il regroupe également les individualistes sous le qualificatif de « cambrioleurs ». L'explication manque sous la plume de Grave : les individualistes ne s'opposaient pas à l'idée de reprise individuelle, bien au contraire. Comme je l'ai souligné plus haut, l'illégalisme était aussi pour eux un moyen d'agir face à la société bourgeoise : « Toute révolte est par essence anarchiste. Et nous devons être solidaires du réfractaire économique (quand il est conscient bien entendu), au même titre que du réfractaire politique, antimilitariste ou propagandiste »⁵⁰⁴. Les milieux libristes et les illégalistes poursuivent toutes tentatives qui leurs semblent justes en vue d'une libération immédiate. Ce sont des réfractaires économiques, s'émancipant intégralement par des pratiques similaires (vol, fausse monnaie mais aussi culture de la terre, artisanat, végétalisme, culture physique, etc.). Révolte et émancipation immédiates sont au cœur de ces modes de vie. Les risques se rejoignent : répression et difficultés matérielles. J. Grave emploie la même méthode que la police ou la « grande presse » pour discriminer ces modes d'action : on leur dénie tout caractère politique.

Les individualistes sont donc dénoncés par les plus hautes figures, les « entrepreneurs de morale »⁵⁰⁵ de l'anarchisme, pour ainsi dire. « Il vaut mieux si l'on ne veut être mis au ban des nullités ou des braillards inconscients, suivre les conseils d'un Grave et adhérer à son syndicat, rester extasier en entendant la parole charmeuse du communiste Faure ou attendre qu'on ait le cerveau bourré de la « Science et Nature » d'un Girault de cette façon, non seulement nous aurons l'assurance de voir se réaliser le communisme, mais aussi la satisfaction d'être admis dans le giron de nos papes et quand on est candidat, à la sympathie, ce n'est pas à

503) Le seul pour lequel on puisse confirmer ces dires est Georges Renard (qui a fréquenté le milieu libre de la Pie), dont G. Manfredonia a montré qu'il avait effectivement fait de manière régulière des rapports pour la police, sous le nom de Foureur, et que l'on retrouve aujourd'hui dans les archives.

504) LE RETIF, « Les Illégaux », *Le Communiste*, 20 juin 1908, n°14

505) BECKER Howard S., *Outsiders. Etude de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris, 1985

dédaigner »⁵⁰⁶. Le groupe le plus influent met en place des normes qui créent la déviance : là, les individualistes sont les déviants de l'anarchisme. Ce processus est récurrent : « Un groupe installé a tendance à attribuer à son groupe intrus, dans sa totalité, les « mauvaises » caractéristiques de ses « pires » éléments »⁵⁰⁷. Et ainsi, « la très grande majorité des anarchistes eux-mêmes ont toujours considéré l'individualisme comme un phénomène « pathologique » à extirper du mouvement ou, en tout cas, à rendre inoffensif »⁵⁰⁸. Les « leaders » ont jeté le discrédit sur ces expériences, qui ne répondaient pas aux « normes » des orthodoxes les plus influents du mouvement. Ce qui explique sans doute le peu de cas que l'on est fait jusqu'ici de ce bout d'histoire et de projets anarchistes. Les milieux libres ont souffert donc du discrédit qui est porté sur leurs auteurs – individualistes pour la plupart. Ce qui est certain, c'est qu'avec de telles présentations, les milieux libres, auxquels ont participé bon nombre de ceux que Grave met ainsi à l'index de l'anarchisme, ne purent pas garder bien longtemps les faveurs d'un mouvement qui cherche de nouveau à attirer les masses. Les condamnations tombent rapidement et sont sans appel : perte pour la propagande et la révolution, adaptation à la société bourgeoise.

● Fuite, débrouille et perte pour la propagande

Dès 1877, la Fédération jurassienne avance des propos sur les colonies qui seront inlassablement réutilisés pour les 35 ans à venir par leurs détracteurs, reprises entre autre par Kropotkine : « Le congrès jurassien considère les colonies communistes comme incapables de généraliser leur action,

506) PROST François, « Autonomie et Liberté », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 5, décembre 1902

507) « Les relations entre établis et marginaux. Essai théorique » in ELIAS Norbert, SCOTSON L. John, *Logiques de l'exclusion*, 1965 (traduction française : Fayard, 1997)

508) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste, op.cit.*, « Introduction »

étant donné le milieu dans lequel elles se meuvent, et par suite de réaliser la révolution sociale : comme action de propagande, le fait de ces colonies communistes n'a pas d'importance à cause des échecs qu'elles sont trop souvent sujettes à subir dans la société actuelle, et reste inconnu des masses tout comme les nombreux essais de ce genre déjà faits à d'autres époques. Le congrès n'approuve donc pas ces expériences qui peuvent éloigner de l'action révolutionnaire les meilleurs éléments »⁵⁰⁹. De manière récurrente, on va donc accuser les membres des milieux libres de rechercher à « échapper à la servitude par tous les moyens en leur pouvoir, sans s'occuper d'autrui, fût-ce aux dépens de ceux qui souffrent comme eux des iniquités sociales. (...) Au point de vue historique, nous avons vu que les individualistes ont toujours été impuissants à changer le milieu. Et cela se comprend, puisqu'ils cherchent à s'arranger le mieux possible dans la société du moment, sans s'occuper de la collectivité, sans se soucier de l'avenir et de ceux qui viendront après eux »⁵¹⁰. On reproche aux milieux libres d'être une simple alternative pour quelques individus qui abandonnent la lutte sociale.

De là, des accusations faites aux individualistes, comme celle de J. Grave, d'introduire une « théorie féroce de bourgeoisie »⁵¹¹. Il ne les différencie pas de l'individualiste bourgeois, qui ne se préoccupe que de sa propre personne⁵¹². Or, quelqu'un comme Georges Palante, « anarchiste aristocrate », qui se réclame alors de l'individualisme, se démarque clairement des anarchistes individualistes de l'époque. Pour lui, l'individualiste est profondément pessimiste et après avoir observé l'oppression que fait peser sur lui la société, il cherche par tous les moyens possibles à s'affranchir des relations et influences sociales. Quant à nier ouvertement le « pacte social », mieux vaut biaiser lorsque

509) FELICI Isabelle, *La Cecilia, op.cit.*, p. 20

510) PIERROT M., « Rapport sur l'individualisme », *Les Temps nouveaux*, supplément littéraire, 27 septembre 1913

511) GRAVE Jean, *Quarante ans de propagande anarchiste, op. cit.*, p. 400

512) Critique d'un grand succès si l'on pense aux accusations de « petits-bourgeois » portées contre les communautaires des années 1970...

l'on est le plus faible. Au contraire, « l'anarchisme repose sur deux principes qui semblent se compléter, mais qui au fond se contredisent. Principe individualiste ou libertaire (cf. Stuart Mill « Le grand principe est l'importance essentielle et absolue du développement humain dans sa plus riche diversité ») et principe humaniste ou altruiste qui se traduit sur le terrain économique par le communisme anarchiste. (...) L'anarchisme, optimiste en ce qui concerne l'individu, l'est davantage encore en ce qui concerne la société. L'anarchisme suppose que les libertés individuelles livrées à elles-mêmes s'harmoniseraient naturellement et réaliseraient spontanément l'idéal anarchiste de la société libre »⁵¹³. Les individualistes anarchistes ne sont donc pas, de son point de vue, de véritables individualistes puisqu'ils conservent un point de vue optimiste et humaniste. Or ce qui distingue sans doute les individualistes des autres anarchistes, c'est leur moindre optimisme vis-à-vis de la société et des ouvriers dans leur capacité à s'émanciper. D'où leur proposition de désertir le monde qui les entoure d'un point de vue individuel et de poursuivre collectivement les attaques contre celui-ci.

Ces anarchistes n'abandonnent donc pas toute « propagande », comme on l'a d'ailleurs vu précédemment, même absorbés par la recherche d'un soi-disant bien-être individuel. Mais dans le cas dans les milieux libres, ils seraient inévitablement épuisés par l'effort que cela leur demande et, par conséquent, inutiles dans « l'échec » : « Le colonialisme comporte un effort si rude que l'énergie entière des adhérents y est dépensée. Je comprends que des camarades cherchent à s'évader des conditions de vie qui les enserrant. Mais qu'ils ne croient pas qu'ils aideront la propagande. Leurs exemples, ou plutôt, leurs échecs, ne prouvent rien »⁵¹⁴. Pourtant, dans les milieux libres dont on retrouve la trace et les témoignages, il n'est pas si évident que les colons soient perdus pour la propagande et la lutte sociale. On l'a vu, les partisans des milieux libres abandonnent petit à petit leurs prétentions d'exemplarité

pour se concentrer sur la construction de lieux utiles à la propagande et qui leurs permettent une cohérence avec leurs idées et une autonomie de leurs pratiques. Ils sont décidés à n'être plus ni victimes, ni complices. Dans les Ardennes, à Aiglemont, « Si notre vie a des heures paisibles, elle a souvent et c'est ce qui la rend si bonne à vivre, de fortes heures de lutte. Il ne faudrait pas croire que la constitution d'un milieu libre indique chez ses participants l'intention de s'évader de la Société pour manger tranquillement la soupe aux choux au coin d'un bois. Il ne constitue pas non plus un moyen infaillible d'amener la révolution. Il permet simplement à des hommes d'intensifier la propagande dont ils sont capables, de la faire avec une liberté d'allures qu'ils n'ont pas dans la Société actuelle et chaque fois qu'une injustice est commise, qu'une révolte les appelle, ils n'ont pas, grâce au milieu libre, le souci de ce qu'ils laissent derrière eux. Il en résulte une puissance d'activité et de propagande qu'on ne saurait acquérir dans aucun autre milieu et par l'isolement voulu un puissant moyen d'éducation »⁵¹⁵. Le récit d'André Mounier est tout autre qu'une vision apaisée et pacifique de ces communautés généralement rurales, peuplées d'originaux, luttant péniblement pour survivre matériellement. A la marge, sans efficacité extérieure, échec à plus ou moins longue durée : cette vision est renforcée aujourd'hui par l'image que l'on garde des « hippies » des années 1970 ou des « alternatifs ». Au contraire, à la Belle Époque comme après, milieux libres et communautés sont toujours liés – malgré leurs propos – au mouvement ouvrier (comme on l'a vu précédemment), poursuivent la propagande traditionnelle ainsi que la propagande par le fait sous toutes ses formes. On distingue ainsi deux aspects, qui ne peuvent se surimposer l'un l'autre. D'une part, il est certain que les milieux libres permettent une réflexion de l'individu sur lui-même et se mettent en place dans un désir immédiat de changer la vie et de ne plus distinguer théorie et pratique. On peut donc constater un certain repli sur soi, en tout cas, l'apparition d'une expérience pas toujours partageable avec l'extérieur. D'autre part, il est apparent que jamais la communauté n'est,

513) PALANTE Georges, « Anarchisme et individualisme » (1907), *La Sensibilité individualiste*, Romillé, Editions Folle Avoine, 1990

514) PIERROT M., « Rapport sur l'individualisme », *op.cit.*

515) MOUNIER A., *En Communisme, op.cit.*, p. 27

ne peut, ni même ne veut s'isoler entièrement de la société. Les milieux libres restent en lutte ouverte, et accueillent des adversaires politiques résolus : par leur existence, lutte sur le territoire ; par la vie des occupants, attaque de la morale bourgeoise et par les actions menées vers l'extérieur, attaques physiques et théoriques. « Il ne faut pas d'évadés par faiblesse et incapacité, il ne nous faut que *des évadés par révolte* »⁵¹⁶, rappelle Fortune Henry. Le milieu libre, tel qu'on l'a décrit jusqu'ici et tel que Maitron le présentait, apparaissait comme un microcosme fermé sur l'extérieur, comme coupé du mouvement anarchiste et des milieux ouvriers. Alors qu'avec ces derniers, comme avec la population locale ou encore les représentants de la société bourgeoise, la police et la justice, les échanges existent et ont de multiples influences et conséquences. Les moyens sont simplement différents de ceux employés par les autres groupes. Mais ce sont parfois les buts même qui se mettent à diverger...

516) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 13 septembre 1903 (c'est moi qui souligne)

Chapitre III

L'Anarchie dans l'anarchisme...

Vivre

● La vie comme expérience

Le « mouvement anarchiste » et ceux qui en ont fait l'histoire ont donc eu tendance à toujours abrégé et conclure la question des milieux libres par un seul terme : l'échec. Pourtant cela me paraît insuffisant... Car l'échec reste souvent un instrument de mesure, dont les critères généraux sont la durée et les réalisations, généralement matérielles, immédiatement visibles. Une fois le terme proféré, il ne reste plus qu'à décliner les modalités de l'échec à venir pour toutes les tentatives de cet acabit – et il y en aura d'autre... « L'issue inévitable est donc l'explosion : la dénonciation violente du projet, de son caractère illusoire et fallacieux, immole le groupe en une sorte d'autodafé agressif et amer, sur l'autel de la vindicte individuelle »⁵¹⁷. Les chercheurs et journalistes qui se sont intéressés aux expériences ont eux aussi amplement parlé de « l'échec ». Ils n'apportent donc pas grand chose, eux non plus. On pourrait penser à ce qu'explique Michel Foucault lorsqu'il parle d'une « structure de refus » propre à la société occidentale. Toujours liée à l'idée de Raison, il lui est difficile d'évaluer des expériences qui semblent ne pas contribuer à l'évolution linéaire de cette dernière. Il serait « plus aisé de

517) LACROIX B., *L'utopie communautaire*, op.cit., p. 45

les étudier à la lumière de la science du chaos qu'à celle de la sociologie »⁵¹⁸... La norme de la société dominante demeure un point de référence et un élément de confrontation. Il n'y a donc que très peu d'originalité qui présiderait à « l'invention communautaire »⁵¹⁹. Comme le souligne Ronald Creagh : « Les jugements de valeur portés par beaucoup de spécialistes des sciences humaines reposent donc sur l'idée qu'une institution idéale est stable et rayonnante : son pouvoir s'étend toujours plus loin »⁵²⁰.

La preuve la plus infaillible de l'échec généralement mise en avant est celle de la faible durée de ces expériences. Peut-être l'éphémère permet-il d'éviter l'installation de l'autorité, autorité du groupe, des habitudes, d'un temps linéaire? C'est ce qu'Armand finit par déduire de ses observations : « la constatation qu'il avait faite, il a lui-même écrite, c'est que les communautés fixes, qui avaient toujours réussies à se maintenir, c'étaient des communautés autoritaires et presque toujours sous une autorité inflexible. La preuve est faite avec les communautés religieuses. Que ce soit un mythe qui les rassemble, une superstition, une idée reçue, n'importe quoi, une autorité que nul ne peut contester, qui est là souveraine, qui les tient avec une règle dont on ne peut pas s'écarter. Ces colonies là, ces communautés là subsistent »⁵²¹. Les organisations stables sont considérées par nature comme autoritaires. Ronald Creagh le rappelle lui aussi « *Une communauté qui s'éternise abandonne l'utopie pour se clôturer dans le mythe*. L'utopie vécue libertaire doit donc sans cesse briser cet enfermement ; son caractère éphémère, son instabilité préservent son essence révolutionnaire qui est de briser l'unidirectionnalité de l'action collective et de transgresser les mécanismes réducteurs de la complexité de l'univers »⁵²². « L'échec » est donc inévitable dès le début de l'entreprise : les individualistes prônent l'association libre,

518) BEY Hakim, *TAZ*, Paris, L'Eclat, 1997, pp. 11-12

519) LACROIX B., *L'utopie communautaire*, op.cit.

520) CREAGH R., *Laboratoires de l'utopie*, op.cit., p.20

521) Témoignage de Pierre-Valentin Berthier

522) CREAGH R., *Laboratoires de l'utopie*, op.cit., p. 22

volontaire et *résiliable*. Par cette affirmation, l'individu est libre de partir quand il le souhaite. Dans ces conditions, tout critère de durée semble inefficace et peu fécond pour analyser les milieux libres. Et à quoi bon s'y intéresser si c'est pour conclure, à la manière de Jean Servier, à propos de l'Icarie de Cabet, « son échec a montré qu'il est impossible d'édifier une société sur le refus des valeurs individuelles, sur un idéal de vie matérielle médiocre et de vie spirituelle limitée aux dimensions d'une bibliothèque d'école primaire »⁵²³ ? Faible durée, médiocres réalisations matérielles... quelles sont alors les motivations des ces anarchistes? Pourquoi certains tentent-ils, parfois à plusieurs reprises, la formation de ces milieux libres?

Pour commencer, Armand pourrait répondre : « Je considère la vie comme une expérience, à vrai dire comme une série d'expériences, qu'il s'agit de rendre les plus riches, les plus abondantes, les plus variées possibles. La vie vécue comme expérience ne se soucie pas de la défaite ou du volume des résultats obtenus. Elle ne s'en inquiète pas plus que de la victoire. (...) Une seule chose est capable de l'émouvoir : le sentiment qu'elle pourrait être vécue inutilement ou sans profit »⁵²⁴. C'est sans doute une première chose que l'on peut relever en milieu libre : cette volonté de vivre sa vie. Lorulot en est un bon exemple : après avoir vécu au milieu libre, il quitte celui-ci pour partir en roulotte avec Emilie Lamotte. Entre deux conférences, ils observent la vie des nomades : « Quiconque s'intéresse aux problèmes ardu de la rénovation de l'individu et de la possibilité d'une vigoureuse réaction contre le milieu social, se passionnera à l'étude de la vie nomade et de ceux qui l'entreprennent »⁵²⁵. On expérimente ce que pourrait être la vie, ce qu'elle devrait être. On teste, on essaye, sans savoir si cela va durer ou non. La vie comme expérience : du « nomadisme psychique », selon les propos plus récents d'Hakim Bey ? Les individualistes anarchistes

523) SERVIER J., *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1967

524) ARMAND E., *La vie comme expérience*, Supplément à *l'en dehors*, mensuel, mi mars 1934, n°280

525) LORULOT A., *La Vie Nomade*, Romainville, Editions de *l'Idée libre*, s.d., 24p.

seraient des « voyageurs psychiques poussés par le désir et la curiosité, des errants (...) détachés de tout temps et de tout lieu »⁵²⁶. Le temps cumulatif – celui des observateurs de l'échec – fait place à un temps des opportunités. Pour échapper à l'attente comme au regret. Les anarchistes individualistes sont engagés dans « une guérilla qui ne vise d'autre pouvoir que celui que des exaspérés entendent exercer sur leurs propres existences »⁵²⁷. Le milieu libre serait-il une TAZ ? Une Zone Autonome Temporaire, une « intensification du quotidien », « un surplus, un excès, un potlatch, la vie passée à vivre plutôt qu'à survivre »⁵²⁸. Sans doute. Seulement, le vivre en anarchiste ne se limite pas à cette vision de « l'individu totalement individualisé » qui « recherche l'expérience qui est à elle-même sa propre récompense » et qui « mène sa vie comme consommateur ultime de lui-même et de ses chances »⁵²⁹. Ce n'est pas l'individualiste à la Georges Palante. Car la philosophie des individualistes, c'est non seulement de vivre sa vie mais aussi de vivre en anarchiste, de vivre autant que possible la vie telle qu'on l'imagine en anarchie.

● Vivre en anarchiste

Lorulot raconte sa volonté de vivre : « Nous voulons vivre, non pas un lendemain hypothétique, mais une réalité libérée et puissante. (...) l'homme libre doit chercher le plus possible à mettre ses actes en conformité avec les théories qu'il énonce. Repousser les hypocrites conventions, se soustraire à la brutalité des institutions, résister au tyran, au patron, au soudard ; telle sera l'attitude de quiconque ne veut pas se contenter d'une révolte mentale, d'une rêverie, si belle soit elle. La pratique d'une fraternité plus réelle, nous peut être précieuse, en augmentant notre capacité de résistance, en favorisant le développement de notre être, à tous les points

526) BEY Hakim, *TAZ*, *op.cit.*, p. 8

527) BEY H., *L'art du chaos*, Paris, Nautilus, 2000, p. 11

528) BEY H., *TAZ*, *op.cit.*, p.12

529) SLOTERDIJK Peter, *Dans le même bateau*, Paris, Payot & Rivages, 2003, p. 84

de vue, sentimental, physique et cérébral. »⁵³⁰. Il y a donc une réflexion permanente sur le lien entre l'acte et l'idée. Libertad, lui, s'exprime ainsi : « Les anarchistes ne doivent pas vouloir le mot mais la chose »⁵³¹, lorsqu'il critique les libertaires qui adorent la liberté et qui ne lutte pas concrètement contre l'autorité. C'est une question récurrente qui cherche à aller au-delà de la « conciliation » entre la théorie et la pratique. Une recherche qui n'est pas propre à ces individus et à ce moment : « La quête philosophique procède du monde fini pour construire une réalité qui surmonte la différence déchirante entre la virtualité et la réalité, qui surmonte la négativité pour atteindre à un état d'indépendance et de plénitude – à un état libre »⁵³². Ainsi, la liberté ne peut être entité abstraite, elle se vit au quotidien. Pas plus que les hommes ne naissent libres, ils ne le deviennent pas d'un État, d'un Rédempteur ou même d'une Révolution : « La liberté est une force qu'il faut savoir développer en son individu, nul ne peut l'accorder »⁵³³. Et pour cela, c'est à chacun de développer son individualité, d'« aller vers le plus complet développement de notre individu »⁵³⁴. Car l'anarchiste « ne croit pas à la liberté innée mais à la liberté à acquérir »⁵³⁵. La fin doit donc se confondre dans les moyens. On ne peut agir pour la liberté dans une structure qui n'est pas libre. Par la mise en acte d'espaces de liberté, il s'agit d'atteindre à une liberté toujours plus étendue aux différentes dimensions de l'existence. La liberté n'est plus une abstraction réitérée dans les discours, elle devient processus de libération.

Cette exigence de liberté et de lutte pour cette liberté permet de mieux comprendre les liens entre les milieux libres et la

530) NAQUET Alfred, LORULOT André, *Le Socialisme marxiste, l'Individualisme anarchiste et la Révolution*, Paris, La Société Nouvelle, 1911, 94p.

531) LIBERTAD Albert, « La Liberté », *l'anarchie*, n° 142, jeudi 26 décembre 1907

532) MARCUSE Herbert, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée*, Editions de Minuit, 1968, p. 182

533) LIBERTAD Albert, « La Liberté », *l'anarchie*, n° 142, jeudi 26 décembre 1907

534) *Ibid.*

535) *Ibid.*

propagande par le fait - telle qu'on l'entend généralement c'est-à-dire les attentats des années 1890. Dans un cas comme dans l'autre, c'est toujours de la « propagande par la fait ». Comme l'écrit Fortuné Henry : « L'acte est le prolongement de l'idée et l'acte, qu'il soit l'effort de guerre sociale ou simplement l'effort travail est de la propagande par le fait »⁵³⁶. Ou encore le journal *Le Réveil de l'Esclave* : « il en est d'autres qui ne craignent pas de mettre le plus possible leurs actes d'accord avec leurs paroles et qui trouvent que la propagande par le fait est autrement sérieuse que tous les écrits, que toutes les parlottes, et que la théorie doit maintenant faire place à la pratique. Je sais qu'on n'est plus beaucoup partisan dans les hautes sphères (!) anarchistes de cette propagande; on s'embourgeoise; cela fait un très vilain effet »⁵³⁷. Et comme d'autres l'ont déjà écrit pour une autre époque : « La vie en communauté, jusqu'en 1970, est restée un comportement assez minoritaire ; on retrouve chez ceux qui l'ont choisi cette volonté d'aller jusqu'au bout de ses idéaux, de ses conceptions et d'oser les vivre. La lutte armée et le développement « des espaces de liberté » apparaissent peut-être comme des choix opposés mais tous deux reflètent le même « volontarisme », le même refus de se laisser déterminer par les « conditions objectives » : dans un cas, on prend les armes et dans l'autre on décide de changer tout de suite la vie pour soi en laissant de côté toute perspective de changement global de la société »⁵³⁸. On retrouve dans les milieux anarchistes de la fin du 19ème siècle et du début du suivant cette convergence de pratiques chez ceux qui veulent vivre leurs idées. Vaillant par exemple a vécu en communauté avant de s'attaquer à la Chambre des députés. Et plutôt que d'expliquer l'Essai de Fortuné Henry comme un revirement après que son frère ait lancé une bombe sur le Café Terminus - Emile Henry passait pour un personnage discret et calme alors que Fortuné Henry

536) HENRY F., « L'Essai. Communisme expérimental », *Le Libertaire*, 1903, n° 6

537) « En marche vers la Colonie libertaire », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 4, novembre 1902

538) STEINER Anne, DEBRAY Loïc, *La Fraction Armée Rouge, op.cit.*, p.98

était connu pour la violence de ses propos, pour lesquels il avait déjà été condamné et il était l'auteur d'une brochure intitulée *Ravachol anarchiste ? Parfaitement* – on peut surtout supposer que ni l'un ni l'autre des deux frères n'étaient prêts à vivre la vie qu'on leur imposaient. Pour finir, Garnier, Caillemin, les frères Rimbault, tous ceux qui entourent Bonnot ont vécu dans des milieux de vie libre avant de passer à des actions plus musclées. Milieux libres, illégalisme, propagande par le fait, tous les moyens sont bons pour ne pas se conformer à une vie que l'on ne veut pas à endosser : c'est sans doute le sens de ce vivre en anarchiste. C'est aussi le signe – bien plus qu'une adaptation à la société bourgeoise - d'une impatience révolutionnaire.

L'impatience révolutionnaire

« le véritable révolutionnaire est celui dont tous les actes contribuent à jeter continuellement le désordre dans le milieu à désagréger »⁵³⁹

● La révolution permanente

Impatience révolutionnaire chez Emile Henry, chez Garnier, Caillemin et les autres. Lassés d'attendre le « Grand Soir », d'écouter les discours messianiques qui l'annoncent depuis plusieurs décennies, certains passent à l'acte. Les milieux libres sont aussi une réponse à cette impatience révolutionnaire. Dès les premières expériences, on lit des articles très critiques de l'inertie de ceux qui attendent la Révolution : « Nous passons ensuite aux anarchistes demi-bourgeois. On s'entoure d'un petit luxe, on achète force bouquins, revues – les plus littéraires possible et incompréhensibles pour la plupart – et l'on fait de l'anarchie au hasard des rencontres, le soir, ventre à table, cigare au bec; on s'abonne à un journal libertaire, le plus *select*, pour la frime et faire voir qu'on est toujours dans le

539) LORULOT, « Entretiens anarchistes », *l'anarchie*, 26 octobre 1905, n° 29

mouvement. Et c'est tout »⁵⁴⁰. Pour les milieux libristes – et des anarchistes individualistes : tout se joue dans le présent grâce à l'implication et à la volonté individuelle. Plutôt que d'attendre calmement le grand soir, autant vivre sa révolte au quotidien. « Je ne suis pas un bâtisseur de sociétés futures et l'on sait qu'il m'arrive de me moquer de ceux qui attendent toujours l'avenir pour réaliser un peu de mieux être. L'individualiste s'intéresse surtout au présent, il veut vivre dès maintenant et il sait combien sont vaines les prophéties dont les hommes futures ne tiendront sans doute aucun compte »⁵⁴¹. L'individu doit se réapproprier jour après jour ses potentialités révolutionnaires et ne pas se confiner au mode de vie imposé par la société bourgeoise. Mieux vaut la précarité qu'une vie vouée à la servitude en attendant la Révolution. Ceci est d'autant plus nécessaire que celle-ci ne servira à rien si les individus ont conservé tous leurs préjugés : « une fois les gouvernements renversés, serons-nous devenus individuellement des hommes raisonnables et pourrons nous vivre en frères dans le paradis enchanteur, sur la terre débarrassée des gardes-champêtres ? [...] Eh bien non, la révolution ne satisfera pas tous vos désirs ; la vie ne saurait être qu'un combat, le résultat d'une lutte ; la révolution ne peut que nous faciliter la vie et non détruire ce qui est le résultat de notre éducation, de nos préjugés, de nos appétits »⁵⁴². Les déclarations allant dans ce sens sont récurrentes : « Je ne fréquente pas les camarades qui peuvent dire : « Oui, la cité future, très joli mais c'est lointain ! », mais des amis qui ne conçoivent demain qu'en marchant devant eux et qui sollicitent une meilleure minute en vivant la minute présente. La destruction totale est faite de destructions partielles. On ne décrète pas la conscience sociale, on la forme tous les jours »⁵⁴³. Comme l'explique

540) « En marche vers la Colonie libertaire », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 4, novembre 1902

541) LORULOT A., *L'Individualisme-Anarchiste et le Communisme*, Romainville, Ed. de *l'Idée libre*, 1911, 24 p.

542) BUTAUD G., « De la possibilité du communisme », *l'anarchie*, 24 août 1911, n° 333

543) LIBERTAD Albert, *Le Travail antisocial et les mouvements utiles*, Paris, éd. de *l'anarchie*, 1909, 40 p.

Gaetano Manfredonia, naît le « refus de s'aliéner soi-même dans n'importe quel projet collectif tourné vers le futur comme vers le passé »⁵⁴⁴.

Et c'est sans doute cette impatience révolutionnaire ainsi que cet ancrage dans le présent qui explique une rupture avec le reste du mouvement anarchiste. C'est surtout après 1905-1906, moment de reflux des luttes ouvrières, alors que commencent à se constituer des « structures militantes capables de conserver et de sauver ce qui, partout ailleurs, tend à se défaire, à perdre toute réalité »⁵⁴⁵ que les lignes de rupture se creusent. L'anarchisme entre dans une période difficile, d'où naît la tentation de créer des structures plus rigides, tournées principalement vers la production d'un discours, d'une théorie reposant sur les images du passé au détriment de l'action, la pratique. Ainsi, le syndicalisme révolutionnaire « cesse d'être une formulation couronnant une percée pratique pour devenir un projet idéologique » à construire »⁵⁴⁶. La structure militante est survalorisée et le passé célébré. Le syndicat est un foyer d'éducation pour préparer la révolution, alors que le milieu libre est un foyer en révolution permanente. Les individualistes, face à cette évolution, s'affirment comme critiques de l'organisation, du « culte de la charogne » et prônent la révolte au quotidien. Dans leurs discours, ils s'en prennent parfois violemment aux masses ouvrières, dont ils sont déçus, qu'ils trouvent inertes, aux syndicalistes avec leurs exaltations ouvriéristes et leur références au passé et aux théoriciens, en attente du Grand Soir dans leur bibliothèque. Il est hors de question de se laisser bercer par un hypothétique avenir (la future révolution par les masses) ou bercer par un passé hypnotique (l'âge d'or du tournant du siècle).

Un fossé se creuse donc avec les partisans du « vivre en anarchiste » tournés vers l'expérience pratique. La perspective révolutionnaire et la propagande ne peuvent plus

544) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, op.cit.

545) COLSON Daniel, *Anarcho-syndicalisme et communisme*. op. cit.

546) *Ibid.*

être envisagées de manière commune...

● La révolution du quotidien

Outre le fait que les individualistes ne peuvent accepter soit d'idéaliser un passé de luttes soit de reporter dans un futur proche - toujours à portée de main dans les discours - la perspective révolutionnaire, cet ancrage dans le présent s'accompagne d'une critique de tous les aspects de la vie. La Révolution doit s'envisager dans l'immédiat et dans la vie quotidienne. D'où l'intérêt du milieu libre qui n'en néglige aucun des aspects. Dans les syndicats, dans lesquels beaucoup d'anarchistes s'engagent alors, il y a parfois des connivences avec les milieux libres. Le syndicat se veut la cellule de la société future, instrument d'éducation et de propagande et il pose donc les jalons de la société future. Aiglemont est sans doute le meilleur exemple d'un milieu libre qui se calque sur les objectifs donnés aux syndicats par les anarchistes. Ils sont tout deux organes d'éducation, cellules de la société future, engagés au quotidien. Seulement, comme on l'a vu, les milieux libristes abandonnent progressivement l'idée d'être exemplaire, tout au moins, car on trouve encore des traces de cette idée dans les discours, ils y ajoutent d'autres prétentions comme celle d'un moyen pour vivre et agir.

Émerge alors un discours très critique des syndicats. Les individualistes vont peu à peu reprocher aux syndicalistes d'être surtout efficaces pour réclamer des miettes. Par exemple, Libertad critique le fait que la CGT, d'une part, lutte pour la limitation du temps de travail sans même remettre en cause les travaux inutiles : « Sans entrer dans une nomenclature trop longue des métiers que nous classons utiles, et de ceux que nous classons inutiles, nous pouvons dire que sont utiles tous les métiers qui aident au développement de nos sens, à la satisfaction de nos besoins. Peindre des réclames, des enseignes, fabriquer des compteurs à gaz, estamper des billets de banque, etc., nous paraît être un travail inutile. Tous ces métiers sont d'ailleurs les conséquences directes ou indirectes de l'inégalité économique, c'est-à-dire de la

propriété individuelle qu'ils ont pour but de sauvegarder ou de légitimer. Ils n'auraient plus de raison d'être dans une société d'hommes libérés. Par conséquent plus d'armuriers, plus d'ouvriers de compteurs, plus d'estampeurs de billets de banque, plus de monnayeurs (vrais ou faux), plus de contrôleurs de métro. Beaucoup de ces corporations, au travail inutile, ont place dans la C.G.T.. Va-t-elle décider de leur disparition? Elle ne le peut »⁵⁴⁷.

Ensuite, le syndicat ne s'occupe pas de la transformation, de l'éducation nécessaire dans tous les aspects de la vie, la question du travail comme celle de la famille, la question de la production comme celle des besoins. Et notamment, où sont les femmes dans les syndicats des années 1900 ? En 1900, elles sont 30 900 pour 588 800 hommes, en 1914, 89 300 pour plus d'un million d'hommes. Leur participation aux luttes ouvrières est considérée comme un progrès, mais les syndicalistes les préfèrent encore à la maison plutôt qu'à l'atelier. Le milieu libre, lui, atteint tout individu : homme comme femme, adulte comme enfant. Le milieu libre, si on le replace dans ce contexte, radicalise l'idée d'action directe en l'étendant à l'ensemble de la vie et non seulement au travail salarié. C'est Libertad qui a sans doute su au mieux concilier révolte et révolution, émancipation individuelle et exigences collectives. « Pour lui, la société constituait un tout qu'il fallait combattre avec une égale vigueur en toutes ses manifestations »⁵⁴⁸. Outre les attaques directes contre les institutions étatiques, il faut s'attaquer continuellement aux micro-pouvoirs qui s'expriment à travers l'éducation, la sexualité, le travail ou la consommation. Michel Foucault a bien montré tout l'enjeu que représente le corps vis-à-vis de cette autorité diffuse, un corps dont les anarchistes ne cessent de se préoccuper : « rien ne sera changé dans la société si les mécanismes de pouvoir qui fonctionnent en dehors des appareils d'Etat, au-dessous d'eux, à côté d'eux, à un niveau

547) LIBERTAD Albert, *Le Travail antisocial et les mouvements utiles*, Paris, éd. de *l'anarchie*, 1909, 40 p.

548) MANFREDONIA G., *L'individualisme anarchiste*, op.cit.

beaucoup plus infime, quotidien, ne sont pas modifiés »⁵⁴⁹. La finalité de l'attaque est donc différente des anarchistes orthodoxes aux anarchistes individualistes. L'attaque contre l'Etat ne passe plus seulement par l'ébranlement des rouages politiques de ce dernier (élection, guerre sociale, conflits de travail etc.) mais également par toutes les facettes de l'individu, en lutte perpétuelle contre l'autorité. Loin d'être négligées, révolte et propagande prennent une autre forme chez les individualistes et dans les milieux libres.

Enfin, dernière différence notable avec le syndicalisme, celui-ci veut former une minorité agissante au sein des masses. Le milieu libre représente également une minorité agissante mais pour ses partisans, la confiance dans les masses révolutionnaires s'est élimée. C'est dans les milieux individualistes qu'apparaissent les premières dénonciations du préjugé ouvrier⁵⁵⁰ : « Le contact journalier des brutes alcooliques et patriotardes doit être fait aussi pour nous déplaire »⁵⁵¹ ou encore : « Ce n'est pas le spectre du capital ni les ventres bourgeois que je trouve sur ma route : je chasserais ce fantôme et je crèverais ces ventres : c'est la foulditude des travailleurs de la glèbe, de l'usine qui entrave mon chemin... Ils sont trop nombreux. Je ne puis rien contre eux. Il faut bien vivre... Et l'ouvrier trompe, vole, empoisonne, asphyxie, noie, brûle son frère, parce qu'il faut vivre »⁵⁵². Ainsi, plutôt qu'une analyse en terme de classe, ils privilégient fréquemment le clivage « conscients »/ « abrutis » qui ne tient pas compte de la position sociale de l'individu mais de son degré de réaction au milieu. Les individualistes montrent leur confiance dans l'individu d'où qu'il vienne bien plus que dans les masses ou dans les ouvriers. Seuls les individus, arrachés un par un à la société bourgeoise, peuvent efficacement s'y attaquer.

549) FOUCAULT Michel, « Pouvoir et corps », 1975, *Dits et écrits I, 1954-1975*, Gallimard, 2001, p. 1626

550) MANFREDONIA, *L'individualisme anarchiste, op.cit.*, « Les individualistes et le mouvement ouvrier »

551) FORT Emile, « Marchons vers l'affranchissement », *La Vie Anarchiste*, St Maur, 15 juin 1914, n° 25

552) LIBERTAD Albert, *Le Travail antisocial et les mouvements utiles, op. cit.*

La révolution doit se faire au quotidien par chaque individu : « C'est UN par UN que nous pourrions arracher à l'ignorance et à la veulerie les individus qui sont encore capables d'en sortir »⁵⁵³. Pour Lorulot, « *le véritable révolutionnaire est celui dont tous les actes contribuent à jeter continuellement le désordre dans le milieu à désagréger* »⁵⁵⁴. Le « véritable révolutionnaire » est donc celui qui agit, bien plus que celui qui pense ou écrit et il n'est pas déterminé par son milieu d'origine ou par son passé. Seule importe sa détermination, sa volonté au moment présent.

Outre ces différents pratiques avec le syndicalisme, la condamnation de ce dernier est rapidement sans appel et clairvoyant : « Le syndicat est pour le moment le dernier mot de l'imbécilité en même temps que de la férocité prolétariennes. Ce nouveau système d'entr'égorgement se propage dans le monde des travailleurs. Et l'empressement des pouvoirs publics ou des puissances privées, à n'y opposer que d'hypocrites résistances, est d'une logique parfaite. Les syndicats disciplineront plus fortement qu'elles ne l'ont jamais été, les armées du Travail et les feront, bon gré mal gré, de meilleures gardiennes encore du Capital »⁵⁵⁵.

De par leurs ambitions, leur façon d'agir et d'envisager la vie et leur analyse du monde, ces milieux libres et ces individualistes sont une poignée. Qu'importe... Ces pratiques et leurs justifications sont révélatrices d'un monde qui change avec l'accélération de la production et de la concentration industrielles, et dans laquelle s'enrôle la majeure partie de la population.

La quête d'autonomie

● Le refus du salariat

Ce qui revient le plus souvent et le plus clairement dans les

553) HULOT Laure, « Contre la dégénérescence », *op.cit.*

554) LORULOT, « Entretiens anarchistes », *l'anarchie*, 26 octobre 1905, n° 29

555) LIBERTAD Albert, « Le Syndicat ou la mort », *l'anarchie*, n° 89, 20 décembre 1906

discours produits autour des milieux libres, c'est cette volonté d'échapper au salariat, au patron. « Nous ne voulons pas être des salariés. [...] Le premier souci du révolté est la libération du salariat, lequel implique toujours soumissions, prostitution, activité machinale. Le salarié ne peut être qu'un révolté verbal »⁵⁵⁶. Ces ouvriers, pour la plupart, ne cherchent pas tant à se libérer du travail - dans le sens d'activité – puisqu'ils sont capables de travailler énormément dans les milieux libres. Mais ils décident de « ne plus supporter l'insupportable : non pas exactement la misère, les bas salaires, les logements inconfortables ou la faim toujours proche, mais plus fondamentalement la douleur du temps volé chaque jour à travailler le bois ou le fer, à coudre des habits ou à piquer des chaussures sans autre but que d'entretenir indéfiniment les forces de la servitude avec celles de la domination »⁵⁵⁷. Comme Louis Gabriel Gauny, un menuisier qui, quelques générations plus tôt, décida de travailler à son compte : « Son indépendance est aussi obligation (...) mais au sein même de cette auto exploitation la liberté qui se gagne pèse plus lourd que la plus value patronale »⁵⁵⁸.

Dans les milieux libres, tous les hommes sont des ouvriers, avec pour la colonie de Vaux, une nette prédominance des cordonniers, tailleurs (13 sur les 47 dont on connaît les métiers) et des typographes (8). Comme pour les époques précédentes, on ne peut négliger « le rôle privilégié de cette étrange avant-garde de manieurs d'aiguilles et de petits carrés de plomb : ouvriers sans force et sans illusions sur leur qualification (...), ouvriers de hasard et de passage tenant leur importance de leur position frontalière : à proximité des bourgeois auxquels ils fournissent les parures de leur distinction sociale ou le revêtement matériel de leur pensée ; sensibles à ces révolutions d'en haut qui passent par les pouvoirs ascendants de la presse et de la mode. Des presque-bourgeois en un sens, les plus à même d'en prendre

556) « Un Nouveau Milieu Libre », *Le Libertaire*, n° 22, 31/03/1907

557) RANCIERE J., *La nuit des prolétaires*, op.cit., p. 7

558) GAUNY Louis Gabriel, *Le philosophe plébéien*, textes présentés et réunis par Jacques Rancière, Paris, La découverte, 1983, p. 15

l'habit ou le langage, mais les mieux placés du même coup pour marquer les signes de la différence. »⁵⁵⁹ L'analyse vaut également pour ces quelques femmes institutrices, parvenues à une indépendance singulière que ce soit par rapport à la bourgeoisie ou aux ouvrières. Comme on l'a vu, les milieux libres sont loin de permettre l'accession à un mieux-être social, et ils perpétuent un entre-deux, un ailleurs vis-à-vis de tout classement social. Ces précaires du début du XXème siècle frayent leur propre voie entre le refus d'une assignation sans perspective au monde du travail et la révolte contre un monde bourgeois qu'ils exècrent. Lorulot l'affirme lui-même : « L'individualisme n'est, ni le bourgeois raté, ni l'ouvrier ambitieux – c'est un homme libre : il combat les maîtres et il fustige les esclaves »⁵⁶⁰. Les milieux libristes se taillent un chemin entre le modèle bourgeois, où un certain refus du travail peut exister et le modèle propre à leur classe laborieuse, en poursuite de « progression sociale ». Le caractère éphémère des milieux libres vient donc s'expliquer par le refus de se retrouver de nouveau asservi au travail et à ses rythmes. « Vivons le présent, n'attendons ni la vieillesse, ni la mort, affirmons notre individualité, moquons nous des frayeurs, des préjugés, des routines, alors que nos membres sont vigoureux, que notre cerveau est sain, que notre corps aspire au bonheur ; prenons notre place par tous les moyens »⁵⁶¹. L'éphémère des expériences peut assurer et affirmer une altérité radicale par rapport à un comportement normatif et/ou dominant. « Ce qui spécifie ici, ce n'est pas une positivité que l'on monterait en épingle, ce n'est pas un itinéraire précis, c'est le caractère d'expérimentation et de circulation de comportements et de thèmes en regard des modèles dominants »⁵⁶².

Encore une fois, les pratiques des milieux libres sont à rapprocher des pratiques illégalistes. Les colons comme les

559) RANCIERE J., *La nuit des prolétaires*, op.cit., p. 57-58

560) NAQUET A., LORULOT A., *Le Socialisme marxiste, l'Individualisme anarchiste et la Révolution*, op.cit.

561) LORULOTA., *La duperie des Retraites ouvrières*, Paris, Editions de l'anarchie, 1910, 8 p.

562) CINGOLANI P., *L'exil du précaire*, op.cit., « Non-conformation au classement et non-conformation aux normes »

illégalistes échappent pour un moment à l'être ouvrier, « le « destin » d'une vie réglée, organisée sur la répétition du travail, (...) une dépense malheureuse (...) puisqu'elle est sans création et sans épanouissement et qu'elle se soldera parfois par la mort avant la retraite »⁵⁶³. Certes le vol fait partie intégrante de la société bourgeoise, lorsqu'il s'agit de voler pour survivre. Mais les illégalistes ne volent généralement pas n'importe qui et ne vivent pas dans le luxe. Jacob exprime bien le sentiment des uns et des autres : « Ce qui m'a répugné, c'est de suer sang et eau pour l'aumône d'un salaire, c'est de créer des richesses dont j'aurais été frustré. En un mot, il m'a répugné de me livrer à la prostitution du travail. La mendicité c'est l'avilissement, la négation de toute dignité. Tout homme a droit au banquet de la vie. Le droit de vivre ne se mendie pas, il se prend »⁵⁶⁴ Milieux libres et illégalismes sont deux facettes de cette volonté de vivre. Les colonies sont à la fois refus de la servitude qu'implique une conception de l'individu réduit à sa force de travail, refus même de l'identité de classe, comme conformation à un ensemble de comportements et à un « style de vie », refus d'un classement social et identitaire forcément réducteur.

Chez Libertad apparaît une critique du peu de sens du travail auquel on attache les ouvriers et leur peu de recul par rapport au travail qu'on leur fait faire : « Les hommes actuels, si avancés soient-ils, réclament deux choses : du travail et de l'argent. Ils ne se préoccupent jamais de savoir si le travail qu'ils exécutent apportera à eux, à leurs proches, aux hommes, une amélioration des conditions de la vie. Ils travaillent. Il leur plaît de travailler pour travailler. Ils ont des gestes fous avec la même sérénité que des gestes raisonnables »⁵⁶⁵ et plus loin « Des hommes, dont l'intérieur est noir et sale, peindront des devantures au ripolin; d'autres, dont les enfants ne peuvent aller à l'école, composeront ou imprimeront des prospectus ou des menus de gala; d'autres

563) CINGOLANI P., *L'exil du précaire*, op.cit., « Echapper au classement »

564) JACOB Alexandre, « Jacob devant ses juges », *Ecrits*, L'Insomniaque, Volume I, p. 59

565) LIBERTAD Albert, *Le Travail antisocial et les mouvements utiles*, op. cit.

encore tisseront des tentures merveilleuses, tandis que la femme qui est à leur foyer n'a pas une jupe chaude à mettre sur son ventre engrossé »⁵⁶⁶. Ce que produisent les ouvriers est en complet décalage avec leur vie. Alors qu'ils ont à peine de quoi survivre, les voilà à produire les loisirs des autres... Libertad propose donc la grève des gestes inutiles. Il n'y a qu'un pas de cette proposition à celle de produire pour ses propres besoins. Car les ambitions des individualistes ne s'arrêtent pas à la débrouille individuelle ou la marginalité : « *Nous ne voulons pas faire du vol, de l'escroquerie, notre moyen constant d'existence. [...] Consommant, nous produirons. Ni exploités, ni exploités : tels nous voulons être* »⁵⁶⁷.

● Retrouver l'autonomie

Dans un article au titre explicite « Autonomie et Liberté » au sujet du milieu libre de Vaux, François Prost exprime la volonté, avec ses camarades, de « Vouloir sortir du borborygme pour donner l'exemple aux autres, vouloir produire pour soi et consommer sa production sans le concours des rouages capitalistes existants »⁵⁶⁸. L'appartenance au monde artisanal de la majeure partie des milieux libristes – comme d'ailleurs des anarchistes – peut expliquer, plus que le refus de la perte d'indépendance propre à leur métier, le refus d'une perte d'autonomie dans tous les aspects de la vie. Les expériences des milieux libres apparaissent dans une période de transformation du monde du travail et de l'industrie en France. C'est seulement en fin de siècle que l'industrialisation bat son plein (ce qui a longtemps été considéré par les historiens comme le « retard français »...). L'exode rural devient massif lié au déclin de l'industrie rurale entre 1869 et 1895 qui ruine toute une frange de la population. Même si les ouvriers d'industrie, en 1906, ne sont encore que 3,5 millions sur 20 millions de travailleurs, le modèle du petit artisan qui possède

566) *Ibid.*

567) « Un Nouveau Milieu Libre », *Le Libertaire*, n° 22, 31/03/1907

568) PROST François, « Autonomie et Liberté », *Le Réveil de l'Esclave*, n° 5, décembre 1902

un petit potager et des cultures disparaît. Pour Gérard Noiriel, c'est une « période décisive de l'histoire ouvrière, car elle se conclut par le recul définitif du monde du travail fondé sur la polyvalence et la mobilité »⁵⁶⁹. Ce qui ne s'arrangera guère avec les « avancées sociales » gagnées par les luttes ouvrières qui attachent toujours un peu plus l'individu à l'Etat.

A la Belle-Epoque, le caractère isolé de ces modes de vie et leur apparition peut s'expliquer par l'acquisition de droits nouveaux par le prolétariat : liberté de réunion, droits syndicaux, accès à l'instruction etc. Une légère élévation du niveau de vie, des salaires se fait alors sentir et les ouvriers accèdent à la consommation (avec les premières voitures, le vélo ou le cinéma...). En échange de ces maigres améliorations, la bourgeoisie semble avoir obtenu la promesse d'une bonne conduite politique et la renonciation à la rébellion ouverte. « L'image de l'ouvrier pris en charge par l'entreprise, « du berceau à la tombe », commence à devenir réalité, renforçant la stabilité et la reproduction de la main-d'œuvre notamment grâce au système d'enseignement, de la crèche à l'école professionnelle « branchée » sur l'usine, et à une politique encourageant la famille »⁵⁷⁰. Non seulement l'artisan devenu ouvrier perd en autonomie dans ses activités mais il est aussi de plus en plus encadré par le paternalisme des entreprises ou de l'Etat. En échange d'un mieux matériel, de quelques droits, la société à la Belle Epoque se prend à contrôler les moindres détails de la vie. Face à « la politique du « contrôle total » (...) accentuée par un renforcement de l'emprise de la société sur l'ensemble des activités locales et par la multiplication des associations de type paternaliste »⁵⁷¹, les anarchistes proposent, non pas d'autres modèles mais une façon de vivre et de résister à ces incursions de l'Etat et de l'entreprise. Les milieux libristes préfèrent laisser les éléments de cette satisfaction répressive pour y gagner en autonomie et continuer à lutter. Les individualistes des milieux libres se distinguent des luttes sociales demandant des hausses de

569) NOIRIEL G., *Les ouvriers dans la société française*, op.cit., p. 84

570) *Ibidem*, p. 90

571) NOIRIEL G., *Les ouvriers dans la société française*, op.cit., p. 114

salaire et des améliorations matérielles de la vie comme ils refusent radicalement le monde de l'usine qui signifie perte d'autonomie et de savoir-faire. Ils luttent pour garder la mainmise sur toutes les dimensions de leur vie, comme l'avaient fait avant eux par d'autres moyens mais pour les mêmes raisons les luddistes en Angleterre. Leurs expériences se font l'écho de ce qu'écrira François Partant près de 80 ans plus tard : « Le capitalisme et le socialisme entretiennent tous deux l'idée que le progrès social ne peut résulter que d'un accroissement de la richesse d'une société. Cette idée est fautive. Elle ne semble exacte que dans une société capitaliste ou socialiste « développée », où les individus sont complètement socialisés, c'est-à-dire pris en charge de leur naissance à leur mort par les pouvoirs qui s'exercent sur eux. [...] l'individu aurait désormais bien du mal à vivre, sans le travail que lui donne le Capital et sans les quelques services que lui fournit l'Etat. Mais l'on pourrait parfaitement concevoir une autre organisation politique, économique et sociale, grâce à laquelle les individus n'auraient plus à attendre du pouvoir ce qu'ils peuvent faire par eux-mêmes »⁵⁷².

572) PARTANT François, *La Fin du développement. Naissance d'une alternative?*, Paris, Maspero, 1982, 186 p.

ANNEXES

France : projets et réalisations (1890-1914)

- 1892-1893** « La Commune anarchiste » de Montreuil (novembre à janvier), *une des premières tentatives de services réciproques volontaires*
- 1896** Des compagnons lancent un appel pour la création d'une « Société anarchiste expérimentale », *La Sociale*, n°45
- 1898** Des compagnons se réunissent le 3 juillet et décident de créer une « Colonie libre de solidarité fraternelle » à Méry-sur-Oise sur un terrain de 50 hectares appartenant à la Ville de Paris, *Le Père Peinard*, n°102
- 1899** - Un étudiant en pharmacie d'Angers développe dans *Les Temps nouveaux*, n°37, un projet de vie communiste libertaire à réaliser dans deux ans.
- Projet de la colonie de St Symphonien d'Ozon, Isère, avec G. Butaud
- 1902-1907** « *Milieu libre de Vaux* », Aisne, fondé par G. Butaud et S. Zaïkowska.
- 1903-1909** « *Essai d'Aiglemont* », Ardennes, jusqu'à 14 personnes, créé par F. Henry
Projet « Milieu Libre de Provence », (communiqués de septembre à août 1904)
- 1904** « Hautes Rivières », Ardennes, 1904, 2 mois, 4 hommes
- 1905** - « Gisly » près Amiens, Somme, 5 ou 6 colons, communiste libertaire

- Colonie communiste de Chaudefonds dans l'Aisne, signalée en mai 1905 dans une lettre d'Alexandre Jacob à sa mère (?)
- 1906** « **Colonie anarchiste de Ciorfoli** », Corse
- 1906-1908** « **Colonie libertaire de St-Germain-en-Laye** », avec A. Lorulot, E. Lamotte
- 1907 (juin à août)** « **Colonie de La Rize** », Rhône
- 1908-1911** « Phalanstère du Clos-des-Brunes », banlieue limogeoise, créé par Baile et Darsouze
- 1910-1912** « Pavillons sous Bois », Seine, colonie communiste-libertaire avec les 4 frères Rimbault et Garnier des « Bandits tragiques »
- 1911-51** « **Milieu libre de Bascon** », Aisne, devenant dans l'après guerre « école végétalienne », créé par Butaud et Zaïkovska, un moment dirigé par Louis Rimbault, puis à partir de 1936 par Louis Radix qui meurt en 1951
- 1912** Colonie de Communisme pratique : *Le Libertaire* « Un groupe de copains vient de se former sous ce titre. Ce groupe a pour but de faire du communisme pratique. Rendez-vous dans la *Bataille syndicaliste* le 12 décembre puis le 11 janvier 1914 « pour se rendre au terrain à Epinay-sur-Orge »
- 1913-1914** « **Milieu libre de La Pie** », St Maur, Seine, créé par Butaud et Zaïkowska
- 1913**
 - un projet à Boulogne doit être examiné
 - à Saint-Ouen, le camarade Dutheil a trouvé à louer de vastes locaux
 - dans le 20^e arrondissement, Louis Roger veut fonder une « colonie d'éducation et d'action communistes », appelée « Le Nid »
- 1923 (nov)** « **Terre libérée** », colonie végétarienne, Louis Rimbault, Luynes, près de Tour

Milieus de vie libre

(1900-1914)

- 1904-1917** « La Ruche. Œuvre de solidarité et d'éducation, fondée et dirigée par Sébastien Faure », Rambouillet
- 1905-1914** Locaux de *l'anarchie*, à Paris ou à Romainville, le « Nid rouge »
- 1903-1908** Châtelailon, Charente-Inférieure « Plage libertaire »
- 1912** Choisy-le-Roi, « colonie anarchiste » qui vit avec les subsides de Fromentin, « milliardaire rouge », qui a construit des pavillons libertaires au nom des apôtres anarchistes. Egalement appelé le « Nid rouge ». C'est là, au garage de Dubois, que fut arrêté Bonnot.
- 1910-12** Pecq, Seine et Oise, Tenière, deux femmes, des « figures étranges »

Chronologie du Milieu libre de Vaux

1902 Printemps Création de la « Société instituée pour la création et le développement d'un milieu libre en France »

Été-automne Réunions en faveur de la création de la colonie anarchiste

1903

Mi-janvier Installation du premier colon, Roos

Mi-février Fête à Vaux

Fin février Arrivée de deux ouvriers bonnetiers

Mars Arrivée de Georges Butaud et Sophia Zaïkovska

Mai 7 personnes à Vaux

Juin Articles dans la « grande presse », 17 personnes

Juillet Une coopérative de consommation veut joindre ses efforts à ceux de Vaux

Août Visite de Fortuné Henry

Octobre Premières attaques du *Libertaire* sur les finances de la colonie

Décembre Parution du *Bulletin* de Vaux : 6 hommes, 3 femmes et un enfant. 130 visiteurs sont passés depuis mars. Les dépenses sont équilibrées.

1904

Avril Départ de Butaud et Zaïkovska

Mai *Bulletin* moins optimiste que le précédent : brouille entre Beylie et Butaud, comptabilité désorganisée.

1905

Des réunions hebdomadaires, accueil de visiteurs, un bilan financier positif.

1906

Juin Recherche d'un agriculteur et d'un cordonnier

1907 Fin de la colonie.

Liste des différents participants au Milieu Libre de Vaux

Georges Butaud, « tailleur » et **Sophia Zaïkovska**, « ménagère ». Ils quittent la colonie en avril 1904, suite à une brouille avec Beylie. Une demande d'exclusion de Butaud est signée par la majorité (*L'Ere nouvelle*, mars-avril 1904, n°28).

1903

Le père Boutin

Agé de 69 ans, cultivateur à Vaux (Aisne), le père Boutin va permettre à la « Société instituée pour la création d'un milieu libre en France » de développer son projet en mettant à disposition tout ce qu'il possède : une maison et deux hectares de terre. « Vieille âme de rêveur », il participera donc de fait au Milieu Libre en compagnie de sa belle-fille, **Marie Pfeiffer** et de son neveu, **Joseph** qui vivaient également sur ses terres avant le début de l'expérience. Toutefois, alors que le premier colon, **Roos**, un cultivateur breton, s'est installé à Vaux à la mi-janvier 1903 (il repart un an plus tard, ne pouvant rester plus longtemps sans compagnie), Boutin décide dès juillet de la même année de se séparer de la colonie, non sans récupérer son apport. En août (le 12 puis le 16), le journal du département, *l'Echo républicain de l'Aisne* ouvre ses colonnes à un long article signé de Boutin sous la rubrique « Tribune politique ». Une semaine plus tard, c'est au tour des « colons du milieu libre, moins **Couchot** » de s'exprimer dans un article intitulé « Simple réponse : ce qu'est Boutin ». Boutin est devenu un « traître à sa parole » et un « communiste d'occasion »

Pasquet et sa compagnie, bonnetiers, arrivés fin février avec

deux machines à tricoter. Mais le travail est ingrat et l'écoulement de leurs travaux difficiles. Ils ne sont plus là en décembre 1903.

A. et D. Pichon, deux frères cordonniers originaires de Vienne (Isère), dont l'arrivée est annoncée dans le *Libertaire* du 31 avril 1903. Ils ne sont plus là en décembre 1903.

Lagrandanne, le premier coupeur de la colonie, accusé d'avoir dérobé la caisse des tailleurs.

Deux tailleurs : **Couchot**, qui a quitté la colonie en décembre et **Pollet** qui quitte Vaux en mars 1904, face à la « tyrannie de la majorité », qui a signé l'exclusion de Butaud, « ouvrier habile et communiste sincère ».

Galais, accusé d'avoir filé en emmenant une vache pour laquelle son père avait versé 500 francs.

Pierrat et sa femme, accusé par Zisly, en 1907, d'être des estampeurs.

Friedmann et sa compagne : cordonnier, arrivés vers le mois de septembre et partis en décembre 1903

Cassani et sa compagne : cordonnier, arrivé vers le mois de septembre 1903

Saulnier, « excellent cordonnier », arrivé en novembre 1903

Tréhin Joseph et Léorat, agriculteurs

Landaou Fanny (sœur de Beylie ?) et **Marcelle**, « ménagères »

Le petit **Albert Méo**, cinq ans, confié comme pensionnaire à la colonie.

1904 Deux colons seulement demeurent à Vaux, le cordonnier **Pascal**, un gros réjoui sur qui la bile a peu d'influence, et un de ses compatriotes, un individualiste : **Bambini**. C'est aussi à Vaux que se trouve la petite bibliothèque, dont Pascal est le conservateur amateur. Il prête les livres à la jeunesse du pays. A Bascon : **Léorat**, cultivateur **et sa compagne Emma**

Adam Bourgeais : un nouveau venu à figure très sympathique, barbe rouge et haut en couleur, charron, de Marseille. Il cumule d'ailleurs ses fonctions avec celles d'agriculteur, lorsque la besogne presse comme maintenant. Il est aussi trésorier comptable de la colonie (part en janvier 1906)

Taine moins expérimenté, mais il paye une petite pension **et Mélina** (partent en mars 1905)

Lemplet, Marie et leurs deux enfants

Saulnier, Tréhin Joseph, Landaou Fanny, Marcelle et Albert Méo

1905

Restent : **Butaud et Zaïkovska, Léorat et Emma** (ils repartent en décembre), **Bourgeais, Lemplet et Marie** (ils repartent en décembre).

Renault, agriculteur-maraîcher, (mars-décembre 1905).

Legloalhec, maçon, **et sa compagne** arrivés d'Angers (mai 1905).

Noël Ducet, mécanicien, **et sa compagne** (mai-décembre 1905)

Blondeaux, armurier-coutelier, **et sa compagne** (mai 1905).

Pressigny, cordonnier, arrivé en décembre 1905

1906

4 hommes (2 agriculteurs, 1 cordonnier, 1 armurier) 2 femmes, 1 enfant

Pressigny, Blondeaux et sa compagne.

L'Essai d'Aiglemont

Chronologie

- 1903**
14 juin - F. Henry arrive près d'Aiglemont. Il a acheté 800 F une terre d'un hectare ;
Août - Visite de F. Henry à Vaux
Septembre - Annonce du projet dans *Le Libertaire*. Construction de la première maison.
6 octobre - Conférence de F. Henry et S. Faure « Le Communisme. De la Théorie à la Pratique » (Paris) Présence de Butaud qui attaque Faure.
Décembre - Arrivée de Francho, d'Adrienne Tardy, puis de deux autres libertaires
- 1904**
Eté - Bonne récolte à la colonie
Juillet - Première souscription insérée dans *Le Libertaire*
Octobre - Mise en vente des cartes postales de la colonie
- 1905**
Plus aucun colon ne vient se fixer définitivement à la Colonie. Construction de la grande maison en fibro-ciment. Fortuné commence à se mêler au mouvement gréviste de la région en prenant la parole dans les réunions corporatives.
26 mai - Naissance de Marcel
7 juin - Fortuné et Mounier sont condamnés à 3 jours et 500 francs d'amende à Charleville pour « contrebande » et « opposition à l'exercice de la profession de douanier ».
- 1906**
Janvier - Publication de la « situation morale et financière »
- dans *Le Libertaire* et lancement d'un nouvel emprunt.
- Février** - Article critique de Robrolle dans *l'anarchie*
- Parution des premières brochures
- Juin** - Mounier gérant du *Cubilot*, « journal international d'éducation, d'organisation et de lutte ouvrière », imprimé à la colonie, tribune des syndicats de la région
- Novembre** - Mounier inculpé d'injures envers l'armée
- 1907**
8 mars - Conférence de Fortuné Henry sur le fonctionnement de la colonie
13 juillet - A une réunion publique, organisée à Mézières par le Syndicat de la Métallurgie de Charleville, Fortuné proteste contre la condamnation des dirigeants de la CGT.
Décembre - Recherche d'un typographe, d'un jardinier et d'un cultivateur
4 décembre - Fortuné condamné à 15 jours de prison à Charleville pour coups et blessures
- 1908**
Janvier - André Mounier quitte la colonie, le *Communiste* succède au *Cubilot* pour 2 numéros
Juillet - Des difficultés ayant éclaté entre le fondateur et d'autres colons, Henry quitte Aiglemont en emportant tout le matériel d'imprimerie et s'installe à son compte au Parc Saint-Maur (Seine) comme imprimeur
- 1909**
11 mars - Un huissier de Charleville procède à « la débâcle définitive de la chartreuse anarchiste du Vieux-Gesly »¹

1) « Une aventure communiste », *Le Peuple Ardennais*, 12 mars 1909

Biographies des habitants de l'Essai

Adrienne Tarby

Née en 1864 à Brévannes. Compagne de Fortuné. La femme de F. Henry n'était autre qu'une de ses anciennes maîtresses. Les descriptions de sa personne, par les hommes qui l'entoure, sont généralement peu flatteuses : petite, maigre, déjetée, au ventre curieusement proéminent, affreuse avec son éternel pince-nez posé de travers, un véritable « monstre », dont Mounier tomba cependant amoureux². Il se serait brouillé avec Fortuné après l'avoir séduite. Elle est venue à Aiglemont avec sa fille, **Andrée**, qui avait 10 ans en 1905.

Francho

Premier colon, arrivé à l'hiver 1903. C'est un camarade italien, piémontais, flûtiste émérite. Il est très instruit et fait profession de menuisier et d'ébéniste. De Genève, où il résidait, il aurait appris la tentative d'Aiglemont.

Prosper, sa femme, ses deux enfants.

Un enfant de l'Aveyron, mince et rablé, le type parfait de cette race rigoureuse qui dispute à une nature ingrate les mottes de terre éparpillées sur les causses du Rouergue. Il était poseur de voies à la Compagnie des tramways à Paris.³ Il a deux enfants : George, 14 ans, « un solide gars qui avait quitté le lycée » et Etienne, 7 ans.

Emilie X. « la vieille cuisinière »

Veuve et plus toute jeune, elle arrive à la colonie après avoir lu un article élogieux dans la presse.

Elle arrive de Paris avec quelques meubles et ses maigres économies. Elle déchant vite et ses relations avec les autres colons se dégradent. « Vieille raseuse, feignante, tatillonne et stupide », elle finit par ne sortir de sa chambre que pour les repas.

2 adolescents de 15 ou 16 ans, ayant rompu avec leur famille.

Antoine Liard-Courtois et sa femme Mathilde

Condamné en 1894 par la cour d'Assises de Bordeaux, il accomplit 5 ans de travaux forcés en Guyane. Il est gracié en 1900 des cinq ans de relégation qu'il lui restait à subir. Peintre décorateur, ami de Fortuné Henry. Il quitte la colonie au bout de quelques mois pour retourner à Montmartre.

E. Robrolle, camarade charpentier, venu aider à la construction de la demeure pendant trois mois, en 1905. En février 1906, il écrit un article dans *l'anarchie* où il met en doute l'harmonie jusque là présentée comme régnant à la colonie. Il explique que Fortuné prend régulièrement des initiatives seul, sans le consentement des autres colons.

Marcel

Enfant né à la colonie le 26 mai 1905. Sur son acte civil, ses parents ne sont pas désignés.

Pierre Porcher

Né en 1879 à Paris. Ouvrier jardinier.

Jean Guillot

Né en 1881 à Paris. Ouvrier jardinier.

2) Maitron Jean, *Le Mouvement anarchiste en France*, François Maspero, Paris, 1978, vol. 1 p. 395

3) François Momméja, « Un phalanstère communiste », *op.cit.*

Les fervents visiteurs de la colonie.

François D. Malicet⁴

(1843-1927) Né à Nouzon (Ardennes) en 1843, barbier perruquier. Ami personnel de F. Henry et de Mounier.

Le 14 octobre 1877, lors des élections qui suivent le coup de force de Mac-Mahon, il participe à un rassemblement dans un cabaret à Nouzon où l'on crie « Vives les rouges, à bas les blancs, vive la Commune ». Ce cri subversif lui vaut 25 F d'amende. Il adhère au groupe anarchiste « Les Déshérités » créé en septembre 1892 et rencontre cette même année F. Henry venu faire une conférence à Nouzon. Dans une lettre du 21 novembre 1893, F. Henry, alors emprisonné à Clairvaux, écrit à Thomassin : « une poignée de main à Malicet le Figaro de Nouzon ». Durant l'existence de la colonie d'Aiglemont, Malicet monte régulièrement à L'Essai (*Il est le conseiller très écouté des militants qui montaient avec lui à la colonie, dimanches et jours de fête*), en particulier pour jouer aux cartes. Un jour, il croit voir Mounier tricher, il jette les cartes avec violence, se lève : « Quand on vole, même aux cartes, on n'est qu'un faux frère. On n'est pas un véritable libertaire. Adieu, vous ne me reverrez plus. Il avait apporté à la colonie une grosse partie de son avoir mais on ne le lui rendit pas ; c'était la règle que Fortuné entendait appliquer à tous : biens mis en commun au bénéfice exclusif de la communauté.

Malicet portait une cravate noire striée de vert. Il

se confectionnait chaque année son calendrier bordé de vert et noir, ses couleurs politiques et historié en devise d'une devise de son cru :

« Et du boyau du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier flic »

Gualbert ou Giralbert, premier Nouzonnais à venir aider Fortuné à Aiglemont.

Jules Dégrolard (1866-1967), ouvrier ajusteur.

Emile Roger, ouvrier émeuteur-polisseur.

Victor Dubuc, ouvrier forgeron.

Jules Herbulot, Adonis Roger, Lucien Hulot

Arthuroy dit Gribiche, ouvrier mouleur de nationalité belge que le député Albert Poulain fera expulser

4) Dominique Petit, *Déshérités de Nouzon, op.cit.*

SOURCES

Institut Français d'Histoire Sociale

Fonds Armand

Correspondance : 14 AS 209 à 14 AS 211

Brochures : 14 AS 136

ARMAND E., *La Propagande Vraie*, Edition de *L'Ere nouvelle*, Paris, sd, 8 p.

FAURE Sébastien, *La Question sociale (Position de la Question)*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, mars 1906, n°2

GIRAULT Ernest, *La Grève générale. Révolution*, Puteaux, La Cootypographie, 1903, 55p.

GIRAULT Ernest, *Travailleur, tu ne voteras point ! Soldat tu ne tireras pas !*, Puteaux, La Cootypographie, s.d., 16 p.

HENRY Fortuné, *Lettres de pioupiou*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, mai 1906, n°4, 32 p.

LERMINA Jules, *L'A.B.C. du Libertaire*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, février 1906, n°1

LORULOT André, *Le Mensonge électoral*, Ed. de la Colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye, 1908, 12 p.

LORULOT André, *Une Expérience communiste: la colonie libertaire de Saint Germain*, Ed. de la Colonie libertaire de Saint-Germain-en-Laye, 1908

LORULOT André, *Une Révolution est-elle possible ?* Romainville, Ed. de *l'anarchie*, 1910

LORULOT André, *Les Vrais bandits*, Paris, Editions de *L'idée libre*, 1912, 24 p.

LORULOT André, *Electeur, écoute !*, Alfortville, Ed. du

bureau de propagande, s.d., 12 p.

LORULOT André, *La Duperie des Retraités ouvrières*, Paris, Ed. de l'anarchie, 1910, 8 p.

LORULOT André, *Causeries sur la civilisation*, Paris, Librairie internationaliste, 1912, 40 p.

MOUNIER André, *En communisme*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, Avril 1906, n° 3

14 AS 190

ARMAND E., *Est-ce cela que vous appelez « vivre » ?*, éd. de l'En-dehors, Orléans, s.d., 4 p. (1^{ère} édition : *Hors du troupeau*, 1912, 8 p.)

ARMAND E., *Milieus de vie en commun et colonies*, Orléans, Ed. de l'En-dehors, 1931, 30p.

ARMAND E., *Notes et réflexions pour servir à la rédaction d'une autobiographie*, Paris, bureaux de l'Ere nouvelle, 1904, 15 p.

ARMAND E., *Mon point de vue de « l'Anarchisme Individualiste »*, Ed. de la Vie Anarchiste, 1911, 12 p.

ARMAND E., *Le Problème humain et la solution libertaire*, Paris, Bureaux de l'Ere nouvelle, 2^o tirage, 1905, 8 p.

ARMAND E., *Le Naturisme Individualiste*, éd. de l'En-dehors, Orléans, 1931, 8 p.

ARMAND E., *Le Stirnérisme*, 1934, 8 p.

ARMAND E., *La Vie comme expérience*, Supplément à l'En-dehors, mi mars 1934, n°280

ARMAND E., MAURICIUS, *L'Anarchisme*, Paris, Edition de l'anarchie, 1907, 20 p.

BUTAUD Georges, *L'Individualisme anarchique et sa pratique*, St Maur, Imprimerie spéciale de la Vie anarchiste, s.d., 16 p.

14 AS 191

FAURE Sébastien, « *La Ruche* », *Son but, Son organisation*,

Sa portée sociale, Monographie complète, Rambouillet, Imprimerie communiste de La Ruche, 1914, 61 p.

FAURE Sébastien, *Propos d'Educateur*, Rambouillet, La Ruche, 1910, 112 p.

FAURE Sébastien, *Propos d'Educateur*, Rambouillet, La Ruche, 1915, 84 p.

GIRAULT Ernest, *Au lendemain de la grève générale*, Organisation communiste du travail, Puteaux, La Cootypographie, 1903, 35 p.

GIRAULT Ernest, *La Crosse en l'air*, Argenteuil, Bureau de propagande, 1909, 8 p.

GIRAULT Ernest, *Collectivisme ou Communisme ?*, Bureau de Propagande, Bezons, 1911, 30 p.

JANVION Emile, *L'Ecole, Antichambre de Caserne et de Sacristie*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, Janvier 1908, n°8

LAISANT André, *L'Education de demain*, Publications périodiques de la Colonie communiste d'Aiglemont, Juillet 1906, n°5, 32 p.

LORULOT André, *La Vie Nomade*, Romainville, Editions de l'Idée libre, s.d., 24 p.

LORULOT André, *Socialisme ou Anarchie*, Romainville, Editions de l'anarchie, 1910, 48 p.

LORULOT André, *L'individualisme, Doctrine de Révolte et de Solidarité*, Romainville, Editions de l'anarchie, 1910, 16 p.

LORULOT André, *L'Individualisme-Anarchiste et le Communisme*, Romainville, Editions de l'Idée libre, 1911, 24 p.

4 AS 202

ARMAND E., *De la liberté sexuelle*, Fontenay-aux-Roses, Edition de l'Ere Nouvelle, 1907

CHAPELIER Emile, *La Nouvelle Clairière*, Belgique,

Imp. De la Colonie Communiste Libertaire
« L'Expérience », n°3, 1906

TCHANDALA, *Le Naturisme libertaire devant la Civilisation*,
Paris, Imp. Révolutionnaire Achille Le Roy, 1903

ZISLY Henri, *Contes et Croquis, Proses et vers*, Paris, Edition
de l'Auteur, 1904

14 AS 425

LORULOT André, *Le Problème des sexes*, Editions de la
Colonie libertaire de Saint Germain en Laye, 1908,
12 p.

14 AS 467

ARMAND E., *La Camaraderie amoureuse*, Editions de l'En
dehors, 1929, 15 p.

Fonds Dommanget

14 AS 294 *Bulletin de « La Ruche »*, Rambouillet, 1914 (sauf n°5-
6)

14 AS 470 Dossier sur « l'Avenir social » de Madeleine
Vernet

Fonds Lamberet

14 AS 485

LAMOTTE Emilie, *L'Education rationnelle de l'enfance*,
Editions de l'Idée Libre, Paris, 1912, 24 p.

LAMOTTE Emilie, *La Limitation des Naissances. Moyens
d'éviter les Grandes Familles*, Editions de l'Idée
Libre, 1920, 12 p.

LORULOT André, *La Comédie du vote*, Paris, Editions de
l'anarchie, 1910, n°3, 8 p.

LORULOT André, *Procréation consciente*, Romainville
(Seine), Editions de l'anarchie, 1910, n°6, 8 p.

14 AS 486

BUTAUD Georges, *Essai d'Etude du Besoin*, Bascon, par
Château-Thierry, 1920, 11 p.

RIMBAULT Louis, *Prémises de l'état de révolution*

*naturarchiste en France d'après la chevauchée
makhnoviste et l'histoire*, Editions de « Terre
libérée », école de pratique végétalienne de Luynes
(Indre et Loire), 1935, 40 p.

14 AS 515

NAQUET Alfred, **LORULOT** André, *Le Socialisme marxiste,
l'Individualisme anarchiste et La Révolution*,
Paris, La Société Nouvelle, 1911, 94 p.

Fonds Mauricius

Correspondance : 14 AS 291 et 14 AS 458

Musée Social (CEDIAS)

HENRY Fortuné, *Grève et sabotage (La Grève Intermit-
tente)*, Publications périodiques de la Colonie
communiste d'Aiglemont, Mars 1908, n°9

Archives Nationales (série F7)

- F7 12722 Balades anarchistes (éléments sur Fortuné Henry)
F7 12723 Surveillance groupes anarchistes (éléments sur
Emilie Lamotte et l'anarchie)
F7 13053 Rapports sur les menées anarchistes, L'anarchie,
Mouvement anarchiste (octobre 1913) (Vues
générales)
F7 13054 L'action révolutionnaire en France, mai 1911,
Jeunesse anarchiste
F7 13055 Réunions du foyer anarchiste du XIe, Groupe des
Milles Communistes, Les Amis de *La Vie anarchiste*,
Milieu libre de Paris, Le Nid, Libre discussion du 20e,
La Vie anarchiste (n° 24-25)
F7 13058 Individualistes. Groupe « les Libres entretiens », *Les
Réfractaires* (n°1 à 9), *L'Action d'art*
F7 13061 *La Bataille syndicaliste*, *Le Matin* (articles sur le
Milieu libre de la Pie)

Archives départementales

Aisne : 1 M 15 Rapport de police : fréquentation de Vaux par des étrangers

Ardennes : Cartes postales et 1 U 2413 Procès de Fortuné Henry

Seine-et-Oise (Yvelines) :

4 M 2/30 Anarchistes et espions 1907-1937 Carnet B, rapports sur Lorulot, Goldsky

4 M 2/35 Antimilitarisme
Surveillance de La Ruche

Archives de la Préfecture de police (PPo)

- BA 928 dossier de Libertad
- BA 1239 dossier de Renard
- BA 1498 « menées anarchistes » 1902-1906 (surveillance réunions et ballades)
- BA 1499 « menées anarchistes » 1907-1914 (surveillance réunions et ballades)
- BA 1500 registres des anarchistes connus et condamnés
- BA 1503 Vols, fausse monnaie, dommage
Relation, entente, association – Surveillance dans les lieux publics
- BA 1702 dossier Eugénie Rey-Rochat de Théollier
- BA 2270 dossier Jeanne Morand

Presse

- La Révolte* Paris, 1887-1894 (Journal de Kropotkine)
- Le Libertaire* Paris, 1903-1914 (Journal fondé par Sébastien Faure)
- L'Ere Nouvelle* Paris, 1901-1911, 56 numéros (journal créé par Armand et Marie Kügel, c'est le plus important relais des expériences de milieu libre en France et à l'étranger)
- L'anarchie* Paris, 1905-1914 (Journal créé par Libertad et

les sœurs Mahé. Les locaux en étaient un milieu de vie libre, à Paris, comme à Romainville, avec Victor Serge, Rirette Maîtrejean, et les futurs de la « Bande à Bonnot »)

...hors du troupeau sept 1911 à janvier 1912 (journal créé par E. Armand)

Les Réfractaires décembre 1912 à mai 1914 (journal créé par E. Armand)

La Vie Anarchiste 1911-1913, revue mensuelle fondée par Butaud et Zaïkovska et tirée à 1200 exemplaires, éditée à partir de juin 1911 à Bascon (près de Château Thierry) où s'est formé le nouveau milieu libre, puis à la Pie, à Saint-Maur.

Quelques articles de journaux locaux :

« Milieu libre et école libertaire », *L'Action*, 6 janvier 1905

L'Avenir de l'Aisne

La Dépêche des Ardennes

L'Echo Républicain de l'Aisne, 3, 12 et 16 août 1903, 5 mai 1909

L'Ennemi du Peuple, 1^{er} au 16 août 1906

Le Figaro, 12 mai 1903

Le Journal, 6 juin 1903 (récit de Lucien Descaves en visite à Vaux)

Le Petit Ardennais

Le Peuple Ardennais

Archives orales

Souvenirs de Pierre Valentin Berthier sur Armand, Faure, Rimbault, Jacob...

Archives privées

Dominique Petit :

DONNAY Maurice, DESCAGES Lucien, *La clairière*, Paris, L'illustration théâtrale, 1909

MALICET Théophile, « Précis sur J.B. Clément, Louise Michel, La colonie d'Aiglemont »

Etude sur le curé MESLIER, *Non ! Dieu n'est pas !*, Bogny-sur-Meuse, Brochure de la Question Sociale, 1997, n°5 (réédition d'une publication de la Colonie communiste d'Aiglemont, Octobre 1906, n°6)

ZAIKOWSKA Sophie, *La vie et la mort de Georges Butaud*, Ermont, éd. *Le Végétalien*, 1929, 32 p.

Tony Legendre :

Bulletin du Milieu Libre de Vaux, décembre 1903 et avril-mai 1904

BIBLIOGRAPHIE

ANTONY, Michel, « Quelques précisions et essais de définition sur les utopies et les anarchistes », « Les libertaires face à l'utopie, entre critiques et projets », « Essais utopiques libertaires de « petite » dimension »

http://artic.ac-besancon.fr/histoire_géographie/Utopies/utopies.htm

BARD Christine (dir.), *Madeleine Pelletier (1874-1939). Logique et infortunes d'un combat pour l'égalité*, Paris, côté-femmes éditions, 1992, 209 p.

BERGER Bennett, *The Survival of a Counterculture. Ideological work and everyday life among rural communards*, Berkeley, University of California Press, 1981, 264 p.

BEY Hakim, *L'Art du chaos. Stratégie du plaisir subversif*, Paris, Nautilus, 2000, 94 p.

BEY Hakim, *TAZ. Zone Autonome Temporaire*, Paris, L'Eclat, 1997, 34 p.

BIGORGNE Didier, « La Colonie libertaire d'Aiglemont : un milieu libre et de propagande », *Terres Ardennaises*, mars 2003, n°79

BREMAND Nathalie, *Cempuis, une expérience d'éducation*

libertaire à l'époque de Jules Ferry, Paris, Editions du Monde Libertaire, 1992, 158 p.

CAROL Anne, *Histoire de l'eugénisme en France. Les médecins et la procréation XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Seuil, 1995

COLLIGNON Stéphane, *L'Essai d'Aiglemont, 1903-1909, étude d'une colonie anarchiste*, mémoire de DEA de droit public, Reims, 1995

COLLOQUE international, Toulouse, octobre 1999, *L'anarchisme a-t-il un avenir ? Histoire De Femmes, d'Hommes et de leurs Imaginaires*, Lyon, Ateliers de Création Libertaire, 2001

« **Communautés, naturiens, végétariens, végétaliens, crudivégétariens dans le mouvement anarchiste français** », supplément à *Invariance*, Nexon, n°9, 1994, 422 p.

COMOLLI Jean-Louis, *La Cecilia : « Une commune anarchiste au Brésil en 1890 »*, (film et dossier du film, Paris, Daniel et Cie, 1976, 107 p.)

COOPER-RICHET Diana, **PLUET-DESPATIN** Jacqueline, *L'exercice du bonheur ou comment Victor Coissac cultiva l'utopie*, Seyssel, Champ Vallon, 1985, 271 p.

CORDIER Jean-Pol, *Gesly, « Terre Maudite »*, Editions Sopaic, 1976, pp. 11-63

CREAGH Ronald, *Laboratoires de l'utopie. Les communautés libertaires aux Etats-Unis*, Paris, Payot, 1983, 224 p.

DEMERIN Patrick, *Communautés pour le socialisme*, Maspéro, Paris, 1975, 209 p.

DORIGNY Marcel, « Une singulière expérience. La colonie libertaire de Gély », *Quatre Villages à travers les siècles. Monographie historique et géographique d'Aiglemont*, Ardennes, 1951, pp.172-175

DELOUS Olivier, *Les Anarchistes à Paris et en banlieue (1880-1914): représentation et sociologie*, 1996, Université Paris I, Mémoire de Maîtrise, 287 p.

- DHAVERNAS** Marie-Josèphe, *Les anarchistes individualistes devant la société de la Belle Epoque, 1895-1914*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris X, 1981, 302 p.
- DORIGNY** Marcel, *E. Armand. Sa vie, sa pensée, son oeuvre*, La Ruche ouvrière, Paris, 1964
- FELICI** Isabelle, *La Cecilia. Histoire d'une communauté anarchiste et de son fondateur Giovanni Rossi*, Lyon, Atelier de création libertaire, 2001, 121 p.
- FTP**, *Utopies collectives : conseils d'usine, mouvement des chômeurs, utopies pirates, phalanstères, communes libres...*, FTP Nancy, 2000, 52 p.
- GAUNY** Louis-Gabriel, *Le Philosophe plébéien*, Paris, La découverte, 1983
- GRAVE**, Jean, *Quarante ans de propagande anarchiste*, St-Amand, Flammarion, 1973, chapitres XIX, XX, XXI
- GRAVE** Jean, *Terre libre (les pionniers)*, Librairie des Temps nouveaux, Paris, 1908
- Institut Français d'Histoire Sociale**, Paris, *L'Anarchisme : catalogue de livres et brochures des XIX^e et XX^e siècles*, Paris, K. G Saur, 1982, 2 T.
- JACOB** Alexandre, *Ecrits*, L'Insomniaque, Volume I
- KROPOTKINE** Pierre, *Paroles d'un Révolté*, Paris, Flammarion, 1978, 278 p.
- LACROIX** Bernard, *L'Utopie communautaire. Histoire sociale d'une révolte*, Paris, PUF, 1981, 222 p.
- LEFEBVRE** André, *Le Milieu libre de Bascon*, texte dactylographié de la conférence faite à la Société historique de Château-Thierry, septembre 1963
- LEGENDRE** Tony, « Des anarchistes à Essômes-sur-Marne. Le Milieu libre de Vaux (1903-1907) et la colonie végétalienne de Bascon (1911-1948) », *Graines d'Histoire. La Mémoire de l'Aisne*, n° 21, Avril 2004, pp. 2-12
- LEWIN** Roland, Sébastien Faure et "La Ruche" ou l'éducation libertaire, La Botellerie, 1988, 246 p.
- MAITRON** Jean, *Le Mouvement anarchiste en France*, François Maspero, Paris, 1978, 2vol.
- MANFREDONIA** Gaetano, *La Chanson anarchiste en France des origines à 1914*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp.207-265
- MANFREDONIA** Gaetano, *L'Individualisme anarchiste en France (1880-1914)*, Thèse de doctorat de 3^e cycle, Paris : I.E.P., 1984, 411+148 p.
- MANFREDONIA** Gaetano, « Persistance et actualité de la culture politique libertaire », dans *Les Cultures politiques en France*, Paris, Seuil, 1999
- MANFREDONIA** Gaetano, RONSIN Francis, *E. Armand and « la camaraderie amoureuse, Revolutionary sexualism and the struggle against jealousy*, International Institute of Social History, Amsterdam, 2000
- MAURICIUS**, *Au pays des Soviets*, Paris, Eugène Figuière Editeur, 1922, 340 p.
- MORICE** Alain, « La rédemption de la classe ouvrière vue par Zola », *Le Monde Diplomatique*, octobre 2002, n°583
- NARRAT** Georges, *Milieus libres, quelques essais contemporains de vie communiste en France*, Alcan, Paris, 1908
- NATAF** André, *La Vie quotidienne des anarchistes en France 1880-1910*, Paris, Hachette, 1986
- NETTLAU** Max, *Bibliographie de l'anarchie*, Edition de Bruxelles, 1897 (Genève, Mégariotis Reprints, 1978, 204 p.)
- NETTLAU** Max, *Histoire de l'Anarchie*, Paris, Editions du cercle, 1971, 301 p.
- NOIRIEL** Gérard, *Les Ouvriers dans la société française XIX^e-XX^e siècle*, Seuil, 1986, 317p.

- PALANTE** Georges, *La Sensibilité individualiste*, Romillé, Editions Folle Avoine, 1990
- PESSIN** Alain, *La Rêverie anarchiste : 1848-1914*, Paris, Librairie des Méridiens, 1982, 228p.
- PETIT** Dominique, « Déshérités de Nouzon, syndicalistes révolutionnaires...et autres anarchistes », Bogny sur Meuse, *La Question Sociale*, n°4, juin 1996
- PETIT** Dominique, « Des anarchistes précurseurs de l'écologie : les naturiens », *Le Monde Libertaire*, n° 1039 et 1040, 18 et 25 avril 1996
- PETITFILS** Jean-Christian, *La Vie quotidienne des communautés utopiques au XIX^{ème} siècle*, Paris, Hachette, 1982
- RANCIERE** Jacques, *La Nuit des prolétaires. Archives du rêve ouvrier*, Fayard, 1981
- RECLUS** Elisée, *L'anarchie*, 1896
- RONNIN** Francis, *La Grève des ventres. Propagande néo-malthusienne et baisse de la natalité en France. 19^e-20^e siècles*, Aubier, 1980, 254 p.
- SERGE** Victor, « Monde sans évasion possible », *Mémoires d'un révolutionnaire*, chapitre 1, Paris, Seuil, 1951
- STEINER** Anne, DEBRAY Loïc, *La Fraction Armée Rouge. Guérilla urbaine en Europe occidentale*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1987
- TAROU** Michel, *E. Armand, un individualiste anarchiste vu à travers l'une de ses œuvres, L'En-dehors*, Maîtrise [J. Droz, J. Maitron], Univ. Paris 1, 1971, 91 p.
- THOMAS** Philippe, « Un Anarchiste à la campagne : Henry Le Fèvre », *Clepsydre. Patrimoines en Gâtine*, n° 3, janvier 1996

Le club du livre libertaire

Mode d'emploi

Quels sont les objectifs du club du livre libertaire ?

Les objectifs du club du livre libertaire sont au nombre de deux.

- 1) Permettre à un maximum de lecteurs et de lectrices de pouvoir acheter des livres libertaires à petits prix.
- 2) Permettre aux éditions Libertaires (et, on l'espère, à un maximum d'éditeurs libertaires, s'ils nous rejoignent), de pouvoir éditer un maximum de livres libertaires en s'appuyant sur l'existence d'un club du livre libertaire aux membres toujours plus nombreux.

Préambule

Quand vous achetez un livre 10 euros chez un libraire, sachez que l'éditeur, qui assume le coût de production du livre (en payant le graphiste, l'imprimeur...) et qui rémunère l'auteur (trice), ne touche que 4 euros. Trois euros vont, en effet, au libraire et trois autres au diffuseur.

C'est la loi d'airain du capitalisme.

Les éditions bourgeoises surfent sur cette logique en pratiquant des prix de vente publics élevés, en réalisant des économies d'échelle inhérentes à une politique de gros tirages et de concentration, en mettant une pression de tous les instants sur les imprimeurs pour qu'ils abaissent sans cesse le coût de leur travail, en n'ayant aucun stock et en jetant les livres à la poubelle six mois après leur parution.

Nous, éditeurs libertaires et, donc, anticapitalistes, qui entendons vendre des livres à prix raisonnables, rémunérer normalement le travail des imprimeurs..., et éditer, à petits et moyens tirages, des livres pas spécialement grand public mais toujours dignes d'intérêt

pour les damnés de la terre, cherchons à rompre avec cette logique capitaliste.

Pour cela il nous faut impérativement établir un maximum de liens directs avec notre lectorat.

D'où ce projet !

Comment ça marche ?

Les principes du club du livre libertaire sont simples.

1) Pour être membre du club du livre libertaire il faut vous acquitter d'une cotisation annuelle de 15 euros.

Cette cotisation vaut pour une année (12 mois).

2) Dès réception de sa cotisation, l'adhérent(e) reçoit un catalogue des éditions Libertaires où figurent les livres déjà parus. Pour tout achat de l'un ou de plusieurs de ces livres, il bénéficie de 30% de réduction. Pour toute commande inférieure à trois livres, il devra s'acquitter de 10% de frais de port. Pour toute commande égale ou supérieure à trois livres, il bénéficie de la gratuité des frais de port.

3) Début janvier et début juillet (soit deux fois par an), l'adhérent(e) reçoit le programme des publications des éditions Libertaires pour les six mois à venir (entre 5 et 6 titres). Pour tout achat anticipé de l'un de ces titres à paraître, il bénéficie de 50% de réduction. Pour toute commande inférieure à trois livres, il devra s'acquitter de 10% de frais de port. Pour toute commande égale ou supérieure à trois livres, il bénéficie de la gratuité des frais de port.

Perspectives

Le club du livre libertaire a fait ses premiers pas en janvier 2006 dans le seul cadre des éditions Libertaires.

Fin 2006 un bilan sera réalisé sur cette première année de fonctionnement.

Et, si l'expérience se révèle concluante, les éditions Libertaires proposeront alors à toutes les structures éditoriales libertaires existantes d'adhérer à la démarche du club du livre libertaire.

Nous avons un rêve

Aujourd'hui le mouvement libertaire est en train de renaître de ses cendres, mais c'est peu dire que cette renaissance s'opère en ordre dispersé sous le seul drapeau d'un indépendantisme exacerbé.

Les éditions Libertaires pensent depuis toujours que les diverses composantes du mouvement libertaire auraient tout à gagner (pour elles-mêmes comme pour l'idéal dont elles se réclament) à conjuguer l'évidence nécessaire de leurs différences au temps fort de la crédibilité qu'elles ne manqueraient pas d'acquérir en fédérant leurs innombrables convergences.

Un club du livre libertaire rassemblant un maximum d'éditeurs libertaires restant maîtres de leur destin particulier permettrait assurément de faire quelques pas sur cette voie. Tout le monde aurait à y gagner. Les différents éditeurs libertaires, car les membres du club du livre libertaire recevraient leurs catalogues respectifs. Les membres du club du livre libertaire car ils auraient la possibilité de lire tout ce que produisent les différents acteurs de l'édition libertaire. Et l'idéal libertaire car la démonstration serait faite que plusieurs roses de senteurs différentes peuvent être à même de constituer un merveilleux bouquet.

Alors, pourquoi ne pas tenter l'expérience ?

Et si elle est concluante, pourquoi ne pas poursuivre le rêve ?

Concrètement, on fait comment ?

C'est très simple.

Vous nous faites un courrier précisant que vous souhaitez devenir membre du club du livre Libertaire. Vous l'envoyer à l'adresse suivante : Le club du livre libertaire c/o Les éditions Libertaires, 35 allée de l'Angle, Chaucre, 17190, St Georges d'Oléron, France. Vous joignez un chèque de 15 euros à l'ordre des éditions Libertaires. Et c'est parti !

Le 15 février 2006.

Quelque part dans les maquis de l'espérance libertaire.

Les éditions Libertaires

Devant le passé, chapeau bas !

Devant l'avenir, bas la veste !

Tout un programme !

Notre programme

Les brochures

- A. Dunois, R. Berthier, Michel Bakounine*, 56 p., 1998, 3 €
Collectif, La farine et le son, bilan d'une république éducative libertaire, 72 p., 1999, 4,5 €
P. Charron, S. Happia, P. Huitel, J.M. Raynaud, La religion c'est l'opium du peuple, collection « Propos mécréants », 48 p., 2000, 3 €
J.M. Raynaud, Unité, pour un mouvement libertaire, 48 p., 2000, 3 €
G. Hénocque, Elysée Reclus, 48 p., 2002, 3 €
G. Lambrette, Raoul Vaneigem, 2002, 48 p., 3 €

Les livres

- Collectif, Bonaventure, une école libertaire*, 1995, 176 p., 9,15 €, épuisé.
G. Lorne, Du rouge au noir, mémoire vive d'un porteur de valise, 1998, 224 p., « Grand Prix Ni Dieu ni Maître 1998 », 9,15 €
B. Rey, Les égorgeurs, guerre d'Algérie, chroniques d'un appelé, 124 p., 1999, « Grand Prix Ni Dieu Ni Maître 1999 », 9,15 €
Collectif, Mujeres Libres, mémoire vive de femmes libertaires dans la révolution espagnole, 336 p., 2000, « Grand Prix Ni Dieu Ni Maître 2000 », 12,20 €
C. Dupont, Ils ont osé, Espagne 36-39, chroniques,

témoignages, reportages de l'époque, 450 p., 2002, « Grand Prix Ni Dieu Ni Maître 2002 », 15 €

S. Weber, Avec le temps, De la vieillesse dans les sociétés occidentales et de quelques moyens de la réhabiliter, 272 p., 2003, « Grand Prix Ni Dieu Ni Maître 2003 », 12 €

M.Picqueray, May la réfractaire, Pour mes 81 ans d'anarchie, 264 p., 2003, 13 €

S.Faure, Les 12 preuves de l'inexistence de dieu, 128 p., 2004, 10 €

Collectif, collection *Graine d'ananas*, **May Picqueray**, 100 p., 2004, 8 €

Paco, Dansons la Ravachole, 90 p., 2004, 10 €

G.Lecha, Les jeunes et la politique, 230 pages, 2004, 13 €

N.Maillard, Maltraitance sociale à l'enfance, 224 p., 2004, « Grand Prix Ni Dieu Ni Maître 2004 », 13 €

A. Lorulot, Pourquoi je suis athée ! 142 p., 2004, 10 €

V. Roudine, D. Guérin, R. Rocher, Max Stirner, collection *Graine d'ananas*, 78 p., 2004, 8 €

M. Jeanniard, Le chemin des révoltés, 126 p., 2004, 15 €

Collectif, Bonaventure, une école libertaire, Dires et agirs d'éducatrices libertaires, 180 p., 2005, 15 €

Le petit livre noir, L'anarchisme mode d'emploi, 126 p., 2005, 10€

J.P.Lévaray, Une année ordinaire, Journal d'un prolo, 126 p., 2005, 10 €

Moreno, collection *Graine d'ananas*, **Moreno**, 110 p. 2005, 8€

A.Sergent, Marius Jacob, un anarchiste de la belle époque, 210 p., 2005, 12 €

Lucio Urtubia, Ma morale anarchiste, 174 p., 2005, « Grand prix Ni dieu Ni maître 2005 », 13 €

Benoist Rey, Les trous de mémoire, 160 p., 2006, 12€

Jacques Lesage de La Haye, La mort de l'asile, Histoire de l'anti psychiatrie, 220 p., 2006, 10 €

Xose Ulla Quiben, Emile Pouget, La plume rouge et noire du Père Peinard, Biographie, 430 p. + 32 p. d'iconographies, 2006, 15 €

César M. Lorenzo, Le mouvement anarchiste en Espagne, Pouvoir et révolution sociale, 780 p. format 21x29,7, + 32 d'iconographies, 2006, 35 €

Paroles

Paroles anticléricales, illustrations de *Marcos Carrasquer*, 48 p. quadricolores, 2005, 12 €

Paroles antimilitaristes, collages d'*Eric Coulaud*, 64 p. quadricolores, 2005, 13 €

La SF

François Dibot, La cigale chantera-t-elle tout l'été ?, 158 p., 2005, 10 €

Les polars

Patsy, No Pasaran, 1996, 80 p., 4,5 € épuisé

Patsy, Ramadan plombé suivi de **Un gorille sinon rien**, 1997, 128 p., 6,5 €

Le théâtre

J.P. Lévaray, Des nuits en bleus, 2005, 64 p., 8 €

Les B.D.

F. Homburger, Makhno, l'Ukraine libertaire 1918-1921, tome 1, 76 p., 2002, 10 €

F. Homburger, Makhno, l'Ukraine libertaire 1918-1921, tome 2, 76 p., 2002, 10 €

F.Santi, E.Fraccaro, Malatesta, une figure de l'anarchisme italien, 2003, 116 p., 15 €

Livres d'art

Collectif, Espagne 36, Les affiches des combattant-e-s de la liberté, 2005, 160 p. quadri, papier glacé, format 23,5 x 28, 33 €

BON DE COMMANDE

NOM, prénom, adresse

.....
.....
.....
.....

Je souhaite recevoir les titres suivants :

-
-
-
-
-
-

TOTAL de la commande :

Remise 50 % à partir de dix ouvrages commandés :
(ne concerne que les associations militantes)

Rajouter 10 % pour frais de port pour une commande inférieure à dix ouvrages :

Frais de port gratuits à partir de 10 ouvrages commandés

Nouveau TOTAL :

*Chèque à l'ordre de « Les Éditions Libertaires », 35 allée de l'Angle,
Chaucre, 17190 St Georges d'Oléron, tel 05 46 76 73 10, Fax 05 46 76 82 60,
editionslibertaires@wanadoo.fr - www.editionslibertaires.org*



**Espagne 1936-1939
la révolution avait aussi des
couleurs
Les affiches des
combattant-e-s de la liberté**

Le Temps des cerises, le mur des Fédérés, un gréviste le poing levé, une barricade, un pavé et des affiches sur les murs de la Sorbonne... Toutes ces icônes sont définitivement associées à la Commune de Paris, au Front populaire, à Mai 68. Pour l'Espagne entre 1936 et 1939, que reste-t-il dans nos mémoires ?

Un slogan : No Pasaran !

Une photo de Robert Cappa : un milicien anarchiste fauché par une balle franquiste.

Un tableau : Guernica.

Une, voire, dix affiches... Toujours les mêmes.

Pourtant, en moins de trois ans, 3 000 affiches ont été imprimées. Plus de 3 000 « cris » collés sur les murs de Barcelone, Bilbao, Madrid, Malaga, Valence...

Ce livre vous propose de découvrir deux cents affiches, timbres, cartes postales, éditées par les organisations libertaires : CNT, FAI, FIJL, Mujeres Libres, SIA...

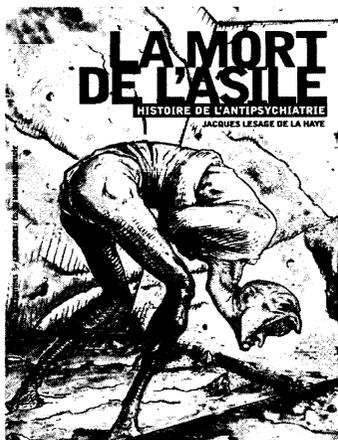
Deux cents sur plusieurs milliers c'est peu, mais c'est suffisant pour vous forger une opinion.

Deux cents affiches pour réhabiliter ceux qui les ont dessinées : une soixantaine de graphistes a été identifiée, une vingtaine de biographies vous est présentée.

Deux cents pour constater que leur production a été plus variée que légende ne le dit.

Pour comprendre la situation sociale, culturelle d'un quartier, d'une ville, d'un pays, il suffit de regarder ce que racontent leurs murs.

C'est le pari que nous avons pris dans cet ouvrage. Ouvrez ce livre, découvrez ce que nous disent les murs de l'Espagne antifasciste.



LA MORT DE L'ASILE

JACQUES LESAGE DE LA HAYE,
après
avoir passé onze ans et demi en
prison, a été psychologue au CHS
de Ville-Evrard et chargé de cours
à l'université de Paris VIII. Et ici, là
et ailleurs, il n'a cessé de dénoncer
toutes les formes d'enfermement.
personnels et analyses théoriques
il nous raconte l'histoire finalement
assez peu connue de l'anti psychiatrie.

De sa critique psy et de sa critique
sociale de l'asile. De sa volonté de promouvoir, via notam-
ment des pratiques autogestionnaires, la part d'humanité du
fou. De sa lutte pour abattre les murs de l'enfermement
et réinsérer le fou dans la vie sociale.

Aujourd'hui, tout en continuant à subsister ici ou là, l'asile a
été largement remplacé. Le secteur psychiatrique comprend
en effet foyers de jour et de nuit, appartements associatifs,
collectifs et thérapeutiques, centres d'accueil thérapeutique à
temps partiel, hôpitaux de jour, centres médico-psychologi-
ques, centres de crise et d'accueil d'urgence...

Pour autant, et ce livre en témoigne, la bataille est encore
loin d'être gagnée. Pire, à l'heure du déferlement d'un vérita-
ble délire sécuritaire savamment orchestré par les maîtres
du monde, elle s'annonce âpre et si ce livre, qui est un livre
de combat, sort aujourd'hui, ce n'est nullement un hasard.

Tout juste une nécessité

**Achevé d'imprimer sur les presse de la coopérative
ouvrière Imprimerie 34 à Toulouse - 05 61 43 80 10**



Dépôt légal juin 2006